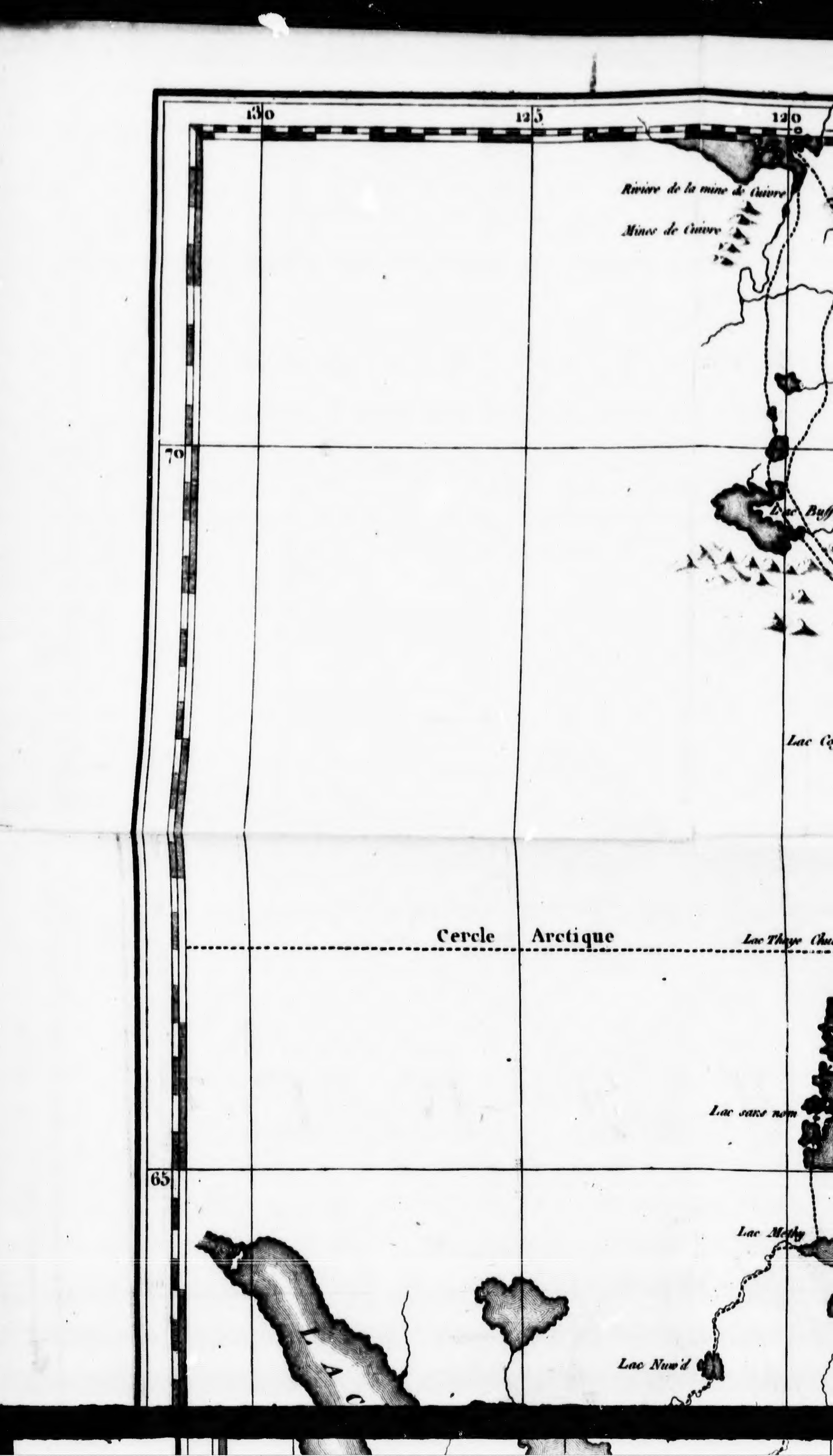
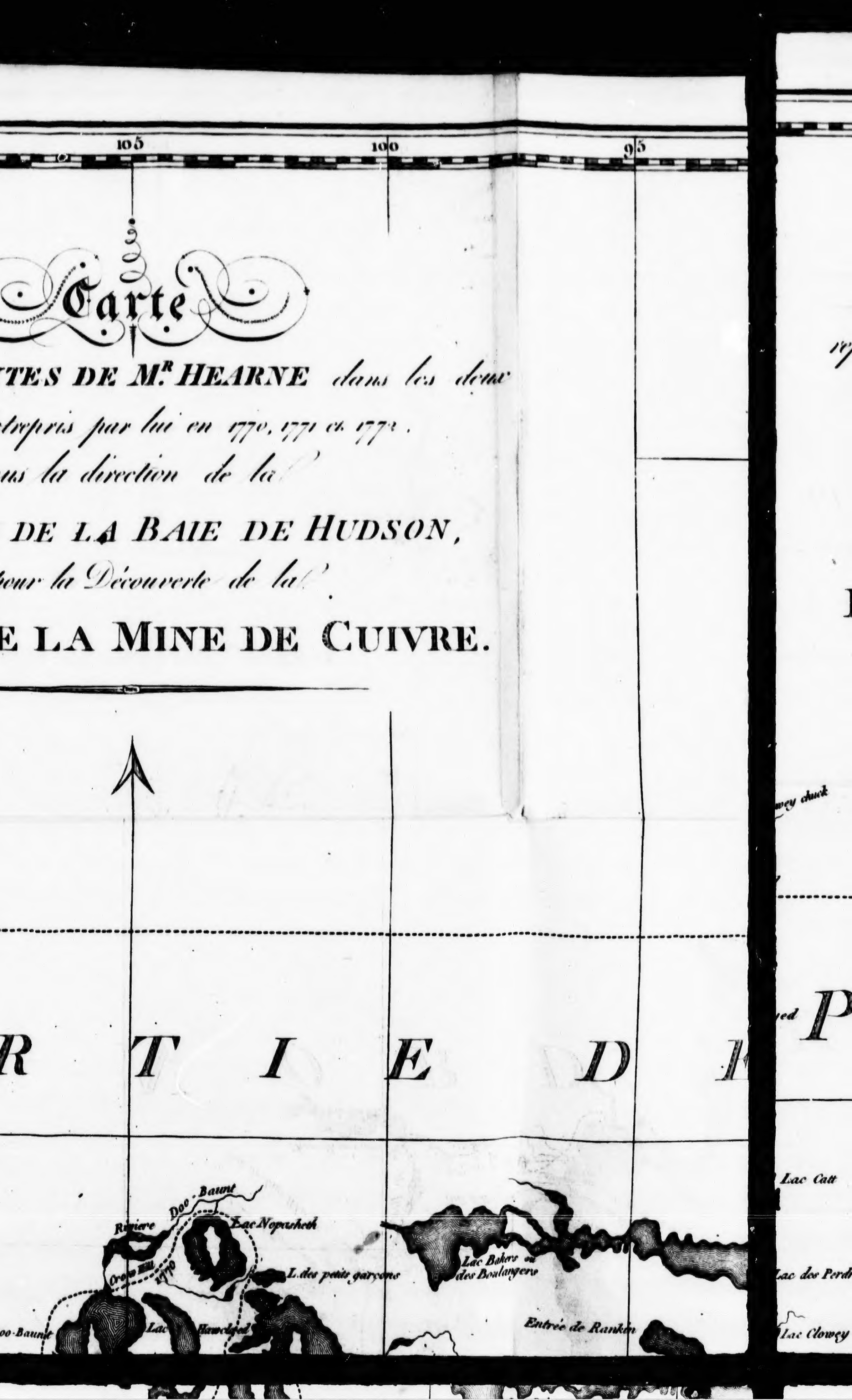


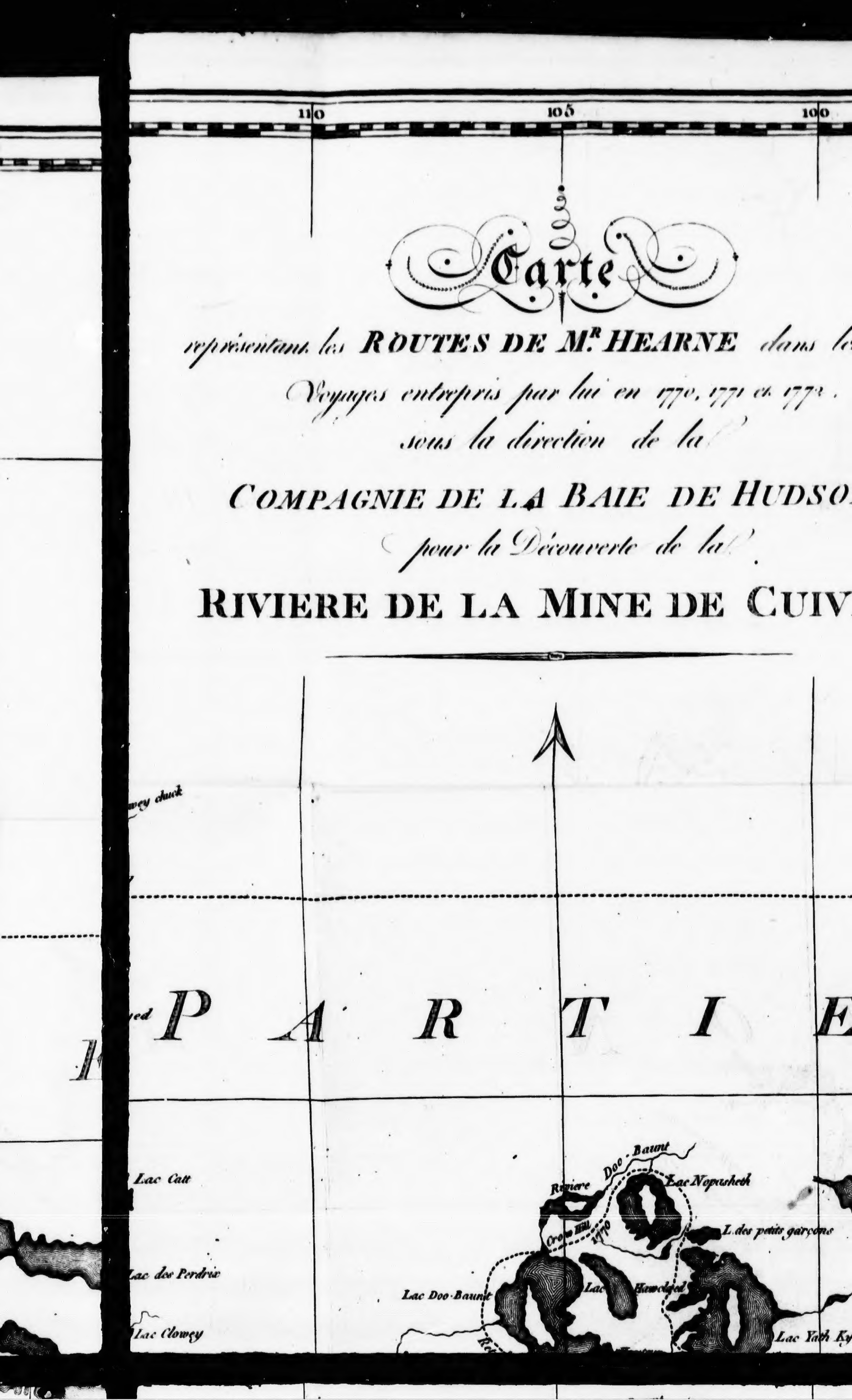
130
125
120
Riviere de la mine de Cuivre
Mines de Cuivre
70
Cercle Arctique
Lac sans nom
65
Lac Methy
Lac Nuw'd



120
115
110
Riviere de la mine de Cuivre
Mines de Cuivre
Mines de Cuivre
représentant les ROUTES
Voyages entrepris
sous la
COMPAGNIE DE
pour la
RIVIERE DE L
Lac Buffalo
Montagnes de Pierres
Lac Cogead
Riviere Thlewey chuck
Lac Thaye Chuck gyed
Lac Thoy kye lyned
Lac Pointe
Lac Thoy noy kyed
P A R
Lac sans nom
Lac Methy
Lac Catt
Lac des Perdrix
Lac Nuw'd
Lac Doo Baunt



105
100
95
Carte
TES DE Mr. HEARNE dans les deux
trepris par lui en 1770, 1771 et 1772.
us la direction de la
DE LA BAIE DE HUDSON,
pour la Découverte de la
E LA MINE DE CUIVRE.
R T I E D
Riviere Doo-Baunt
Lac Nopasheth
Crow Hill
1770
L. des petits garçons
Lac Bakers ou des Boulangers
Entrée de Rankin
Lac Hanckoed
oo-Baunt
wey chuck
Lac Catt
Lac des Perd
Lac Clowey

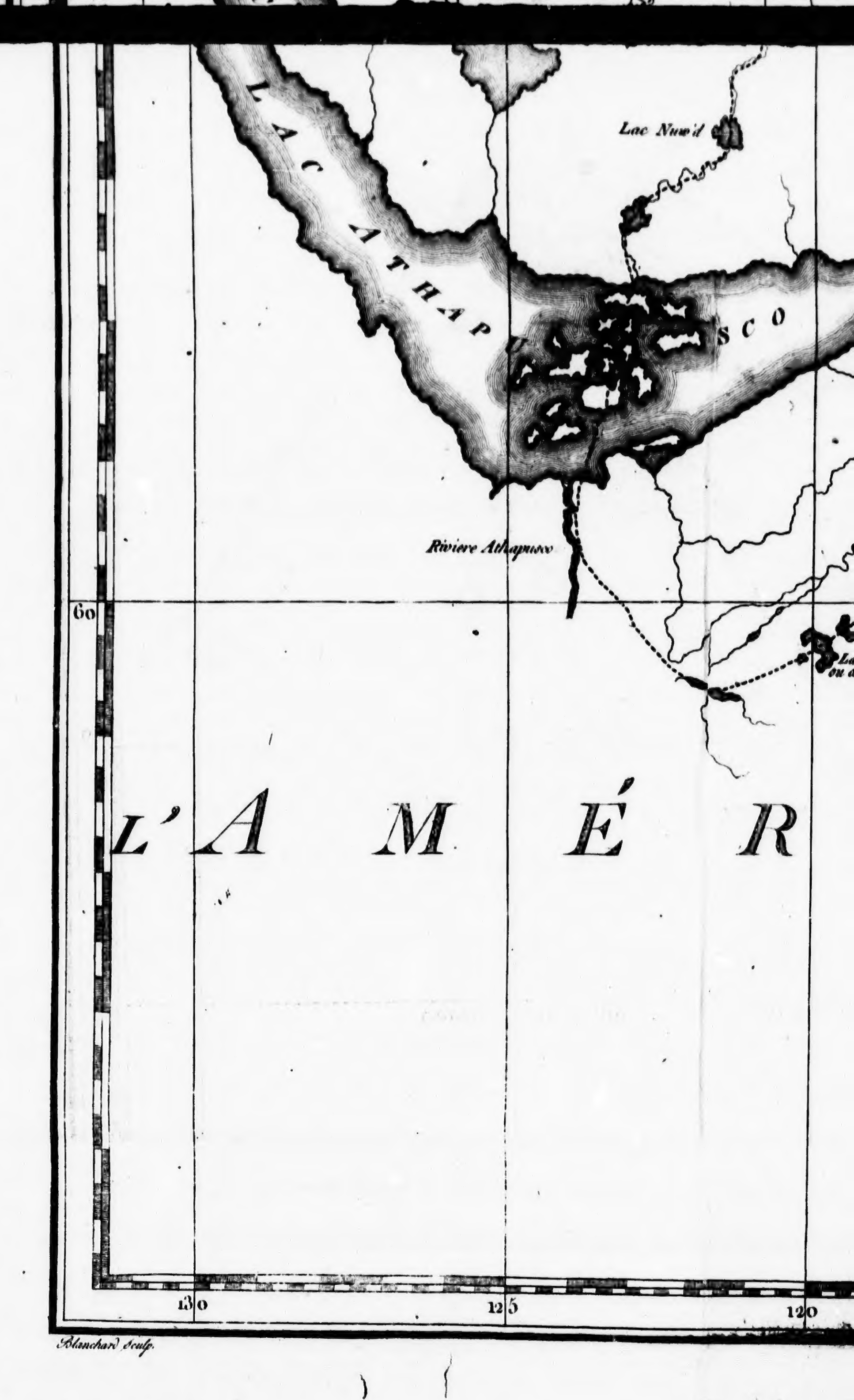

110
105
100
Carte
représentant les ROUTES DE M.R HEARNE dans les
Voyages entrepris par lui en 1770, 1771 et 1772,
sous la direction de la
COMPAGNIE DE LA BAIE DE HUDSO
pour la Découverte de la
RIVIERE DE LA MINE DE CUIV
P A R T I E
Lac Catt
Lac des Perdrix
Lac Clowey
Rivière Doo-Baunt
Lac Nopasheth
Crow Hill
1770
L. des petits garçons
Lac Doo-Baunt
Lac Hawdeled
Lac Yath Ky



100
95
90
85
BAIE
...ans les deux
...1772.
...DSON,
...UIVRE.
E D E
Détroit de Wager
Cap Dobbs
Lac Bakers ou
des Boulangers
...garçons
Entrée de Bowden
Entrée de Rankin
...ac Yath Kyed
...de Marbre



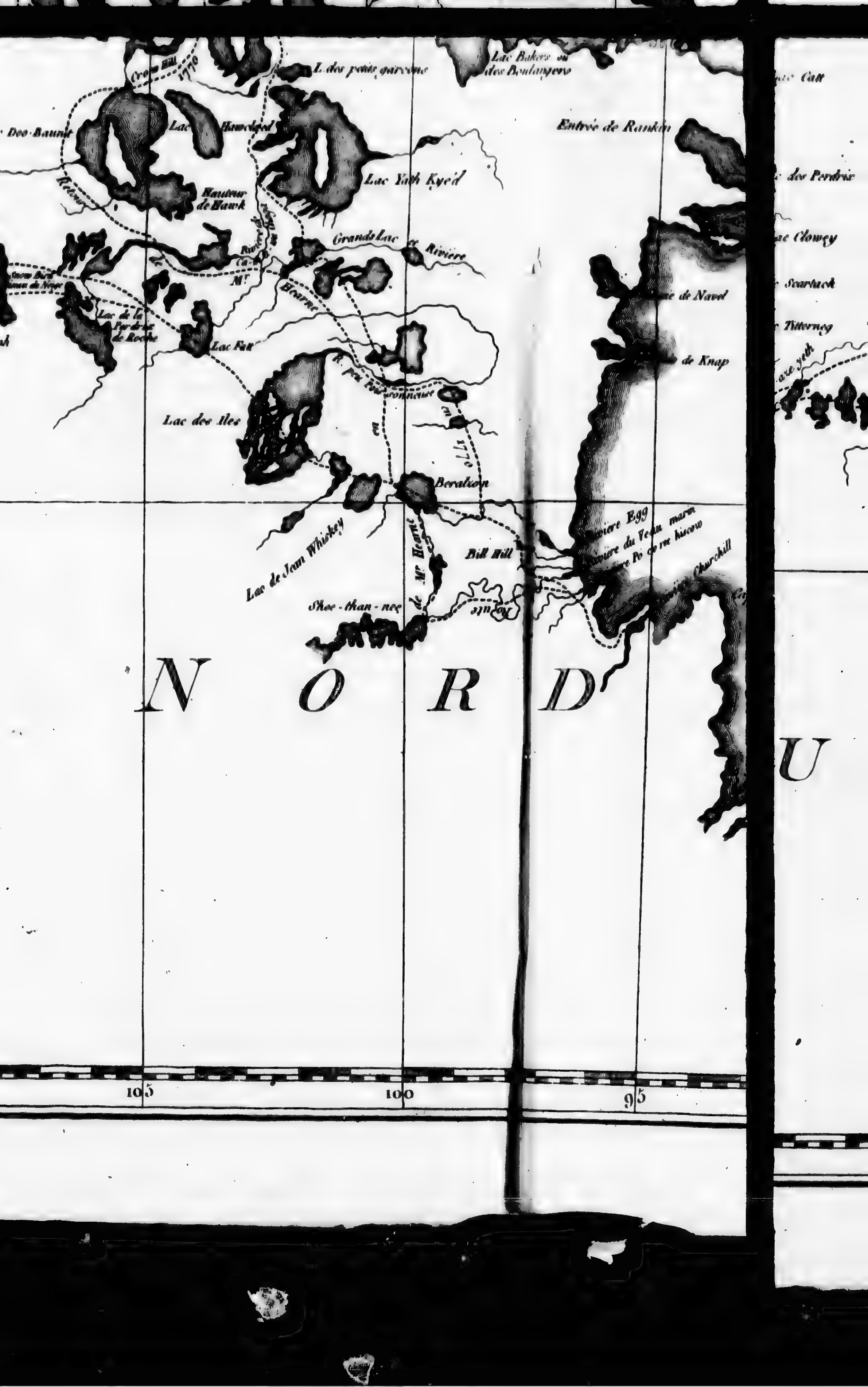
85
80
75
70°
65
BAIE DE BAFFIN
Détroits et Entrées inconnus
Cap Dobbs
Cap Comfort
les Mille Iles
Isles de la R. Marie
Pointe du Cheval Marin
Cap Pemkrook



Blanchard Sculp.



Lac Nuwil
Lac des Perdrix
Lac Doo-Baun
Lac Clowey
Lac Seartack
Lac Titterney
SCO
Lac Wholdiah
Lac de l'Ile Haute
Lac Bedodid
Lac Pike ou des gros Brochets
É R I Q U E
120
115
110



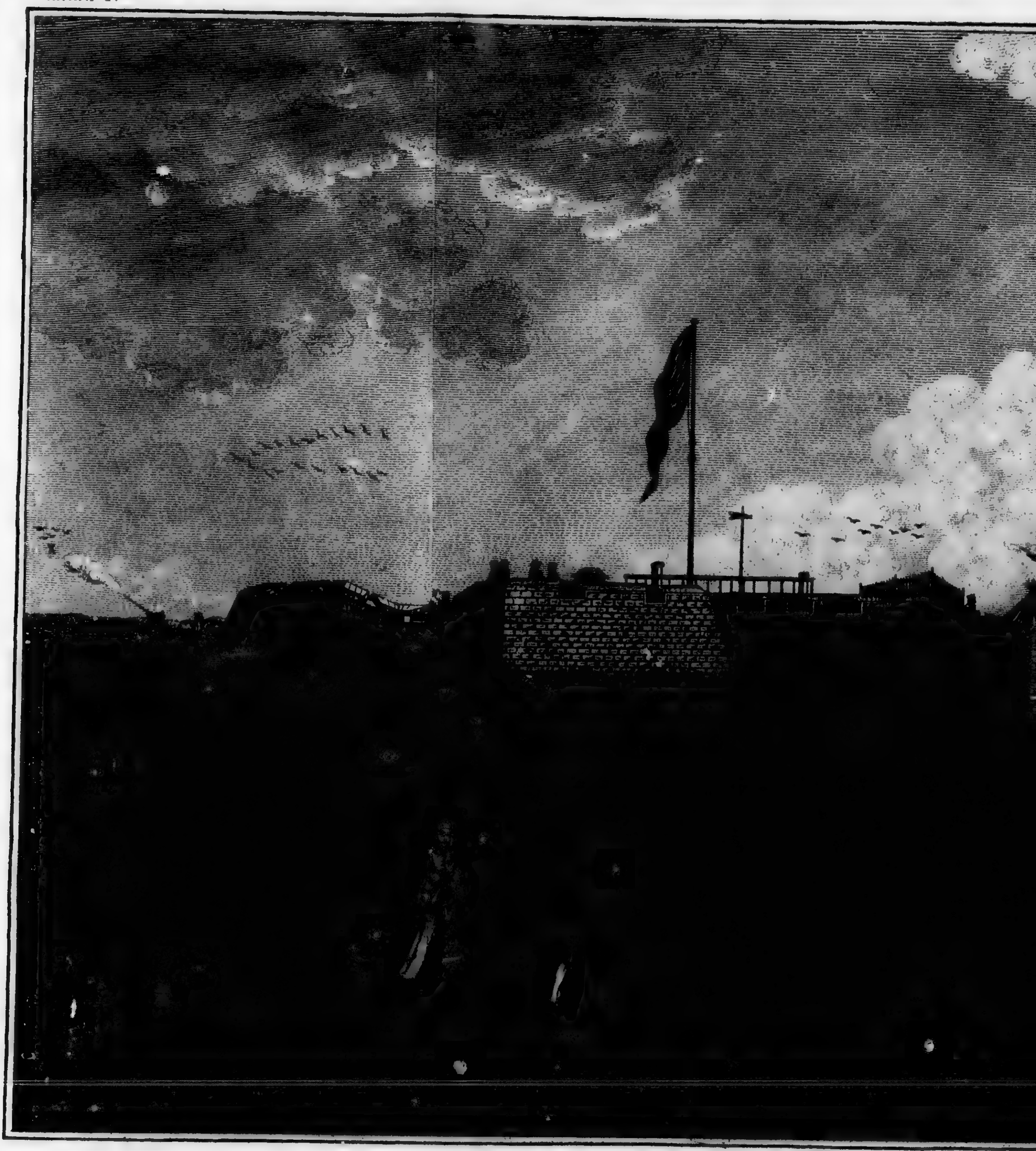
L. des petits garçons
Lac Bakers ou des Boulangers
Entrée de Rankin
Lac Yath Kyed
Hauteur de Hawk
Grands Lac
Rivière
Lac de la Perdrix de Roche
Lac Fat
Lac des Iles
Beralzon
Lac de Jean Whiskey
Bill Hill
Rivière Egg
Shee-than-nee
Rivière Churchill
de Knap
de Navel
N O R D
U
105
100
95

Riviere Doo-Baunt
Lac Nepasheth
Crow Hill
1770
L. des petits garçons
Lac Doo-Baunt
Lac Hawelyed
Lac Yath Kyed
Hauteur de Hawk
Grande Lac
Riviere
Lac Wholdiah
Lac de la Perdrix de Roche
Lac Fatt
Lac des Iles
Lac de Jean Whiskey
Shoe-than-nee
Mr. Hearne
des Perdrix
Clowey
Scartack
Titterneg
de Navel
de Knap
Churchill
U E N O R
110
105
100


Lac Bakers ou
des Boulangers
Entrée de Rankin
Entrée de Bowden
de Marbre
de la Baleine
de Navel
de Knap
Bill Hill
Churchill
Bas-Fonde du Port Nelson
Cap Tatnem
West Pens
East Pens
Nouvelle Severne R.
Cap Lookout
C. Henriette Marie
Cap Southampton
B A I E D E H U D S O
R D
95
90
85

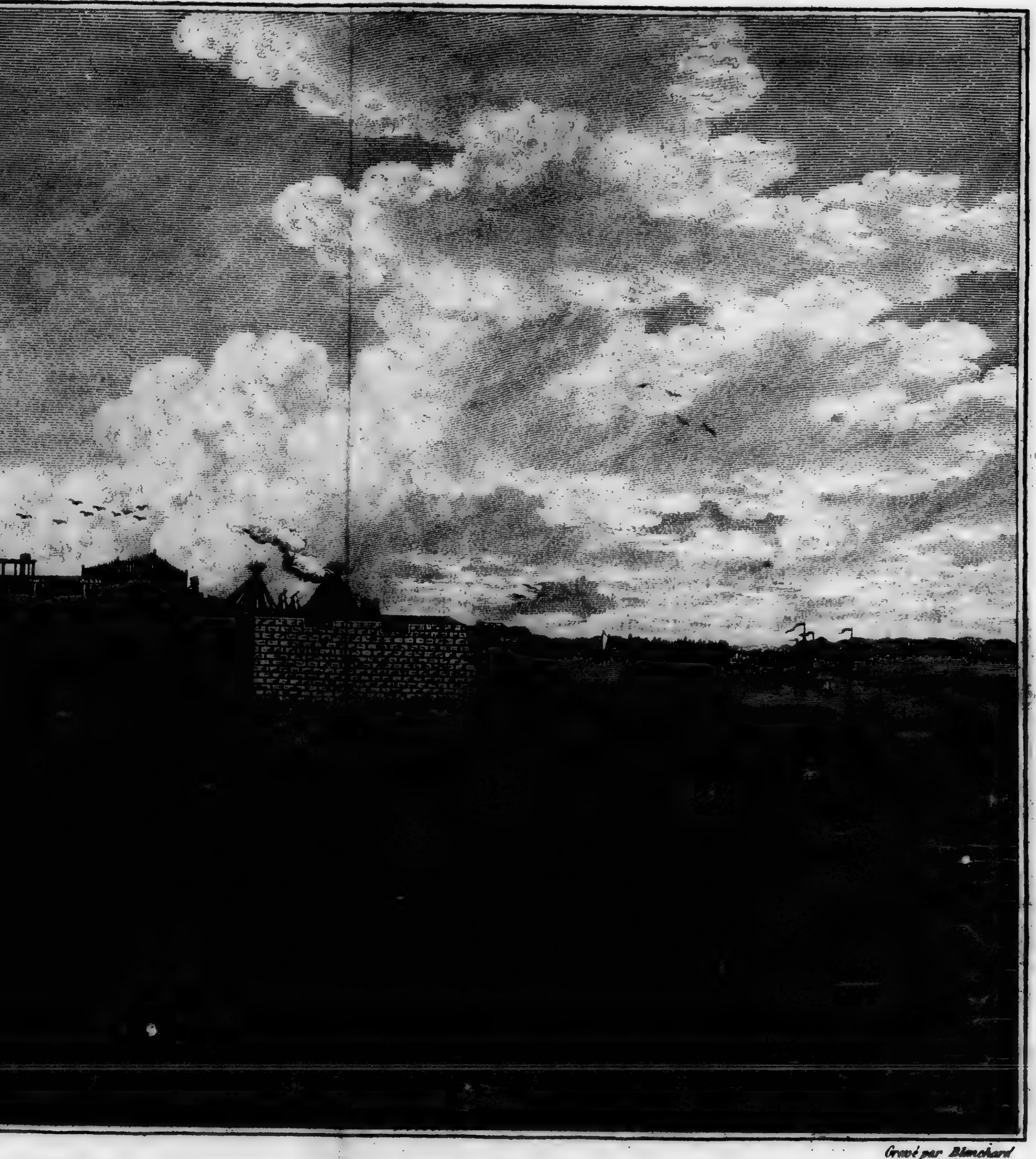

Isles de la R. Marie
Cap Pembrook
Digges
DÉTROIT DE HUDSON
H U D S O N
Iles
Belchers
Cap Lookout
C. Henriette Marie
85
80
75
60
Dien scrip.

Planche 1.ere



VUE DE LA PARTIE NORD-OUEST DU FORT DU PRINCE DE GALLE

Par Samuel Hearne, 1777.

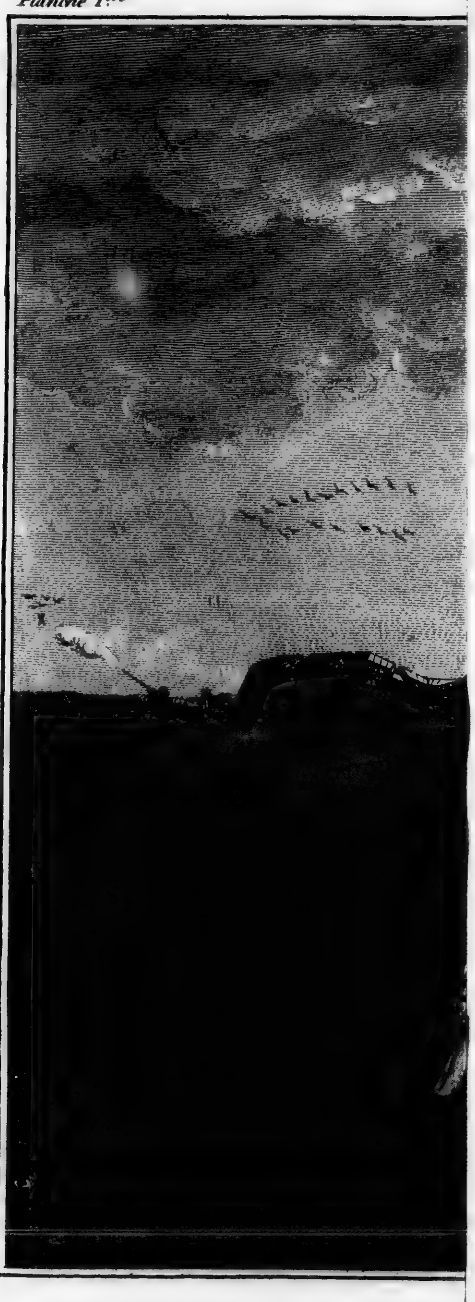


Gravé par Blanchard

U PRINCE DE GALLES DANS LA BAYE DE HUDSON.

Par Samuel Hearne, 1777.

Planche 1.ère



VUE DE LA PA

A LA PÉROUSE.

C'EST à vous que l'Europe est redevable de la publication de cet ouvrage, dont le manuscrit fut trouvé parmi les papiers du Gouverneur du fort du Prince de Galles, lorsque vous vous rendîtes maître des établissements anglais dans la Baie de Hudson. En le remettant à son auteur, à la condition expresse de le faire imprimer et publier, jamais vainqueur n'exerça plus utilement son droit de conquête et n'imposa au vaincu une condition plus honorable (1). Elle était digne du marin aussi généreux qu'éclairé qui devait,

(1) « Le Gouverneur *Hearne* avait fait, en 1772, un voyage par » terre vers le Nord, en partant du fort Churchill dans la Baie de » Hudson, (*Samuel Hearne partit du fort du Prince de Galles le 7 Décembre 1770.*) » voyage dont on attend les détails avec impa» tience; le journal manuscrit en fut trouvé par *la Pérouse* dans les » papiers de ce Gouverneur, qui insista pour qu'il lui fût laissé comme » sa propriété particulière. Ce voyage ayant été fait néanmoins par » ordre de la Compagnie de Hudson, dans la vue d'acquérir des con» naissances sur la partie du Nord de l'Amérique, le journal pouvait » bien être censé appartenir à cette Compagnie, et par conséquent être » dévolu au vainqueur; cependant *la Pérouse* céda, par bonté, aux » instances du Gouverneur *Hearne*, et lui rendit le manuscrit; mais » à la condition expresse de le faire imprimer et publier dès qu'il serait » de retour en Angleterre. Cette condition ne paraît pas avoir été » remplie jusqu'à présent (*). Espérons que la remarque qui en est » faite, rendue publique, produira l'effet attendu, ou qu'elle engagera » le Gouverneur à faire connaître si la Compagnie de Hudson, qui

(*) Le Voyage de *Samuel Hearne* a été publié à Londres en l'an 5, et celui de *la Pérouse* à Paris, en l'an 6. (*Note du Traducteur du Voyage de* Samuel Hearne).

quelques années après, entreprendre un voyage non moins important, et dont aujourd'hui nous déplorons la perte.

Pourquoi faut-il, brave et excellent *Dupetit-Thouars*, que vous nous ayez été aussi ravi ! vous qui m'excitâtes avec tant d'ardeur à traduire la relation de *Samuel Hearne*, et qui, après avoir tout sacrifié pour aller redemander *la Pérouse* aux îles de la mer du Sud, soupiriez après la paix pour reprendre vos projets de découvertes. Accablé par le nombre au combat d'*Aboukir*, une mort glorieuse vous a enlevé à votre patrie, à deux sœurs chéries, à l'amitié, aux sciences, et il ne nous est revenu de vous que cette réponse héroïque à l'ennemi : « *Voyez mon pavillon ; on ne le déplacera qu'en » m'ôtant la vie* ».

La Pérouse, vous l'eussiez pleuré comme nous ! il était si attaché à son pays, à son métier, et si passionné pour leur gloire. Il avait une ame si forte et un cœur si sensible ; un esprit si cultivé et des dehors si modestes. Il était ami si vrai et frère si tendre. *Perpétue*, *Félicité*, j'en appèle à votre douleur profonde !

En associant son nom au vôtre, *la Pérouse*, permettez qu'il partage avec vous l'hommage d'une traduction à laquelle je me suis empressé de consacrer mes veilles pour concourir à vos vues respectives d'utilité. Puisse ce monument être digne de vous deux !

LALLEMANT,
l'un des Secrétaires de la Marine.

» redoute qu'on ne s'immisce dans ses affaires et son commerce, s'est » opposée à sa publication ».

Discours préliminaire du Voyage de la Pérouse *autour du monde, pages xlvj et xlvij de l'in-4°.*

PRÉFACE.

M. *Dalrymple*, dans l'un de ses Mémoires relatifs à la *Baie de Hudson*, a porté l'exactitude de ses observations sur mon voyage jusqu'à remarquer que je n'avais pas expliqué la construction du *Quart de Cercle* que j'ai eu le malheur de briser dans mon second voyage au Nord. -- C'était un Quart de Cercle d'*Hadley*, de la composition de Daniel *Scatlif* de Wapping, auquel était attaché un niveau à bulles d'air pour servir d'horizon. -- Ne pouvant me procurer, lorsque je partis pour ma dernière expédition, un instrument construit d'après les mêmes principes, je fus obligé de me servir d'un vieux Quart de Cercle d'*Elton*, le seul qui se trouvât dans le Fort, et qui y existait depuis plus de trente ans, très-peu propre d'ailleurs pour des observations sur terre.

M. *Dalrymple* remarque, en outre, que je n'ai inséré dans le dernier de mes Journaux remis à la Compagnie, qu'une seule observation de latitude, ce qui peut être vrai; mais j'en ai fait néanmoins plusieurs autres pendant le cours de mon troisième voyage, particulièrement sur le lac de *Snow-bird*, à *Thelwey-aza-yeth*, et *Clowey*, sans compter celle de *Conge-Cathawhachaga*, dont il est mention dans le Journal indiqué.

-- Lorsque j'entrepris mes voyages, et même plusieurs années après, je pensais peu que mes observations deviendraient un jour publiques. Si tel eût été mon projet, j'eusse redoublé d'efforts pour les rendre plus dignes de l'attention générale. Toutes mes idées, toute mon ambition, se bornaient alors à répondre aux vues de mes supérieurs, et à mettre sous leurs yeux le compte le plus satisfaisant de mes opérations. -- J'étais donc bien loin de prévoir que mes Journaux tomberaient entre les mains d'un géographe aussi clairvoyant et aussi infatigable que M. *Dalrymple*; mais les choses ayant tourné différemment, je me suis occupé, dans mes heures de loisir, à fondre tous mes Journaux en un seul, et à y ajouter de nouvelles observations, moins pour l'usage des personnes qui critiquent en géographie que pour l'amusement de celles qui croiront devoir quelque indulgence à l'Auteur, en retour du plaisir qu'il leur aura procuré de connaître une étendue de pays entièrement ignorée jusqu'ici des Européens. J'ose me flatter que les curieux liront, avec le même intérêt, la description que je leur présente des mœurs et des usages des Naturels, qui, quoique connus depuis long-temps, n'avaient jamais cependant été décrits.

Mais je reviens à M. *Dalrymple*, et j'observe que la manière tranchante avec laquelle il rejète ma latitude est d'autant plus déplacée, qu'avant mon arrivée à *Conge-Cathawhachaga*,

le Soleil ne s'était pas couché de toute la nuit, preuve certaine que je me trouvais alors au Nord-Ouest du *Cercle arctique*. -- J'ajouterai qu'à la *Rivière de Cuivre*, le 18 Juillet, la déclinaison du Soleil ne donnait que 21.°, et il était encore certainement élevé au-dessus de l'horizon, je ne saurais dire de combien de dégrés, ne l'ayant pas remarqué dans le temps; mais cette circonstance prouve que la latitude était plus considérable que ne veut l'admettre M. *Dalrymple*. -- De ce qu'il ne se trouve aucune végétation sur la côte bordée de rochers du *Groenland*, au-delà de la latitude de 65.°, il ne s'ensuit nullement qu'il n'en existe point à une plus haute latitude dans les parties intérieures du Nord de l'Amérique. -- S'il est plus que probable que la *Rivière de Cuivre* se décharge dans une espèce de mer méditerranée ou de baie profonde à-peu-près comme celle de *Hudson*; s'il est bien connu, en outre, qu'il ne croît point d'arbres sur aucune partie de la côte des détroits de *Hudson* et du *Labradore*, du moins pendant quelques dégrés au Sud, et sur-tout sur la côte orientale de la *Baie de Hudson*, jusqu'à ce qu'on arrive près de la rivière *Whale*, tandis que la côte occidentale de cette baie, par les mêmes latitudes, est bien fournie de bois de construction, que devient l'objection de M. *Dalrymple*? S'il eût réfléchi à toutes ces circonstances, j'ose croire qu'il ne se fût pas aussi pressé de nier qu'il existât des plantes et des arbres dans les mêmes positions,

quoique par une latitude beaucoup plus haute. -- La conséquence que M. *Dalrymple* tire de l'erreur que j'ai commise dans mon estimation de la distance à la maison de *Cumberland*, n'affecte en rien la question présente, parce que cette distance étant principalement en longitude, je n'avais aucun moyen de la rectifier par une observation, et il n'en était pas de même dans le cas dont il s'agit.

Mon dessein n'est point d'entrer en controverse avec M. *Dalrymple*, ni de rien dire qui puisse l'offenser; mais en se rappelant qu'il ne m'a nullement traité avec l'indulgence que je méritais, il m'excusera, sans doute, d'avoir cherché à convaincre le public que ses objections étaient entièrement dénuées de fondement.-- Je terminerai cette tâche désagréable par assurer que si quelque partie de cet ouvrage réussit à intéresser M. *Dalrymple* ou tout autre Lecteur, ce sera la plus grande faveur qu'il pourra me procurer, comme c'est aussi la seule récompense que j'ambitionne pour dédommagement des périls que j'ai courus et des fatigues que j'ai éprouvées à la recherche des matériaux qui le composent.

Instruit que plusieurs personnes, amies des sciences et des découvertes, possédaient des copies manuscrites ou des extraits de mes Journaux, je me suis décidé à publier cet Ouvrage, après l'avoir rendu le plus correct possible. -- J'y ai été sur-tout déterminé en voyant que, dans le nombre des

extraits qui ont été imprimés de mes Journaux, à peine s'en trouvait-il deux qui s'accordassent sur les dates de mon arrivée et de mon départ, relativement aux lieux principaux. — Pour corriger ces inexactitudes, j'ai demandé au Gouverneur et aux autres Commissaires de la Compagnie de la Baie de *Hudson*, qu'il me fût permis de recourir à mes Journaux originaux et à mes Cartes, ce qui m'a été accordé avec la plus grande honnêteté. — Ce secours m'a facilité les moyens de rectifier quelques erreurs qui, pour m'être trop confié à ma mémoire, s'étaient glissées dans la rédaction de mon Voyage. — Je l'offre aujourd'hui avec des dates authentiques, et je garantis son exactitude, quelque différent qu'il puisse paraître des imprimés qui en ont été déjà faits.

J'ai cru devoir retrancher de l'original quelques passages de nul intérêt pour le public, et j'ai fait subir à d'autres des altérations considérables ; de sorte que je puis dire que tout l'Ouvrage a été refait à neuf, y ayant introduit, en outre, une grande quantité de notes et d'observations que ne comporte point l'original, et qu'une longue résidence postérieure dans le pays m'a permis d'ajouter.

La description des principaux quadrupèdes et oiseaux qui fréquentent en Eté ces régions du Nord, et de ceux qui les habitent constamment, quelque dépourvue qu'elle soit d'un appareil scientifique, ne paraîtra peut-être pas sans intérêt

aux personnes versées dans la *Zoologie*. — Quant à celles qui sont étrangères aux mots techniques de cette science, elles trouveront sans doute plus utile et plus agréable pour elles que j'aye décrit ces objets de la manière la plus classique. — Mais je ne dois pas terminer cette Préface sans reconnaître hautement les obligations que j'ai à la *Zoologie arctique* de M. *Pennant*, qui m'a servi à désigner plusieurs oiseaux par leurs noms propres; car ceux sous lesquels on les connaît dans la Baie de *Hudson* sont purement indiens, et tout-à-fait nouveaux pour un Européen qui n'a pas demeuré dans ce pays.

Je finirai aussi par exprimer combien je regrète d'avoir perdu un Vocabulaire très-étendu de la langue des Indiens du Nord, contenant seize pages *in-folio*. Je l'avais prêté à M. *Hutchins*, alors Secrétaire-Employé à la correspondance de la Compagnie, pour en tirer une copie pour le Capitaine *Duncan*, lorsqu'il vint en 1790 faire des découvertes dans la *Baie de Hudson*. A la mort de M. *Hutchins*, arrivée bientôt après, ce Vocabulaire fut confondu avec ses effets, [illegible] il m'a été aussi impossible depuis de le recouvrer, qu'à ma mémoire d'y suppléer.

INTRODUCTION.

On avait cru assez généralement, pendant un grand nombre d'années, que la Compagnie de la *Baie de Hudson* était ennemie des découvertes, et que, contente des bénéfices qu'elle retirait de ce qu'on appelait alors son petit capital, elle n'ambitionnait nullement d'étendre son commerce.— Je ne saurais dire quelle était l'opinion des premiers Membres de la Compagnie relativement aux découvertes; mais je puis assurer qu'ils ont toujours accueilli avec empressement, ainsi que les Membres actuels, toute entreprise raisonnable tendante à l'accroissement de leur commerce. Il me suffira, pour le prouver, de citer les sommes immenses qu'ils ont dépensées, à différentes époques et sans succès, pour établir des pêcheries. — Mes voyages et les tentatives faites par *Bean*, *Christophe*, *Johnston* et *Duncan*, pour trouver un passage au Nord-Ouest, sont des preuves récentes que les Membres actuels de la Compagnie désirent autant de favoriser les découvertes que d'augmenter leur commerce.

L'air de mystère et de secret qui accompagna quelques-unes des premières opérations de la Compagnie dans la *Baie*, a pu donner lieu à lui imputer des sentiments opposés, imputation qu'auront ensuite fortifiée les calomnies de *Dobbs*, d'*Ellis*, de *Robson*, de *Dragge* et du *Voyageur Américain*, les seuls dont nous ayons des ouvrages sur la *Baie de Hudson*, et qui, soit par des motifs d'intérêt, soit par un esprit de vengeance,

se sont fait un plaisir particulier d'attaquer la conduite de la Compagnie, quoiqu'ils fussent en général étrangers à ses opérations et à son service, et conséquemment hors d'état de pouvoir la juger avec connaissance de cause. -- Aussi les faits allégués par la plûpart de ces écrivains sont si absurdes, qu'il n'y a que les personnes déjà prévenues contre la Compagnie qui peuvent y ajouter foi. (*)

Il était à présumer cependant que *Robson*, qui avait résidé pendant six ans dans la *Baie de Hudson*, au service de la Compagnie, possédait quelque connaissance du climat et du sol des factoreries auxquelles il avait été attaché; mais tout son ouvrage porte l'empreinte de la prévention et du ressentiment d'avoir vu ses plans romanesques et inconsistants rejetés par la Compagnie. -- Il est d'ailleurs notoire que *Robson* n'était qu'un instrument dans la main de M. *Dobbs*.

Le *Voyageur Américain*, quoique meilleur écrivain, a encore moins de droits à notre indulgence, par la raison qu'il en impose davantage à notre crédulité. La découverte qu'il dit avoir faite de plusieurs blocs du plus beau *Cuivre-vierge*, (**) est une Fable qui n'a pas besoin d'être réfutée; car jamais voyageur, soit Anglais, soit Indien, n'a trouvé dans ces contrées un morceau de cuivre au Sud du 71.e dégré de latitude, à moins que quelque Indien, habitant plus au Nord, ne l'eût laissé tomber sur le chemin en se rendant au Fort.

(*) Depuis que céci est écrit, un M. *Umfreville* a publié une *Relation* sur la *Baie de Hudson* dans le genre de celles des Auteurs que je viens de citer, et cela, pour n'avoir point été nommé à un commandement dans la *Baie*, qui ne se trouvait pas vacant.

(**) Le *Voyageur Américain*, page 23 de l'original.

Les

Les Naturels, qui errent plutôt qu'ils ne résident sur la vaste étendue de terre située au Nord de la rivière *Churchill*, ayant apporté consécutivement des échantillons de cuivre à la Factorerie, beaucoup de personnes s'étaient imaginé qu'ils ayaient été recueillis dans le voisinage de nos établissements, et sur ce que les Indiens leur disaient, que les Mines n'étaient pas fort éloignées d'une grande rivière, elles en conjecturaient que cette rivière devait se décharger dans la *Baie de Hudson*, tant il leur paraissait impossible qu'aucune peuplade, quelque voyageuse qu'on la supposât, pût traverser, et sur-tout par terre, une aussi grande étendue de pays que celle qui borne la Baie au Nord. — Le Voyage que je publie prouvera combien ces personnes étaient dans l'erreur, en même temps qu'il renversera leur plan d'exploitation.

La première nouvelle de l'existence de cette grande rivière, que quelques-uns font aboutir à un détroit, ainsi que les premiers échantillons de Cuivre, furent apportés à la Factorerie située sur la rivière *Churchill*, dans l'année 1715, immédiatement après son établissement; et il ne paraît pas qu'on ait commencé les recherches sur la Rivière et les Mines avant 1719, époque où la Compagnie fit équiper la frégate *l'Albanie*, Capitaine *George Barlow*, (*) et le sloop *la Découverte*, Capitaine *David Vaughan*. — Le commandement

(*) Le Capitaine *Barlow* était Gouverneur du fort *Albanie* lorsque les Français vinrent, par terre, du Canada en 1704 pour l'assiéger. — Les Canadiens et les Indiens qui leur servaient de guides demeurèrent cachés pendant plusieurs jours dans le voisinage du fort avant de l'attaquer, et détruisirent une grande partie des bestiaux qui paissaient dans les marais. Un Indien fidèle, attaché au fort, ayant découvert

de cette expédition fut confié à M. *James Knight*, employé au service de la Compagnie, homme d'une grande expérience, qui avait été Gouverneur pendant plusieurs années des

ces étrangers, pendant qu'il chassait, et les soupçonnant ennemis, courut en donner avis au Gouverneur, qui ajouta peu de foi à son rapport. Néanmoins le fort fut mis en état de défense, et le maître d'un sloop mouillé à quelque distance eut ordre de se rendre à *Albanie* au premier coup de canon qu'il entendrait tirer.

Vers le milieu de la nuit ou plutôt à la pointe du jour, les Français se présentèrent devant le fort, et demandèrent à y être introduits. -- M. *Barlow*, qui se tenait sur ses gardes, leur répondit que le Gouverneur était couché; mais qu'il allait envoyer chercher les clefs. -- Les Français, tranquillisés, par cette réponse, contre toute espèce de résistance, se réunirent autour de la porte, en attendant qu'ils pussent entrer. -- *Barlow*, profitant de la circonstance, fit ouvrir, au lieu de la porte, deux meurtrières garnies de deux canons de 6 chargés à mitraille, auxquels il ordonna de mettre le feu. -- La décharge tua un grand nombre de Français, et entr'autres, le Commandant, qui était *Irlandais*.

A cette réception inattendue, le reste de la troupe battit précipitamment en retraite, tandis que le maître du sloop, averti par les coups de canons, se hâtait d'arriver au fort; mais il fut tué, ainsi que l'équipage de son bateau, par quelques Français, qui s'étaient cachés le long du bord de la rivière.

Les ennemis cependant n'abandonnèrent la place qu'avec beaucoup de répugnance; car dix jours encore après avoir été repoussés, on en entendit qui tiraient dans le voisinage du fort; on en vit même un se promener, tout un jour, sur l'esplanade. M. *Fullarton*, qui commandait alors *Albanie*, lui adressa la parole en français, et lui proposa de se rendre, à des conditions avantageuses. -- Celui-ci, pour toute réponse, se contenta de secouer la tête. -- M. *Fullarton* insista, et lui dit que s'il ne se rendait prisonnier, il tirerait sur lui. -- Le Français alors s'approcha plus près du fort, et M. *Fullarton* le tira

différentes Factoreries situées dans la Baie, et auquel la Compagnie devait l'établissement de celle de la rivière *Churchill.* — Mais quelque initié que fût M. *Knight* dans les affaires de la Compagnie, et quelque connaissance qu'il eût acquise des parties de la *Baie* où il avait résidé, il n'était pas à supposer qu'il possédât toutes celles qu'exigeait cette entreprise, n'ayant pour se diriger que les renseignements imparfaits qui lui avaient été fournis par les Indiens, dont la langue était encore peu comprise à cette époque.

Loin d'être détourné de son projet par cette considération, ni par celle de son âge avancé, car il avait près de 80 ans, le brave *Knight* parut au contraire tellement assuré du succès et des grands avantages qui devaient résulter de ses découvertes, qu'il embarqua avec lui de larges caisses garnies de fer pour recevoir toute la poudre d'or et les autres objets précieux qu'il comptait recueillir dans son voyage.

Les ordres délivrés par la Compagnie à M. *Knight* étaient précédés, à ce qu'il paraît, de la lettre suivante :

Au Capitaine JAMES KNIGHT.

4 Juin 1719.

MONSIEUR,

» D'après l'habileté dont vous avez fait preuve dans la
» conduite de nos affaires, et à votre requête, nous avons

de la fenêtre de sa chambre. — Il est possible que les difficultés et les fatigues que ce malheureux prévoyait devoir essuyer en retournant au Canada, lui ayent fait préférer la mort ; mais je m'étonne qu'il ait refusé de recevoir quartier d'un ennemi aussi humain et aussi généreux que l'Anglais.

» ordonné d'équiper la frégate *l'Albanie*, Capitaine *George Barlow*, et *la Découverte*, Capitaine *David Vaughan*, pour » une expédition au Nord-Ouest, dont nous vous confions » entièrement la direction, n'exceptant de vos pouvoirs que » le commandement des Bâtiments, aux Capitaines desquels » nous avons transmis nos ordres et nos instructions à ce sujet.

» Vous partirez de *Gravesend* à la première apparence de » beau temps et de vent favorable, et vous vous rendrez, » avec la grâce de dieu, dans le détroit d'*Anian*, pour re- » cueillir l'or et les autres objets précieux, particuliers au » Nord-Ouest, &c. &c. »

M. *Knight* ne tarda pas à quitter *Gravesend* pour aller remplir sa mission. Mais l'année s'étant écoulée sans le retour des Bâtiments attendus en Angleterre, on jugea qu'ils avaient hiverné dans la *Baie de Hudson*; et comme ils s'étaient pourvus en partant d'une assez grande quantité de vivres, d'une maison en bois démontée, de toutes sortes d'ustensiles, et d'un fort assortiment de marchandises de traite, on était en général rassuré sur leur sort. Il n'en fut pas de même l'année suivante 1720, lorsqu'on la vit expirer sans qu'ils reparussent. — La Compagnie en conçut de si vives allarmes, qu'elle ordonna, par les Vaisseaux qui partirent en 1721 pour *Churchill*, d'envoyer le sloop *la Baleine*, commandé par *Jean Scroggs*, à la recherche de *Knight*; mais la saison étant trop avancée, lorsque les Vaisseaux arrivèrent à *Churchill*, on ne put mettre à exécution l'ordre que dans l'Eté de 1722.

La côte Nord-Ouest de la Baie de *Hudson* était encore peu connue, et M. *Scroggs* se trouvant, en outre, arrêté par des rochers et des bancs de sable, il retourna au *Fort du Prince*

de Galles sans avoir pu découvrir ni la frégate, ni le sloop. Quelques dépouilles apperçues sur les *Esquimaux* à *Whale-Cove* lui parurent provenir plutôt d'une circonstance particulière que d'un naufrage.

La forte opinion répandue alors en Europe sur la probabilité d'un passage au Nord-Ouest par la *Baie de Hudson*, fit conjecturer à beaucoup de personnes que MM. *Knight* et *Barlow* avaient découvert ce passage, et pénétré ensuite dans la mer du Sud, près de la Californie. Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien démentît cette croyance, si ce n'est l'inutilité des recherches faites par *Middleton*, *Ellis*, *Bean*, *Christophe* et *Johnston* pour trouver ce passage; et quoiqu'on expédiât tous les ans un sloop pour faire des découvertes au Nord et commercer avec les *Esquimaux*, ce ne fut que dans l'Eté de 1726 qu'on acquit des preuves certaines que M. *Knight* et le Capitaine *Barlow* avaient péri dans la *Baie de Hudson*.

La Compagnie, voulant étendre la pêche de la baleine noire, venait de désigner *l'Ile de Marbre* pour lieu de rendez-vous, non seulement à cause de la commodité du hâvre, mais encore parce qu'on avait remarqué que les baleines étaient plus abondantes aux environs de cette île que sur aucune autre partie de la côte. -- Les bateaux employés à cette pêche, qui les obligeait de faire souvent le tour de l'île, découvrirent un nouveau hâvre, situé près de son extrémité orientale, au fond duquel ils trouvèrent des canons, des ancres, des câbles, des briques, une enclume, ainsi que beaucoup d'autres articles que le temps avait respectés, et qui, inutiles aux Naturels ou trop lourds pour pouvoir être déplacés par eux, étaient restés à leur première place. -- Les restes de la maison mise en

pièces par les Esquimaux, pour avoir les planches et le fer, se voient encore, de même que le corps ou plutôt la carcasse de chacun des bâtiments qui se trouvent recouverts par cinq brasses d'eau à la tête du hâvre. -- Les figures et les canons de la frégate et du sloop furent apportés au fort, et n'y attestèrent que trop la perte de MM. *Knight* et *Barlow* sur cette île inhospitalière, où il ne croît pas même un arbuste, et éloignée d'environ 16 milles de la grande terre. -- Celle-ci n'offre pas beaucoup plus de ressources, n'étant qu'un assemblage de rochers et de montagnes dont toute la végétation consiste dans de la mousse. Les bois sont situés à plusieurs centaines de milles de la côte.

Dans l'Eté de 1769, la pêche nous ayant conduits sur l'île, nous rencontrâmes plusieurs Esquimaux dans le nouveau hâvre. -- Remarquant parmi eux un ou deux vieillards, la curiosité nous porta à les questionner sur la perte des deux Bâtiments, ce que nous pûmes faire par le moyen d'un *Esquimau*, alors au service de la Compagnie comme interprète, et qui était embarqué tous les ans en cette qualité sur un de ses Vaisseaux. Voici en abrégé le récit très-détaillé qu'ils nous firent.

Lorsque les Bâtiments arrivèrent à l'*Ile de Marbre*, le jour était tombé, et en entrant dans le hâvre, le plus grand reçut beaucoup de dommages. Une fois mouillés, les Anglais, qui pouvaient être alors au nombre de cinquante, commencèrent à monter leur maison de bois. L'Eté suivant (1720), aussi-tôt que la glace le permit, les *Esquimaux* leur firent une seconde visite. Le nombre des Anglais se trouvait très-diminué, et ceux qui restaient paraissaient fort malades. -- Suivant le rapport des vieillards, ils étaient occupés à un travail que

ces Esquimaux eurent de la peine à désigner, et qui consistait probablement à allonger leur chaloupe; car on voit encore, à peu de distance de la maison, beaucoup de copeaux de bois de chêne, qui ne pouvaient provenir que des charpentiers.

La maladie et la famine avaient fait un tel ravage parmi les Anglais, qu'à l'entrée du second Hiver ils n'étaient plus que vingt. -- Dans cet Hiver de 1720, quelques *Esquimaux* s'établirent sur le côté du hâvre, opposé à celui où les voyageurs avaient bâti leurs cabanes, (*) et ils leur apportèrent fréquemment des provisions, telles que de l'huile de baleine et de la chair de veaux-marins. -- A l'approche du Printemps, les Esquimaux repassèrent sur le Continent, et dans une nouvelle visite qu'ils firent à l'*Ile de Marbre*, pendant l'Eté de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais en vie, et pressés tellement par la faim, qu'ils dévorèrent crue la chair de veaux-marins et de baleines que les Esquimaux venaient de leur apporter. Trois en moururent, et les deux autres, quoique très-faibles, firent une fosse pour les enterrer.

(*) J'ai vû souvent les restes de ces cabanes. -- Ils existent dans la partie occidentale du hâvre, et probablement ils seront visibles encore long-temps.

Il est surprenant que *Middleton*, *Ellis*, *Christophe*, *Johnston* et *Garbet*, qui ont tous abordé à l'*Ile de Marbre*, et quelques-uns d'eux même plusieurs fois, n'ayent pas découvert ce hâvre, sur-tout *Garbet*, qui fit tout le tour de l'Ile, par un très-beau temps, dans l'Eté de 1766. — Cette découverte était réservée à M. *Joseph Stéphens*, qui commandait alors *le Succès*, vaisseau *Baleinier*, et qui, en 1769, eut le commandement de *la Charlotte*, joli brik de 100 tonneaux, sur lequel j'étais embarqué en qualité de *Contre-Maître*.

Ceux-là vécurent encore quelque temps. Ils montaient fréquemment sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au Sud et à l'Est pour voir si quelque vaisseau ne venait pas à leur secours. Après avoir été ainsi nombre de fois à la découverte, et n'appercevant jamais rien, ils finirent par se renfermer et s'abandonner au désespoir. Un des deux ne tarda pas à succomber, et les forces de l'autre étaient si épuisées, qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. Les crânes et les os de ces deux hommes sont encore épars sur le terrein qui avoisine la maison. Celui qui mourut le dernier, à ce que nous dirent les Esquimaux, était continuellement occupé à leur faire des outils et des instruments de fer ; c'était probablement l'armurier ou le forgeron.

Quelques Indiens du Nord venus pour commercer au *Fort du Prince de Galles* dans le Printemps de 1768, avaient apporté de nouveaux renseignements sur ce qu'on appelait la *grande Rivière*, ainsi que plusieurs morceaux de cuivre qu'ils assurèrent provenir d'une mine située près de cette rivière. M. *Northon*, qui se trouvait à cette époque Gouverneur de *Churchill*, crut devoir faire part de ces informations à la Compagnie, et les lui représenter comme dignes de toute son attention. Un voyage qu'il fut obligé de faire en Angleterre la même année, le mit dans le cas d'être porteur lui-même de ces renseignements, et du plan qu'il avait conçu pour faciliter la découverte des mines. D'après les représentations de M. *Northon*, la Compagnie se décida à envoyer par terre une personne intelligente pour observer la longitude et la latitude de l'embouchure de la rivière, pour en décrire le cours, et faire des remarques sur le pays. Je fus choisi comme

propre

propre à l'entreprise. Un bâtiment expédié pour *Churchill* y arriva, dans l'Eté de 1769, avec plusieurs instruments d'astronomie portatifs et analogues aux observations que j'étais chargé de faire. -- La Compagnie joignait à cet envoi un ordre pour moi de me mettre en route, et la promesse en même temps de m'accorder à mon retour une récompense proportionnée aux périls et aux fatigues que j'aurais éprouvés dans le cours de mon voyage. (*)

Je n'hésitai pas à me rendre au choix de la Compagnie ; et dans le mois de Novembre suivant, quelques Indiens du Nord

(*) Je ne puis mieux faire connaître les intentions et les promesses de la Compagnie, qu'en transcrivant ici ses propres expressions extraites d'une lettre qu'elle m'adressa le 25 Mai 1769.

» D'après la bonne opinion que nous avons de vous, et sur la re-» commandation de M. *Northon*, nous avons approuvé que votre » traitement annuel fût porté à la somme de . . . . pendant l'espace de » deux années, et nous vous avons nommé membre de notre Conseil au » Fort du Prince de Galles. Nous vous eussions même promu, suivant » vos desirs, au commandement de *la Charlotte*, si nous n'avions pas » besoin de vous pour une expédition d'une plus grande importance.

» M. *Northon* nous a soumis le projet d'un voyage par terre fort » avant dans le Nord de *Churchill*, à l'effet d'accroître notre com-» merce, et de découvrir un passage au Nord-Ouest et des mines de » cuivre, &c. -- Comme un voyage de cette nature demande un homme » en état de faire des observations relativement à la longitude et à la » latitude des lieux, au cours des rivières et à leur profondeur, nous » avons fait choix de vous pour exécuter, avec l'assistance convenable, » cette entreprise que l'on nous a assuré d'ailleurs être de votre goût.

» Nous espérons donc que vous remplirez promptement notre at-» tente, et nous nous ferons un plaisir, à votre retour, de reconnaître » dignement vos services.

étant venus pour commercer, M. *Northon*, qui avait repris le commandement du Fort du Prince de Galles, engagea ceux d'entr'eux qu'il crut les plus propres à me servir de guides; mais aucun de ces Indiens ne connaissait la grande Rivière. Je me pourvus d'effets et de munitions pour deux ans. J'étais

» Nous approuvons infiniment le voyage que vous avez fait l'année
» dernière pour l'amélioration de la pêche de la baleine, et nous vous
» souhaitons santé et succès dans celui que vous allez entreprendre.

» Nous sommes vos fidèles amis. »

Bibye Lake, Député, Gouverneur.

John Anthony Merle, Samuel Wegg, James Winter Lake, Joseph Spurrel, James Fitz Gerald, Robert Merry.

La Compagnie n'eut pas plutôt pris connaissance de mes Journaux et de mes Cartes, qu'elle me fit compter une somme honnête; et les deux premiers paragraphes de la lettre qu'elle m'écrivit le 12 Mai 1773 contenaient les expressions suivantes:

A M. Samuel Hearne.

» Monsieur, votre lettre du 28 Août dernier nous a donné la satis-
» faction d'apprendre votre heureux retour à notre Factorerie.—Votre
» Journal et les deux Cartes que vous nous avez fait passer, nous ont
» convaincus suffisamment de la justesse de vos observations.

» Nous avons suivi avec attention votre conduite dans les différents
» évènements qui ont eu lieu pendant le cours de vos voyages, et nous
» l'avons trouvée digne des plus grands éloges. En témoignage de notre
» reconnaissance pour vos services, nous avons arrêté de vous accorder
» une gratification de la somme de .... »

La Compagnie, voulant me donner une nouvelle preuve de sa satisfaction, me nomma, à l'unanimité des voix, Gouverneur du Fort du Prince de Galles dans l'Eté de 1775. M. *Bibye Lake*, qui était alors Président du Comité, et plusieurs autres Membres, n'ont cessé de m'honorer de leur correspondance pendant tout le temps qu'ils ont vécu.

accompagné de deux serviteurs de la Compagnie, de deux de ses chasseurs (*) Indiens du Sud, et d'un nombre suffisant d'Indiens du Nord, pour porter mes bagages et m'assister dans la route, &c. Le public lira peut-être avec intérêt les instructions qui me furent données et que je joins ici. Non seulement elles répandront beaucoup de lumières sur mon voyage, mais elles serviront encore à faire juger combien il s'en faut qu'elles ayent été suivies à la lettre, en même temps que les réflexions dont je les accompagne indiqueront les motifs qui m'en ont fait négliger quelques-unes comme inutiles, et d'autres comme impossibles à remplir.

Ordres et instructions pour M. Samuel Hearne, chargé d'une expédition par terre vers la latitude de 70°. Nord, afin de reconnaître le pays des Indiens septentrionaux, &c. délivrés au nom de l'honorable Compagnie de la Baie de Hudson, en l'année 1769.

A M. SAMUEL HEARNE.

» Monsieur, l'honorable Compagnie de la Baie de *Hudson*
» ayant été informée, par le rapport des Indiens, qu'une con-
» naissance plus exacte et plus étendue de leur pays devait
» procurer des avantages considérables, et desirant vivement
» profiter de toutes les circonstances qui peuvent être utiles
» aux intérêts de tous ses Membres ou à ceux de la nation en

(*) Ces chasseurs sont des Naturels du pays, résidant sur la plantation de la Compagnie, sous la surveillance immédiate de ses serviteurs blancs, et employés à chasser pour la Factorerie.

» général, elle a fait choix de vous pour diriger la présente
» expédition. Munie déjà de votre acceptation, elle vous
» invite en conséquence à vous mettre en chemin le plutôt
» possible avec *William Isbester*, Marin, et *Thomas Merriman*, Cultivateur, qui ont demandé à vous accompagner.
» Vous prendrez avec vous deux Indiens du Sud, chasseurs
» de la plantation, pour vous approvisionner de gibier dans
» la route. Le Capitaine *Chawchinahaw*, son Lieutenant
» *Nabyah*, et six à huit Indiens du Nord, d'élite, suivis d'une
» petite partie de leurs familles, sont chargés de vous servir
» de guides, et de vous assister, ainsi que vos compagnons,
» dans tout ce qui dépendra d'eux, conformément à l'ordre
» spécial que nous leur en avons donné.

» 2°. Nous vous avons fait pourvoir, vous et vos compagnons, des objets que nous avons jugé vous être nécessaires, et il y a été ajouté par notre ordre différentes
» marchandises, pour être distribuées en forme de présents
» seulement aux Indiens étrangers que vous rencontrerez,
» après avoir fumé le *Calumet* (*) de paix avec leurs Chefs,
» à l'effet de vous concilier leur amitié. Vous ne manquerez
» pas *de les exciter à porter la guerre chez leurs voisins*,
» afin de se procurer des fourrures et autres articles de commerce, en les assurant qu'on leur en payera un très-bon prix
» à la Factorerie de la Compagnie. (**)

(*) Le *Calumet* est une longue pipe ornée, très en usage parmi les tribus d'Indiens qui connaissent le tabac. On l'admet principalement dans les cérémonies relatives à la guerre ou la paix, ainsi que dans toutes les fêtes et prières publiques.

(**) Quel système de commerce, grand dieu! Sans la fidélité que

» Il vous est sur-tout recommandé, à vous et à vos com-
» pagnons, de traiter les Naturels avec bienveillance, et de
» leur éviter tout sujet de plainte et de dégoût, comme il leur
» est expressément ordonné d'avoir pour vous les plus grands
» égards, et de se prêter à tout ce que vous exigerez d'eux
» pour le succès de l'entreprise.

» Si, parmi les Indiens que vous rencontrerez venant au
» Fort, quelques-uns vous offrent des vivres ou des vête-
» ments, vous traiterez avec eux, et vous les chargerez d'une
» lettre pour moi, spécifiant la quantité de chaque article,
» dont ils seront payés d'après le prix que vous aurez fixé.
» Conformément aux ordres de la Compagnie, vous devez,
» pendant toute la durée de votre voyage, correspondre
» avec moi ou avec celui qui se trouvera Gouverneur alors
» du *Fort du Prince de Galles*; et comme vous êtes pourvu
» d'instruments de mathématiques, vous m'enverrez suc-
» cessivement, ou audit Gouverneur d'alors, une note des
» observations de latitude et de longitude que vous aurez
» pu faire, ainsi que des extraits de votre Journal, pour
» le tout être transmis à la Compagnie par le retour de ses
» Vaisseaux. (*)

je devais au texte, j'eusse supprimé cette phrase des instructions par honneur pour l'humanité. (*Réflexion du Traducteur.*)

(*) Il ne s'est offert à moi, pendant tout le cours de mon dernier voyage, qu'une seule occasion sûre, le 22 Mars 1771, et comme à cette époque il ne m'était encore arrivé rien de bien remarquable, je ne crus pas nécessaire d'envoyer un extrait de mon Journal; j'indiquai seulement, dans ma lettre au Gouverneur, les degrés de latitude et de longitude où je me trouvais, en y ajoutant quelques mots sur les Naturels.

» 3°. Les Indiens qui sont chargés de vous servir de guides » vous conduiront dans le pays des Indiens d'*Athapuscow*, (*) » où le Capitaine *Matonabbee* vous joindra (**) dans l'Eté » de 1770, pour vous mener à une rivière dont les Indiens » représentent les bords abondants en mines de cuivre et en » animaux de toute espèce, &c. Elle est située si avant dans » le Nord, disent-ils, que vers le milieu de l'Eté le Soleil » reste sur l'horizon, et ils la supposent se décharger dans » quelque océan. Les Indiens du Nord lui donnent le nom » de *Neetha-san-san-dazey*, autrement la *grande Rivière de* » *Métal*. -- Vous la suivrez jusqu'à son embouchure, dont » vous déterminerez la latitude et la longitude avec le plus » de précision possible, sur-tout si vous la trouvez navigable » et susceptible d'un établissement sûr et avantageux pour la » Compagnie.

» Vous observerez avec attention l'espèce de mines situées » près de la rivière, la qualité de l'eau à l'embouchure de » cette même rivière, sa direction, la distance des bois du » bord de la mer, la nature du sol et de ses productions ;

(*) Je lui ai donné par erreur le nom d'*Arathapescow* dans mon premier Journal et ma première Carte.

(**) Cette jonction n'était que probable ; *Matonabbee* ignorait à cette époque qu'il fût question de ce voyage, encore moins avait-il reçu les ordres pour me joindre aux temps et lieu indiqués, et le hazard nous eût-il réunis, il n'aurait jamais consenti à faire le voyage avant d'avoir été au Fort traiter avec le Gouverneur ; car aucun Indien ne rend de services aux Anglais qu'après être convenu d'un salaire. En outre, si j'avais pris cette route en partant, je me serais écarté de quelques centaines de milles de mon chemin. — (Voyez sur la Carte ma route dans l'Hiver de 1770 et le Printemps de 1771.)

» vous y ajouterez les autres remarques que vous croirez » nécessaires ou agréables. -- Dans le cas où ladite rivière » vous paraîtrait devoir être de quelque utilité, vous en » prendrez possession au nom de la Compagnie de la *Baie » de Hudson*, en gravant sur un rocher votre nom, ainsi que » les dates de l'année, du mois, &c. (*)

» Lorsque vous releverez le cours de cette rivière ou de » quelqu'autre, vous aurez soin que les Indiens soient pourvus » d'un nombre suffisant de canots, pour sonder la profondeur » de l'eau, et reconnaître la force du courant, &c. -- Si » quelque évènement malheureux vous empêchait d'atteindre » ladite rivière, il vous est expressément recommandé de » tâcher de découvrir où aboutit le détroit de *Wager*, (**)

(*) Je n'étais point muni d'instruments pour graver sur la pierre; mais j'y suppléai, le mieux qu'il me fut possible, en inscrivant mon nom, la date de l'année, &c. sur une planche, servant de bouclier aux Indiens, que je plaçai au milieu d'un tas de pierres rassemblées au sommet d'une éminence qui commande l'entrée de la rivière du côté du Sud.

(**) Il est permis sans doute de chercher à étayer ses instructions; mais les deux recherches qui m'étaient prescrites ici pouvaient très-bien être omises de ma part; car *Middleton*, *Ellis* et *Christophe* n'ayant pas pénétré assez avant dans ce détroit pour découvrir quelque végétation, si ce n'est de la mousse, et encore moins des bois, il n'était pas vraisemblable que le pays se fût boisé depuis eux, au point que je consacrasse mon temps à faire cette recherche. J'ai d'ailleurs eu occasion de reconnaître, dans mon second voyage, que les bois étaient éloignés de plusieurs centaines de milles des côtes de la mer, dans le parallèle du détroit de *Chesterfield*; et comme la direction des bois y est toujours du Nord-Ouest à l'Ouest, la distance doit être encore plus considérable par la latitude du détroit de *Wager*. -- Cette partie, en

» que les derniers Voyageurs nous représentent terminé par » de petites rivières et des lacs. Vous calculerez la distance » qu'il y a des bois aux parties navigables du détroit, et vous » examinerez en même temps s'il est possible d'y former un » établissement commode. Dans la supposition contraire, » vous appliquerez les mêmes recherches au lac *Baker*, placé » à l'extrémité du passage de *Bowden* ou *Chesterfield*, (*) » ainsi qu'aux autres rivières que vous rencontrerez. Vous » vous réglerez sur leur utilité pour en prendre possession, » comme ci-dessus, au nom de l'honorable Compagnie de la » *Baie de Hudson*.

» 4°. Un autre point qui vous est principalement recom- » mandé, vu son extrême importance, c'est de vérifier par » vous-même, s'il est possible, ou par les renseignements » des Indiens, l'existence d'un passage à travers cette partie » du continent de l'Amérique. (**) Il est très-intéressant

outre, a été explorée anciennement par des personnes attachées à la Compagnie, et est comprise dans les limites de ses concessions. Une nouvelle prise de possession devenait dès-lors inutile.

(*) Voyez la note précédente.

(**) Le continent de l'Amérique est beaucoup plus large que bien des gens ne le croient, entr'autres *Kobson*, qui se figurait que l'*Océan pacifique* n'était qu'à quelques journées de la côte occidentale de la *Baie de Hudson*. Il s'en faut bien que cela soit ainsi; car lorsque j'étais à ma plus grande distance occidentale, au-delà de 500 milles du *Fort du Prince de Galles*, mes guides, Naturels du pays, m'assurèrent que beaucoup de tribus d'Indiens résidaient à l'Ouest de nous, et qu'ils ne connaissaient point de bornes au Continent dans cette direction. De mon côté, je n'ai rencontré aucun Indien, soit du Nord, soit du Sud, qui ait jamais apperçu la mer à l'Ouest. Les employés de la

» d'éclaircir

» d'éclairçir la question pour savoir à quoi s'en tenir sur ce » que dit *le Voyageur Américain* d'un passage existant par » la Baie de Hudson dans l'Océan occidental. (*) — Vous » aurez soin d'insérer dans votre Journal tout ce que vous » recueillerez à ce sujet, pour être transmis de suite à la » Compagnie.

» Dans le cas où vous vous trouveriez avoir besoin de » vivres ou autres objets nécessaires, vous dépêcherez vers » le Fort quelques Indiens de confiance, avec une lettre qui

Compagnie les mieux informés ne doutent pas qu'une tribu d'Indiens fort populeuse, appelée *E-arch-e-thinnews*, dont le pays très-étendu est situé fort loin à l'Ouest de quelques-uns des établissements de la Compagnie ou du Canada, ne trafique avec les Espagnols dans la partie occidentale du Continent. — Leur croyance est fondée sur le rapport des Indiens qui commerçaient autrefois au *Fort d'York*, lesquels, lorsqu'ils sont en guerre avec cette tribu, lui enlèvent des selles, des brides, des mousquets, ainsi que beaucoup d'autres effets, qui ne peuvent provenir que des manufactures espagnoles.

J'ai connu plusieurs Indiens dont la course s'est prolongée si loin à l'Ouest, qu'ils ont traversé le sommet de cette chaîne immense de montagnes qui courent du Nord au Sud du continent de l'Amérique. Toutes les rivières au-delà de ces montagnes coulent à l'Ouest. J'observerai ici que ces mêmes Indiens ont pénétré si avant dans le Sud, qu'ils n'ont point éprouvé d'Hiver, ni apperçu la moindre apparence de glace et de neige, quoique leurs voyages ayent duré quelquefois dix-huit mois ou deux ans.

(*) Ce passage à travers le continent de l'Amérique par la Baie de Hudson est depuis si long-temps relégué au rang des Fables, que, malgré tout ce que dit *Ellis* en sa faveur, et quoiqu'il occupe une place dans la Carte du *Voyageur Américain*, tout commentaire à son sujet deviendrait absolument inutile. Ma latitude suffira pour prouver qu'il n'existe pas.

» spécifiera la quantité de chacun des articles, et vous » conviendrez avec ces Indiens du lieu où ils devront vous » rejoindre.

» A votre retour, s'il a lieu dans une saison favorable, et » que venant à passer près des hâvres fréquentés par le bri- » gantin *la Charlotte* ou le sloop *le Churchill* dans leurs » voyages au Nord-Ouest, vous préfériez de vous embarquer » sur l'un de ces Bâtiments, vous aurez l'attention d'allumer » des feux à mesure que vous approcherez de ces hâvres, » et ce sera aussi le signal par lequel il vous sera répondu. » Comme il est probable que votre retour s'effectuera en » 1771, les maîtres de ces Bâtiments recevront à cette époque » des ordres particuliers.

» Je serai charmé d'apprendre par la première occasion » dans quelles latitude et longitude vous aurez rencontré le » chef *Matonabbee*, la distance à laquelle il place la *Rivière* » *de la Mine de Cuivre*, et le temps à-peu-près qu'exigera » votre voyage. Si, contre notre attente, ce Chef ne pouvait » se réunir à votre troupe, vous vous procurerez parmi les » Indiens des guides sûrs et entendus, dont vous augmenterez » ou diminuerez le nombre toutes les fois que vous le jugerez » convenable au bien de l'expédition.

» Je finis en vous souhaitant, ainsi qu'à vos compagnons, » une continuation de bonne santé, un heureux voyage et un » prompt retour. Adieu. »

MOSES NORTHON, Gouverneur.

Datée du *Fort du Prince de Galles*, Rivière Churchill, Baie de Hudson, Amérique Nord, ce 6 Novembre 1769.

Ibester et *Merriman*, dont il est parlé dans mes instructions,

m'accompagnèrent dans ma première et courte expédition ; mais les Indiens, sachant qu'ils étaient d'une classe inférieure, les traitaient avec une si grande indifférence, sur-tout dans les temps de disette, que j'eus quelque crainte de les voir mourir de faim, et que je me regardai comme très-heureux de les avoir ramenés sains et saufs à la Factorerie. Cette conduite singulière des Indiens me détermina à ne plus prendre d'Européens avec moi dans mes deux dernières expéditions.

Quant à cette partie de mes instructions qui m'enjoignait d'observer la nature du sol et celle de ses productions, &c. je remarquerai que pendant tout le temps de mon absence du Fort, je me trouvai ne voyager l'Eté qu'entre des montagnes de rochers ou des plaines stériles, et qu'avant que je n'atteignisse les bois en Hiver, la terre était déjà couverte de neige à une profondeur considérable, de sorte que je n'eus jamais occasion de voir la moindre végétation à l'Ouest. Mais à juger par les apparences et l'accroissement lent, ainsi que la mauvaise venue des bois, excepté dans le pays d'*Athapuscow*, la partie occidentale offre certainement beaucoup moins de productions végétales que celle où sont situés les établissements les plus Nord de la Compagnie. — A l'Est des bois, parmi les terres stériles des hauteurs comme des vallées, il ne croît aucune herbe, si ce n'est de la mousse, sur laquelle paissent les daims. On rencontre par intervalles sur cette mousse quelques saules nains, avec l'*wish-à-capucca* et du gazon ; mais ce dernier est à peine suffisant pour les oies et les autres oiseaux de passage pendant leur séjour dans ces contrées, séjour en général très-court ; car, hors le temps de la ponte et de la mue, ces oiseaux sont dans un état continuel d'émigration.

Il est naturel de supposer qu'après avoir accepté les offres de l Compagnie, je m'empressai de faire les arrangements tendant à faciliter le succès de mes opérations, &c. et que je dus en même temps éprouver beaucoup de difficultés. — Je traçai sur une large peau de parchemin une Carte qui contenait 12 dégrés de latitude Nord et 30 de longitude Ouest, à partir de la Factorerie de Churchill. — J'y esquissai toute la côte occidentale de la Baie, laissant l'intérieur en blanc, pour le remplir pendant mon voyage. Je formai aussi plusieurs cartes particulières, sur une échelle plus grande, pour chacun des dégrés de latitude et de longitude contenus dans la Carte générale. Elles me servaient à marquer ma route journalière, ainsi que les lacs et les rivières que je rencontrais, après m'être informé soigneusement aux Naturels de la communication d'une rivière avec une autre, et de celle qui subsistait entre elles et les lacs dont ce pays est couvert; et lorsque l'occasion me permettait de confirmer leurs rapports par mes propres observations, je portais alors les résultats sur la grande Carte. A ces préparatifs, je joignis tous ceux qui pouvaient simplifier mon travail et contribuer à la perfection, ainsi qu'à la conservation de mon Journal et de ma Carte. Quant à ce qui me regardait personnellement, j'avais peu de choses à faire; car les voyages de long cours dans ces pays ne permettent pas même de porter avec soi les hardes les plus nécessaires, de manière que le voyageur dépend absolument, pour ces objets comme pour ses provisions, des contrées qu'il traverse. Des munitions, quelques instruments et ustensiles de fer nécessaires, et plusieurs autres articles non moins indispensables, sont une charge suffisante pour un homme qui a un voyage de vingt

mois ou de deux ans à faire à pied. Comme je me trouvais dans ce cas, je me contentai d'emporter avec la chemise et les autres vêtements que j'avais sur moi, une casaque, un caleçon, du drap pour me faire deux ou trois pantalons indiens, et une couverture de laine. Telle était toute ma garde-robe.

VOYAGE
A L'OCÉAN NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Evènements depuis mon départ du Fort du Prince de Galles pour ma première expédition jusqu'à mon retour audit Fort.

Départ du Fort. — Mon arrivée à la rivière de Po-co-ree-his-cow. *— Désertion d'un des Indiens du Nord. — Passage de la rivière* Seal, *et marche à travers des terres stériles. — Fausse indication de la distance des bois. — Le temps commence à devenir très-froid; épuisement de nos provisions et point de moyens de les remplacer. — Pris à l'Ouest; arrivé aux bois et tué trois daims. — Fait route au Nord-Ouest; découvert des traces de bœufs à musc et de daims sans possibilité d'en tuer aucun. — Disette absolue de provisions. —* Chawchinahaw *nous presse de retourner au Fort. — Refus d'assistance de sa part et de celle de sa troupe. — Il parvient à faire déserter plusieurs de nos Indiens. — Il finit, ainsi que tous les siens, par nous abandonner. — Repris le chemin de la Factorerie; tué quelques perdrix, qui furent notre première nourriture depuis plusieurs jours. — Conduite infâme d'un de nos Indiens et de sa femme, Indienne du Nord. — Arrivé à la rivière* Seal; *tué deux daims; abondance de perdrix. — Rencontre d'un étranger, Indien du Nord, que nous suivons*

1769. Novembre. *à sa tente. — Réception que nous en éprouvons. — Mes Indiens m'aident à tuer quelques castors. — Continué ma route et arrivé au Fort.*

6. AYANT achevé, le 6 Novembre, tous les préparatifs nécessaires pour mon départ, je pris congé du Gouverneur, ainsi que de mes autres amis, et je me mis en route, salué de sept coups de canon.

Comme il faisait très-doux, (1) et que ma troupe était extrêmement chargée, nous ne pûmes voyager d'abord qu'à petites
8. journées. Néanmoins nous traversâmes, le 8, la rivière de *Po-co-ree-his-cow*, et nous vînmes passer la nuit sous un bouquet de bois, situé entre cette rivière et celle de *Seal* ou du *Veau-marin*. — Il nous déserta cette nuit un de nos Indiens du Nord. Les autres, ainsi que mes compagnons, se trouvant déjà surchargés, je fus obligé de tirer le traîneau qu'il avait laissé, et qui heureusement n'était pas très-lourd, car son poids excédait à peine soixante livres.

Le temps continua d'être très-beau. Nous dirigeâmes notre course à l'Ouest Nord-Ouest, et nous traversâmes de bonne heure
9. la rivière *Seal*. Nous fîmes rencontre dans le cours de la journée de plusieurs Indiens du Nord, qui portaient à la Factorerie des fourrures et de la venaison. Comme nous n'avions encore rien tué depuis notre départ du Fort, j'achetai de ces Indiens plusieurs

(1) Plus le temps est froid, mieux les traîneaux glissent sur la neige.

quartiers

quartiers de bêtes, et leur donnai un bon sur le Gouverneur, arrangement qui parut faire plaisir à tout le monde. 1769. Novembre.

Quand nous eûmes atteint le côté Nord-Ouest de la rivière *Seal*, je demandai au Capitaine *Chawchinahaw* à quelle distance étaient les grands bois, et le temps à-peu-près qu'il nous faudrait pour y arriver. Il m'assura que nous y serions dans quatre ou cinq jours au plus tard. Cette réponse ranima notre courage, et nous poursuivîmes notre route entre l'*Ouest quart Nord-Ouest* et le *Nord-Ouest*, nous attendant chaque jour à découvrir ces bois qui, au rapport des Indiens, devaient nous approvisionner de toutes les productions du pays. Mais le calcul de *Chawchinahaw* était si peu exact, qu'après avoir marché le double du temps qu'il nous avait indiqué, nous ne vîmes aucune apparence de bois dans la direction que nous suivions; nous en eûmes seulement des indices très-fréquents dans la partie du Sud-Ouest.

Le froid étant devenu fort vif, et nos petites provisions anglaises se trouvant épuisées sans pouvoir les remplacer sur les hauteurs couvertes de neige, à travers lesquelles nous voyagions depuis quelque temps, nous fûmes contraints de diriger notre route plus à l'Ouest. 19. Nous atteignîmes, le soir suivant, un mauvais petit bois dont les sentiers étroits portaient plusieurs traces de daims; nous y tuâmes quelques perdrix. Le chemin que nous avions parcouru jusque-là était si rude et si pierreux, que nos traîneaux se rompaient à chaque instant, et pour comble de malheur, le sol ne nous offrait rien pour les réparer; mais le petit bois dans lequel nous venions de pénétrer nous fournit d'amples ressources à ce

sujet. — La facilité d'y dresser nos tentes toutes les nuits nous
1769. procura des abris plus commodes que dans la contrée stérile dont
Novembre. nous sortions, et où nous nous estimions tous très-heureux lorsque nous pouvions rassembler dequoi faire un peu de feu. — Nous n'avions en général d'autre moyen de nous garantir des injures du temps, que de creuser un trou dans la neige qui recouvrait la mousse. Nous nous y étendions enveloppés de nos couvertures, et après avoir établi nos traîneaux en travers au vent.

21. Nous fîmes halte toute la journée du 21. — Les Indiens s'occupèrent à chasser, et leurs femmes à pêcher dans un petit lac, près duquel nous avions fixé nos tentes, et où elles prirent quelques poissons après avoir rompu la glace en plusieurs endroits. Les hommes revinrent le soir avec trois daims qu'ils avaient tués, et qui nous arrivaient fort à propos; mais notre nombre était si grand, et les Indiens avaient un tel appétit, qu'en moins de deux ou trois bons repas presque toute la chasse disparut. — Les trois daims dévorés, et nos traîneaux réparés ainsi que nos raquettes, ce qui ne nous prit qu'un jour, nous dirigeâmes notre route au *Nord-Ouest quart-Ouest et à l'Ouest Nord-Ouest*, à travers des pins d'une médiocre apparence, et entremêlés de mélèses nains, qui sont connus dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *genèvriers*. Nous découvrîmes, chemin faisant, beaucoup de traces de daims et de bœufs musqués, comme on les appèle dans cette partie de l'Amérique; mais aucun de mes compagnons ne fut assez heureux pour en tuer, de sorte que nous nous trouvions réduits à quelques perdrix; car elles étaient si peu abondantes, qu'à peine la part

de chacun de nous allait-elle à la moitié d'une perdrix par jour, ce qui formait toute notre nourriture pour vingt-quatre heures. 1769. Novembre.

Je remarquai alors que le Capitaine *Chawchinahaw* n'avait point le succès de notre entreprise à cœur; il en représentait les 26. difficultés comme insurmontables, et ne laissait échapper aucun moyen de me décourager, ainsi que mes compagnons Européens. Plusieurs fois même il nous donna à entendre qu'il désirait retourner à la Factorerie; mais voyant que j'étais décidé à continuer mon voyage, il eut recours à tous les expédients qui lui parurent propres à remplir son objet. L'une de ces mesures fut de nous couper les vivres; de manière que nous nous trouvâmes réduits, pendant un temps considérable, à ne subsister que du gibier que les deux chasseurs Indiens du Sud, mes deux compagnons blancs et moi, pouvions tuer; mais le produit de notre chasse était bien disproportionné à nos besoins, vu la quantité de femmes et d'enfants qui nous accompagnaient.

Chawchinahaw, s'appercevant que son projet de nous prendre par famine ne répondait point à tout ce qu'il en avait espéré, et que nous n'étions pas gens à céder facilement à la faim, parvint à détacher de nous plusieurs de nos meilleurs Indiens du Nord, qui désertèrent dans la nuit, emportant avec eux quelques sacs 29. de munition, plusieurs outils de fer, comme des haches, des ciseaux à fendre la glace, des limes, et d'autres articles de première nécessité pour nous.

Aussi-tôt que je fus instruit de cette infamie, je demandai à 30.

1769. Décembre. *Chawchinahaw* la raison d'une pareille conduite. — Il me répondit qu'il ne connaissait rien de l'affaire, et que si le fait était vrai, la prudence nous conseillait de ne pas aller plus loin, m'ajoutant que lui et tout le reste de sa troupe étaient décidés à retourner chez eux. En effet, après m'avoir donné quelques renseignements sur la route la plus courte à tenir pour gagner la rivière *Seal*, et delà le Fort, et m'avoir remis, ainsi que les siens, les effets commis à leur charge, tous prirent leurs paquets, et marchèrent au Sud-Ouest en faisant retentir les bois de leurs longs éclats de rire, et nous abandonnant à nos réflexions, qui ne pouvaient être que très-tristes, éloignés, comme nous l'étions, de près de 200 milles du *Fort du Prince de Galles*, chargés d'un lourd bagage, et abattus au moral et au physique par la faim et la fatigue.

Notre situation, quoique très-allarmante, ne nous permettait pas de donner beaucoup de temps à la réflexion. Ainsi, après avoir arrimé de notre mieux nos traîneaux, dont nous fûmes obligés de jeter quelques sacs de balles et de plomb, nous nous mîmes aussitôt en route pour retourner au Fort. Nous eûmes le bonheur de tuer plusieurs perdrix dans le cours de la journée; je dis le bonheur, car nous n'avions pas mangé depuis quelques jours. A peine, dans les cinq précédents, avions-nous tué assez de perdrix pour en distribuer la moitié d'une à chacun, et cette provision individuelle avait été bientôt dissipée. J'observerai que pendant le temps que nous souffrions de la faim, les Indiens du Nord étaient bien loin de l'éprouver. Marchant toujours à notre tête, ils avaient l'avantage presque exclusif de tuer les perdrix, les lapins ou les autres

animaux qui se présentaient. Ils possédaient en outre une grande quantité de farine de froment, de gruau d'avoine et d'autres vivres anglais qu'ils avaient détournés de mes provisions dans les premiers temps de notre voyage; et comme un des Indiens de la Factorerie, ainsi que sa femme, qui était une Indienne du Nord, se transportaient fréquemment dans les tentes de leurs compatriotes, et n'en revenaient jamais qu'avec d'amples provisions, lorsque mes compagnons et moi nous mourions de faim, je me crus fondé à les soupçonner d'avoir été les principaux agents du détournement en question, d'autant plus que cet homme et sa femme étaient capables de tous les crimes. 1769. Décembre.

La journée fut très-belle pour la saison. — Nous étions partis de bon matin, et nous arrivâmes le soir à la rivière *Seal*, dont nous suivîmes les bords pendant quelques jours. — Nous tuâmes, chemin faisant, beaucoup de perdrix, et nous apperçûmes plusieurs daims; mais le temps était si clair, que mes Indiens ne purent tuer que deux de ces derniers. Le gibier finissant par devenir fort abondant, nos craintes de disette disparurent, et quoique nous fussions très-chargés, et que nous fissions de grandes journées, nos esprits étaient en bon état, et les forces nous revenaient insensiblement. 1.

En descendant le long de la rivière *Seal*, nous rencontrâmes un étranger, Indien du Nord, qui chassait. Quoiqu'il n'eût rien tué de la journée, il nous invita très-obligeamment à venir à sa tente, en me disant qu'il avait ample provision de gibier à mon service, et qu'il serait charmé en même temps de profiter de la présence de mes Indiens du Sud, pour s'emparer de deux à trois maisons de 5.

1769. Décembre.

castors, situées près de sa tente, où il n'avait qu'un homme et trois femmes.

Nous étions loin alors d'avoir besoin de provisions; néanmoins nous acceptâmes son invitation, et nous suivîmes notre nouveau guide à sa tente. Suivant son calcul, il ne devait exister qu'une distance de cinq milles entre elle et le lieu où nous nous étions rencontrés; suivant le nôtre, elle se trouva être de près de quinze, et nous ne pûmes arriver chez l'Indien que vers le milieu de la nuit. Quand nous en fûmes près, nous tirâmes un ou deux coups de fusil, qui est le signal ordinaire pour annoncer l'approche de quelque étranger, et il fut répondu au nôtre par l'homme qui était dans la tente. Ce bon Indien vint nous recevoir à la porte, et me prenant par la main, il nous invita à entrer; mais comme la tente se trouvait trop petite pour nous contenir tous, il ordonna à ses femmes de nous aider à dresser nos tentes; en même temps il m'introduisit dans la sienne avec tous ceux de ma troupe qui purent y trouver place, et il nous régala de tout ce qu'il avait de meilleur. Chacun alluma gaiement sa pipe, et la conversation roula naturellement sur les procédés de *Chawchinahaw* et de ses gens envers nous. — A chaque trait, notre hôte s'écriait: » *Ah! si j'avais été là, les choses ne se seraient point passées ainsi!* »— Malgré toutes ses belles exclamations, et l'hospitalité qu'il exerçait envers nous dans ce moment, cet homme se fût comporté comme les autres, s'il s'était trouvé avec eux.

Après un excellent souper, nous prîmes congé, pour la nuit, de notre hôte, qui, en recevant nos adieux, nous rappela assez

clairement qu'il aurait besoin de nous le lendemain. Nous nous retirâmes alors dans nos tentes.

1769. Décembre.

6. Le lendemain de grand matin, mes Indiens nous aidèrent à nous emparer des maisons des castors dont j'ai parlé ci-dessus. Ces maisons étaient petites, et comme quelques-uns des castors avaient déjà pris la fuite, nous ne pûmes en tuer que six, qui furent cuits et dévorés la nuit suivante en grande pompe. Je reçus de mes hôtes plusieurs pièces de venaison, équivalant au moins à deux daims; et quoique j'offrisse d'en payer la totalité, je m'apperçus que *Mackachy* et sa femme s'en appropriaient les meilleurs morceaux. Je m'en plaignis aux Indiens; mais ils aimèrent mieux, par un sentiment de fraternité, en faire présent à *Mackachy*, plutôt que de me vendre le tout au double du prix que coûte ordinairement le gibier dans ces pays. Ce fait suffit pour prouver tout l'avantage qu'un Indien de ces contrées a sur un Anglais, lorsque celui-ci, jeté à une aussi grande distance des comptoirs britanniques, se trouve dépendre des Naturels pour sa subsistance.

7. Réfléchissant que je m'étais arrêté assez long-temps chez ces étrangers, je donnai ordre de tout préparer pour notre départ; en outre de la grande quantité de venaison que j'avais achetée pour notre usage pendant notre séjour dans la tente, je m'en procurai une nouvelle pour achever notre route.

8. Nous prîmes finalement congé de notre hôte de bonne heure dans la matinée, et nous continuâmes notre marche vers le Fort. — Un des étrangers se joignit à nous, et je n'en devinai pas

1770. Décembre.

d'abord le motif; mais bientôt après notre arrivée à la Factorerie, j'appris que sa visite avait pour objet de réclamer le payement du gibier dont il avait été fait présent à *Mackachy* dans la tente. — Le temps fut très-beau, mais extrêmement froid; et il ne nous survint rien de remarquable jusqu'à notre entrée au *Fort du Prince de Galles*, où nous arrivâmes le 11 Décembre, à ma grande mortification, et à l'extrême surprise du Gouverneur, qui avait beaucoup compté sur l'honnêteté et l'intelligence de *Chawchinahaw*.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Evènements depuis mon retour à la Factorerie jusqu'à mon second départ, ainsi que ceux de la première partie de ma seconde expédition jusqu'au moment où j'eus le malheur de rompre mon Quart de Cercle.

Evènements survenus à la Factorerie. -- Départ pour ma seconde expédition. — Arrivée à la rivière Seal. *-- Grande provision de daims pour quelque temps. -- Comment les Indiens pêchent sous la glace. -- Etabli nos filets. -- Manière de les placer sous la glace. — Mon guide me propose de nous arrêter jusqu'à ce que les oies commencent à voler.— Consenti à sa proposition.— Nous fixons notre tente à demeure. — Manière de* tenter *en Hiver. — Le poisson très-commun pendant quelque temps, devenu ensuite très-rare. -- Grande disette de vivres. — Emploi de mon temps. -- Mon guide tue deux daims. — Expéditions vers l'endroit où ils se tenaient; tué plusieurs autres, ainsi que trois castors. — Nouvelle disette de provisions. — Beaucoup d'Indiens de l'Ouest se joignent à nous. — Remis en marche et dirigé notre route vers les terreins stériles. — Arrivée à* Shee-than-nee, *où nous éprouvons une grande détresse par le défaut de vivres. -- Les Indiens tuent deux cignes et trois oies. — Abondance d'oies et d'autres oiseaux de passage. — Départ de* Shee-than-nee, *et arrivée à* Béralzone. *— Le fusil d'un de mes compagnons crève, et le blesse*

1770. Février. *à la main gauche. — Départ de* Béralzone, *et marche vers les terres stériles, entièrement dépourvues de bois. — Quitté nos traîneaux et nos raquettes. — Chacun de nous prend sur son dos partie du bagage. — Ma part du fardeau. — Eprouvé beaucoup de fatigues. — Privation de vivres pendant plusieurs jours. — Les Indiens tuent trois bœufs à-musc que, faute de feu, nous mangeons cruds. — Retour du beau temps; allumé du feu; suites d'une longue abstinence; nous nous arrêtons un jour ou deux pour faire sécher quelques viandes au Soleil. — Fait route au Nord-Ouest, et arrivé à* Cathawhachaga, *où nous trouvons quelques tentes d'Indiens. — Rencontre d'un chef du Nord, nommé* Keelshies; *remise à lui faite d'une lettre pour le Gouverneur du Fort. — Evènements durant notre séjour à* Cathawhachaga; *parti de ce lieu et marché au Nord-Ouest. — Rencontre de plusieurs Indiens. — Refus de la part de mon guide d'aller plus loin; motifs par lui allégués. — Beaucoup d'Indiens se joignent à nous. — Arrivée à la rivière de* Doo-baunt-whoie — *Manière dont les Indiens traversent les rivières avec leurs canots. — Inutilité en général de ces rivières pour les Naturels du pays par les difficultés de la navigation. — Le quart de Cercle et la poudre se trouvent égarés. — Réflexions sur notre situation et sur la conduite des Indiens. — Retrouvé le quart de Cercle et une partie de la poudre. — Latitude observée. — Rupture du quart de Cercle. — Nous nous décidons à retourner à la Factorerie.*

PENDANT l'absence que je venais de faire du Fort du Prince de Galles, plusieurs Indiens du Nord étaient arrivés à la Factorerie

dans un grand état de détresse, et on les avait employés à tuer des perdrix pour la consommation du Fort. Un de ces Indiens, nommé *Conne-e-queso*, ayant rapporté qu'il avait été très-près de la fameuse rivière dont j'étais chargé de faire la recherche, *M. Northon* l'engagea, ainsi que deux autres Indiens du Nord, à m'accompagner dans une nouvelle expédition. Pour en écarter, autant que possible, les embarras et les obstacles, il fut décidé que les Indiens n'emmèneraient point leurs femmes avec eux. (1) Je déclarai que je ne prendrais aucun compagnon Européen, et que je me bornerais aux deux chasseurs Indiens du Sud qui m'avaient suivi la première fois. — Les Indiens, soit du Nord, soit du Sud, avaient eu si peu d'égards pour *Ibester* et *Merriman*, lors de mon premier voyage, sur-tout dans les temps de disette, que c'est ce qui me détermina à les laisser, quoique le premier désirât beaucoup de m'accompagner, malgré les périls et les fatigues d'une pareille entreprise. Pour *Merriman*, sa santé était affaiblie de nos courses, et d'un rhume violent qu'il avait contracté avant que d'arriver à la Factorerie, de sorte que loin de m'offrir ses services pour un second voyage, il me parut au contraire très-content de rester en sûreté avec ses amis.

1770. Février.

Toutes ces dispositions faites, et le nombre des Indiens qui devaient m'accompagner déterminé, nous nous approvisionnâmes de beaucoup de munitions, ainsi que de tous les autres articles

(1) La proposition en fut faite par le Gouverneur, quoiqu'il sût bien que nous ne pouvions nous passer de ces femmes, pour nous aider soit à tirer notre bagage, soit à dresser nos tentes, à allumer du feu, à tendre nos peaux, &c.

7.

utiles dont nous pouvions nous charger. Nous y ajoutâmes quelques
1770. Février. marchandises pour faire des présents aux Indiens, comme nous l'avions pratiqué ci-devant.

Mes nouvelles instructions se bornaient à un ordre de pénétrer aussi loin qu'il me serait possible. On m'y renvoyait à celles du 6 Novembre 1769, pour la manière de me conduire dans cette seconde expédition.

Tout étant prêt pour notre départ, je me mis en route du Fort
23. le 23 Février, accompagné de trois Indiens du Nord et de mes deux chasseurs du Sud. J'eus bien soin d'empêcher que *Mackachy* ne se joignît à nous. Quoiqu'il fût un excellent chasseur, il ne m'avait que trop prouvé qu'il était encore un plus grand fourbe.

La neige, à l'époque de mon départ, couvrait tellement les remparts du Fort, qu'à peine pouvait-on distinguer quelques canons. Cet incident fut cause que le Gouverneur ne me fit pas saluer comme à ma première sortie; mais cet honneur ne pouvant rien ajouter à l'importance de mon expédition, j'en fis volontiers le sacrifice. Je reçus à la place trois acclamations de la part du Gouverneur, des Officiers et des habitants.

Après avoir quitté la Factorerie, nous tînmes à-peu-près la même route que dans mon premier voyage jusqu'à la rivière *Seal;* mais au lieu de la traverser et de pénétrer sur les terreins stériles comme précédemment, nous suivîmes le cours de la rivière, excepté en deux endroits où les bords se prolongeaient si

avant dans le Sud, qu'en traversant deux langues de terre de l'étendue tout au plus de cinq à six milles, pour rejoindre toujours 1770. Mars.
la rivière, nous économisâmes chaque fois près de vingt milles de chemin.

Le temps était si variable, et en général si orageux, que nous nous vîmes souvent obligés de passer deux ou trois nuits dans la même place. En revanche, les daims donnèrent avec une telle abondance pendant les huit ou dix premiers jours, que les Indiens en tuèrent autant qu'il nous était nécessaire; mais nous étions tous déjà si chargés, qu'il nous fût impossible d'en emporter la totalité. L'expérience ne tarda pas à me prouver combien cet inconvénient était grave pour nous; car lorsque nous n'avions pas fait provision de gibier pour trois ou quatre jours, nous ressentions une grande disette. Il nous arriva rarement néanmoins de nous coucher sans souper jusqu'au 8 Mars. — Quoique nous n'eussions fait qu'en- 8.
viron huit milles dans la matinée, et que nous eussions employé le reste du jour à chasser, nous n'avions pas même tué une perdrix lorsque la nuit arriva. — Nous ne découvrîmes pas non plus de traces à nous faire espérer un meilleur succès le lendemain matin. — D'après cela, nous préparâmes des lignes et des hameçons pour la pêche, notre tente se trouvant placée sur le côté d'un lac, dépendant de la rivière *Seal*, et qui dès-lors nous sembla devoir être poissonneux.

Nous pliâmes de bon matin notre tente, et nous fîmes environ 9.
cinq milles à l'*Ouest quart Sud-Ouest* pour arriver à une partie du lac qui nous parut plus commode pour pêcher que celle où nous

venions de passer la nuit. Aussi-tôt après avoir atteint cet endroit,
1770. Mars. nous nous distribuâmes l'ouvrage. Les uns furent employés à faire des trous dans la glace, les autres à dresser la tente et à allumer du feu, &c. Nos tâches remplies, comme la matinée était peu avancée, ceux de nous qui avaient été chargés de dresser la tente partirent pour la chasse, et l'un d'eux nous rapporta le soir un porc-épic. Les pêcheurs, de leur côté, prirent plusieurs belles truites, qui nous procurèrent un excellent souper, et le lendemain un très-bon déjeûner.

Tout le procédé de la pêche sous la glace en Hiver consiste à pratiquer dans la glace des trous en rond, d'un ou de deux pieds de diamètre, dans lesquels on introduit des hameçons amorcés, que l'on a soin de tenir toujours en mouvement, soit pour empêcher l'eau de se geler faute d'être agitée, soit pour attirer le poisson vers les trous; car il est reconnu dans ces pays que le poisson se prend plutôt à une amorce tenue en mouvement qu'à celle qui ne l'est pas.

10. Nous nous remîmes à pêcher de grand matin; mais y ayant employé toute la matinée sans succès, nous levâmes notre tente et vînmes l'asseoir à environ huit milles plus loin à l'*Ouest*, sur les bords du même lac, où nous creusâmes une plus grande quantité de trous dans la glace. Cette pêche nous valut plusieurs
11. beaux brochets. — Le jour suivant nous transportâmes notre tente à environ cinq milles au *Sud-Ouest*, près d'une petite rivière. — Quatre filets nous rapportèrent dans le cours de la journée beaucoup de beaux poissons, principalement des brochets, des

truites, des perches, et une autre espèce commune de poisson à qui l'on donne le nom de *Methy* (1) dans la Baie de Hudson. 1770. Mars.

Avant que d'établir un filet sous la glace, on commence par en mesurer exactement la longueur, et à cet effet, on l'étend près de l'endroit où l'on se propose de pêcher. — On ouvre ensuite, à dix ou douze pieds de distance l'un de l'autre, une rangée de trous, dont le nombre est proportionné à la grandeur du filet. — On passe alors sous la glace une ligne attachée par l'un de ses bouts à une longue perche d'un bois léger, que l'on a commencé par introduire dans un des trous de l'une des extrémités, et à l'aide de deux bâtons fourchus, on dirige et on fait passer cette perche d'un trou à l'autre jusqu'au dernier, par lequel on la retire. — Les deux bouts de la ligne saisis, une personne lie fortement le filet à l'un, et une seconde le tire sous la glace. — On a la précaution de suspendre une pierre d'un certain poids à chacune de ses extrémités inférieures, afin de le tenir toujours plongé, et de l'empêcher en même temps de remonter par l'effet du courant. — Les Européens établis à la *Baie de Hudson* se servent du même procédé; mais avec beaucoup moins d'intelligence, de dextérité et de succès que les Indiens.

Quand il est question de visiter le filet, on ne laisse ouverts que le premier et le dernier trou: pendant qu'un Indien file la ligne, un autre retire à lui le filet de dessous la glace. — Le

(1) Ce poisson se prend ordinairement avec l'hameçon. — Le temps le plus favorable pour le pêcher est la nuit. Plus elle est obscure, mieux cela vaut.

poisson pris, on ramène le filet à la première place, et on le
1770. Mars. replie.

12. Comme l'endroit semblait nous promettre abondance soutenue de poisson, mon guide me proposa d'y séjourner jusqu'à ce que les oies commençassent à voler, ce qui dans ces parties septentrionales arrive rarement avant le milieu de Mai. Il appuya sa proposition des motifs suivants : » La saison, me dit-il, est trop » froide pour traverser les terreins stériles, et si les bois qui se » trouvent ici nous offrent un abri passable pour voyager, leur » direction se prolonge tellement à l'*Ouest*, que notre route, dût-» elle nous valoir l'*Ouest Sud-Ouest*, nous nous écarterions tou-» jours de celle que nous avons à tenir. En nous décidant, au » contraire, à rester ici jusqu'à ce que le temps nous permette » d'aller droit au Nord, à travers les terreins stériles, nous » avancerons alors plus en un mois que si nous continuions de » voyager tout le reste de l'Hiver parmi les bois. »

Ces raisons me parurent si justes, que je ne balançai pas à acquiescer à la proposition, d'autant plus que le projet en lui-même offrait peu d'inconvénients. Notre séjour décidé, nous ne pensâmes plus qu'à fixer notre tente d'une manière solide, et à nous arranger du mieux qu'il nous était possible.

Quand on veut *tenter* en Hiver, on commence par chercher un terrain uni et sec, et, pour cet effet, on sonde avec un bâton le sol recouvert par la neige. — L'emplacement trouvé, on écarte circulairement la neige jusqu'à ce qu'on rencontre la mousse.

mousse. — Si l'on se propose de passer plus d'une nuit ou de deux dans l'endroit, on coupe et on transporte cette mousse pour éviter les accidents auxquels sa facilité à prendre feu, lorsqu'elle est sèche, n'expose que trop souvent. — On se procure ensuite des pieus dont le nombre et la grandeur sont proportionnés à l'étendue de la tente et à la quantité de ses habitants. Dans le cas où il n'aurait pas été possible de trouver un pieu fourchu, on en lie deux ensemble par le haut, que l'on dresse ensuite, en prenant pour l'écartement de leurs pieds la mesure du diamètre de la tente. — Les autres pieus sont placés tout autour à une égale distance l'un de l'autre, et alignés de manière à représenter un cercle parfait par le bas. On étend alors la tente sur les pieus, et on l'arrête à l'extérieur, en ayant soin de présenter l'ouverture au vent. Je dois faire observer que ce dernier procédé n'est employé par les Indiens que lorsqu'ils se transportent d'un lieu à un autre; car lorsqu'ils se proposent de séjourner quelque temps dans un endroit, ils placent toujours la porte de leurs tentes au Sud.

1770. Mars.

Ces tentes sont faites en général de peaux d'élans peu épaisses, que les Indiens préparent et façonnent. — Elles ressemblent de près à un éventail renversé, de manière que la plus grande largeur se trouve au pied, et la plus petite à l'extrémité de la partie supérieure, où l'on pratique une ouverture pour servir à la fois de cheminée et de fenêtre.

Le feu est toujours placé au milieu et à terre. — Le reste du plancher est couvert de petites branches de pins, qui tiènent lieu

1770. Mars.

de siéges et de lits. — On en étend pareillement une grande quantité autour des pieux à l'extérieur, que l'on enduit ensuite d'une couche épaisse de neige pour garantir l'intérieur de l'air du dehors et y entretenir la chaleur. — La tente que je décris ici est celle en usage parmi les Indiens du Sud, et la même dont j'ai fourni un modèle à la Factorerie; car celles que l'on rencontre chez les Indiens du Nord sont composées de divers matériaux, et ont une forme absolument différente, comme on le verra ci-après.

Notre tente occupait une position vraiment agréable, sur-tout pour une résidence de printemps. Elle était placée sur une petite élévation, qui commandait la vue d'un lac considérable, dont les bords étaient ombragés d'arbres de différentes espèces, tels que des pins, des mélèses, des bouleaux et des peupliers. Au loin, et par intervalles, de hautes montagnes, dont les sommets couverts de neige dominaient des bois de haute-futaie, présentaient un contraste magnifique. A deux cents verges environ de la tente grondait une cataracte, que sa rapidité préserve de la gelée, même dans les hivers les plus froids. Au pied de cette chute d'eau qui communique avec le lac au-dessous, était un beau bassin de près d'un mille de long, et de plus d'un demi-mille de large, sur les bords duquel nous avions établi nos filets en vue de la tente.

Nous passâmes le reste de ce mois sans éprouver d'évènement susceptible de troubler notre repos ou qui mérite d'être rapporté. — Nos filets nous approvisionnaient chaque jour de poisson, et mes Indiens avàient assez du travail de la pêche, ou plutôt étaient trop paresseux pour se donner des peines au-delà; car pendant tout

le temps de notre séjour, aucun ne s'offrit d'aller tuer une perdrix ou quelque autre chose qui pût varier nos mets. 1770. Mars.

Comme le lecteur suppose peut-être que le temps devait me paraître long, je vais l'informer de la manière dont je l'employais. — Premièrement, je saisis toutes les occasions favorables pour déterminer la latitude de l'endroit que je trouvai être de 58°, $46'$, $30''$ Nord, ainsi que la longitude que je calculai de 5°, $57'$ à l'Ouest du Fort du Prince de Galles. Ces observations vérifiées, je m'occupai de la rédaction de mon Journal et de ma Carte. — Je m'amusai ensuite à construire des trappes, où je pris quelques martinets, et pour ménager ma poudre, je tendis des pièges aux perdrix. — On se sert pour les premières de souches d'arbres, arrangées de façon qu'au moindre effort du martinet, pour s'emparer de l'appât qu'on y a placé, la petite pièce de bois, sur laquelle porte la trappe, cède, et la souche renversée accable de son poids l'animal, qu'elle tue du coup ou qui y périt soit par la gelée, soit de la main du premier chasseur.

Le procédé pour prendre les perdrix au piège consiste à clorre un terrein de petites palissades, ou à projeter celles-ci à angles droits du côté d'une touffe de saules, que les perdrix aiment beaucoup à fréquenter. — On laisse entre chaque palissade une ouverture pour faire un passage à ces oiseaux. On garnit d'un piège l'ouverture, et lorsque les perdrix, suivant leur usage, vont sautillant le long des saules pour chercher leur subsistance, quelques-unes ne manquent pas de donner dans le piège, où elles restent jusqu'à ce qu'on les en retire — Je prenais dans un jour de trois à

dix perdrix par ce procédé simple, qui n'exige d'autre soin que
1770. Avril. celui d'aller examiner les pièges le soir et le matin.

J'ai déjà observé qu'il ne nous était rien arrivé qui pût troubler
1. notre repos jusqu'au premier Avril. Ce jour-là, à notre grand étonnement, les filets ne nous rapportèrent pas un seul poisson. — Quoique nous eussions fait les jours précédents une pêche assez abondante, mes compagnons, en vrais Indiens, l'avaient toute consommée ; car ces peuples se couchent rarement sans avoir débarrassé leurs tentes de toutes les provisions qui s'y trouvent. — Voyant que nos filets ne nous produisaient rien, nous eûmes recours à nos lignes, qui ne nous fournirent dans toute la journée qu'un seul poisson. Ce changement subit dans notre régime diététique allarma tellement un de mes compagnons, qu'il pensa à reprendre l'usage de son fusil, auquel il n'avait pas touché depuis près d'un mois.

2. Nous nous levâmes de très-bonne heure ; *Conne-e-quesc*, mon guide, fut à la chasse, et le reste s'occupa à pêcher au filet et à la ligne près de la tente, mais avec si peu de succès de part et d'autre, que le produit suffisait à peine pour le souper de deux hommes. — Ceci, au lieu de tenir éveillés mes compagnons, hâta au contraire l'heure de leur sommeil, et pas un n'eut la précaution d'aller observer les filets, quoiqu'ils ne fussent pas éloignés de plus de deux à trois cents verges de notre tente.

Mon guide, qui était un homme actif et un excellent chasseur, habitué depuis long-temps à pourvoir aux besoins d'une nombreuse

famille, semblait bien supérieur par son industrie à mes autres Indiens. — Il persévéra dans sa chasse pendant plusieurs jours, et 1770. rarement nous rejoignait-il avant la nuit, tandis que ses camarades Avril. passaient la plus grande partie du temps à fumer et à dormir.

Plusieurs jours s'étaient écoulés sans aucun changement dans notre position, lorsque, le 10, l'absence de notre guide, plus 10. prolongée qu'à l'ordinaire, nous fit conjecturer qu'elle était due à la rencontre de quelques Indiens étrangers, ou à la découverte soit de daims, soit de quelqu'autre gibier. — Après l'avoir attendu assez long-temps, nous fûmes nous coucher sans souper, étant réduits malheureusement depuis trois jours à une pipe de tabac et à un verre d'eau. Les perdrix même avaient disparu entièrement, contraintes par le dégel de se retirer vers les terreins stériles. — A minuit, nous eûmes la joie d'être réveillés par l'arrivée de notre chasseur, qui apportait avec lui le sang et les quartiers de deux daims qu'il avait tués. Tout le monde fut bientôt sur pied, et nous nous empressâmes de faire cuire une grande chaudière de bouillon, préparé avec du sang, de la graisse et de la viande coupée en petits morceaux. — C'eût été sans contredit un mets très-friand dans tous les temps; il le devenait bien davantage pour des gens presque affamés.

Après avoir pris ce restaurant, nous nous reconchâmes, et le 11. lendemain de grand matin, nous partîmes en corps pour l'endroit où les daims avaient été tués. — Comme notre absence devait être de courte durée, nous laissâmes notre tente sur pied, avec tous nos effets dedans. Arrivés au lieu de notre destination, quelques-uns

1770. Avril. de nous furent aussi-tôt employés à construire une petite cabane avec de jeunes pins, et d'autres à enlever la peau des daims; le reste fut à la chasse, d'où il revint le soir après avoir tué deux daims.

Nous consacrâmes plusieurs jours à nous bien régaler; mais tout ce temps ne fut pas donné au plaisir seul. Nos chasseurs tuèrent cinq nouveaux daims et trois beaux castors. Remarquant à la fin qu'il nous serait difficile de nous procurer une plus grande quantité de gibier, nous nous décidâmes à retourner à notre tente avec les restes de notre chasse.

Ces restes, quoique peu considérables, auraient suffi, avec un régime frugal, à nous nourrir pendant quelque temps, n'étant qu'au nombre de six; mais mes compagnons, à l'instar des autres Indiens, ne quittèrent pas la table tant que les provisions durèrent. Imprévoyants et paresseux, ils ne se donnèrent pas même la peine d'aller visiter les filets, de sorte que beaucoup de beaux poissons qui s'y étaient pris se gâtèrent tous, et en moins de douze à quatorze jours, nous nous retrouvâmes dans le même état de disette que précédemment.

Pendant le cours de notre longue inaction, *Saw-sop-o-kishac*, appelé communément *Sossop*, mon premier chasseur, Indien du Sud, avait eu le malheur, en coupant des bouleaux pour faire des cuillères, des plats, et autres ustensiles de ménage, de recevoir à la jambe une blessure assez considérable pour l'empêcher de marcher. — L'autre Indien du Sud, quoique très-jeune, était

trop indolent pour m'être de quelque utilité réelle. Ses services se bornaient à tirer sa part du bagage, et à consumer nos provisions, fruits de l'industrie et des fatigues de ses camarades. 1770. Avril.

Le 24 de bonne heure, dans le jour, nous découvrîmes un corps d'Indiens qui venait de la partie du Sud-Ouest à travers le grand lac, sur le côté duquel nous avions assis notre tente. Quand il fut près de nous, nous reconnûmes qu'il était composé des femmes, des enfants et autres parents des chasseurs Indiens du Nord qui s'étaient rendus au Fort du Prince de Galles pour y attendre la saison des oies. — Ces femmes allaient vers les terreins stériles, où elles avaient le projet de séjourner jusqu'à l'arrivée de leurs maris, qui devaient retourner du Fort après la disparition des oies. 24.

Mon guide déterminé depuis quelques jours à faire la même route que ces femmes, nous abattîmes notre tente dans la matinée, et après avoir empaqueté tout notre bagage, nous marchâmes à l'Est, en suivant le chemin que nous avions pris en venant. *Sossop* boîtait si fort, que nous fûmes obligés de le mettre sur un traîneau. Deux des Indiens qui s'étaient joints à nous le 24, allant à la même destination, se présentèrent volontiers à le tirer. 27.

Après deux bonnes journées de marche dans notre ancien chemin, nous arrivâmes à la partie de la rivière *Seal*, nommée *She-thannee*, où nous établîmes notre tente et nos filets, ayant intention d'y séjourner jusqu'à ce que les oies commençassent à voler. — Quoique nous eussions déjà apperçu plusieurs cignes et quelques oies dirigeant leur vol au Nord-Ouest, nous ne pûmes parvenir à 29.

nous en procurer avant le 13 de Mai. — Ce jour-là, mes Indiens
1770. Mai. tuèrent deux cignes et trois oies, qui servirent à diminuer un peu
la grande disette que nous éprouvions. — En effet, depuis cinq à
13. six jours nous étions réduits à vivre de quelques *cranberries*, que nous recueillions sur les petites éminences laissées à sec par la fonte partielle de la neige; et quoique nous eussions tendu nos filets et nos lignes dans les endroits jugés les meilleurs, notre pêche s'était bornée pendant tout ce temps à trois petits poissons. La plûpart des Indiens du Nord qui nous avaient joints le 24 restèrent quelque temps avec nous. J'étais informé qu'ils avaient eu un hiver heureux, et qu'ils apportaient avec eux une bonne provision de viandes séchées; mais quelque bien instruits qu'ils fussent de leur côté de notre détresse, ils ne nous firent pas la moindre offre, à mes compagnons du Sud et à moi; toutes leurs largesses se portèrent sur nos guides du Nord, à qui ils distribuèrent en secret d'amples secours.

19. Depuis le 19, les oies, les cignes, les canards, les mouëttes et d'autres oiseaux de passage, se montrèrent en si grand nombre, que nous en tuâmes chaque jour autant que notre consommation l'exigeait. Après nous être arrêtés le temps nécessaire pour nous
23. remettre de notre long jeûne, nous reprîmes, le 23, la route des terreins stériles. *Sossop* se trouvait guéri radicalement de sa blessure, et chaque chose semblait prendre une apparence favorable, sur-tout depuis que ma troupe avait été augmentée de douze personnes par la réunion des femmes de l'un de mes guides, et de cinq autres Indiens que j'avais engagés à nous aider à porter notre bagage;

bagage, prévoyant, par l'approche de l'Eté, que nos traîneaux nous deviendraient bientôt inutiles. 1770. Juin.

Le dégel, qui s'opérait fortement, ayant rendu le trajet des bois presque impratiquable, nous suivîmes à l'Est la rivière *Seal*. Après environ seize milles de marche, nous rencontrâmes une petite rivière qui avait sa direction au Nord, et communiquait avec une chaîne de lacs.

Le temps était extrêmement beau et agréable, et il y avait abondance de gibier de toute espèce. Nous continuâmes notre route
au Nord-Ouest sur la petite rivière et les lacs jusqu'au premier 1.
Juin, où nous atteignîmes une place nommée *Béralzone*. Chemin faisant, nous avions tué deux daims, outre un plus grand nombre d'oies qu'il ne nous était nécessaire. Dans l'une de ces expéditions, un de nos chasseurs eut le malheur d'être blessé grièvement à la main par son fusil qui creva; mais il n'y avait heureusement aucun os d'endommagé. Je soignai la plaie, et avec le secours de quelques gouttes de *turlington* et de *basilicon* jaune que je portais avec moi, je parvins en très-peu de temps à rendre à cet Indien l'usage de sa main.

Après nous être arrêtés quelques jours à *Béralzone* pour faire 4.
sécher une portion de notre chasse, nous marchâmes au Nord-Ouest vers les terreins stériles, et bientôt nous n'apperçûmes plus de bois.

La neige était alors si amollie, que nous avions bien de la peine 5.
à marcher avec nos raquettes, et d'un autre côté, quoique la terre

fût découverte en beaucoup d'endroits, il se rencontrait par in-
1770. tervalles des couches de neige trop épaisses pour pouvoir nous en
Juin.
6. passer. — Le 6 néanmoins, le dégel devenant général, et la neige se fondant presque par-tout, nous prîmes le parti d'abandonner nos raquettes, qui nous gênaient plus qu'elles ne nous servaient.
10. — Jusqu'au 10, nous pûmes encore faire usage de nos traîneaux, sur-tout pour traverser les lacs et les étangs sur la glace; mais cette manière de voyager devenant dangereuse avec l'accroissement du dégel, nous nous décidâmes aussi à laisser nos traîneaux, et chacun de nous prit sur son dos une partie du bagage.

Je ne tardai pas à regretter ma voiture d'hiver, en sentant le poids de mon fardeau. — Il consistait dans les articles suivants, savoir: le quart de Cercle et son support, une caisse contenant des livres, des papiers, &c.; une boussole, une grande valise, qui renfermait mes hardes, une hache, des couteaux, des limes, &c., et nombre d'autres petits articles destinés en présents aux Naturels. — Un vice de distribution parmi ces effets, joint à leur pesanteur, qui excédait soixante livres, et la chaleur excessive du temps, concouraient à rendre ma marche la plus pénible que j'eusse jamais éprouvée. Mes fatigues étaient encore beaucoup accrues par les mauvais chemins et le défaut de tente, qui m'exposait à toutes les intempéries de l'air. — Nous avions été obligés de couper, pour nous faire des souliers, celle qui nous avait servi précédemment. Elle eût d'ailleurs été trop étroite, et sur-tout inutile pour les terreins stériles, faute de pouvoir s'y procurer des pieux. Si mon guide eût prévenu ou moi ou mes Indiens du Sud, de cette

difficulté, nous aurions pu y obvier facilement en nous approvisionnant de pieus avant de quitter les bois; mais je n'avais pas seulement à me plaindre de la négligence de mon guide dans cette occasion. — Parvenu, dans la distribution de la tente, à s'en approprier un morceau suffisant pour se loger lui et sa femme, il fut encore assez peu généreux pour ne pas nous offrir, à moi ou à mes Indiens du Sud, de partager son petit établissement.

1770. Juin.

Avec l'inconvénient d'être exposés nuit et jour aux injures du temps, nous éprouvions celui de nous procurer difficilement des provisions; et il nous arrivait souvent, lorsque nous en avions, de ne pouvoir faire du feu, et conséquemment de manger nos aliments cruds, ce qui, au commencement, répugnait autant à mes compagnons du Sud qu'à moi, sur-tout pour l'article du poisson.

Cette complication de maux n'influa heureusement ni sur notre physique, si sur notre moral. Mon guide, quoique toujours plus avare de ses provisions à mesure que les nôtres diminuaient, ne contribua pas peu à soutenir notre courage, en nous donnant l'assurance positive que nous arriverions bientôt dans un pays abondant en gibier, et où nous trouverions d'autres Indiens qui nous aideraient probablement à porter notre bagage. — Cette dernière circonstance nous était d'autant plus agréable, que nous trouvant surchargés du poids de nos fardeaux, il nous devenait impossible, lorsque la providence nous faisait faire quelque rencontre heureuse, d'emporter avec nous pour plus de deux jours de

9.

provisions; delà ces disettes que nous éprouvions si fréquemment.
1770. Juin. Du 20 au 23, nous parcourûmes chaque jour près de 20 milles, réduits à une pipe de tabac et à un verre d'eau à volonté. Autant
23. les perdrix et les mouëttes avaient été communes pendant quelque temps, autant elles étaient devenues rares; et quant aux oies et aux canards, ils avaient tous pris leur vol vers le Nord-Ouest pour s'accoupler et muer.

Le 23 de bon matin, nous nous mîmes en route comme à l'ordinaire; mais nous n'avions pas fait sept à huit milles, que nous apperçûmes trois bœufs à musc qui paissaient sur le côté d'un petit lac. — Les Indiens se mirent aussi-tôt à les poursuivre, et comme quelques-uns d'eux étaient excellents chasseurs, les trois bœufs furent bientôt tués. — Empressés de jouir de notre bonheur, nous venions d'en écorcher un, lorsqu'une pluie considérable survint et nous empêcha d'allumer de la mousse; car dans l'éloignement de près de cent milles où nous nous trouvions des bois, nous ne pouvions faire du feu qu'avec cette herbe. Jamais pluie n'arriva plus mal-à-propos pour des gens qui jeûnaient depuis quatre à cinq jours. Nécessité, dit-on, n'a pas de loi, et il nous fallut recourir à la méthode dont nous avions fait déjà usage, c'est-à-dire, manger notre viande crue; mais les Indiens du Sud et moi nous eûmes bien de la peine à vaincre notre répugnance pour la chair de ces animaux, qui est passable quand elle est bien cuite, mais que sa dureté naturelle et une trop forte odeur de musc rendent très-désagréable quand elle est crue. La continuation de la pluie et de la neige, nos besoins devenus très-pressants, nous contraignirent

de faire le sacrifice de nos goûts, et nous mangeâmes presque la totalité d'un bœuf crud. 1770. Juin.

Malgré toute ma bonne contenance, et quelque recours que j'eusse à ma philosophie, je dois avouer cependant que mon courage commençait à m'abandonner dans cette lutte contre les évènements. Le malheur de notre position venait de s'accroître par la qualité du temps, qui non seulement était froid, mais encore si pluvieux, que pendant près de trois jours et de trois nuits je n'eus pas un fil sur moi qui ne fût trempé. — Au retour du beau temps, nous allumâmes de la mousse, et après avoir fait sécher nos vêtements, tout reprit pour nous son train accoutumé, et comme le navigateur après la tempête, je tâchai d'oublier mes maux passés.

De tous nos besoins naturels, si l'on excepte la soif, il n'en est pas de plus difficile à supporter que la faim, sur-tout dans la position d'une vie errante comme celle où je me trouvais. Le mal alors de la privation s'aggrave par l'incertitude de sa durée et des moyens propres à l'écarter, aussi-bien que par les fatigues qu'il faut encourir pour le faire cesser et les contre-temps qui déjouent le plus souvent les plans les mieux combinés et les mieux suivis. — Dans une telle situation, non seulement le corps, mais aussi les facultés intellectuelles s'affaiblissent en raison de chaque effort pour la changer. En outre, faute d'action, l'estomac perd tellement sa qualité digestive, qu'on ne peut la lui faire recouvrer qu'avec bien du temps et des soins. — Je ne l'ai que trop éprouvé pendant le cours de ce voyage, où la faim et la fatigue m'ont

réduit plusieurs fois si bas, que lorsque la providence me faisait
1770. Juin. rencontrer quelques provisions, à peine mon estomac pouvait-il recevoir deux ou trois onces de nourriture sans ressentir la plus violente oppression. Un autre effet non moins fâcheux des longs jeûnes, est la difficulté extrême avec laquelle s'opèrent les évacuations naturelles dans les premiers temps. — Il faut s'être trouvé en pareille circonstance pour apprécier les douleurs qui l'accompagnent.

Tenir un Journal de notre régime diététique, ce serait répéter presque toujours la même chose. Il me suffira de dire, pour en faire concevoir une idée juste, qu'entre l'abondance ou la famine il n'y avait point de milieu pour nous. Quelquefois, en effet, nous avions trop, rarement assez, fréquemment trop peu, et souvent rien du tout. J'ajouterai qu'il nous est arrivé mainte fois de jeûner deux jours et deux nuits entiers. — Deux fois nous passâmes trois jours sans manger, et tandis que nous étions à *She-than-nee*, nous ne vécûmes, pendant près de sept jours, que de quelques *cranberries*, d'os brûlés, de morceaux de vieux cuirs et d'eau. J'ai presque toujours remarqué dans ces temps de disette extrême les Indiens faire l'inventaire de leur garde-robe, qui consistait principalement dans des habits de peaux, pour en distraire les moins bons et les sacrifier à leur faim, qu'ils appaisaient tantôt avec une peau de daim à moitié pourrie, tantôt avec de vieux souliers. — Ces faits peut-être trouveront peu de croyance en Europe; mais les personnes versées dans l'*Histoire de la Baie de Hudson*, et qui connaissent la détresse à laquelle les Naturels

des pays voisins sont fréquemment exposés, envisageront ces accidents comme faisant malheureusement partie de l'existence des 1770.
Indiens, que la famine, le dirai-je! porte fréquemment à se manger entre'eux. (1) Juin.

(1) Les Indiens du Sud prétendent, et c'est une opinion générale parmi eux, que lorsque quelques membres de leur tribu ont été conduits par la nécessité à manger de la chair humaine, ils y prènent tant de goût, que personne n'est en sûreté parmi eux. Quoique ce peuple n'impute jamais à crime cet acte horrible, quand la nécessité seule l'a fait commettre, néanmoins les auteurs sont fuis et abhorrés de tous ceux qui les connaissent, au point que nul Indien ne voudrait habiter la même tente qu'eux, et qu'il arrive fréquemment qu'on les tue en secret. J'ai vu plusieurs de ces Indiens que la faim avait conduits à manger leurs semblables. Aimés et estimés généralement avant cette époque, ils étaient tombés depuis dans un mépris universel. — Tout annonçait en eux une profonde mélancolie, et leurs yeux, interprètes de leurs cœurs, semblaient dire: » Pourquoi » nous accabler de votre mépris? l'instant n'est peut-être pas éloigné où vous » serez entraînés par la même nécessité! »

Dans le Printemps de 1775, quand je fesais bâtir la maison de *Cumberland*, un Indien, du nom de *Wapoos*, se présenta à l'établissement au moment où quinze tentes d'Indiens occupaient les plantations. — Ceux-ci le questionnèrent beaucoup, et trouvant qu'il avait fait un chemin considérable sans un fusil ou la moindre munition, ils soupçonnèrent qu'il avait rencontré et tué quelqu'un en route. Leur conjecture fut fortifiée par la découverte d'un sac de provisions qu'il avait caché au pied d'un pin planté près de la maison.

Quoiqu'il n'eût rien à trafiquer, je l'accueillis comme étranger. Pendant le temps de notre entrevue, des Indiennes, que la curiosité avait portées à ouvrir le sac, répandirent le bruit qu'il contenait de la chair humaine. Sans l'entremise

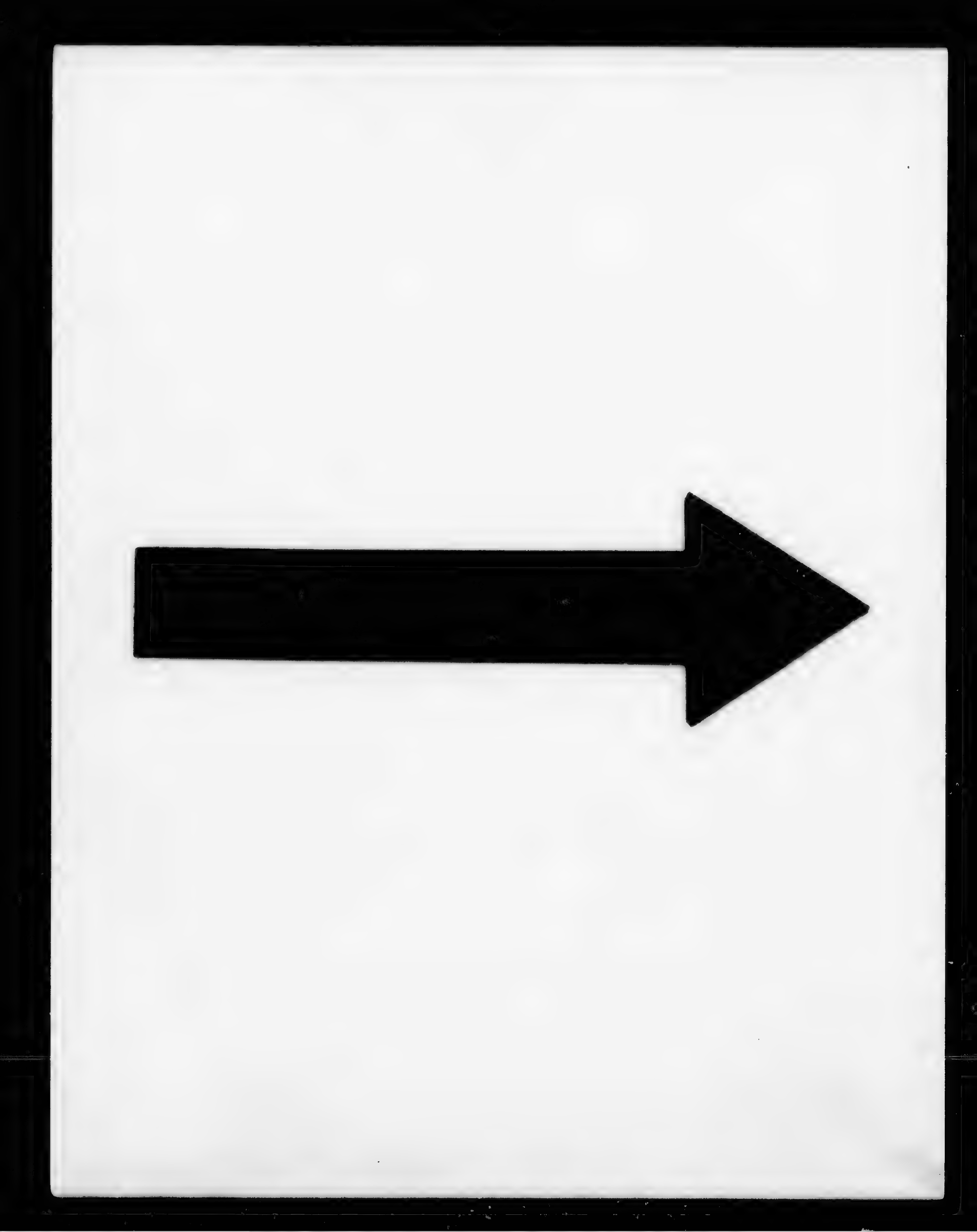
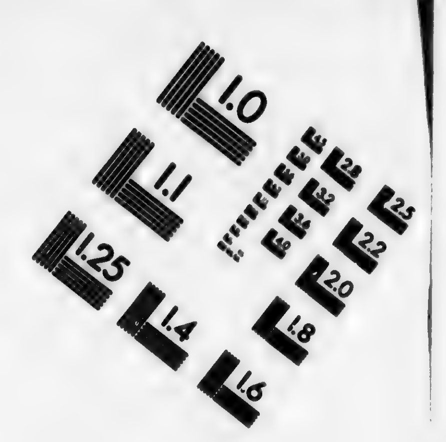
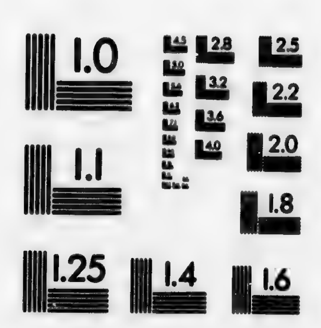


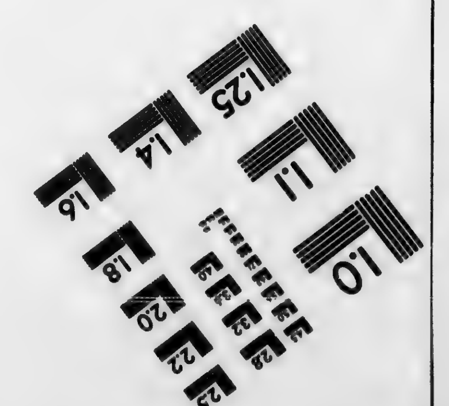
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





150mm

6"



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

La pesanteur de nos fardeaux ne nous permettant pas de nous
1770. Juin. charger de beaucoup de provisions, nous nous décidâmes à nous arrêter un ou deux jours pour faire sécher un peu de viande au soleil, ce qui la rend plus transportable et disponible au besoin.
26. — Notre opération se trouva complètement achevée le 26, et nous reprîmes le même jour notre voyage au Nord. — Nous arrivâmes
30. le 30 à une petite rivière, nommée *Cathawhachaga*, qui se jète dans un grand lac, qu'on appèle *Yath-kied-whoie* ou *White-snow-lake*, (lac de neige blanche). Nous y fîmes rencontre de plusieurs tentes d'Indiens du Nord, qui s'étaient occupés pendant quelque temps à chasser le daim dans leurs canots, à mesure que ces animaux traversaient la petite rivière. Nous trouvâmes aussi un chef ou capitaine de la même nation, se rendant avec une petite partie de sa troupe au Fort du Prince de Galles, où il portait des fourrures et d'autres articles de commerce. Il se nommait *Keelshies*. — Dès qu'il fut informé de l'objet de mon voyage, il m'offrit de me rapporter du Fort tout ce dont j'aurais besoin, et quoique nous fussions alors par les 63^d, 4^l de latitude Nord, et le 7e dégré, 12^l de longitude à l'Ouest de *Churchill*, il me promit néanmoins de nous rejoindre avant l'hiver au lieu qui serait indiqué par mon guide. — D'après cette offre, je passai en revue mes munitions, et jugeant qu'un peu de poudre,

de quelques-uns des principaux Indiens, plus réfléchis et plus humains que leurs camarades, dont les uns s'étaient déjà armés de leurs fusils, les autres de leurs arcs, tandis que les femmes accouraient avec des haches, c'en était fait des jours de ce pauvre malheureux, à qui l'on ne pouvait imputer d'autre crime que celui d'avoir fait près de 200 milles sans une arme à feu.

de

de plomb, de tabac et quelques couteaux nous seraient nécessaires avant l'achèvement de notre voyage, je me déterminai à écrire une lettre au Gouverneur du Fort du Prince de Galles pour l'informer de ma situation, et le prier de m'envoyer par le porteur une certaine quantité des articles ci-dessus. Ma lettre faite, *Keelshies* et sa troupe se remirent en route le même jour pour la Factorerie.

1770. Juillet.

Cathawhachaga était la seule rivière que je n'avais pu passer à gué depuis la fonte des glaces, et comme nous n'avions pas de canots avec nous, nous fûmes obligés de recourir à ceux des Indiens étrangers. — Quand nous eûmes abordé au côté Nord de cette rivière où résidaient ces Indiens, mon guide me proposa de nous y arrêter quelque temps pour faire sécher de la viande, à l'effet de l'emporter avec nous, proposition à laquelle je m'empressai d'accéder. — Nous tendîmes en même temps nos filets, qui nous rapportèrent une quantité considérable de beaux poissons, tels que des perches, des barbeaux, &c.

Si le nombre de daims qui traversèrent la rivière de *Cathawhachaga* pendant le séjour que nous y fîmes pourvut à nos besoins du moment, il fut loin de répondre à notre espoir. Ainsi, après plusieurs jours d'une vaine attente, nous nous préparâmes à repartir, ce que nous fîmes le 6 Juillet, quoiqu'il nous restât tout 6.
au plus des provisions pour un souper. — Comptant toujours sur une meilleure fortune, nous avions négligé de faire des économies les jours précédents.

Avant de quitter la rivière de *Cathawhachaga*, je fis plusieurs
1770. Juillet. observations sur sa latitude, qui se trouva être de 63^d, 4^l Nord. Je continuai aussi de rédiger mon Journal et ma Carte. — Au moment de partir, mon guide m'ayant prévenu que sous peu de jours un canot nous deviendrait absolument nécessaire pour traverser quelques rivières non guéables qui étaient sur notre route, et qu'il nous serait impossible d'éviter, j'en achetai un que je payai avec un couteau, dont le prix n'excédait pas deux sous. — Je dois observer que l'Indien qui me vendit ce canot n'en avait plus besoin, et qu'il était charmé de trouver à s'en défaire : car sans cette particularité, et l'ignorance où il était du besoin que nous en avions, il m'eût demandé pour le moins dix peaux de castors.

Ce canot, ajouté à notre bagage, m'obligea de prendre un nouvel Indien, et j'eus le bonheur de rencontrer un pauvre diable qui fut très-flatté de sa nouvelle charge, n'ayant exercé à-peu-près jusque-là que celle d'une bête de somme. Ainsi pourvus d'un canot et d'un homme pour le porter, nous quittâmes, le 6 Juillet, comme je l'ai déjà dit plus haut, la rivière de *Cathawhachaga*, et continuant notre route au *Nord quart Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest*, nous arrivâmes le soir sur le côté d'une petite baie dépendante du lac *White-snow*, où nous prîmes avec nos lignes plusieurs belles truites, dont quelques-unes pesaient de quatorze à seize livres. Il se déclara dans la nuit une forte pluie, qui dura
9. trois jours. Le temps fut beau le 9, et le soleil ardent. Nous en profitâmes pour sécher nos vêtements et faire route au *Nord-Ouest*; mais vers le soir la pluie recommença à tomber si abondamment,

que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que nous pûmes tenir notre poudre et mes livres secs. 1770. Juillet.

Nous vîmes le 17 beaucoup de bœufs musqués, dont mes Indiens en tuèrent plusieurs. Cet évènement nous décida à nous arrêter deux à trois jours pour faire sécher et réduire en poudre (1) la chair de quelques-uns de ces animaux, à l'effet de l'emporter avec nous. N'importe quel soit l'animal, sa chair, ainsi préparée, offre un aliment sain et appétissant, toujours prêt et d'un transport facile. Il est connu dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *Thew-hagon*, et parmi les Indiens du Nord, sous celui de *Achees*. 17.

Après avoir préparé autant de viande que nous pouvions en emporter, nous reprîmes notre route au *Nord-Ouest*, laissant derrière nous une partie de notre chasse, faute d'avoir pu la consommer ni nous en charger. Ce n'était pas la première fois que cela nous fût arrivé, et quelque destructrice que puisse paraître cette méthode, elle est si commune parmi toutes les tribus indiennes, qu'on n'y fait pas même attention. — Nous rencontrâmes, le 22, plusieurs étrangers qui se joignirent à nous pour chasser le daim, &c. Le gibier était alors si nombreux, que nous en abattions chaque jour suffisamment pour notre provision, et il ne nous arrivait même que trop fréquemment de tuer de ces animaux pour en extraire uniquement la langue, la moëlle et la graisse. 22.

(1) Cette opération ne demande d'autre procédé que de couper les parties maigres de l'animal en petites tranches, que l'on fait sécher au soleil ou à un feu modéré, pour les broyer ensuite entre deux pierres et les réduire en une poudre grossière.

1770. Juillet. Quand nous eûmes voyagé quelque temps avec ces Indiens, je crus m'appercevoir que mon guide hésitait à aller plus loin. Comme il ne faisait que placer et déplacer sa tente, tantôt se portant en avant, tantôt se tenant en arrière de nous, ou bien nous abandonnant pour courir le daim, je ne pus m'empêcher de lui demander la raison de sa conduite. Il me répondit que l'année étant trop avancée pour nous permettre d'atteindre cet Eté la *Rivière de Cuivre*, il pensait qu'il était plus convenable pour nous de passer l'Hiver avec quelques-uns des Indiens qui nous avaient joints dernièrement, m'ajoutant que nous arriverions certainement sur les bords de cette rivière au commencement de l'Eté de 1771. — Comme je n'avais rien à lui objecter, je me rendis à son avis, et en conséquence nous suivîmes les étrangers à l'*Ouest*. En peu de jours, nous fûmes joints par un grand nombre d'autres Indiens
30. de différents quartiers, de sorte que le 30 Juillet nous comptions autour de nous plus de soixante-dix tentes, qui pouvaient renfermer six cents personnes. On eût pris le soir notre camp pour une petite ville, et le matin, quand nous nous mettions en route, la terre, dans un très-grand espace, était couverte d'hommes, de femmes, d'enfants, et de chiens. Quoique le sol fût entièrement inculte, et ne produisît naturellement que du *wesh-à-capucca* (1) et de la mousse, les daims cependant y étaient si multipliés, que les Indiens en tuaient non seulement ce qu'exigeait notre consommation journalière, qui était considérable, vû notre grand nombre,

(1) *Wesh-à-capucca* est le nom donné par les Naturels à une plante qui croît dans toute cette vaste étendue de terrein qui borde la *Baie de Hudson*. — Les habitants des établissements européens la font infuser comme le thé.

mais encore au-delà, pour en avoir la peau, la moëlle, &c., abandonnant le reste à la pâture des loups, des renards, et d'autres bêtes de proie. 1770. Août.

Dans notre route à l'*Ouest*, nous rencontrâmes plusieurs rivières qui, quoique petites et de peu d'importance, ne sont nullement guéables. De ce nombre sur-tout est la rivière de *Doo-haunt*. (1) Nous avions recours alors à notre canot, qui, quoique d'une grandeur ordinaire, ne pouvait porter que deux personnes, dont l'une s'y tenait étendue pour faire moins de poids, tandis que l'autre, assise sur ses talons, ramait avec une pagaie. — Cette manière de passer les rivières, toute ennuyeuse qu'elle soit, est la plus expéditive que ces pauvres Indiens ayent encore pu imaginer. Obligés de porter quelquefois leurs canots pendant l'espace de cent cinquante ou deux cents milles, et souvent même tout l'Eté, sans trouver l'occasion de s'en servir, la nécessité les contraint de les faire petits et légers pour les approprier aux forces d'un seul homme.

L'Indien que j'avais pris à *Cathawhachaga* pour porter mon canot se trouvant trop faible, j'engageai un autre de ma troupe à échanger son fardeau contre le sien, ce qui parut convenir aux deux parties. Comme nous ne faisions que de courtes journées, et que les daims étaient très-communs, tout respirait autour de 6.

(1) Cette rivière, ainsi que toutes celles méritant de porter ce nom, que j'ai traversées pendant le cours de cette partie de mon voyage, coulent à l'*Est* et au *Nord-Est*. Leurs eaux et celles des lacs sont très-douces, et peuplées de poissons qui ne vivent point dans l'eau salée.

nous le contentement. — Il ne nous arriva rien de nouveau jus-
1770. Août. 8. qu'au 8, où nous pensâmes perdre le quart de Cercle et toute notre poudre par l'accident suivant. — L'Indien, que j'avais débarrassé du canot comme d'un poids trop considérable pour ses forces, ne se trouvant plus chargé, depuis l'échange dont j'ai parlé ci-dessus, que de ma poudre et de son bagage, qui ne formaient pas un volume égal à celui du havresac d'un soldat, et désirant, de mon côté, chasser le daim, je donnai à cet Indien, dont le fardeau était moins lourd que le mien, le quart de Cercle et son support à porter, arrangement auquel il se prêta de très-bonne grâce. Allégé, par ce moyen, de la partie la plus pesante et la plus incommode de ma charge, je partis de bonne heure dans la matinée avec quelques Indiens. — Ayant découvert du sommet d'une haute élévation, après avoir fait environ huit à neuf milles, un grand nombre de daims qui paissaient au fond d'une vallée voisine, nous déposâmes notre bagage sur cette éminence et y plaçâmes un signal, à l'effet d'avertir les autres Indiens d'y dresser leurs tentes pour la nuit. — Nous entrâmes alors en chasse. Revenus le soir, chargés de gibier, à l'endroit où nous avions laissé nos effets, nous trouvâmes qu'il ne s'y était rendu qu'une partie des Indiens. — L'homme qui portait ma poudre et le quart de Cercle avait pris une autre route avec le reste. Nous fûmes obligés, à cause de la nuit, de différer jusqu'au lendemain matin d'aller à sa recherche, et comme il n'était pas aisé de découvrir ses traces en Eté, nous craignîmes fortement, mes Indiens du Sud et moi, de ne pouvoir recouvrer notre poudre, qui devait nous pourvoir de subsistances et de vêtements pendant le reste de notre voyage.

La conduite des Indiens du Nord qui nous accompagnaient me faisait peu espérer de recevoir des secours d'eux lorsque je n'aurais plus rien à leur donner; car depuis que nous étions ensemble, aucun d'entr'eux ne m'avait offert la moindre provision sans me demander en retour trois fois plus qu'il n'en aurait retiré s'il l'avait portée à la Factorerie, dont nous étions alors éloignés de plusieurs centaines de milles. 1770. Août.

Tous les Indiens en général que je rencontrais s'imaginaient que j'avais mission de les fournir de marchandises, et qu'en conséquence je portais avec moi les magasins de la Compagnie. Les uns me demandaient des fusils, les autres des munitions, des ustensiles de fer et du tabac, ceux-ci des médecines, ceux-là des vêtements; et quand ils voyaient que je n'avais à leur distribuer que quelques bagatelles, je les entendais dire: « C'est un pauvre » homme en comparaison du Gouverneur de la Factorerie, que » nous ne visitons jamais sans qu'il ne nous donne quelque chose » de bon. » On aura de la peine à concevoir qu'il existât un peuple assez privé d'intelligence pour se figurer que je n'avais entrepris un voyage aussi long et aussi pénible que pour leur utilité particulière. La plûpart de ces Indiens me demandaient ce dont ils avaient besoin avec la même liberté et la même espérance de succès que s'ils se fussent adressés à une des Factoreries de la Compagnie. Les autres, plus désintéressés en apparence, m'offraient des fourrures aux mêmes conditions qu'à la Factorerie, sans réfléchir combien il était peu vraisemblable que je voulusse ajouter à l'énorme poids de ma charge des articles qui,

dans ma situation présente, m'étaient aussi inutiles qu'à eux-
1770. Août. mêmes.

Cette singulière conduite de la part des Indiens me fit faire de sérieuses réflexions. Elle ne m'indiquait que trop le peu de services que j'avais à attendre d'eux, si je venais, par quelque accident malheureux, à me trouver dans leur dépendance. Affecté de cette pensée, en vain je voulus prendre quelque repos, le sommeil m'abandonna, quoique je lui adressasse plus de cent fois ces beaux vers du docteur *Young :*

» Toi, le dieu du repos et que l'ombre environne,
» Sommeil, viens m'assoupir !.. hélas ! il m'abandonne !
» Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
» Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
» De tout être plaintif il évite la couche :
» L'infortuné l'appèle, et son cri l'effarouche. »

*Première nuit d'*Young, *traduction de* Colardeau.

9. Après avoir passé la nuit la plus triste, je me levai à la pointe du jour, et je partis avec mes deux Indiens du Sud pour aller chercher notre déserteur. Déjà plusieurs heures s'étaient écoulées, et nous n'avions pas découvert la moindre trace dans la direction qu'il devait avoir prise, d'après les renseignements que l'on nous avait donnés. La nuit approchant, sans la moindre apparence de succès, je proposai à mes compagnons de nous arrêter à l'endroit où j'avais remis le quart de Cercle à l'Indien, dans l'espérance de trouver parmi la mousse quelques vestiges qui pussent nous indiquer le chemin

chemin qu'avaient suivi en partant les Indiens auxquels notre homme s'était joint. Arrivés dans l'endroit, nous reconnûmes qu'ils avaient pris du côté d'une petite rivière traversée par eux le matin précédent; et là, nous retrouvâmes, à notre grande joie, le quart de Cercle et le sac qui contenait la poudre, placés sur une pierre élevée; mais nous ne vîmes aucun Indien. En examinant la poudre, nous apperçûmes que le sac avait été ouvert et mis à contribution. Quelque grande néanmoins que fût notre perte, nous retournâmes très-satisfaits à notre premier gîte, où nous retrouvâmes tout ce que nous y avions laissé, à l'exception des Indiens, qui avaient eu cependant l'attention en partant de nous tracer, par des signaux, la route que nous devions tenir. — Nous employâmes tout le reste de la journée à faire nos paquets. Sur le soir, découvrant de la fumée ou plutôt un feu dans la direction de la route qui nous avait été indiquée, nous nous y portâmes, et un peu après dix heures, nous rejoignîmes le corps principal des Indiens. Un souper abondant nous dédommagea du jeûne que nous avions fait toute la journée, et le sommeil vint ensuite achever de réparer nos forces abattues par la fatigue et la mauvaise nuit précédente.

1770. Août.

Nous marchâmes dans la matinée du 11 à l'*Ouest*, et à l'*Ouest quart Sud-Ouest*, nous fîmes halte le 12. J'en profitai pour tâcher de déterminer notre latitude par une hauteur méridienne, et je la trouvai de 63ᵈ, 10ˡ presque Nord. Comme le soleil se cacha sur le midi, quoique le temps fût superbe, je laissai le quart de Cercle en place, afin d'obtenir une latitude plus exacte par deux hauteurs; mais, à 11.

1770. Août.

ma grande mortification, un coup de vent le renversa pendant que j'étais à dîner. Malheureusement le terrein sur lequel il était posé se trouvant rocailleux, le niveau à bulles d'air, la lunette et le *vernier* furent brisés de manière à rendre l'instrument entièrement inutile. — D'après ce malheur irréparable, je me déterminai à retourner au Fort, quoique nous fussions alors par les 63^{d}, 10^{l} de latitude Nord, et les 10^{d}, 40^{l} de longitude à l'Ouest de la *rivière Churchill*.

CHAPITRE III.

Evènements survenus depuis la rupture du Quart de Cercle jusqu'à mon arrivée à la Factorerie.

Plusieurs Indiens du Nord-Ouest se joignent à nous. — Ils m'enlèvent tous mes effets, mais sans toucher à ceux des Indiens du Sud. — Mon guide traité comme moi. — Repris la route de la Factorerie. — De nouveaux Indiens se réunissent à nous. — Rassemblé des peaux de daims pour nous en faire des vêtements ; elles nous deviènent inutiles faute de pouvoir les façonner. — Eprouvé de grandes souffrances par le manque de tentes et d'habillements chauds. — La plupart des Indiens nous quittent.— Rencontre de Matonabbee. — *Quelques détails sur ce chef ; sa conduite envers moi et les Indiens du Sud. — Nous voyageons quelque temps avec lui. — Observations de cet Indien sur le peu de réussite de nos deux entreprises. — Pris congé de lui et dirigé nos pas vers un lieu qu'il nous avait indiqué, à l'effet de nous y faire des raquettes et des traîneaux. — Nous rejoignons* Matonabbee, *avec lequel nous nous acheminons vers la Factorerie.— Manque absolu de provisions. — Pris les devants avec quatre Indiens pour être plutôt rendus à la Factorerie. — Tempête accompagnée d'une neige affreuse. — Perdu mon chien par l'effet de la gelée ; cherché un abri contre le mauvais temps sous une*

touffe de saules. — Remis en marche. — Traversé avec de grandes
1770. Août. *difficultés un amas confus de rochers. — Mon arrivée au Fort.*

Le lendemain de la rupture de mon quart de Cercle, je fus
13. joint par plusieurs Indiens du *Nord-Ouest*, dont quelques-uns nous enlevèrent à mes compagnons et à moi la plus grande partie de nos effets les plus utiles, et, entr'autres, mon fusil. Quoique nous fussions sur le point de retourner au Fort, je n'en sentis pas moins vivement la perte de ce fusil, vu le mauvais état de celui de l'un de mes chasseurs ; mais comme il n'était pas en mon pouvoir de m'opposer à l'enlèvement de mon arme, je me vis obligé d'affecter encore un air content.

Rien n'égale l'insolence et le sang-froid avec lesquels ces brigands se comportèrent dans ma tente. (1) Le chef de la bande débuta par s'asseoir auprès de moi, et me pria ensuite, ainsi que ses camarades, de leur prêter mon *skipertogan*, (2) pour y prendre du tabac en feuilles. Après avoir fumé deux ou trois pipes, ils me demandèrent plusieurs articles, et, entr'autres, un paquet de

(1) Cette tente ne consistait que dans trois bâtons piqués en terre, sur lesquels était étendue une couverture.

(2) Le *skipertogan* est un petit sac qui contient une pierre à feu, un briquet, du bois pourri, une pipe et du tabac en feuilles. Quelques-uns de ces sacs peuvent passer pour très-élégants, étant artistement ornés de grains, de tuyaux de porc-épic et de poil de bœuf marin. Ils sont en général l'ouvrage des femmes, et les Européens en font grand cas pour la délicatesse du travail.

cartes. Leur ayant répondu que je n'avais aucun des objets qu'ils désiraient, l'un d'eux, portant la main sur mon sac, me demanda si c'était le mien. Avant que je pusse répondre affirmativement, lui et le reste de ses camarades avaient déjà dispersé mes effets par terre. Chacun s'empara de ce qui put lui convenir, et ils ne me laissèrent que le sac vuide. Réfléchissant ensuite que, malgré mon retour prochain à la Factorerie, j'avais besoin d'un couteau pour couper ma viande, d'une alêne pour raccommoder mes souliers, et d'une aiguille pour réparer mes hardes, ils me délivrèrent ces articles, en m'assurant néanmoins que c'était une grande faveur qu'ils me faisaient. Tant de générosité m'ayant enhardi à réclamer mes rasoirs, ils décidèrent qu'un seul me suffisait pour le reste de mon voyage, et ils ne se firent pas scrupule de garder l'autre; mais heureusement ils choisirent le plus mauvais. Pour mettre le comble à leur générosité, ils me permirent d'emporter tout le savon dont je jugerais avoir besoin pour ma consommation jusqu'à mon arrivée au Fort.

1770. Août.

Ils furent plus circonspects envers les Indiens du Sud, dans la crainte d'occasionner une guerre entre leurs deux nations, ce qu'ils n'avaient point à redouter de la part de la mienne. Néanmoins ils finirent par ne leur laisser que leurs fusils, un peu de munition, une vieille hache, un ciseau à couper la glace et une lime.

On trouvera, sans doute, étrange que mon guide, qui était un Indien du Nord, souffrît que ses compatriotes portassent atteinte à la propriété des personnes confiées à sa garde; mais cet homme,

peu fait pour leur en imposer, eût infailliblement partagé notre
1770. Août. outrage, si, affectant un air de générosité, il n'avait commencé par donner ce qu'il lui était impossible de défendre.

19. Je me mis en route pour retourner au Fort le 19 de grand matin, accompagné de plusieurs Indiens du Nord, qui portaient à la Factorerie des fourrures et d'autres objets de commerce. L'Indien qui avait pris mon fusil me le rendit dans la matinée, ne pouvant s'en servir faute de munition. Le temps fut beau pendant quelques jours et le daim commun; et comme les brigands, en m'enlevant mes effets, à l'exception de mon quart de Cercle, de mes livres, etc., m'avaient fort allégé, je trouvai cette partie de mon voyage la plus agréable et la moins fatigante de toutes. Il se passait peu de jours que nous ne rencontrassions quelques Indiens, ou que nous ne découvrissions de la fumée. La plûpart de ces Indiens se joignirent à nous pour aller vendre au Fort des fourrures et autres objets de trafic.

31. Le poil des daims ayant acquis la longueur nécessaire pour des vêtements d'hiver, nous nous procurâmes le plus de peaux que nous pûmes, et, comme il en faut de huit à onze, suivant leur grandeur, pour l'habillement complet d'un homme fait, on jugera aisément que c'était ajouter un poids considérable à mon fardeau; mais quelque lourd qu'il fût, il n'était pas cependant au-dessus de mes forces. Le malheur voulut qu'après avoir porté ces peaux quelques semaines, elles me devinssent inutiles, n'ayant aucune femme attachée à ma troupe pour les façonner. D'un autre côté, les Indiens étrangers furent assez malhonnêtes pour refuser de

les échanger contre d'autres toutes préparées, mais d'une qualité inférieure, et pour défendre, en même temps, à leurs femmes de travailler pour nous, sous prétexte qu'elles étaient déjà occupées à leur rendre le même service, ainsi qu'à leurs familles, ce qui n'était nullement vrai, car la plûpart d'entr'elles n'avaient presque rien à faire. Le refus de ces Indiens provenait uniquement de ma pauvreté présumée, qui leur ôtait tout espoir d'une récompense. Je n'ai jamais connu de peuple aussi peu humain. Quoiqu'ils paraissent affectionner beaucoup leurs femmes et leurs enfants, ils sont très-indifférents pour tout le reste, et vont même jusqu'à se moquer des malheureux. 1770. Septembre.

Ce procédé de leur part rendait notre situation fort désagréable; car, faute d'être assez couverts, nous commencions à souffrir des premiers froids. Le défaut d'une tente nous rendait aussi l'inclémence du temps très-sensible. Mon guide ne partageait aucune de ces contrariétés, s'étant pourvu d'un bon nombre d'habits chauds, et l'arrivée d'une de ses femmes lui ayant procuré une tente, ainsi que tous les articles appropriés à la manière de vivre des Naturels du pays. Ce vieil Indien était si éloigné de prendre intérêt à nous, qu'il formait depuis long-temps compagnie à part, et quoiqu'il continuât de porter la plus grande partie de ce qui nous restait de munition, nous ne recevions plus rien de lui; mais, comme les daims étaient heureusement communs, je ne m'apperçus point, ou du moins que très-peu, de son abandon.

Nos provisions continuaient d'être abondantes, circonstance 17.
d'autant plus heureuse pour nous, qu'indépendamment de la saison

avancée, le temps était très-mauvais et froid, ou du moins il nous
1770. paraissait tel, faute sans doute d'être couverts d'habits de peaux.—
Septembre. Nous poursuivîmes ainsi notre route au *Sud-Est*, lorsque pour comble d'infortune la plûpart des Indiens du Nord qui nous faisaient compagnie depuis quelque temps, voyant que nous ralentissions leur marche, par défaut de raquettes, se séparèrent de nous pour prendre les devants.

20. Dans la soirée du 20, nous fûmes joints du côté de l'*Ouest* par un chef fameux, nommé *Matonabbee*, dont parlaient mes instructions. Sa troupe et lui se rendaient comme nous au Fort du Prince de Galles, avec des fourrures et plusieurs autres articles de commerce. Ce chef, étant jeune, avait résidé plusieurs années dans ce Fort, où il contribua, non seulement à faire connaître la langue des Indiens du Sud, mais où il parvint lui-même, en fréquentant les employés de la Compagnie, à acquérir quelque connaissance de la nôtre. — Il était un des Indiens qui avaient fourni les derniers renseignements sur l'existence de la rivière de la Mine de Cuivre, et ce fut sur-tout d'après ses informations et celles d'un nommé *I-dot-le-czèy*, mort depuis, que mon expédition fut concertée.

Les honnêtetés de *Matonabbee* me pénétrèrent de sensibilité. Aussi-tôt qu'il fut instruit de notre détresse, il fit préparer toutes nos peaux pour mes Indiens du Sud, et il me pourvut d'un assortiment d'habits de peaux de loutres et d'autres animaux. Comme il lui était impossible de nous fournir des raquettes, nous trouvant alors sur un terrein découvert, il nous indiqua une petite

rivière

rivière près de laquelle il savait qu'il existait, et où il existait en effet quelques bouquets de bois qui, quoique d'une qualité inférieure, devaient nous approvisionner de raquettes et de traîneaux assez solides pour nous permettre d'achever notre voyage. — Nous passâmes plusieurs nuits dans la compagnie de ce Chef, tandis que nous parcourions le jour dix à douze milles en avant vers le Fort; et comme l'abondance régnait parmi nous, *Matonabbee* me donna un grand repas à la manière des Indiens du Sud. Les mets en étaient copieux, variés et excellents, et il se termina par des chants et des danses de la même nation, dans lesquels se distinguèrent mes deux chasseurs, qui étaient des personnages importants chez eux et bien connus de *Matonabbee*, mais qui ne jouissaient d'aucune considération parmi les Indiens du Nord, auxquels ils étaient inconnus. Ceci n'étonne point, quand on sait que la valeur d'un homme aux yeux de ce peuple se gradue sur ses talents pour la chasse, et comme mes Indiens n'avaient pas eu occasion de développer les leurs en présence des Indiens du Nord, ceux-ci ne les traitaient pas différemment de leurs chasseurs ordinaires.

1770.
Octobre.

Dans l'un de mes entretiens avec *Matonabbee*, il me demanda si j'étais décidé à entreprendre un autre voyage pour faire la reconnaissance des mines de cuivre. Sur ma réponse que j'en avais le projet, si je trouvais de meilleurs guides que ceux qui m'avaient été donnés jusqu'ici, il me dit qu'il était prêt à m'en servir, dans le cas où le Gouverneur du Fort y consentirait. Je l'assurai que son offre serait acceptée avec empressement, et que, malgré

1770. Octobre. l'épreuve que je venais de faire des difficultés qui m'attendaient probablement par la suite, j'étais résolu à achever mon entreprise, au risque même de la vie. *Matonabbee* me répondit que d'après tout ce qu'il m'avait entendu raconter, ainsi qu'à ses compatriotes les Indiens du Sud, il était persuadé que je n'éprouverais pas avec lui les mêmes contrariétés, quoique j'eusse à peine fait un tiers du chemin.

Il attribua tous nos contre-temps à l'impéritie de mes guides, et au désir qu'avait témoigné le Gouverneur du Fort que nous n'amenassions point de femmes avec nous, circonstance qui, selon lui, fut la cause principale de nos détresses, » car, ajouta-t-il, » lorsque les hommes sont trop chargés, ils ne peuvent chasser » à de grandes distances, et, dans le cas où ils viendraient à tuer » beaucoup de gibier, qui portera le produit de leur chasse ? » Nos femmes, m'observa-t-il, sont faites pour ce travail; une » seule peut porter ou traîner autant que deux hommes. — Elles » dressent nos tentes, font et raccommodent nos habits, et nous » tiènent chaud la nuit; en un mot, on ne saurait entreprendre » un voyage un peu considérable dans ce pays sans femmes. » — Elles coûtent d'ailleurs très-peu à nourrir pour l'ouvrage » qu'elles font; car, comme ce sont elles qui font la cuisine, » elles se contentent, dans des temps de disette, de lécher leurs » doigts. » Quelque singulière que puisse paraître cette description de l'emploi des femmes Indiennes, elle n'est que trop conforme à la vérité, ou du moins elle semble l'être; en effet, ces femmes portent toujours les provisions, et il est plus que probable

qu'elles s'aident mutuellement quand les hommes ne sont pas présents.

1770. Octobre.

Je pris ma route à l'Est le 23, de grand matin, avec mes deux compagnons et deux à trois Indiens du Nord, tandis que *Matonabbee* et sa troupe continuèrent la leur vers la Factorerie, après nous avoir promis de marcher à petites journées, afin de nous donner le temps de les rejoindre. — Nous atteignîmes en deux jours la petite rivière et les bouquets de bois qui nous avaient été indiqués par *Matonabbee*. Nous travaillâmes aussi-tôt à nous faire des raquettes et des traîneaux; mais, malgré toute notre diligence, nous ne pûmes les achever qu'au bout de quatre jours. Nous reprîmes le premier Novembre le chemin de la Factorerie, et le 6 nous nous réunîmes à *Matonabbee* et à sa troupe. Plusieurs jours de route me confirmèrent dans la bonne opinion que j'avais prise de ce Chef. De tous les Indiens que j'eusse jamais connus, c'était le plus humain, le plus doux et le plus sociable. Ses qualités personnelles lui avaient attiré, avec une grande célébrité, l'amour et le respect de tous ses compatriotes.

23. 25. Novembre. 1 et 6.

Les daims devenant communs, je voulus faire présent à ce Chef d'une petite provision de munitions; mais je trouvai, à ma grande surprise, que *Conreaquèse*, mon guide, qui était chargé de cette partie de ma propriété, l'avait administrée avec si peu d'économie, et peut-être même de probité, qu'il ne me restait plus que dix balles et environ trois livres de poudre. — Comme nous étions encore éloignés du Fort, je fus obligé de faire couper un ciseau à glace en morceaux quarrés, pour nous tenir lieu de

balles. Il y avait néanmoins du danger à s'en servir avec des
1770. Novembre. fusils de la nature de ceux que le commerce envoye dans cette partie du monde. Ces armes, quoique parfaitement appropriées, par leur légèreté, à l'usage des Anglais et des Indiens qui voyagent dans ces contrées, et d'un calibre suffisant pour du plomb ou une balle, n'étaient pas à l'épreuve de nos morceaux de fer. Des armes plus fortes seraient non seulement trop pesantes pour l'homme qui chasse à travers ces pays difficiles à parcourir, mais elles exigeraient aussi, par la largeur de leur canon, le double de munitions des fusils de chasse ordinaires, ce qui deviendrait un objet trop dispendieux, du moins pour les Indiens.

20. Je voyageai de compagnie avec *Matonabbee* jusqu'au 20, époque où les daims commencèrent à devenir si rares, qu'à peine en appercevait-on quelques traces; et comme nous n'étions qu'à très-peu de journées du Fort, *Matonabbee* me conseilla de prendre les devants, tandis que lui et ses compagnons me suivraient à leur
21. aise. En conséquence, je le quittai le 21 et doublai le pas, suivi d'un des Indiens du Sud et de trois Indiens du Nord. Nous nous arrêtâmes sur le côté méridional de la rivière *Egg* pour passer la nuit; mais il se déclara long-temps avant le jour un si violent coup de vent de la partie du *Nord-Ouest*, accompagné de tourbillons de neige, que nous ne pûmes pas allumer du feu. Cet inconvénient et le défaut de bois assez touffus dans le voisinage pour nous abriter, me firent prendre le parti de continuer ma route. Heureusement le vent soufflait de l'arrière, et le mauvais temps ne régnait qu'à la surface de la terre, de sorte que nous

découvrions fréquemment la lune et quelquefois les étoiles d'une manière assez distincte pour nous diriger. Nous marchâmes tout le jour avec la tempête, et ce ne fut que sur les dix heures du soir que nous trouvâmes à nous mettre à couvert sous un petit bouquet de bois. Nous avions bien cru entrevoir dans la journée quelques abris de la même nature, mais la neige tombait si épaisse, que nous ne distinguions pas les objets situés à dix verges de nous. Entre les sept et huit heures du soir, mon chien, qui était une excellente bête, mourut gelé, ce qui m'obligea de tirer son traîneau, dont la charge ne laissait pas que d'être considérable. Nous atteignîmes sur les neuf à dix heures une petite anse, d'où, après un trajet d'environ trois quarts de milles, nous parvînmes sous une grande touffe de saules élevés, où nous trouvâmes les débris de deux à trois vieilles tentes. — Excédés de fatigue comme nous l'étions, nous nous décidâmes à y passer la nuit. Nous cherchâmes en conséquence à nous garantir du mauvais temps, autant du moins que le local et nos matériaux pouvaient le permettre. Notre travail se réduisit à creuser un trou dans la neige et à étendre quelques peaux de daims du côté du vent; mais la tâche la plus difficile fut de faire du feu. Nous réussîmes cependant à en allumer, et les pieus des anciennes tentes nous fournirent amplement de quoi l'entretenir. Nous venions de mettre la dernière main à l'ouvrage, lorsque le vent commença à s'appaiser et la neige à tomber moins épaisse. Insensiblement, la Lune et l'*Aurore boréale* brillèrent avec éclat, et tout nous annonça le retour du beau temps. Après un excellent souper de venaison, dont nous avions une provision suffisante pour nous conduire au Fort, nous tâchâmes de

1770. Novembre.

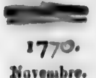
1770. Novembre. 23. prendre un peu de sommeil. — Le lendemain, le temps étant devenu clair et beau, quoique très-froid, nous partîmes de bonne heure pour venir coucher dans la partie Sud-Est de la rivière *Seal*. Nous eussions fait une plus forte journée si nous n'avions été retardés par des masses de rochers que nous fûmes obligés de traverser pour éviter un grand détour. Je remarquerai ici combien nous jouâmes de bonheur en nous arrêtant près de la petite anse, distante à peine de deux à trois milles de ces rochers, desquels nous nous serions difficilement tirés la nuit, si nous n'y eussions pas tous péri, puisque de jour, par un temps fort clair, et nonobstant toutes les précautions possibles, nous courûmes le risque de nous y briser les membres; et je crois qu'il eût fallu un miracle pour nous en faire sortir sains et saufs dans l'obscurité.

24 et 25. Nous eûmes le 24 et le 25 un temps superbe, quoique excessivement froid, et nous arrivâmes dans l'après-midi du 25 au Fort du Prince de Galles, après une absence de huit mois et vingt-deux jours, et un voyage dont le but avait été manqué.

CHAPITRE IV.

Évènements durant notre séjour au Fort du Prince de Galles et pendant la première partie de ma troisième expédition, jusqu'à notre arrivée à *Clowey*, où nous construisîmes des canots en Mai 1771.

Préparatifs pour notre départ. — Refus d'amener avec moi quelques-uns des Indiens employés à la garde du Fort; mécontentement du Gouverneur. — Quitté le Fort pour la troisième fois. — Mes instructions concernant cette nouvelle expédition. — Rareté de provisions de toute espèce. — Atteint les bois, où nous tuons quelques daims. — Arrivée au Lac des Iles. — Matonabbee *tombe malade. — Quelques réflexions à ce sujet. — Nous sommes rejoints par le reste des familles indiennes. — Départ du Lac des Iles. — Sa description. — Abondance de daims. — Rencontre d'un Indien étranger. — Changé notre course de l'Ouest Nord-Ouest à l'Ouest quart Sud-Ouest. — Traversé la rivière* Cathawhachaga *et les lacs* Cossed, Snow-Bird *et* Pike. *— Arrivée à une tente d'Indiens occupés à* traquer *des daims. — Description de leurs procédés. — Remarques sur cette chasse. — Rencontre de plusieurs partis d'Indiens; envoyé par l'un d'eux une lettre au Gouverneur du Fort. — Nous arrivons à* Thelewey-aza-yeth. *— Emploi de notre temps. — Fait*



1770. Novembre. *route au Nord Nord-Est et au Nord. — Arrivé à* Clowey. — *Une femme indienne en travail d'enfant. — Observations à ce sujet. — Usage pratiqué chez les Indiens du Nord en pareille circonstance.*

A MON arrivée au Fort, j'informai le Gouverneur de l'approche
28. de *Matonabbee*. Il arriva en effet le 28 Novembre. Malgré les périls et les contrariétés de toute espèce que j'avais rencontrés dans le cours de mes deux infructueuses entreprises, j'étais si loin d'être découragé, qu'au lieu d'attendre qu'on me proposât une troisième expédition, j'offris de moi-même mes services. Ils furent acceptés d'autant plus volontiers, qu'on pensait que l'expérience que j'avais acquise dans mes premiers voyages, et mon courage éprouvé par les difficultés, me rendaient encore plus digne de cette nouvelle expédition.

Matonabbee, à qui je rappelai sa promesse de me servir de guide, me dit qu'il était prêt à l'effectuer; et avec une liberté et une pureté d'expression assez rares parmi les Indiens, il me démontra, non seulement les vices de mes premiers plans de campagne, mais il m'exposa encore le sien. Ce plan, que j'agréai avec empressement, faisait honneur à sa pénétration et à son jugement. Les remarques qu'il contenait sur les diverses températures, les saisons et les lieux, prouvaient que *Matonabbee* était un grand observateur et un homme en même temps très-propre à préparer mes succès, ainsi qu'à lever les obstacles qui pourraient s'opposer à la réussite de mon voyage à travers cette affreuse partie du globe.

Matonabbee

Matonabbee ayant donc consenti à être mon guide, je commençai à tout préparer pour notre départ ; mais le Gouverneur, 1770. Décembre.
M. *Northon*, occupé dans ce moment à traiter avec un corps considérable d'Indiens, ne put me délivrer mes instructions que le
7 Décembre. Je crois devoir dire qu'il insista fortement pour que je 7.
me fisse encore accompagner de quelques-uns de nos Indiens chasseurs, ses compatriotes, (1) dont il regardait les services comme

(1) M. *Northon* était Indien, et naquit au Fort du Prince de Galles ; mais il avait résidé neuf ans en Angleterre, où, malgré les frais bornés de son éducation, il ne laissa pas que d'acquérir quelques connaissances en littérature. -- A son retour à la *Baie de Hudson*, il s'y livra à tous les vices affreux des Naturels, ses compatriotes. Il avait à son usage cinq ou six belles Indiennes, et malgré son penchant singulier pour le sexe, il employait jusqu'aux moyens les plus ridicules pour empêcher les Européens de se livrer au leur par quelque communication avec les femmes de la Baie. Sa partialité pour tout ce qui tenait à son pays allait jusqu'au point de lui faire témoigner plus d'égards à un chien de sa nation qu'au premier Officier de sa garnison. Il passait parmi ses malheureux et ignorants compatriotes pour un homme très-instruit en médecine, et il possédait une boîte de poison pour les personnes qui lui refuseraient leurs femmes ou leurs filles.

Avec toutes ces mauvaises qualités, jamais homme ne prêcha plus les bonnes mœurs, la vertu, et sur-tout la continence. C'était toujours sous les couleurs les plus odieuses qu'il représentait le penchant de ses compatriotes à la jalousie et à la vengeance, quand on entreprenait de séduire leurs femmes ou leurs filles. Ces exhortations, ces tableaux présentés par un homme d'une vertu reconnue auraient pu faire quelque impression salutaire ; mais on ne les écoutait qu'avec indignation de la part d'un violateur déclaré des lois divines et humaines ; on ne les regardait que comme le jargon hypocrite d'un débauché, qui voulait se réserver la jouissance exclusive des femmes.

1770. Décembre. indispensables pour moi ; mais le peu d'utilité que j'avais retiré des premiers dans mes voyages précédents me porta à refuser ceux-ci formellement. Ce refus piqua tellement M. *Northon*, que ni le temps, ni l'absence ne purent l'effacer de son souvenir ; et à mon retour il employa tous les moyens en son pouvoir pour me rendre la vie malheureuse. Mais je lui dois la justice de déclarer ici que son ressentiment contre moi ne lui fit omettre aucune des dispositions qui pouvaient contribuer à la réussite d'un voyage entrepris pour l'utilité publique. Je fus pourvu de munitions et de tous les autres articles demandés par *Matonabbee*. Je reçus aussi, comme

Ses appartements étaient non seulement commodes, mais encore élégants, et toujours remplis de jolies Indiennes. La nuit arrivée, il fermait toutes les portes et mettait les clefs sous son oreiller, de sorte que le lendemain matin, sa salle à manger, faute d'avoir été rappropriée, ressemblait exactement à une étable à cochons. Sa jalousie augmentant avec l'âge, il empoisonna un jour deux de ses femmes, qu'il soupçonnait d'accorder leurs faveurs à des jeunes gens. Il était connu généralement pour faire la contre-bande ; mais elle profita plus aux capitaines qu'à lui-même.

Il mourut d'une inflammation d'entrailles le 29 Décembre 1773. Quoique travaillé de douleurs affreuses, il conserva sa jalousie jusqu'à la fin ; car, quelques minutes avant que d'expirer, voyant un officier prendre la main d'une de ses femmes qui était assise auprès du feu, il lui cria d'une voix aussi forte que sa situation pouvait le lui permettre : « *Dieu me damne si je ne vous brûle pas la cervelle* » *quand je serai guéri !* » Il expira peu de minutes après dans des convulsions dont il est impossible de se faire une idée.

Je proteste que ce portrait que je viens de tracer du caractère et des mœurs de feu M. *Moyse Northon* est conforme à la plus exacte vérité.

précédemment, un petit assortiment de marchandises pour faire des présents aux Indiens des contrées éloignées. 1770. Décembre.

Voici les instructions qui me furent enfin délivrées :

Ordres et Instructions pour M. Samuel Hearne, *chargé d'une troisième expédition au Nord de la rivière de* Churchill, *à l'effet de rechercher un passage au Nord-Ouest, des Mines de cuivre ou tout autre objet de quelque utilité, soit pour la nation Britannique en général, soit pour la Compagnie de la Baie de Hudson en particulier.*

Délivrés en l'année 1770.

A M. SAMUEL HEARNE.

MONSIEUR,

» D'après l'offre que vous avez faite d'entreprendre une troisième
» expédition pour aller à la recherche de la rivière de la Mine
» de Cuivre, etc., nous avons engagé à votre service *Matonabbee*,
» Chef Indien, qui connaît les pays que vous vous proposez de
» parcourir, et qui a paru désirer de vous servir de guide. — La
» Compagnie ne possédant ici aucun instrument dont la construc-
» tion réponde à celle du *Quart de Cercle* que vous avez eu le
» malheur de perdre, nous avons donné ordre de vous en fournir
» un d'*Elton*, le seul que nous ayons pour des observations sur
» terre.

1770. Décembre. » Le chef *Matonabbee* et les Indiens de sa suite qu'il a choisis
» pour votre expédition, ont ordre de vous assister en tout, et de
» vous conduire à la rivière de la Mine de Cuivre, dont vous
» commencerez par déterminer la latitude et la longitude. Vous
» reconnaîtrez son cours, sa profondeur, la situation des Mines
» de cuivre, etc. Vos premières instructions du 6 Novembre 1769
» étant suffisamment étendues, nous vous renvoyons à chacune
» de leurs parties pour en faire la règle de votre conduite dans
» le cours de votre voyage.

» Pourvu ainsi que vos compagnons Indiens de tout ce que nous
» avons imaginé pouvoir vous être nécessaire, ou du moins des
» articles les plus utiles pour un voyage de la nature du vôtre,
» nous vous engageons à partir le plutôt qu'il vous sera possible.
» Nous comptons sur la promesse qui nous a été faite par votre
» guide, de prendre le plus grand soin de vous, et de vous râmener
» ici sain et sauf, et dans un court espace de temps.

» Je termine par les vœux les plus sincères pour votre santé et
» votre prospérité, ainsi que pour la réussite de votre expédition
» et votre prompt et heureux retour ici. Adieu. »

» *Signé*, MOYSE NORTHON, *Gouverneur.*

» Datés du Fort du Prince de Galles, le 7 Décembre 1770. »

7. Je me mis en route le 7 Décembre pour mon troisième voyage. Le temps, eu égard à la saison, fut très-doux pendant quelques jours. La maladie d'une des femmes de *Matonabbee* nous ayant

obligés de ralentir notre marche, nous ne pûmes arriver que le
13 à la rivière *Seal*, où deux Indiens et leurs femmes nous quit- 1770.
tèrent. La part du bagage qu'ils portaient, répartie entre le reste Décembre.
des Indiens, devint un surcroît de charge d'autant plus pénible 13.
pour ceux-ci, qu'ils avaient déjà l'embarras de tirer en traîneau la femme de *Matonabbee*.

Le gibier de toute espèce étant très-rare, et ignorant le temps qui s'écoulerait avant que nous pussions atteindre un endroit où il serait plus commun, mes Indiens hâtaient le pas autant que le poids du bagage et les autres circonstances pouvaient le leur
permettre. Nous arrivâmes le 16 à la rivière *Egg*, où *Matonabbee* 16.
et le reste de ma troupe avaient déposé quelques provisions en allant au Fort. Rendus au lieu où ils les croyaient parfaitement à l'abri des bêtes sauvages, ils eurent la mortification de trouver que quelques-uns de leurs compatriotes, qui venaient de trafiquer avec le Gouverneur, avaient enlevé une grande quantité de chaque article et quelques-uns de leurs outils les plus utiles. Cette perte leur fut d'autant plus sensible, qu'elle était accompagnée de celle de leurs munitions de chasse ; et d'un autre côté, ne s'attendant point à ce triste évènement, ils avaient négligé d'économiser le *gruau* et les autres provisions qu'on leur avait données au Fort, précaution qu'ils auraient eue probablement, s'ils n'avaient pas compté sur leur dépôt. Mes Indiens supportèrent cette perte avec la plus grande résignation; pas un ne manifesta le moindre ressentiment contre les auteurs du vol. Le seul effet que cet évènement produisit sur eux fut de leur faire doubler le pas, mesure qui leur paraissait

d'une telle importance, que pendant quelque temps nous mar-
1770. Décembre. châmes depuis le matin jusqu'au soir sans nous arrêter. — Mais la brièveté des jours, la pesanteur de nos fardeaux, et quelquefois les mauvais chemins, nous permettaient rarement de faire journellement plus de seize à dix-huit milles, et il y eut même des jours où nous ne les parcourûmes pas.

18. Le 18, en continuant de nous porter au *Nord-Ouest*, nous aperçûmes, dans une petite anse qui communique avec la rivière *Egg*, un grand nombre de traces de daims qui avaient traversé cette rivière quelques jours auparavant; nous ne distinguâmes pas de traces plus récentes. — Quelques Indiens nous avaient précédés et avaient tué plus de gibier qu'il ne leur en fallait, car nous trouvâmes dans l'endroit où ils avaient dressé leurs tentes d'excellents quartiers de bêtes, qui, quoique insuffisants pour plus d'un repas, nous firent le plus grand plaisir, d'après la détresse que nous éprouvions depuis quelques jours.

19. Le 19, nous dirigeâmes notre route au *Nord quart Nord-Ouest*. De l'anse dont je viens de parler, nous ne traversâmes jusqu'au 27 qu'un pays stérile et entièrement dépourvu de gibier. — Nous avions, il est vrai, atteint le 26 la tête des bois et découvert quelques daims, dont quatre furent tués par des Indiens de ma troupe; mais ils l'avaient été à une si grande distance du lieu où nous nous trouvions, qu'ils ne purent être apportés dans nos tentes
27. que le 27. Les Indiens me proposèrent alors de différer encore d'un jour notre départ, sous prétexte de réparer leurs traîneaux et leurs raquettes; mais comme ce soin ne les occupa que médiocrement,

et qu'ils employèrent la plus grande partie du temps à manger, je conclus que la faim seule les avait déterminés à me demander ce retard. Nous venions de faire un grand jeûne, puisque nous avions été réduits les trois derniers jours précédents à ne vivre que d'eau de neige. Nos marches forcées et le poids de nos charges avaient, d'un autre côté, contribué à épuiser nos forces. — J'avoue que je n'avais jamais si mal célébré la fête de Noël; et quand je réfléchissais à la profusion et à la délicatesse en même temps qui règnent ce jour-là sur toutes les tables de la chrétienté, je ne pouvais m'empêcher de désirer d'être encore en Europe, n'eût-ce été que pour assouvir ma faim du superflu de la cuisine de quelqu'une de mes connaissances. Mes Indiens heureusement n'avaient point perdu courage, et lorsque, après avoir traversé la contrée stérile que nous parcourions, quelques traces de daims se furent offertes à leurs regards, ils commencèrent à se flatter que nous n'éprouverions plus la même détresse du reste de l'hiver, et ils me donnèrent l'espoir de rencontrer bientôt beaucoup plus de gibier que nous n'en avions vu depuis notre départ du Fort.

1770. Décembre.

Nous nous remîmes en route le 28 de grand matin, et nous marchâmes à l'*Ouest* à travers des bois épais et mal venus, composés principalement de pins rabougris et de genèvriers nains, entremêlés çà et là, sur-tout au bord des étangs, de petits buissons, de saules. Quelques peupliers peu élevés se montraient parmi les rochers et sur les flancs des hauteurs. 28.

Nous arrivâmes le 30 dans la partie orientale du *Lac des Iles*, où les Indiens tuèrent deux gros daims mâles; mais la saison du 30.

rut étant nouvellement écoulée, leur chair ne fut mangeable que
1770. pour ceux qui n'avaient pas d'autres provisions. *Matonabbee* se
Décembre. trouva très-incommodé dans la soirée, et je jugeai, par la nature de ses plaintes, que son mal provenait de l'énorme quantité de viande qu'il avait mangée depuis le 27, époque où il avait cessé de se bien porter. Ces indispositions sont très-communes parmi les Indiens lorsqu'ils se livrent à leur voracité, et il n'en est pas un alors qui ne mange autant que six hommes d'un bon appétit; mais ils ne veulent jamais convenir qu'on puisse être malade par intempérance, et ils disent pour raison que le dernier des êtres créés sait quand sa faim est appaisée et ne va jamais au-delà. Cette assertion, démentie par l'expérience, n'est mise en avant par eux que pour étayer un raisonnement absurde; car il n'est pas un Indien, soit du Nord, soit du Sud, qui ne sache très-bien que l'ours noir qui, par sa grosseur et la délicatesse de sa chair, peut passer pour un animal respectable, connaît si peu quand sa faim est satisfaite, que l'été, lorsque les fruits sont mûrs, il en avale une telle quantité, que souvent, ou plutôt chaque fois, il est obligé d'en rendre une partie faute de pouvoir tout digérer, après quoi il se remet à manger comme à son ordinaire.

Malgré ces exemples de voracité de la part des Indiens du Nord, ils savent néanmoins supporter la faim avec une résignation qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter, ainsi que l'observe très-bien M. *Ellis* en parlant des Indiens du Sud. J'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer que ceux du Nord, après avoir jeûné trois ou quatre jours de suite, étaient aussi gais et aussi dispos que s'ils

se

se fussent imposé eux-mêmes cette abstinence. Quoique exténués par la faim, ils s'interrogeaient et se plaisantaient mutuellement 1770. sur leurs dispositions amoureuses. Ces traits de courage servaient Décembre. puissamment à fortifier le mien, qui, je dois l'avouer, m'eût abandonné dans ces occasions, si les Indiens avaient témoigné quelque découragement.

Nous nous remîmes en route de bonne heure dans la matinée du 31, et nous parcourûmes environ quatorze milles à l'*Ouest* sur 31. le *Lac des Iles*, où nous établîmes nos tentes pour la nuit. L'indisposition de *Matonabbee* avait augmenté au point que nous 1771. Janvier. fûmes obligés de le tirer en traîneau toute la journée. Ses forces 1. lui permirent heureusement de marcher le lendemain. Nous partîmes, dirigeant notre route à l'*Ouest* et à l'*Ouest quart Nord-Ouest*. Après avoir fait environ seize milles sur le *Lac*, nous arrivâmes à deux tentes où le reste des femmes et des enfants de mes guides nous attendait. Leur nombre pouvait s'élever au-dessus de vingt, non compris deux hommes. Ceux-ci n'avaient ni fusils, ni munitions. Leur seule ressource pour fournir à leur subsistance, ainsi qu'à celle des femmes, consistait à attraper du poisson ou des lapins. Ces derniers étaient rares; mais le poisson abondait et se prenait facilement avec le filet ou l'hameçon. Les poissons pris avec le filet étaient des *tittemegs*, des brochets et des barbeaux; l'hameçon rapportait des truites, des brochets, des *burbuts*, et une espèce de petit poisson à qui les Anglais donnent improprement le nom de tanche. Les Indiens du Sud l'appèlent *toothed tittemeg*, et les Indiens du Nord *saint eah*. Ce poisson est très-délicat. Il

a presque la fermeté de la perche, et est en général très-gras. Sa
1771. longueur excède rarement un pied. Il ressemble beaucoup par la
Janvier. forme à un *gurnard*, excepté qu'il porte sur le dos une grande et large nageoire, qui ne diffère de celle de la perche qu'en ce qu'elle n'est pas armée de pointes semblables. Ses écailles sont larges et d'un brun de suie. On le préfère bouilli ou grillé avec ses écailles; mais sa peau n'est pas bonne à manger.

3. Le capitaine *Matonabbee* et un autre Indien se trouvant trop indisposés pour nous suivre, nous nous arrêtâmes toute la journée du 2 Janvier. Nous partîmes le 3 de grand matin, et parcourûmes sept milles environ au *Nord-Ouest*, dont cinq sur le Lac dont j'ai fait mention plus haut. Après que mes Indiens eurent tué deux daims, nous fîmes halte pour la nuit.

Le milieu du *Lac des Iles* est par la latitude de 60^{d}, 45^{l} Nord, et le 102e dégré, 25^{l} de longitude à l'Ouest de Londres. Ce lac peut avoir trente-cinq milles de large dans la partie que nous traversâmes; mais son étendue est beaucoup plus considérable du Nord-Est au Sud-Ouest. Il est si rempli d'îles voisines les unes des autres, qu'on le prendrait pour un assemblage de rivières et de canaux. La grande quantité de beaux poissons qu'on y pêche au commencement de l'hiver le rend célèbre parmi les Naturels du pays. Ses bords sont habités en général par les familles des Indiens du Nord qui viènent trafiquer au Fort du Prince de Galles en Octobre et Novembre. Elles y attendent leur retour, fort tranquilles sur leur subsistance, ne fussent-elles pas même approvisionnées de fusils ni de munitions. Le Lac est abondamment fourni d'eau par

plusieurs petites rivières qui y coulent à son extrémité Sud-Ouest, et il se décharge par le moyen d'autres rivières de la même grandeur, dont le cours se dirige au Nord-Est. La principale se nomme *Nemace-a-seepee-a-sisk*, ou la petite rivière poissonneuse. Une grande partie des îles, ainsi que la terre environnant le Lac, sont couvertes de bois taillis, formés principalement de pins, et entremêlés dans quelques endroits de mélèses et de petits bouleaux. Le sol, comme celui qui gît au Nord de la rivière *Seal*, est montagneux et plein de rochers, et quoiqu'aucune des montagnes ne soit bien élevée, il croît à peine quelques arbres sur leurs sommets, qui, en général, se présentent couverts de neige, au-dessus des bois existants dans les vallées ou répandus aux environs. 1771. Janvier.

Après avoir quitté le *Lac des Iles*, nous suivîmes notre ancienne route entre l'*Ouest* et le *Nord-Ouest*, et nous bornâmes notre marche à huit ou neuf milles par jour. Nous avions éprouvé une grande rareté de provisions de toute espèce jusqu'au 16, lorsque 16.
les Indiens tuèrent douze daims. Cet heureux incident nous engagea à nous arrêter quoiqu'il fût encore de bonne heure. Voyant qu'il y avait beaucoup de daims dans le voisinage de notre petit camp, nous convînmes tous d'y passer quelques jours pour faire sécher un peu de gibier et le réduire en poudre, de manière à le rendre plus portatif.

Nous abattîmes nos tentes le 22, et nous dirigeâmes notre course
au quart *Nord-Ouest*, emportant avec nous une assez grande 22.
quantité de provisions toutes préparées. Nous rencontrâmes dans l'après-dîner un Indien étranger, aux soins duquel *Matonabbee* avait

14.

confié une de ses femmes. Après avoir fumé quelques pipes avec
1771. ses amis, ce qui dura environ une heure, il retourna à sa tente, peu
Janvier. éloignée probablement de l'endroit où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, car la femme de *Matonabbee* et deux de ses enfants qui l'accompagnaient, nous joignirent le lendemain matin avant que nous eussions levé nos tentes et fait nos autres préparatifs de départ. C'était, avec leur conducteur, les premiers étrangers qui se fussent offerts à nos regards depuis que nous avions quitté le Fort, quoique nous eussions déjà parcouru plusieurs centaines de milles; preuve certaine que cette partie du pays est peu habitée. Je tiens d'ailleurs des Naturels, et j'ai vérifié par moi-même qu'il existe dans cette section du globe de grandes portions de terre incapables de fournir à la subsistance, non seulement de ceux qui voudraient s'y établir dans quelque saison de l'année que ce fût, mais même des voyageurs qui ne font que les traverser. Il est vrai que parmi les rivières et les lacs qu'elles renferment, il s'en trouve peu qui soient entièrement dépourvus de poisson; mais la crainte de ne pouvoir s'y approvisionner suffisamment pour quelque temps, fait que les Indiens ne se reposent pas uniquement sur cette ressource, d'autant plus qu'ils ont l'exemple d'un grand nombre de leurs compatriotes morts de faim pour y avoir trop compté.

23. Les daims se montrèrent en telle quantité le 23, que mes Indiens conçurent l'espoir que si la saison se comportait comme à l'ordinaire, nous ne manquerions point de provisions pendant le reste de l'hiver, l'expérience leur ayant d'ailleurs appris que les daims

étaient fort abondants dans la direction que nous nous proposions de suivre. 1771. Février.

Nous continuâmes notre route le 3 de Février à l'*Ouest quart Nord-Ouest* et à l'*Ouest Nord-Ouest*, et nous rangeâmes d'assez près la tête des bois pour appercevoir au *Nord-Ouest* les terreins stériles. Les bois tournant à l'*Ouest*, nous fûmes obligés de marcher à l'*Ouest quart Sud-Ouest* pour nous maintenir dans leur voisinage, ainsi que dans celui des daims. Nous rencontrâmes chemin faisant plusieurs Indiens étrangers, dont quelques-uns se joignirent à nous, tandis que le reste prit différentes routes. 3.

Nous traversâmes le 6 le principal bras de la rivière de *Cathawhachaga*, qui, dans cette partie, peut avoir trois quarts de mille de large. Après avoir marché environ trois milles plus loin, nous arrivâmes sur les bords de *Cossed-whoie* ou *Lac des Perdrix*. Comme le jour était très-avancé et l'air excessivement froid, nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit. 6.

Nous repartîmes le lendemain de bonne heure et par un temps très-clair. Nous traversâmes le lac, dont la largeur, dans l'endroit de notre passage, est d'environ quatorze milles. Elle est beaucoup plus considérable du Sud Sud-Ouest au Nord Nord-Est. Je ne saurais exprimer l'intensité du froid que nous éprouvâmes dans le cours de la journée. La célérité avec laquelle nous traversâmes le lac est presqu'incroyable ; car, à l'exception de quelques-unes des femmes qui étaient pesamment chargées, nous ne mîmes pas deux heures à faire ce trajet. La plûpart des Indiens étaient à demi gelés ; mais aucun d'entr'eux ne fut aussi maltraité qu'une des femmes 7.

1771. Février. de *Matonabbee*. Le froid saisit tellement la partie inférieure de son corps, que lorsque la chaleur commença à y renaître, il s'y forma des ampoules aussi larges que des vessies de moutons. Les douleurs que la malheureuse éprouva dans cette circonstance furent beaucoup augmentées par les rires et les plaisanteries des Indiens, qui lui disaient que cet évènement était une conséquence naturelle de son affectation à porter ses vêtements courts. Je dois convenir que je n'étais pas du nombre de ceux qui la plaignaient; car je trouvais qu'elle s'occupait trop de faire voir un joli pied et une jambe fine. En effet, elle n'était couverte que jusqu'aux genoux, costume qui, abstraction faite des lois de la décence peu connues dans ces pays, ne s'alliait guère avec la rigueur du froid dans une aussi haute latitude Nord. Je ne doute pas que les rires des Indiens ne provinssent de la même réflexion.

Lorsque nous eûmes atteint le bord occidental du *Lac des Perdrix*, nous continuâmes de marcher pendant plusieurs jours vers l'*Ouest quart Sud-Ouest* et l'*Ouest Sud-Ouest*. Les daims devinrent si communs, et mes Indiens en tuaient une si grande quantité, que malgré que nous fissions fréquemment des haltes de trois, quatre et cinq jours de suite, pour consommer le produit de nos chasses, nous étions obligés d'abandonner en partant une grande quantité d'excellentes viandes, faute de pouvoir les emporter. Cette conduite ne doit point étonner de la part d'un peuple dont la vie errante et les opinions concourent à lui faire envisager tous les évènements comme dépendants du hazard. Imprévoyant de sa nature, et incertain s'il repassera jamais dans les mêmes endroits, l'Indien

fait main-basse sur tout ce qu'il rencontre, laissant aux voyageurs qui le suivront à se pourvoir comme ils pourront. 1771.

Nous traversâmes le 21 *Whole-Ked whoie* ou *la rivière de l'Oiseau de neige*. Février. 21. Sa largeur, dans la partie de notre route, peut comporter douze à treize milles; mais elle est beaucoup plus considérable du Nord au Sud. Comme les daims se montraient en aussi grand nombre que les jours précédents, nous sacrifiâmes beaucoup de temps à les chasser et à les manger. Il est vrai que, d'après l'avis de *Matonabbee*, nous n'avions rien de mieux à faire; car, selon lui, la saison s'opposait entièrement à ce que nous marchassions en ligne directe vers la *rivière de la Mine de Cuivre*. Il m'ajouta que lorsque le Printemps serait arrivé, et que le daim commencerait à gagner les terres stériles, il répondait, par la route qu'il me ferait prendre, de me conduire en peu de temps à cette rivière.

Nous nous arrêtâmes le 2 de Mars sur les bords de *Whool-dyah'd whoie* ou *du Lac des Brochets*, Mars. 2. à peu de distance de la rivière *Doo-baunt whoie*. Nous avions commencé le jour suivant à le traverser, 3. lorsqu'après une course de sept milles nous rencontrâmes une grande tente d'Indiens du Nord qui l'habitaient depuis le commencement de l'Hiver, et y vivaient dans l'abondance, au moyen des daims qu'ils traquaient. Voici le procédé que les Indiens employent pour cette chasse.

Lorsqu'ils veulent traquer le daim, ils commencent par rechercher le sentier le plus nouvellement battu par un certain nombre de ces animaux. Ils choisissent de préférence les sentiers qui traversent un lac, une grande rivière, ou une plaine inculte; mais

1771. Mars. sur-tout ceux qui avoisinent un bouquet de bois, afin d'en extraire les matériaux nécessaires à la construction de leurs traques. Ces traques consistent en une forte clôture de palissades sans aucune régularité, et de l'étendue qu'il plaît aux chasseurs de leur donner. J'en ai vu quelques-unes qui n'avaient pas moins d'un mille de circonférence, et j'ai appris qu'il s'en faisait d'autres plus considérables. L'entrée n'a pas plus de largeur que celle d'une porte ordinaire, et l'intérieur est si entrecoupé de petits chemins, qu'on le prendrait pour un labyrinthe. On tend à l'ouverture de chacun de ces sentiers un piège, pratiqué avec des courroies de peaux de daims fortement tressées. On attache l'un des bouts à un arbre voisin, et dans le cas où il ne s'en trouve pas d'assez fort, on y substitue un pieu fixé en terre, et assez solide pour que le daim ne puisse pas l'arracher avant que de s'être pris parmi les bois, dont on a la précaution de ne couper que ceux jugés nécessaires pour les palissades.

L'enceinte formée, on enfonce une rangée de pieus dans la neige et de chaque côté de la porte d'entrée. Ces pieus s'étendent le long des parties extérieures du lac, de la rivière ou de la plaine, et on a soin de les tenir assez élevés pour que les daims puissent les remarquer. On les place ordinairement à la distance de quinze ou vingt verges les uns des autres, et de manière à représenter entre eux les deux côtés d'un long angle aigu, qui s'élargit à mesure que les pieus s'éloignent de la porte de l'enceinte, éloignement porté quelquefois jusqu'à deux ou trois milles. La route du daim se trouve alors nécessairement au milieu des deux rangées de pieus.

Les Indiens occupés à cette chasse choisissent toujours pour l'emplacement

l'emplacement de leur tente un site qui domine le sentier principal. Lorsqu'ils y découvrent un daim, hommes, femmes et enfants se glissent le long du lac ou de la rivière, à la faveur des bois. Parvenus près de l'animal, ils se montrent alors à découvert, et marchent vers l'enceinte en formant un croissant. Le pauvre daim se voyant poursuivi, et prenant les deux rangées de pieus pour une double haie de chasseurs placés là à l'effet de l'empêcher de s'échapper par l'un des côtés, s'élance dans le sentier du milieu et le parcourt jusqu'à ce qu'il pénètre dans l'enceinte. Les Indiens s'empressent alors de boucher l'entrée avec des branches d'arbres, qu'ils ont eu soin de couper et qu'ils tiènent à la main. L'animal ainsi renfermé, les femmes et les enfants montent la garde autour de l'enceinte, pour veiller à ce que le daim ne fasse brèche ou ne saute par dessus les palissades. Pendant ce temps les hommes s'occupent à le tuer s'il est pris dans l'un des pièges, ou à le poursuivre à coups de flèches s'il est encore libre.

1771. Mars.

Cette chasse, si on peut lui donner ce nom, est quelquefois si heureuse, qu'elle suffit à nourrir tout un Hiver des familles entières, dispensées par-là de se déplacer plus d'une ou deux fois dans cette saison. A l'arrivée du Printemps, les daims et les Indiens se portent simultanément à l'Est, sur les terreins stériles, ainsi désignés dans ces contrées, parce qu'ils ne produisent ni arbres, ni arbustes d'aucune espèce. On n'y rencontre que de la mousse et une herbe très-courte. Cette facilité qu'ont les Indiens à se procurer des subsistances dans la saison la plus rigoureuse de l'année, est une ressource inappréciable pour les infirmes et les vieillards; mais elle

1771. Mars.

a l'inconvénient d'habituer à l'inaction ceux qui sont jeunes et se portent bien; et comme cette partie du Nord est presqu'entièrement dépourvue d'animaux à fourrure, les Indiens, accoutumés à la paresse par cette manière facile de pourvoir à leur existence, ne recherchent et ne possèdent aucun objet de traite. Ceux, au contraire, qui s'approvisionnent moins aisément, travaillent généralement à rassembler dans l'Hiver un assez grand nombre de fourrures pour les échanger contre des munitions et d'autres marchandises de l'Europe, qui les mettent dans le cas de subsister le reste de l'année. Ce sont ces hommes industrieux qui enrichissent la Compagnie de la *Baie de Hudson*, comme ce sont eux qui procurent au commerce de *Churchill* la plus grande partie de ses fourrures. Mais rien ne prouve autant, suivant moi, la triste destinée à laquelle l'homme est condamné ici-bas, que la conduite des malheureux habitants de cette partie du globe. A l'exception des vieillards et des infirmes, des femmes et des enfants, et de quelques Indiens moins entreprenants que les autres, le reste répugne à habiter ces contrées, qui leur présentent d'elles-mêmes la nourriture et le vêtement, parce qu'ils n'y rencontrent point d'animaux dont la fourrure ait quelque valeur. Que gagnent cependant les plus industrieux d'entre eux à ce surcroît de peines et de fatigues? Les besoins réels de ce peuple sont en petit nombre et peuvent être aisément satisfaits. Une hache, un ciseau pour fendre la glace, une lime et un couteau, suffisent, avec un peu d'industrie, pour les faire vivre commodément. Les Indiens qui désirent au-delà sont toujours les plus malheureux, et se mettent, par ce moyen, dans la dépendance de ceux qui bornent toute leur ambition à se procurer

le simple nécessaire. Il est vrai que les premiers se croyent dédommagés de cette espèce de servitude par les égards qu'on leur témoigne à la Factorerie; mais ils courent aussi souvent risque de mourir de faim, soit en allant, soit en revenant, et le produit de la vente des fourrures dont l'acquisition leur a coûté une année de travaux, suffit à peine ordinairement pour les faire subsister l'année suivante, et leur faciliter les moyens de s'approvisionner de nouvelles fourrures, tandis que les derniers, qu'ils affectent de mépriser pour leur inaction, vivent généralement dans un état d'aisance, exempts de troubles et de périls, et conséquemment plus heureux et plus indépendants. Il faut convenir aussi qu'ils possèdent un plus grand dégré de philosophie, puisqu'ils s'abstiènent de courir après ce qu'ils peuvent se procurer sans peine. Le daim qu'ils tuent leur fournit de quoi se nourrir et se vêtir suivant la saison, et il serait en vérité bien malheureux qu'ils ne rassemblassent pas au bout de deux ou trois ans assez de fourrures pour acquérir une hache et les autres instruments tranchants qui leur sont nécessaires. Au surplus, les Indiens qui négligent de se procurer des fourrures ont, en général, la facilité de pourvoir à ce qui leur manque, par des échanges de provisions et de peaux travaillées, avec ceux de leurs compatriotes qui sont plus industrieux.

1771. Mars.

Il est, sans contredit, du devoir de chacun des serviteurs de la Compagnie d'encourager l'esprit d'industrie parmi les Indiens, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour les amener à apporter des fourrures et autres objets de traite, sous l'assurance de recevoir un bon prix et d'être payés comptant de tout ce qu'ils

1771. Mars. apporteront au Fort. Ce devoir, je puis le dire, a fait constamment le sujet de toute mon attention; mais je suis obligé en même temps de déclarer que les pauvres Indiens ne retirent aucun bénéfice réel de ce commerce, étant prouvé, par le fait, que ceux d'entre eux qui n'ont aucun rapport avec les Factoreries sont aussi les plus heureux. Comme l'unique but de ceux-ci est de se procurer une subsistance facile et assurée, ils s'en tiènent à l'expédient le plus abrégé pour y parvenir, qui est de suivre le daim dans ses différentes émigrations. Ils se trouvent par-là rarement exposés à souffrir de la famine, dont les Indiens qui font annuellement la traite, n'éprouvent que trop fréquemment les horreurs. Il est vrai que parmi ce peuple, dont je décris ici les usages, il est peu d'individus qui n'ayent visité, au moins une fois dans leur vie, le Fort du Prince de Galles; mais les obstacles et les dangers éprouvés par la plûpart d'entre eux dans ce voyage, laissent une telle impression dans leur esprit, que rien ne peut les engager à retourner à la Factorerie. Au reste, il n'est point de l'intérêt de la Compagnie que ces visites se répètent au-delà d'une fois tous les deux ou trois ans, les Indiens exigeant chaque fois autant d'instruments de fer qu'on en donne ordinairement pour trois ou quatre peaux de castors, sans compter qu'ils dérobent, trafic faisant, pour trois fois la valeur des fourrures qu'ils apportent. Il importerait donc à la Compagnie que les traiteurs qui se rendent tous les ans au Fort rassemblassent toutes ces petites quantités de fourrures pour venir les vendre en leur nom, au lieu d'attirer ces bandes de voleurs, dont les fourrures défrayent à peine des vivres qu'ils consomment pendant leur séjour à la Factorerie.

J'ai souvent entendu observer que les Indiens occupés à traquer le daim recueillaient, dans le cours d'un hiver, assez de peaux 1771. Mars.
pour fournir un nombre considérable d'acheteurs ; mais il est de fait, quoique ceux-ci l'ignorent, que les peaux de daims dans cette saison ont peu ou point de valeur, tant à cause de leur peu d'épaisseur, que parce qu'elles sont pleines de petits insectes. Mais fussent-elles d'une qualité moins inférieure, la grande distance qui se trouve entre les établissements de ces Indiens chasseurs et les Factoreries de la Compagnie, présente une barrière insurmontable aux Naturels du pays qui font le trafic de ces peaux. La même observation peut s'appliquer à tous les autres Indiens du Nord, dont le commerce annuel consiste uniquement en venaison. La difficulté des communications par terre dans l'hiver, et par eau dans l'été, s'oppose à ce qu'ils apportent beaucoup de peaux de daims au marché, quoique la Compagnie ne leur épargne point les encouragements.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une nuit avec les Indiens que nous avions rencontrés sur le lac *Pike*, et nous nous remîmes en route dans la matinée du 4, pour achever de traverser ce lac. Mais 4.
quoique le temps fût beau et que le lac n'eût pas plus de vingt-sept milles de large dans l'endroit où nous le traversâmes, les Indiens perdirent un temps si considérable au jeu ; que nous ne pûmes arriver que le 7 à son extrémité occidentale. Pendant tout le temps 7.
que nous mîmes à le traverser, nous trouvâmes un abri chaque nuit sur des pointes de terre ou sur des îles. Le 8, nous fîmes 8.
une légère halte à l'*Est Nord-Est* de la hauteur de *Black Bear*,

(l'Ours noir) où les Indiens tuèrent deux daims, les premiers que
1771. Mars. nous eussions apperçus depuis dix jours, pendant lesquels heureusement nous n'avions éprouvé aucun besoin, nous trouvant
9. pourvus abondamment de viandes séchées et de graisse. Le 9, nous marchâmes à l'*Ouest*, et bientôt nous découvrîmes des troupeaux de daims aussi nombreux que ceux que nous avions rencontrés jusque-là, découverte qui ne fit qu'améliorer notre situation. D'un autre côté, à mesure que nous approchions du printemps, la rigueur de l'hiver diminuait naturellement, et nous jouissions par intervalles d'un temps très-doux, quoique jamais assez chaud pour opérer un dégel, si ce n'est dans les endroits exposés au Midi et garantis des vents froids.

19. En reprenant le 19 notre route à l'*Ouest* et à l'*Ouest quart Sud*, nous distinguâmes plusieurs sentiers frayés, et après avoir suivi le principal, nous arrivâmes le soir à cinq tentes d'Indiens du Nord, qui y avaient résidé une grande partie de l'hiver pour traquer le daim. Il paraissait que l'emplacement, à l'instar de beaucoup d'autres, avait servi plus d'une fois au même usage; car on ne saurait se figurer la quantité de bois de chauffage et
20. de construction qu'on avait abattu. Le temps devint si mauvais avant le jour, et la tempête augmenta avec une telle violence, que nous ne pûmes nous mettre en route de plusieurs jours. Apprenant que quelques-uns des Indiens que nous avions trouvés dans les tentes comptaient se rendre l'été suivant au Fort du Prince de Galles, je profitai de cette occasion pour écrire au Gouverneur de ce Fort, conformément à la teneur de mes instructions. Comme

le temps que nous éprouvions s'opposait à ce que je fisse quelques observations, j'estimai, d'après une évaluation des distances que nous avions parcourues depuis mes dernières, que notre latitude était de 61 d, 30 l Nord, et notre longitude d'environ 19 d, 60 l à l'*Ouest* de la rivière de *Churchill*. Cette remarque, ainsi que quelques détails sur la manière dont les Indiens se comportaient envers moi, et un exposé de mon opinion concernant la réussite de mon entreprise, formaient le contenu de ma lettre. 1771. Mars.

Le temps devenu beau et modéré nous permit de continuer notre voyage. Le jour suivant, ainsi que le 26, nous rencontrâmes plusieurs tentes d'Indiens du Nord, occupés, comme les précédents, à traquer des daims. Quelques-uns d'entre eux, mécontents de leur peu de succès, et qui avaient des parents ou des amis parmi nous, se joignirent à notre troupe et nous accompagnèrent à l'*Ouest*. Quoique les daims ne gardassent plus entr'eux un ordre assez régulier de marche pour permettre aux Indiens de les traquer, ils se présentaient cependant dans leur dispersion en nombre si considérable, que mes compagnons en tuaient avec leurs fusils autant qu'ils voulaient. 23. 26.

Nous nous dirigeâmes encore à l'*Ouest* et l'*Ouest quart Sud*, et nous atteignîmes le 8 un petit lac nommé *Thelewey-aza-yeth*. Je n'ai pu savoir pourquoi on lui a donné ce nom, car *Thelewey-aza-yeth* signifie *l'éminence du petit Poisson*, probablement à cause d'une grande élévation située sur une longue pointe de terre qui se trouve près l'extrémité occidentale du lac. Nous établîmes Avril. 8.

nos tentes sur une île, et les Indiens remarquant que les daims
1771. Avril. y étaient très-nombreux, se décidèrent à y séjourner quelque temps, afin de nous approvisionner; car ils savaient que dans cette saison de l'année les daims se retiraient vers les terres stériles, et nous proposant de marcher directement au Nord, il était incertain que nous en rencontrassions désormais. Comme plusieurs Indiens s'étaient joints à nous pendant l'hiver, nos tentes s'élevaient alors à sept, et le nombre des personnes qui les remplissaient à soixante et dix.

D'après la résolution des Indiens, nous restâmes dix jours à *Thelewey-aza-yeth.* Mes compagnons s'occupèrent pendant ce temps, lorsqu'ils ne chassaient pas, à préparer des pieus de bouleau d'environ un pouce et quart d'épaisseur, et de sept à huit pieds de long. Ces pieus servent pour les tentes l'été, quand on traverse les terres stériles, et aux approches de l'automne, on les convertit en raquettes pour l'hiver. Mes Indiens s'occupèrent aussi à rassembler des écorces de bouleau et tout le bois nécessaire pour construire des canots; mais comme ils ne devaient être mis en chantier qu'à notre arrivée à *Clowey*, éloigné encore de plusieurs milles, on dégrossit d'avance le bois pour le rendre plus susceptible de transport.

Quant à moi, mon travail se réduisait à faire des observations pour déterminer la latitude, à rédiger mon Journal et ma Carte. Je trouvai que la latitude du lieu où nos tentes étaient fixées correspondait à 61 d, 30 l Nord, et sa longitude à 19 d à l'*Ouest* du Fort du Prince de Galles.

Munis

Munis d'une bonne quantité de provisions sèches et des matériaux nécessaires pour construire des canots, matériaux dont la plus grande partie était déjà travaillée, nous nous mîmes en route le 18, et après avoir parcouru neuf à dix milles au *Nord Nord-Ouest*, nous arrivâmes à une tente d'Indiens du Nord, établie sur le côté septentrional de la rivière *Thelewey-aza*. *Matonabbee* fit l'acquisition d'une nouvelle femme parmi ces Indiens, de sorte qu'il se trouvait n'en avoir pas moins de sept, qui toutes avaient l'air de bons grenadiers. Il s'enorgueillissait lui-même de la taille et de la force de ses femmes, répétant souvent qu'on en trouverait peu qui fussent susceptibles de porter ou de tirer d'aussi lourds fardeaux, et que, malgré qu'elles eussent des formes très-mâles, il les préférait cependant à celles qui joignaient à des traits plus délicats, une taille moins élevée. Dans un pays comme celui-ci, où la force du corps, qu'exigent des travaux excessifs, est la première chose que l'on recherche dans les unions, et où les plus doux plaisirs de la vie conjugale ne sont considérés que comme des objets secondaires, ce choix de *Matonabbee* paraît sans doute plausible; mais si tous les Indiens partageaient son goût, que deviendraient la plûpart des femmes de ces contrées, qui, en général, sont petites, et dont un grand nombre présente une complexion très-délicate, sans néanmoins avoir des traits bien réguliers, et un vrai caractère de beauté? A envisager ces Indiennes en général, je ne connais point de nations où les femmes soient plus dépourvues de beauté, quoiqu'il s'en trouve cependant parmi les premières quelques-unes d'assez jolies lorsqu'elles sont jeunes; mais les soins domestiques, joints à des travaux continuels et pénibles, leur

1771.
Avril.

18.

enlèvent tous leurs agréments avant trente ans, et les autres, à cet âge, sont de parfaits antidotes contre l'amour et la galanterie. Heureusement pour ces Indiennes, elles n'en paraissent pas moins belles aux yeux de leurs maris; ce qui prouve qu'il n'y a aucune règle fixe pour juger de la beauté. Demandez à un Indien du Nord en quoi elle consiste? il vous répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, trois ou quatre traits noirs à travers chacune d'elles, un front bas, un grand menton, un nez gros et recourbé, une peau basanée, et une gorge pendante, constituent la véritable beauté. Ces agréments augmentent bien de prix aux yeux des Indiens, lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter un poids de cent douze à cent quarante livres en été, ou d'en tirer un plus lourd en hiver; et c'est à quoi se réduisent, en général, les occupations des femmes Indiennes. Quant à leur résignation, elle leur coûte peu de sacrifices; car les hommes se comportent vis-à-vis d'elles avec cette bienveillance qui accompagne les caractères les plus doux et les plus obligeants; ainsi, la complaisance du mari tend à tempérer pour la femme l'austérité de ses devoirs. En général, les Indiens tiènent leurs femmes à une grande distance d'eux, et on peut juger de l'opinion qu'ils en ont par l'usage où ils sont de s'en faire servir à table, ce qui paraîtrait très-humiliant à une femme d'Europe, quoique, chez ces Indiens, ce service soit une marque de distinction pour celles qui le remplissent. J'observerai encore que lorsque les hommes ont tué quelque bête-fauve, ce sont toujours les femmes qui sont chargées de l'apporter à la tente, de l'ouvrir, de la dépecer, d'en faire sécher

1771. Avril.

les chairs et de les réduire en poudre, etc. Faut-il préparer quelque mêts, ce sont encore les femmes qui le font cuire, et lorsqu'il est 1771. Avril.
prêt, les femmes et les filles des plus grands Capitaines du pays ne sont servies qu'après que tous les hommes, même ceux attachés en qualité de domestiques, ont pris ce qui leur convient; et il arrive souvent dans les temps de disette qu'il ne reste rien pour les femmes. Il est probable néanmoins que celles-ci mettent quelque chose en réserve; mais elles doivent le faire avec beaucoup de précaution, car de resserrer des provisions serait réputé, en pareille circonstance, un crime d'état, et exposerait ces femmes à de très-mauvais traitements. Si ces soustractions avaient lieu de la part d'une femme qui n'aurait aucune excuse, comme celle de la jeunesse ou de l'inexpérience, elle resterait entachée dans l'esprit des hommes, et peu d'entr'eux voudraient la choisir pour femme.

La quantité de jeunes bois de bouleaux qui se trouvaient sur les bords de la rivière de *Thelewey-aza*, nous engagea à y passer quelques jours, pour finir de nous approvisionner des matériaux nécessaires, soit pour la construction de nos canots, soit pour nos autres besoins dans notre excursion l'été à travers les plaines stériles.
Le 20, *Matonabbee* fit prendre les devants à l'un de ses frères et 20.
à quelques autres Indiens, munis d'écorces de bouleaux et de bois déjà dégrossis, avec ordre de se rendre à un petit lac appelé *Clowey*, et situé dans le voisinage des terres stériles. Il leur enjoignit en même temps de travailler en toute diligence à la construction de quelques canots, afin qu'ils puissent être prêts pour notre arrivée.

16,

1771. Avril.

Ayant achevé de préparer la quantité de bois jugée nécessaire par les Indiens, et ayant augmenté notre provision de viandes sèches et de graisse, nous fixâmes le 21 pour le jour de notre départ; mais une des femmes se trouvant surprise par les douleurs de l'enfantement, accident assez rare parmi les Indiennes, nous fûmes obligés de rester deux jours de plus. Aussi-tôt que cette pauvre femme fut délivrée, ce qui ne lui arriva qu'après avoir souffert pendant près de cinquante-deux heures tout ce qu'on éprouve en pareil cas, le signal du départ fut donné, et la malheureuse créature, prenant son enfant sur son dos, se mit en marche avec le reste de la troupe. Quoique l'un de nous se fût chargé par humanité de tirer son traîneau pendant l'espace d'un jour seulement, elle était encore obligée de porter, outre son enfant, un fardeau considérable, enfonçant quelquefois dans l'eau et dans la neige jusqu'aux genoux. Ses regards, indépendamment de ses gémissements, témoignaient assez tout ce qu'elle souffrait, et quoique j'eusse de l'aversion pour cette femme, sa position fit une telle impression sur moi, que je crois n'avoir jamais éprouvé plus d'intérêt pour aucune personne de son sexe. Ses plaintes me déchiraient le cœur, et me rendaient d'autant plus malheureux, qu'il n'était pas en mon pouvoir de la soulager.

Lorsqu'une Indienne du Nord est en mal d'enfant, on dresse pour elle une petite tente, à une distance qui ne permette pas à ses cris d'arriver jusqu'aux autres tentes. Elle est visitée continuellement par les personnes de son sexe; mais, à l'exception des petits garçons à la mamelle, nul homme n'a accès auprès d'elle. Il est

bien affligeant pour l'humanité que ce peuple ne cherche point à s'aider mutuellement dans ces occasions, ni même dans d'autres circonstances critiques. La décence entre pour quelque chose dans cet usage ; mais il paraît devoir son origine à l'opinion où sont les Indiens que la nature n'a jamais besoin d'aide. Quand je les informai des secours que les Européennes retiraient en pareil cas de l'habileté et des soins de nos sages-femmes, ils m'écoutèrent avec le plus grand mépris, et me répondirent d'un ton ironique, *que les dos bossus, les jambes tortues et les autres difformités que l'on remarquait si fréquemment parmi les Anglais, provenaient sans contredit de la grande adresse de ces femmes qui les introduisaient au monde, ainsi que de la tendresse extraordinaire de leurs nourrices.* 1771. Avril.

Après qu'une Indienne du Nord est accouchée, elle est réputée immonde pour un mois ou six semaines. Elle reste pendant tout ce temps dans une petite tente placée à quelque distance des autres, et où elle n'a pour compagnie qu'une femme ou deux, sans que le père puisse voir son enfant. Le motif, selon eux, de cette privation, est que les enfants en venant au monde sont quelquefois si hideux, les uns ayant une grosse tête avec peu de cheveux, et les autres présentant une très-grande pâleur, causée par les travaux de l'accouchement, qu'il serait à craindre que le père ne conçût à cette vue pour son enfant un dégoût qu'il ne pourrait plus vaincre par la suite.

Les noms des enfants leur sont donnés par le père et la mère,

ou la famille. Ceux des garçons sont très-variés, et tiennent géné-
1771. Avril. ralement à des dénominations de lieu, de saison ou d'animaux. Les noms des filles dérivent principalement de quelques-unes des parties du corps ou des propriétés de l'hirondelle. On les appèle *Hirondelle-Blanche*, *Hirondelle-Noire*, *Hirondelle-d'Été*, *Tête-d'Hirondelle*, *Pied-d'Hirondelle*, *Cœur-d'Hirondelle*, *Queue-d'Hirondelle*, *etc.* (1)

23. Le 23, comme je l'ai déjà dit plus haut, nous nous remîmes en route, en nous dirigeant droit au *Nord*; mais le temps, en général, fut si chaud, et la grande quantité de neiges fondues rendait
Mai. notre marche en raquettes et notre tirage si pénibles, que nous
3. ne pûmes arriver que le 3 Mai à *Clowey*, quoiqu'il n'y ait pas plus de quatre-vingt-cinq milles entre ce lac et *Thelewey-aza-yeth*. Nous traversâmes, chemin faisant, partie de deux autres petits lacs, nommés l'un *Tittameg*, et l'autre *Scartack*. Aucun d'eux n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'ils sont tous les deux très-poissonneux.

(1) *Matonabbee* avait huit femmes et elles s'appelaient toutes *Hirondelles*.

CHAPITRE V.

Évènements pendant notre séjour à *Clowey* et durant le cours de notre voyage, jusqu'à notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.

Plusieurs Indiens étrangers se réunissent à nous. – Construction de canots. – Leur description, et la manière de s'en servir. – Visite de plus de deux cents Indiens de différentes tribus. – Départ du lac Clowey. *– Nous apprenons que* Keelshies *est dans notre voisinage. – Envoyé vers lui deux jeunes Indiens pour m'apporter mes lettres et quelques effets. – Notre arrivée au lac* Peshew; *traversé une partie du lac, et fait allumer de grands feux – Une des femmes de* Matonabbee *le quitte. – Remarques sur les Naturels. –* Keelshies *nous joint et me remet mes lettres, après avoir disposé de mes effets. – Un Indien du Nord demande à* Matonabbee *de lui céder une de ses femmes; querelle entr'eux qui me fait craindre pour le succès de mon entreprise. – Achevé de traverser le lac* Peshew, *et pris les arrangements nécessaires pour la suite de mon voyage. – Beaucoup d'Indiens se joignent aux miens, dans l'intention d'aller faire la guerre aux* Esquimaux de la Rivière de Cuivre. *– Préparatifs à ce sujet, pendant notre séjour à* Clowey. *– Continué notre voyage au Nord. – Particularités de la route. – Traversé le lac* Cogead *sur la glace.*

1771. Mai.

— Le soleil se montre toute la nuit. — Arrivée à Conge-Cathawhachaga. *— Rencontre de plusieurs Indiens de la* Rivière de Cuivre. *— Évènements pendant notre séjour à* Conge-Cathawhachaga. *— Poursuivi notre route. — Temps affreux. — Arrivée au pied de montagnes garnies de rochers. — Remarques sur ces montagnes. — Traversé une partie du lac* Buffalo *sur la glace. — Apperçu beaucoup de bœufs à musc. — Leur description. — Allé visiter avec quelques Indiens des hauteurs servant de retraite à des ours gris. — Rencontre d'un Chef Indien, nommé* Oule-eye*, accompagné de sa famille et de quelques Indiens de la* Rivière de Cuivre. *— Leur conduite envers moi. — Notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.*

Le lac *Clowey* n'a pas plus de douze milles dans sa plus grande largeur. Une petite rivière qui s'y jète à l'*Ouest*, communique, suivant les Indiens, au lac *Athapuscow*.

A notre arrivée le 3 Mai à *Clowey*, nous trouvâmes que le frère du Capitaine et les autres Indiens à qui nous avions fait prendre les devants avec lui, de la rivière de *Thelewey-aza*, ne nous y avaient précédés que de deux jours seulement. Cet intervalle était trop court, pour que la construction du canot dont ils avaient emporté avec eux le plan eût fait quelque progrès. Nous fûmes joints le même jour par plusieurs autres Indiens, qui venaient aussi avec le projet de construire des canots. Quelques-uns de ces Indiens avaient résidé tout l'hiver à quatre ou cinq milles dans le *Sud-Est* de ce lac. Ils s'étaient procuré une grande abondance

abondance de gibier, en traquant le daim de la manière que j'ai déjà décrite. 1771. Mai.

Immédiatement après notre arrivée à *Clowey*, les Indiens commencèrent à construire leurs canots; mais ce travail, demandant un temps chaud et sec que nous étions bien loin d'éprouver, les canots appartenants à ma troupe ne purent être achevés que le 18 Mai. Nous comptions nous mettre en route le 19, lorsque, le canot de *Matonabbee* ayant reçu quelques dommages qui demandaient un jour pour être réparés, nous fûmes obligés de différer notre départ jusqu'au 20.

18.

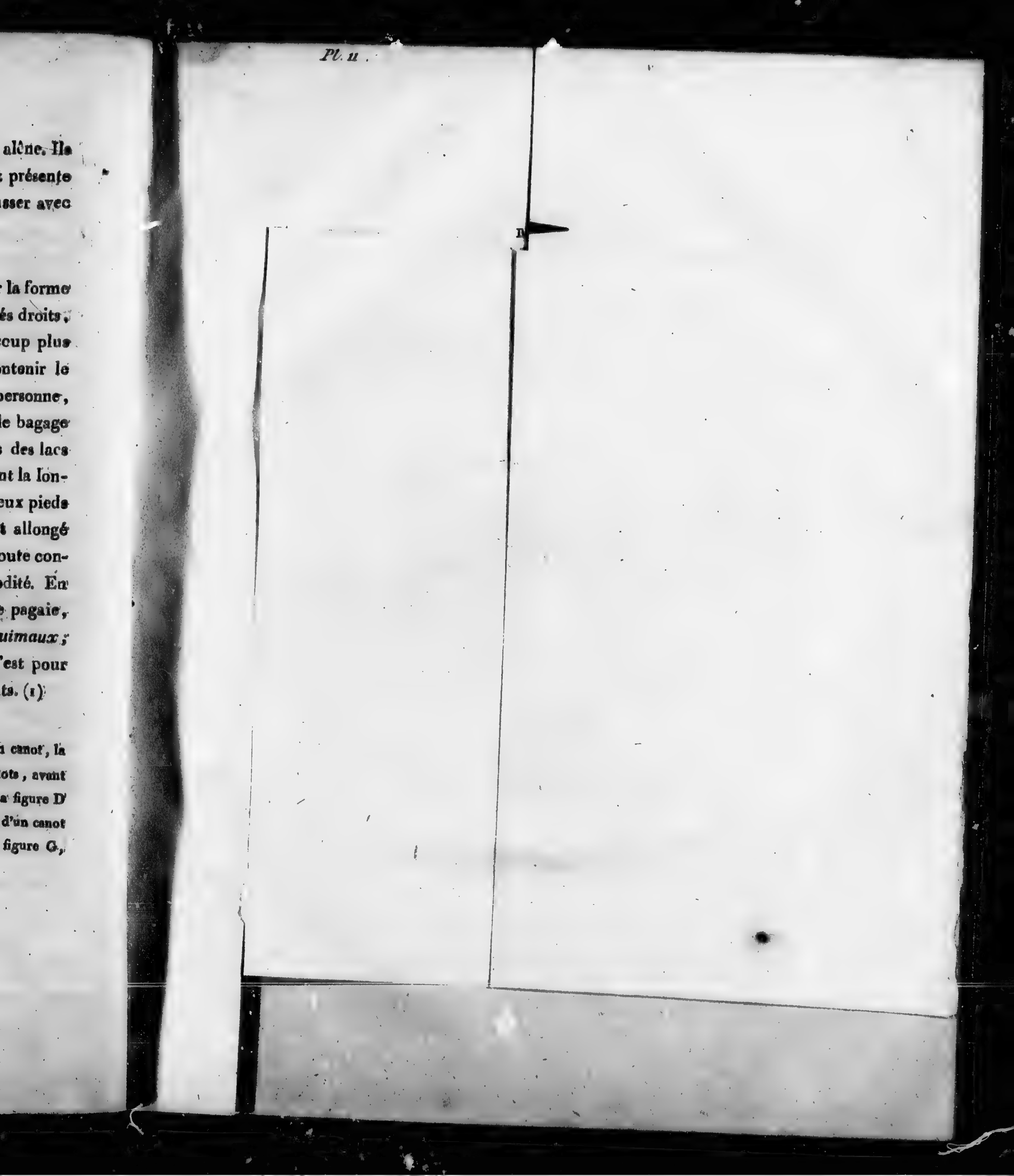
20.

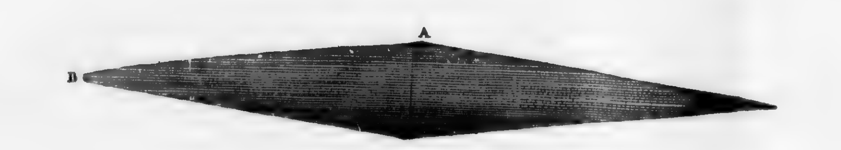
Ces canots, quoique faits des mêmes matériaux que ceux des Indiens du Sud, en diffèrent cependant par leur forme et leur construction. Ils sont beaucoup plus petits et plus légers, et quoique d'un travail très-simple et peu solide, ils sont néanmoins les meilleurs qui ayent pu être imaginés pour l'usage de ces pauvres Indiens, obligés souvent de les porter pendant l'espace de cent et quelquefois de cent cinquante milles, avant de trouver à s'en servir. Le principal mérite de ces petits bâtiments consiste dans la facilité qu'ils offrent pour traverser des rivières non guéables. Il faut convenir aussi que les Indiens s'en servent quelquefois avec beaucoup d'utilité pour poursuivre le daim, traverser les lacs dans leurs parties les moins larges, ainsi que pour tuer des cignes, des oies, des canards, etc., dans le temps de la mue. Les outils qu'emploient les Indiens, soit pour construire leurs canots, soit pour faire leurs raquettes, ou tout autre ouvrage

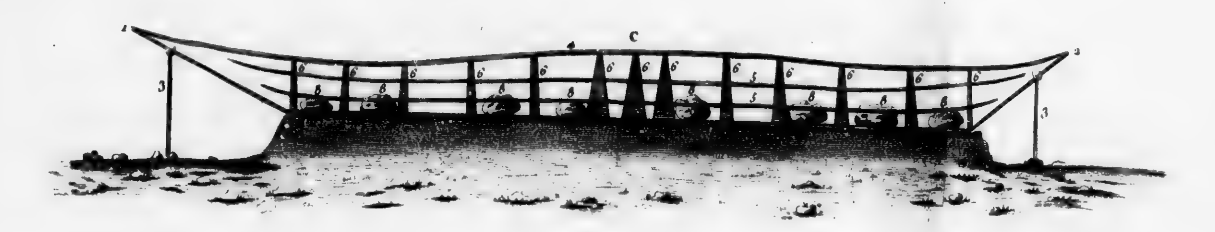
n bois, sont une hache, un couteau, une lime et une alène. Ils
1771. Mai. les manient si adroitement, que tout ce qu'ils exécutent présente un fini que le plus habile méchanicien ne saurait surpasser avec tous les meilleurs instruments.

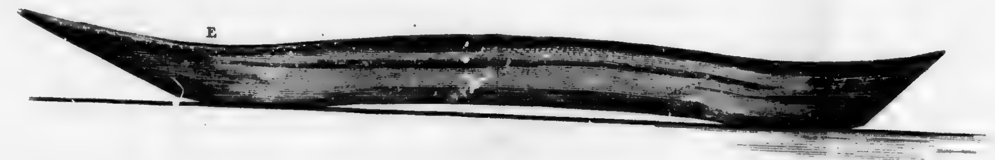
Les canots des Indiens du Nord ressemblent un peu par la forme à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits, et les extrémités en pointe. L'arrière est toujours beaucoup plus large que l'avant, comme destiné généralement à contenir le bagage, et à être occupé quelquefois par une seconde personne, étendue tout de son long au fond du canot. L'homme et le bagage traversent ainsi les rivières et les parties les moins larges des lacs au moyen de ces petits bâtiments, qui excèdent rarement la longueur de douze à treize pieds, et ont vingt pouces à deux pieds dans leur plus grande largeur. L'avant de ces canots est allongé et étroit; il est recouvert d'écorces de bouleau, ce qui ajoute considérablement au poids, sans rien ajouter à la commodité. En général, les Indiens du Nord ne se servent que d'une seule pagaie, quoique quelques-uns en ayent une seconde comme les *Esquimaux*; mais rarement cette dernière est-elle employée, si ce n'est pour assommer le daim au passage des rivières et des lacs étroits. (1)

(1) Voyez la Planche IV, où la figure A représente le fond d'un canot, la figure B, l'avant; la figure C offre la forme entière d'un de ces canots, avant qu'il ne soit recouvert d'écorces; il est représenté sur son chantier : la figure D indique un assemblage de *couples* mis à sécher : la figure E est celle d'un canot achevé : la figure F représente une des pagaies de ces Indiens : la figure G,

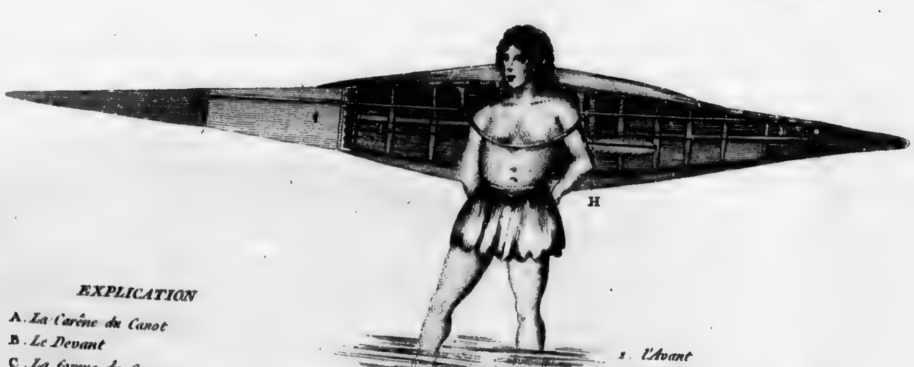

Pl. 11.











EXPLICATION

A. *La Carêne du Canot*
B. *Le Devant*
C. *La forme du Canot*
D. *Assemblage et liaison des membres pour sécher*
E. *Le Canot achevé*
F. *Une Pagaye*
G. *Une Pique pour tuer le Dain dans l'eau*
H. *Maniere de porter un Canot en Eté*

1. *l'Avant*
2. *l'Arrière*
3. *Deux morceaux de bois fourchus supportant les deux extrémités du Canot*
4. *Les Plats bords*
5. *Petites Lisses placées entre la Membrure et le bordage*
6. *Les Membres*
7. *La Carlingue*
8. *Pierres servant a maintenir la Carêne jusqu'a ce que les Côtés soient montés*

Blanchard Sculp.

Pendant notre séjour à *Clowey*, nous fûmes joints par plus de deux cents Indiens, dont la plûpart venaient pour construire des canots. Me trouvant sous la protection d'un Chef, aucun d'eux ne chercha à me troubler, ni à m'importuner de demandes. Je devais cela probablement à l'attention qu'avait eue *Matonabbee* de les informer de ma véritable situation, dans laquelle, loin d'avoir à donner, je n'avais pas même tout ce qui m'était nécessaire. Le peu qui me restait de marchandises, je le réservais pour les Indiens de la rivière de Cuivre et de la côte de Chien, qui ne visitent jamais les Factoreries de la Compagnie. La distribution de tabac, néanmoins, allait toujours son train, car il ne nous arrivait pas d'Indien de quelque considération qui ne s'attendît à recevoir la valeur de quelques pipes, et rarement il m'était possible de laisser partir ces étrangers sans leur donner quelques *pouces* de tabac. (1) Ces libéralités, jointes à celles que j'étais obligé de faire continuellement

1771. Mai.

une lance avec laquelle ils percent le daim; et la figure H, la manière dont ils portent leurs canots.

Les chiffres suivants de la figure C, répondent aux différentes parties du canot: 1°. l'étrave; 2°. l'étambord; 3°. deux pieus fourchus, supportant l'étrave et l'étambord; 4°. les plats-bords; 5°. de petites tringles placées entre les couples et les écorces de bouleau qui les recouvrent; 6°. les couples; 7°. la carlingue; 8°. pierres servant à assujetir la carène, jusqu'à ce que les côtés soient montés.

(1) Le tabac qu'on prend dans la Baie de Hudson est celui du Brésil, qui, par la réunion de plusieurs feuilles tressées comme une corde d'un pouce de diamètre, forme de très-grands rouleaux, que l'on distribue par pouce aux Naturels.

à mes Indiens, avaient diminué tellement ma provision, que,
1771. quoique très-peu avancé dans mon expédition, il ne m'en restait
Mai. plus que la moitié. La poudre et le plomb étaient aussi deux articles que convoitaient ardemment la plûpart des Indiens que nous rencontrions, et, en général, mon guide *Matonabbee* ne leur en laissait pas manquer; mais je dois la justice à cet Indien de déclarer que la poudre et le plomb qu'il distribuait aussi généreusement lui appartenaient, pour les avoir achetés à la Factorerie. Il y avait échangé, à ma connaissance, cent cinquante peaux de *martinet* pour de la poudre, sans compter un grand nombre de peaux de castor et d'autres fourrures, qui lui furent payées en plomb, balles, outils de fer et tabac qu'il se proposait de répartir à ses compatriotes, et il lui en avait été donné à notre départ la quantité qu'il avait estimée nécessáire pour tout le temps de notre voyage.

20. Le canot de ce Chef se trouvant réparé, nous quittâmes *Clowey* et nous marchâmes vers le Nord. Nous fûmes joints dans la matinée par une petite troupe d'étrangers, qui informèrent mon guide que le capitaine *Keelshies* se trouvait à une journée de nous vers le Sud. *Keelshies* était l'homme par qui j'avais envoyé de *Cathawhachaga* une lettre au Fort du Prince de Galles, dans les premiers jours de Juillet 1770. Peu de temps après, ayant eû le malheur de rompre mon quart de Cercle, je fus obligé de retourner pour la seconde fois au Fort, et quoique j'eusse découvert, chemin faisant, beaucoup de feux et parlé à plusieurs Indiens, nous traversâmes, *Keelshies* et moi, les terreins stériles, sans

pouvoir nous rencontrer, et c'était pour la première fois, depuis cette époque, que j'entendais parler de lui. 1771. Mai.

Comme *Matonabbee* désirait que j'eusse mes lettres, ainsi que les marchandises que j'avais demandées, il dépêcha deux jeunes Indiens pour aller les chercher. Nous continuâmes notre route 21. vers le Nord, et le jour suivant nous apperçûmes à l'Est, du côté des terreins stériles, une fumée considérable, que nous attribuâmes au passage de quelques partis d'Indiens qui se rendaient au Fort du Prince de Galles avec des fourrures et autres objets de traite.

Le 22 et le 23, nous suivîmes notre direction au Nord, parcou- 22 et 23. rant quatorze à quinze milles par jour. Dans la soirée du 23, nous étions hors des bois, et nous pénétrâmes sur les terres stériles. Le même soir, les deux jeunes Indiens qui avaient été chercher mes lettres revinrent, et me dirent que *Keelshies* avait promis de nous joindre sous peu de jours et de me remettre lui-même les objets dont il était chargé pour moi.

La pluie qui tomba le 24 ne nous permit de faire qu'environ 24. sept milles; faute d'arbres pour nous abriter, nous nous déterminâmes à dresser nos tentes. Bien nous en prit; car aux approches de la nuit, le temps devint excessivement mauvais, et fut accompagné de forts éclairs, de grands coups de tonnerre, et d'une pluie considérable, à laquelle se joignait un vent de Sud-Ouest très-violent. Au jour, le vent tourna au Nord-Ouest, et la température devint extrêmement froide. Nous avions parcouru le 25 25.

environ huit milles, lorsque nous fûmes obligés de nous arrêter,
1771. Mai. étant presque transis de froid. Nous trouvâmes, comme la veille, quelques morceaux de bois, qui nous servirent à faire un peu de feu. (1)

26. Il tomba tant de neige et de pluie le 26, que nous ne pûmes pas nous mettre en route; mais le temps étant devenu beau le lendemain matin, nous fîmes sécher nos effets, et nous marchâmes

(1) J'ai observé dans les différents voyages que j'ai faits dans ces contrées, qu'au Nord de la rivière *Seal* la lisière des bois est couverte de vieux morceaux de bois secs et d'arbres abattus par le vent, la plûpart de l'espèce qu'on appèle ici *genèvriers*, et rarement d'une force considérable. On en rencontre quelquefois à la distance de vingt milles des bois debout, et même à des distances beaucoup plus grandes, ce qui est une preuve que le froid a toujours été en augmentant dans ces pays depuis quelque série de temps. Les plus âgés parmi les Indiens du Nord m'ont assuré avoir entendu dire à leurs pères et à leurs grands-pères, qu'ils se ressouvenaient d'avoir vu très-boisés les endroits où l'on ne trouve plus aujourd'hui que des arbres abattus et secs. Ces endroits étaient remarquables par une grande abondance de daims. Il est un fait bien connu, c'est que la plûpart de ces animaux fréquentent de préférence les plaines situées dans le voisinage des terreins stériles, où le genèvrier est très-commun, et particulièrement lorsque le temps est beau en hiver. Quand le vent est trop violent, ils se réfugient dans l'épaisseur des bois ou gagnent les plaines ouvertes. Les Indiens, qui trouvent des raisons à tout, disent que le daim n'abandonne les bois dans les grands vents que lorsqu'ils sont trop clair-semés, le balancement des arbres isolés contribuant à l'effrayer; au lieu que le bruit uniforme des branches, dans une forêt épaisse, lui inspire une douce sécurité, qui, dès-lors, le rend une proie facile pour un chasseur adroit.

l'espace d'environ douze milles vers le Nord, presque toujours sur une petite rivière gelée, qui aboutit au lac *Peshew*. (1) Nous découvrîmes alors vers le Sud un feu que nous jugeâmes provenir de *Keelshies*, ce qui nous engagea à passer la nuit sur les bords du lac, où j'espérais que nous l'attendrions; mais, à ma grande surprise, nous repartîmes le lendemain matin, et nous continuâmes notre route au Nord, à travers le lac *Peshew*. Après avoir fait vingt-deux milles, nous établîmes, dans l'après-midi, nos tentes sur une île, où, à ma demande, les Indiens allumèrent un grand feu, et consentirent à rester un jour ou deux pour attendre le capitaine *Keelshies*.

1771. Mai. 28.

Dans la nuit, une des femmes de *Matonabbee* le quitta, suivie d'une autre Indienne. On supposa qu'elles avaient pris à l'Est, dans l'espérance d'y rencontrer leurs premiers maris, à qui elles avaient été enlevées de force quelque temps auparavant. Cette fuite occasionna plus de train que je ne l'aurais cru. *Matonabbee* paraissait absolument déconcerté et inconsolable de la perte de sa femme. C'était certainement la plus belle de toutes. A une taille moyenne, elle joignait un très-beau teint; elle annonçait un caractère doux, et possédait des manières très-engageantes. En totalité, elle semblait réunir toutes les bonnes qualités qu'on peut attendre d'une Indienne du Nord, et faites pour rendre heureux un habitant de cette partie du monde. Elle n'avait pas l'air de l'être avec *Matonabbee*, et préférait, sans doute, d'être l'unique

(1) Ce lac est probablement le même que celui marqué dans la carte sous le nom de lac *Partridge* ou *Perdrix*.

compagne d'un jeune homme plein d'ardeur, et d'un rang suffisamment élevé pour la protéger, que de partager la septième ou la huitième partie du cœur du plus grand personnage du pays. C'est avec regret que je citerai un évènement survenu pendant la construction de nos canots à *Clowey*, évènement qui ne fait nullement honneur à *Matonabbee*; car il ne s'agit pas moins que de trois coups de poignard portés par lui au mari de la femme dont je viens de parler. Il l'eût certainement tué, si ce malheureux Indien n'avait été secouru à temps. Le motif de *Matonabbee* était que le mari lui avait manqué de respect en se plaignant de l'enlèvement de sa femme.

1771. Mai.

Le sang-froid avec lequel *Matonabbee* commit ce crime me convainquit qu'il l'avait prémédité; car à peine fut-il instruit de l'arrivée du mari, qu'il ouvrit un des paquets de ses femmes, et après y avoir pris tranquillement un grand couteau à manche de buis, tout neuf, il se transporta dans la tente de l'Indien, qu'il saisit aussi-tôt à la gorge, en s'efforçant de mettre à exécution son horrible projet. Le pauvre mari, pour prévenir le danger qui le menaçait, se jeta la face contre terre et appela à son secours; mais avant qu'on ne fût accouru, il avait reçu trois blessures dans le dos. Heureusement pour lui, elles n'étaient point mortelles. *Matonabbee*, de retour à sa tente après cet assassinat, s'y assit avec autant de tranquillité que s'il n'eût eu aucun crime à se reprocher, fit apporter de l'eau pour laver son couteau et ses mains teintes de sang, et me demanda, d'un air de satisfaction, *si je ne pensais pas qu'il eût bien fait.*

Les

Les Indiens de ces contrées sont dans l'usage de lutter entr'eux pour la possession de leurs femmes, et celles-ci restent toujours au vainqueur. Il est rarement permis à un Indien peu robuste, à moins qu'il ne soit bon chasseur, de garder une femme qu'un autre plus fort désire d'avoir. Souvent même, lorsque les femmes de ces derniers se trouvent surchargées en route de fourrures ou de provisions, ceux-ci ne se font aucun scrupule de faire porter une partie de leurs bagages par les femmes de leurs camarades. L'usage de lutter pour les femmes a lieu dans toutes les tribus indiennes, et jète une grande émulation parmi les jeunes gens, qui, dès l'enfance, essayent entr'eux leur adresse et leur force. Ils en deviènent plus propres par la suite à défendre leurs propriétés, et sur-tout leurs femmes, des entreprises de ces hommes forts et puissants, accoutumés à vivre aux dépens du plus faible, et de la part de qui on regarde comme une très-grande générosité, lorsqu'au lieu d'user de violence et d'insulte, ils veulent bien se prêter à un échange pour l'objet qui leur fait plaisir.

1771. Mai

Cet acte par lequel les plus forts cherchent à ravir aux plus faibles leurs femmes et leurs propriétés, quoiqu'il soit accompagné de la plus grande brutalité, peut à peine, cependant, être appelé un combat; car je n'ai vu aucun Indien recevoir la moindre blessure dans ces occasions. L'affaire consiste ordinairement à se prendre aux cheveux, et rarement en vient-on aux coups de part et d'autre. Assez communément l'un des champions a l'attention de se raser la tête et de s'enduire les oreilles de graisse, immédiatement avant que l'action ne commence; mais ces préparatifs se font secrètement.

1771. Mai. Il est quelquefois difficile de s'empêcher de rire, en voyant l'air d'importance avec lequel se présente l'une des parties, demandant à tout le monde : *Où est-il ? Pourquoi n'est-il pas encore arrivé ?* tandis que l'autre, apparaissant tout-à-coup, la tête tondue et les oreilles frottées de graisse, se précipite sur son antagoniste, le saisit par les cheveux, et quoique peut-être moins fort que lui, le renverse par terre, sans que celui-ci, avec toute sa force, trouve prise sur lui. Chaque parti, pour éviter ces surprises, et rendre les chances du combat plus égales, se sert communément d'espions. Faute de cheveux à saisir de part et d'autre, les combattants se prènent au corps, et, les jambes écartées, ils luttent dans cette position, jusqu'à ce qu'il y en ait un des deux renversé.

Jamais, dans ces sortes de combats, les spectateurs ne prènent part à la querelle. Un frère même s'interdit d'assister son frère, à moins que ce ne soit de ses conseils; et comme ceux-ci se donnent publiquement et sur le champ de bataille, l'ennemi peut en faire aussi son profit. Lorsqu'une femme est l'objet de la querelle, il arrive souvent que celui à qui elle appartient, quoique terrassé par son adversaire, refuse cependant de la lui céder; alors ses parents, ses amis ou les autres spectateurs, se réunissent pour l'engager à terminer un combat si désavantageux pour lui, et qui pourrait lui devenir funeste. J'ai remarqué qu'en général les Indiens demeuraient attachés aux femmes qui leur tombaient en partage; car il était rare qu'ils n'en vinssent aux mains pour elles lorsqu'ils se trouvaient réunis entr'eux; et je n'assistai jamais à

aucun de ces combats sans être vivement ému de voir l'objet de la querelle attendant, dans un morne silence, ce que le sort déciderait d'elle, tandis que son mari la disputait à son rival. A la pitié que je sentais pour la pauvre victime, se joignait la plus vive indignation, quand je la voyais passer entre les mains d'un homme qu'elle haïssait peut-être mortellement. La répugnance qu'éprouvent alors ces malheureuses à suivre leurs nouveaux maris va quelquefois si loin, que ceux-ci ont recours à la violence envers elles. J'ai vu plusieurs de ces infortunées mises absolument nues, et emmenées de force à leur nouveau logement. Autant ces scènes m'affectaient profondément, autant je riais de voir quelquefois de jeunes filles se séparer du mari qu'elles haïssaient, un œil en pleurs et l'autre couvert de leurs doigts; car l'usage ou la décence, si l'on veut, a appris aux femmes de ces contrées qu'il fallait un peu masquer sa joie en pareilles occasions, de peur que le changement ne paraisse être trop de leur goût. Si je me sers ici du mot de filles au lieu de celui de femmes, c'est que les Indiennes, objets de ces querelles, sont presque toujours jeunes et sans enfants, la plûpart des hommes se souciant fort peu de se charger des enfants des autres, si ce n'est en de certains cas, dont il sera question ci-après.

1771. Mai.

Ceux d'entre ces Indiens à qui l'âge et de prétendues connaissances dans l'avenir ont acquis de la célébrité, exercent une grande influence sur les passions du peuple; mais l'humanité de ces sages disparaît devant l'intérêt de leurs propres familles. On les voit plaider avec courage la cause des malheureuses victimes de la

1771. Mai. rivalité des hommes; mais quand leurs parents se rendent coupables de ces mauvais traitements, rarement interposent-ils leur autorité. Cette partialité leur fait des ennemis secrets et même des ennemis publics; mais, soit crainte, soit superstition, ceux-ci n'osent, en général, se venger, ni mal parler d'eux, si ce n'est en leur absence, défaut commun à presque tous les Naturels de ces contrées.

Quoique les Indiens du Nord, dans l'égarement de leurs passions, respectent assez peu la propriété individuelle, pour faire servir la force du corps à ravir à leurs voisins, non seulement leurs biens, mais encore leurs femmes, cependant, à d'autres égards, ils forment la tribu ou la nation la plus douce qui habite les bords de la Baie de Hudson; car, quelque affront ou quelque perte qu'on leur fasse éprouver, ils ne connaissent d'autre manière d'en tirer vengeance que de lutter. Le meurtre, qui est si fréquent parmi les tribus des Indiens du Sud, est très-rarement employé par ceux du Nord. Aussi-tôt qu'un homme y est reconnu pour meurtrier, il est fui et abhorré par toute la tribu; abandonné même par sa famille et ses amis, il est obligé d'errer çà et là. Sa position devient véritablement la même que celle de Caïn après qu'il eut tué son frère Abel. La froide réception qu'il éprouve de la part de ceux qui le connaissent, lui inspire bientôt une profonde mélancolie, et il ne sort jamais d'un endroit qu'il n'entende tout le monde s'écrier : *Voilà le meurtrier qui part!* Les femmes, il est vrai, reçoivent quelquefois, pour leur inconduite, de la part de leurs maris, des coups qui leur causent la mort; mais ces exemples

sont très-rares, et il serait difficile de citer plusieurs individus soit parmi les hommes, soit parmi les femmes, maintenant existants, que la vengeance, la jalousie, ou quelque autre passion ayent portés à commettre un meurtre. Je ne connais, outre *Matonabbee*, qu'un seul Indien à qui on puisse reprocher un pareil crime; et cet homme, sous tous les autres aspects, est si recommandable par sa raison et son humanité, que je ne sais en vérité comment il a pu être capable d'un assassinat, à moins que son long séjour parmi les Indiens du Sud ne l'ait habitué à la soif de ce peuple pour le sang, et à toutes ses dispositions à la vengeance. 1771. Mai.

Le capitaine *Keelshies* nous joignit de bonne heure dans la matinée du 29. Il me remit un paquet de lettres et deux quartauts d'eau-de-vie de France; mais il m'apprit que la poudre, le plomb, le tabac, les couteaux, etc., qu'on lui avait donnés pour moi au Fort, avaient été employés. Il chercha à justifier cet abus de confiance, en me disant que quelques-uns de ses parents étant morts dans l'hiver, il avait été obligé, suivant l'usage de son pays, de jeter tous ses effets, ce qui l'avait obligé d'avoir recours à mes provisions et munitions pour fournir à sa subsistance, ainsi qu'à celle de sa nombreuse famille. La douleur avec laquelle il me raconta cet évènement, pleurant et criant souvent comme un enfant, pouvait provenir du chagrin qu'il ressentait de m'avoir privé de ce qui m'appartenait, et avoir en même temps pour objet de me le faire oublier; mais je pensai que son désespoir résultait plutôt du souvenir de la perte de ses parents. Quoiqu'il en soit, 29.

1771. Mai. pour me dédommager de ce que j'avais perdu moi-même, il m'offrit quatre peaux d'élans préparées, comme la seule chose qu'il eût en sa disposition. Ces peaux ne valaient pas la vingtième partie de ce qu'il m'avait consommé; mais je les estimai mieux, dans le fait, que les munitions et les autres articles qu'elles remplaçaient, parce que le cuir en était fort bon pour faire des souliers, dont nous manquions, tandis que nous avions abondance de poudre et de plomb.

Le jour de l'arrivée de *Keelshies*, un Indien, qui était depuis quelque temps avec nous, menaça *Matonabbee* de lui reprendre une de ses femmes, s'il ne consentait à lui donner une certaine quantité de munitions, quelques outils de fer, une chaudière, et différents autres articles. Comme cet homme était beaucoup plus fort que *Matonabbee*, celui-ci se trouva dans l'alternative fâcheuse ou de lui accorder ce qu'il demandait, ou de perdre sa femme. *Matonabbee* fut d'autant plus outré de ce procédé, qu'il tenait cette femme de ce même Indien, qui la lui avait vendue le 19 Avril précédent. Celui-ci ayant dépensé tout ce qu'elle lui avait rapporté alors, chercha à en tirer parti de nouveau. Cette femme jouissait parmi les Indiens d'une grande considération; car, non seulement elle était d'une figure intéressante, mais elle s'entendait parfaitement à travailler différentes espèces de peaux et de fourrures, ainsi qu'à s'acquitter de tous les détails domestiques auxquels les femmes sont employées dans cette partie du monde. La répugnance de *Matonabbee* à se séparer d'elle était augmentée par une perte de la même espèce qu'il avait faite récemment.

Cette querelle, qui se termina au bout de quelques heures par des promesses et des présents, pensa devenir funeste à mon expédition; car *Matonabbee*, qui se croyait le plus grand personnage de son pays, fut si humilié que l'affaire se fût passée devant moi, qu'il se décida presque à ne pas aller plus loin à la recherche de la rivière de la Mine de Cuivre, et à se porter à l'*Ouest*, dans l'intention de se réunir aux Indiens d'*Athapuscow*, et de marcher avec eux. Il était parfaitement connu de tous leurs Chefs et des principaux Naturels de ce pays pour avoir vécu plusieurs années avec eux; et il en avait reçu, disait-il, plus d'honnêtetés que de ses propres compatriotes. Comme *Matonabbee* paraissait tenir à cette résolution, je craignis que ma troisième expédition ne réussît pas mieux que les deux premières. Je n'avais rien à redouter pour ma propre sûreté, car il m'offrait de me prendre avec lui et de me faciliter mon retour au Fort du Prince de Galles, en m'associant à quelques Indiens d'*Athapuscow*, qui se rendaient alors tous les ans à la Factorerie pour trafiquer. Après avoir attendu que les ressentiments de *Matonabbee* se fussent un peu calmés, j'employai tous les raisonnements qui me vinrent dans l'esprit pour l'engager à continuer notre voyage, l'assurant, non seulement de l'estime du Gouverneur actuel du Fort du Prince de Galles, mais encore de celle de ses successeurs, tant que lui, *Matonabbee*, existerait. Je lui promis, en outre, récompense et protection de la part de la Compagnie de la Baie de Hudson, pour son exactitude et sa persévérance à faire réussir un voyage qui paraissait devoir être si avantageux à cette Compagnie. Après plusieurs conversations de cette espèce, accompagnées de

1771.
Mai.

beaucoup d'instances, *Matonabbee* se rendit enfin, et promit de
1771. Mai. faire toute la diligence possible. Quoiqu'il fût un peu tard dans l'après-dîner, il donna des ordres pour partir, et nous fîmes environ sept milles avant que d'arriver à une autre île du lac *Peshew*, où nous passâmes le reste de la nuit. Les Indiens avaient tué en route quelques daims; mais notre nombre était si considérable, qu'à peine huit ou dix de ces animaux nous suffisaient-ils pour un léger repas. C'était les premiers que nous eussions apperçus depuis notre départ de *Thelewey-aza-yeth*; de sorte que nous n'avions vécu dans l'intervalle que des viandes que nous avions fait sécher avant de quitter cette place en Avril

30. Le temps devint mauvais et pluvieux le 30; néanmoins, nous parcourûmes environ dix milles au Nord. Arrivés à l'extrémité septentrionale du lac *Peshew*, nous nous y arrêtâmes, et *Matonabbee* commença aussi-tôt à faire tous les arrangements qui pouvaient faciliter l'exécution de notre projet. Comme il m'avait promis d'apporter toute la diligence possible, il pensa qu'il convenait de laisser la plûpart de ses femmes et tous ses enfants aux soins de quelques Indiens qui étaient avec nous, en y joignant l'ordre de marcher au Nord à petites journées, et, rendus à un endroit indiqué par lui, d'y attendre notre retour de *la rivière de la Mine de Cuivre*. Ce plan une fois arrêté, *Matonabbee* choisit pour nous accompagner deux de ses plus jeunes femmes qui n'avaient point d'enfants; et afin que rien ne pût rallentir notre marche, il fut décidé que nous ne prendrions avec nous que ce qu'il nous faudrait de provisions et de munitions, jusqu'au moment de notre réunion

avec

avec les Indiens chargés des femmes et des enfants. Les mêmes mesures furent adoptées par les autres Indiens de ma troupe, principalement par ceux qui avaient le plus de femmes et d'enfants. 1771. Mai.

Ces arrangements ayant emporté nécessairement quelque temps, il était près de neuf heures, dans la soirée du 31, lorsque nous 31. pûmes nous mettre en route; et ce ne fut, alors, qu'avec bien de la peine que *Matonabbee* parvint à empêcher ses autres femmes de le suivre avec leurs enfants et leurs bagages. Elles témoignaient en effet tant de répugnance à rester de l'arrière, qu'il se vit obligé d'avoir recours à son autorité pour les y contraindre. La séparation eut donc lieu; mais à peine fûmes-nous en marche, qu'elles jetèrent des cris lamentables, qui se prolongèrent jusqu'au moment où nous les perdîmes de vue. Cette scène déchirante faisait si peu d'impression sur les Indiens qui m'accompagnaient, qu'ils continuaient de marcher en riant, et je puis même assurer que je ne les avais jamais vus aussi joyeux. Le petit nombre de ceux qui manifestèrent quelque regret en se séparant des personnes qu'ils laissaient derrière eux, ne parut faire attention absolument qu'aux enfants, sur-tout aux plus petits; mais à peine leurs mères obtinrent-elles quelques adieux.

Quoiqu'il fût très-tard quand nous quittâmes les femmes, nous fîmes cependant dix milles avant de nous arrêter pour le reste de la nuit. Nous rencontrâmes une assez grande quantité de daims, et les Indiens en tuèrent plusieurs. En voyant qu'il est question ici de voyage et de chasse au milieu de la nuit, on sera tenté de croire

1771. Mai.

qu'on lit un roman; mais l'étonnement cessera bientôt, quand on saura que nous nous trouvions alors par les 64 dégrés de latitude Nord, et qu'à cette élévation du pôle, quoique le soleil ne reste pas toute la nuit au-dessus de l'horizon, le temps cependant qu'il passe au-dessous est si court, et sa réfraction même à minuit si petite dans cette saison de l'année, que sa lumière, par un beau temps, suffisait pleinement pour nous permettre de voyager et de nous livrer à toute espèce de chasse.

J'observerai que pendant notre séjour à *Clowey*, beaucoup d'Indiens étrangers étaient convenus avec les miens de nous accompagner à la rivière de la Mine de Cuivre, dans l'intention uniquement de tuer des *Esquimaux*, qui, au rapport des Indiens des Mines de Cuivre, fréquentent en grand nombre les bords de cette rivière. Cette expédition, quelque fatiguante, quelque dangereuse qu'elle pût être, répondait néanmoins si fort au goût de tous les Indiens, que, pendant quelque temps, chaque nouveau venu offrait d'être de la partie. En conséquence, chacun d'eux, ainsi que mes propres Indiens, s'étaient faits des boucliers avant de quitter les bois de *Clowey*. Ces boucliers, formés de planches, portaient environ trois quarts de pouce d'épais, deux pieds de large, et trois pieds de long. Ils étaient destinés à parer les flèches des *Esquimaux*. De toutes nos recrues, soixante seulement se décidèrent à partir avec nous, quand nous nous séparâmes des femmes et des enfants, comme je l'ai dit plus haut. Les autres, presque en nombre égal, et quoiqu'ils eussent aussi préparé des boucliers, réfléchissant qu'ils avaient une grande distance à parcourir, et qu'il ne

pouvait résulter aucun bénéfice pour eux de cette expédition, s'excusèrent très-adroitement de ne pouvoir nous accompagner, alléguant pour raison qu'il leur était impossible de priver pendant un aussi long espace de temps leurs femmes et leurs enfants de leurs secours, d'autant plus qu'ils ne connaissaient personne qui voulût les remplacer auprès de leurs familles. Tout ceci n'était qu'une défaite, car je suis convaincu que la pauvreté d'un côté et l'avarice de l'autre étaient les véritables motifs qui les empêchaient de nous suivre; et si, comme *Matonabbee* et mes Indiens, ils eussent eu en leur possession des marchandises d'Europe à répandre parmi leurs compatriotes, je ne doute pas que beaucoup d'entr'eux n'eussent été charmés de venir avec nous.

1771. Mai.

Lorsque je fus informé du dessein de mes compagnons, et que je vis leurs préparatifs hostiles; je fis tout ce qui dépendait de moi pour les détourner de mettre à exécution un projet aussi barbare. Mes instances et mes sollicitations, loin de produire en eux l'effet que j'en désirais, ne servirent qu'à leur faire douter de mon courage, et ils me répondirent avec dérision que j'avais peur des *Esquimaux*. Comme je savais que ma sûreté personnelle demandait qu'ils eussent de moi l'opinion contraire, je fus obligé de changer de ton, et je leur dis que je n'avais aucun intérêt à ce qu'ils éteignissent le nom et la race des *Esquimaux*, ajoutant en même temps, que quoique je ne fusse point l'ennemi de ce peuple, et que je ne crusse point qu'on dût l'attaquer sans motif, cependant, s'il était nécessaire d'en venir à cette extrémité pour défendre quelqu'un de ma troupe, loin de redouter les pauvres

Esquimaux, que je méprisais plus que je ne les craignais, on
1771. Juin. me verrait sacrifier ma vie pour celle de toutes les personnes qui m'accompagnaient. Cette déclaration fut accueillie avec une grande satisfaction, et depuis ce moment je m'abstins de me mêler d'aucun de leurs projets de guerre. En effet, la réflexion me prouva que c'était une insigne folie à un individu comme moi, et dans ma situation, de vouloir m'opposer aux effets de cette haine nationale qui subsistait entre ces deux peuples depuis des siècles, ou plutôt du moment qu'ils avaient eu connaissance de leur existence réciproque.

Après nous être débarrassés des femmes, des enfants, des chiens, de nos effets les plus pesants, en un mot, de tout ce qui
1. pouvait rallentir notre marche, nous poursuivîmes le premier Juin notre route au Nord; mais le temps fut en général si variable, et la neige et la pluie si fréquentes, que, malgré toute la diligence que nous pûmes faire, nous n'atteignîmes que le 16 Juin la latitude de 67 d, 30 l, fixée par *Matonabbee* pour le lieu où les femmes et les enfants devaient attendre notre retour de la *rivière de la Mine de Cuivre.*

Nous traversâmes ensuite plusieurs lacs sur la glace; les principaux étaient le lac *Thoy-noy-kyed*, et le lac *Thoy-coy-lyned.* Nous traversâmes aussi plusieurs anses et rivières peu considérables, mais d'une grande utilité aux Naturels par le poisson qu'elles leur fournissent. Le temps, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, était en général désagréable, et accompagné de beaucoup de pluie et

de neige. Nous trouvions heureusement une compensation dans la grande quantité de daims qui s'offraient à nous. Les Indiens en tuaient non seulement pour notre consommation journalière, mais aussi pour en extraire uniquement la graisse, la moëlle et la langue. Dans le dessein de les détourner de cet usage, je cherchai plusieurs fois à leur en démontrer les inconvénients et l'inutilité, sur-tout dans une saison de l'année où leurs peaux ne pouvaient point servir à faire des habits, et lorsque la nécessité d'arriver promptement au terme de notre voyage ne nous permettait pas de nous arrêter long-temps en route pour consommer la chair de tous ces animaux. Mais comme les habitudes d'un peuple sont difficiles à vaincre, mes remontrances demeuraient sans effet, et on me répondait chaque fois que c'était toujours très-bien fait de tuer du gibier tant qu'on en trouvait, car l'on n'en rencontrait pas toujours, et que tuer des daims ou autre espèce de bêtes dans un canton, ne faisait pas qu'ils fussent rares dans un autre. Les Indiens, en effet, sont si accoutumés à la destruction, qu'ils ne passent pas même devant le plus petit nid d'oiseau sans détruire les petits ou briser les œufs. 1771. Juin.

Depuis le 17 jusqu'au 20, nous marchâmes soixante-dix à quatre-vingt milles au *Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest*, la plûpart du temps à travers le lac *Cogead*. Ce lac se trouvant encore gelé, nous traversâmes toutes ses anses et ses baies sur la glace. 20.

Le temps, devenu très-pluvieux le 21, fut accompagné d'un 21.

brouillard si épais, que nous ne pouvions pas distinguer notre
1771. Juin. chemin. Sur les dix heures du soir, le ciel s'éclaircit, et le soleil se montra très-brillant. Cet astre ne se coucha pas de toute la nuit, ce qui était une preuve convainquante, au défaut d'observation, que nous nous trouvions très-avancés dans le cercle polaire arctique.

22. Aussi-tôt que le temps se fut mis au beau, nous repartîmes, et après avoir fait environ sept à huit milles vers le Nord, nous arrivâmes à une branche de la rivière *Conge-Cathawhachaga*, sur le côté Nord de laquelle nous trouvâmes plusieurs Indiens des Mines de Cuivre réunis, suivant leur coutume annuelle, pour tuer à l'aide de leurs petits canots les daims à mesure qu'ils traversaient la rivière.

La glace se trouvant alors rompue, nous fûmes obligés, pour la première fois de l'été, de faire usage de nos canots pour passer la rivière, opération qui eût été très-longue et très-fastidieuse sans l'honnêteté des Indiens cuivrés, qui envoyèrent les leurs à notre secours. Quoique nous ne fussions pas moins de cent cinquante personnes, nous n'avions que trois canots, et comme ils étaient d'une moyenne grandeur, ils ne pouvaient porter chaque que deux personnes, sans bagage. Il est vrai que lorsque l'eau est tranquille, on joint, par le moyen de quelques perches, trois ou quatre canots ensemble. On leur fait transporter alors un plus grand poids, et beaucoup plus sûrement, par la difficulté qu'ils ont de chavirer. Cette méthode est généralement en usage parmi les peuples de ce pays, lorsqu'ils ont plusieurs canots avec eux.

Parvenus au bord septentrional de cette rivière, nous nous apperçûmes que *Matonabbee* et plusieurs autres de nos Indiens étaient personnellement connus de ceux que nous y rencontrâmes. Ces étrangers paraissaient très-charmés de nous voir, et s'efforçaient, par tous les moyens en leur pouvoir, de nous convaincre de leur grand désir de nous être utiles; et pendant le temps que nous mîmes à dresser nos tentes, ils rassemblèrent une grande quantité de viandes et de graisse, et préparèrent une fête à laquelle ils invitèrent les principaux de mes Indiens, ainsi que *Matonabbee*, et moi-même, qui leur avais été présenté au nombre des Chefs. 1771. Juin.

Il est naturel de supposer que nous ne tardâmes pas à informer les Indiens du but et du motif de notre expédition. Ils n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils y applaudirent unanimement, et beaucoup d'entr'eux nous offrirent tous les secours qui dépendaient d'eux, entr'autres, de nous prêter plusieurs de leurs canots, qu'ils nous assurèrent devoir nous être très-utiles le reste de notre voyage, en nous procurant à-la-fois commodité et célérité. Je ferai remarquer que ces canots ne devaient pas être entièrement confiés à mes Indiens; l'incertitude de se retrouver à la même place, à notre retour de la rivière de Cuivre, détermina leurs propriétaires à les accompagner.

Conformément à mes instructions, je fumai mon calumet de paix avec les Chefs de ces Indiens, qui parurent très-sensibles à cette politesse; et d'après une conversation que j'eus avec eux au

sujet de mon voyage, j'observai qu'ils désiraient extrêmement
1771. Juin. d'avoir un établissement européen dans leur voisinage, sans prévoir les obstacles qui pouvaient s'y opposer. Le climat, les saisons et la distance n'en présentaient aucun à leur esprit, et quoiqu'ils convinssent qu'ils n'avaient jamais vu la mer libre de glace à l'embouchure de la *rivière de Cuivre*, ils ne comprenaient pas cependant ce qui pouvait empêcher un vaisseau d'en approcher, et ils ajoutaient, avec une grande simplicité, que la surface de l'eau était si unie entre la glace et le rivage, que le plus petit bateau pouvait y naviguer avec aisance et sûreté. Ils en concluaient naturellement la même facilité pour un vaisseau.

L'accueil que nous firent ces Indiens provenait-il d'un sentiment de bienveillance ou des grands avantages qu'ils espéraient retirer de mes découvertes? je l'ignore : mais tout ce que je puis dire, c'est que leur politesse surpassait tout ce que je devais attendre d'un peuple non civilisé, et je regrettai excessivement de n'avoir rien de quelque valeur à leur offrir. Je leur distribuai néanmoins ce que j'avais, et ils le reçurent avec une vive reconnaissance. — Quoiqu'ils possèdent quelques objets d'Europe, qu'ils achètent des Indiens du Nord, ils semblaient attacher plus de prix à ces mêmes articles offerts par un Anglais. Comme j'étais le premier qu'ils eussent encore vu, et probablement le dernier qu'ils verront, rien ne peut être comparé à leur empressement à me considérer. Ils faisaient foule autour de moi, et m'examinaient de la tête aux pieds avec la même ardeur et la même attention qu'un naturaliste européen mettrait à décrire un animal inconnu. Ils finirent par

trouver

trouver et déclarer que j'étais un être parfait, excepté cependant dans la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Ils dirent que 1771. les premiers ressemblaient au poil de la queue d'un buffle, et les Juin. derniers, par leur petitesse, à ceux d'une mouëtte. La blancheur de ma peau ne parut point non plus leur plaire; ils la comparaient à celle contractée par la viande, après qu'on l'a lavée pour en extraire tout le sang. En général, j'étais un objet si intéressant pour les peuples de cette partie du globe, que pendant tout le temps que j'y séjournai, c'était à qui aurait de mes cheveux lorsque je me peignais. Chacun les ramassait et les serrait avec soin, en me disant : » *Je vous les montrerai quand vous reviendrez.* »

Le lendemain de notre arrivée à *Conge-Cathawhachaga*, *Matonabbee* dépêcha son frère et plusieurs autres Indiens étrangers à la *rivière de la Mine de Cuivre*, avec ordre d'informer les Indiens qu'ils rencontreraient du motif de ma visite et du temps de mon arrivée sur les bords de cette rivière. Je chargeai les porteurs de ce message d'un présent de tabac et de quelques autres articles, pour encourager les Naturels à nous servir, soit par des renseignements, soit de toute autre manière.



Matonabbee et mes autres compagnons ayant pensé qu'il convenait de laisser toutes les femmes dans cet endroit, et de nous rendre seuls à *la rivière de la Mine de Cuivre*, nous jugeâmes nécessaire de retarder de quelques jours notre départ, afin de tuer des daims pour la subsistance de ces femmes pendant le temps

de notre absence. Quoique les daims fussent très-abondants, notre
1771. Juin. nombre était si considérable et notre consommation journalière si grande, que nous employâmes plusieurs jours à faire la part aux femmes. Pour empêcher les viandes de se corrompre, nous prîmes la précaution de les couper en petits morceaux, et de les faire sécher au soleil. La viande, ainsi préparée, est non seulement d'un transport plus facile, mais encore agréable et fort nourrissante, par l'avantage qu'elle a de conserver tout son suc. Avec un peu de soin, on peut la garder une année entière sans craindre qu'elle ne se gâte. Il est nécessaire néanmoins de l'exposer fréquemment à l'air dans les temps chauds, pour éviter qu'elle ne moisisse. Lorsque les premiers froids se font sentir, il n'y a plus rien à craindre pour elle jusqu'à l'été prochain.

Peu de temps après notre arrivée à *Conge-Cathawhachaga*, j'eus sujet d'être affecté vivement de la conduite de mes Indiens envers les étrangers qui venaient de nous accueillir. Ils s'emparaient non seulement de leurs femmes, de leurs filles, de leurs fourrures et de leurs peaux, mais encore de leurs arcs et de leurs flèches, les seules armes que ces peuples ayent pour nourrir et vêtir, eux, leurs femmes et leurs enfants. On sera porté à croire, d'après la forme simple de ces armes et le peu de travail qu'elles exigent, qu'il leur était facile de les remplacer; mais cette supposition, admissible pour les contrées où les matériaux nécessaires sont communs, n'est pas applicable à celle occupée par ces Indiens, car si elle eût été boisée, les miens n'auraient pas été tentés de leur voler leurs armes. Quand le propriétaire d'un arc et de ses

flèches vit au milieu d'une forêt, où ces armes se trouvent pour ainsi dire toutes faites, il perd peu sans doute par leur enlèvement; mais lorsqu'il faut les transporter de plusieurs centaines de milles, leur perte s'évalue d'après la rareté et l'éloignement de la matière première. (1) 1771. Juin.

Je dois dire que *Matonabbee* fit dans cette occasion tout ce qui dépendait de lui pour exciter ses compatriotes à s'approprier les fourrures, les habits, ou les arcs de ces Indiens; s'il ne les encouragea pas à leur enlever autant de femmes que bon leur semblait, du moins ne chercha-t-il pas à les en détourner. Les Indiens du Nord paraissent faire beaucoup de cas de ces femmes, et je ne sais pourquoi; car, à tous égards, les Indiens de Cuivre et eux forment le même peuple. Ils diffèrent moins de langage que ne font en Angleterre les provinces les plus voisines les unes des autres.

Il n'est pas surprenant, d'après la situation et la manière de vivre de ces Indiens, que la pluralité des femmes soit en usage parmi eux. Je crois qu'il n'est aucun peuple sur la terre mieux autorisé par les circonstances. Celui-ci, par son éloignement des établissements européens, et conséquemment par les distances qu'il a à franchir pour leur porter des fourrures, est, sans contredit, le plus grand voyageur des peuples connus; et comme il n'a ni chevaux, ni bateaux de transport, chaque riche chasseur est obligé d'employer plusieurs personnes pour l'aider à porter ses

(1) Voyez *Postlethwayt*, relativement au travail de ces armes.

1771. Juin. fourrures au Fort de la Compagnie, et à remporter les marchandises reçues en échange. Or, personne dans le pays n'est plus propre à ce service que les femmes, qui sont habituées dès leur enfance à porter et à traîner de très-gros poids, ainsi qu'à remplir toutes les petites fonctions domestiques. En général, les hommes à qui leur fortune permet de s'attacher trois, quatre, cinq, six, ou un plus grand nombre de ces Indiennes, sont sûrs de trouver en elles des servantes soumises et fidèles, des épouses affectionnées et d'excellentes mères de famille. Quoique ces femmes paraissent se renfermer uniquement dans l'accomplissement de leurs devoirs, et que toute leur ambition se borne à être nourries et vêtues, la nature reprend quelquefois ses droits sur elles, et on les voit se livrer à l'esprit de jalousie; mais comme le mari est l'arbitre de leurs différents, il les a bientôt terminés, quoique peut-être pas toujours à l'entière satisfaction des parties.

D'après ce que je viens de dire de ces Indiennes, je n'ai pas besoin d'assurer que de toutes les femmes qui habitent l'Amérique septentrionale, ce sont les plus douces et les plus vertueuses, malgré l'opinion de quelques personnes, qui pensent qu'elles doivent ces bonnes qualités moins à leurs dispositions naturelles qu'à l'habitude et à la crainte qu'elles ont de leurs maris. Il est certain que l'empire de ces derniers a une grande influence sur leur conduite; car il est arrivé, lorsque quelques-unes de ces femmes ont eu la permission de rester au Fort, qu'elles y ont manifesté, dans l'absence de leurs maris, des sentiments bien opposés; et on les a vues s'abandonner insensiblement à tous les vices des

Indiennes du Sud, qui sont bien certainement les femmes de la création les plus dépravées. En effet, tant que dure la jeunesse de celles-ci, entraînées par leur appétit sensuel, elles poussent la débauche jusqu'à l'inceste, et, dans l'accès de la passion, accès d'un effet particulier chez ces femmes, elles ont toute la licence de la brute. Je sais que quelques Européens qui ont eu occasion de les voir, leur ont prodigué des éloges; mais quiconque a vécu long-temps parmi elles et les a bien observées, conviendra qu'il n'est aucun homme, de quelques perfections qu'il soit doué, qui puisse fixer le cœur et préserver la chasteté d'une Indienne du Sud. (1)

1771. Juin.

(1) Quoique ce portrait soit en général celui des Indiennes du Sud, ainsi dénommées sur les côtes de la *Baie de Hudson*, mais de la même tribu que les *Canadiennes*, je m'estime heureux de pouvoir consacrer ici quelques lignes à la mémoire d'une de ces Indiennes que j'ai connue dès son enfance, et qui, je puis l'attester avec vérité, présentait des mœurs bien différentes de celles que je viens de décrire.

Marie, fille de *Moyse Northon*, qui fut Gouverneur pendant plusieurs années au Fort du Prince de Galles dans la *Baie de Hudson*, quoique née et élevée sur le sol le moins fécond de tous en vertus, les possédait cependant toutes dans un degré éminent, et y joignait mille qualités aimables.

Privée de tout principe religieux, et n'ayant eu pour leçons que les mauvais exemples de ses compatriotes, elle eût brillé avec éclat dans toute autre contrée. Si une figure intéressante, de la douceur, des manières naturelles et franches, des mœurs pures, une modestie aimable, et une délicatesse unique de sentiments, sont des titres recommandables pour une femme, personne n'avait des prétentions mieux fondées que *Marie* à l'estime et à la considération générales;

1771. Juin.

Les femmes du Nord ressemblent si peu à celles-ci, qu'il est très-rare d'entendre dire que quelqu'une se soit rendue coupable

tandis que sa bienfaisance, son humanité et son amour scrupuleux pour la vérité et l'honnêteté, eussent fait honneur aux chrétiens les plus fervents.

Soumise et affectionnée à ses parents, fidèle et dévouée à ses amis, reconnaissante envers ses bienfaiteurs, pardonnant et oubliant facilement les injures, attentive à n'offenser personne, et cherchant à obliger tout le monde, la malheureuse périt cependant de froid et de faim au milieu des siens, que la famine respecta davantage; et on peut bien dire de l'infortunée *Marie* qu'elle mourut martyre de ses principes de vertu. Sa mort arriva dans l'hiver de 1782, après que les Français eurent détruit le Fort du Prince de Galles, et lorsqu'elle était dans sa vingt-deuxième année.

La nature humaine frémit au récit de cet affreux évènement, et la raison même se révolterait contre un pareil décret de la providence, s'il n'était pour elle le plus sûr garant d'un état futur, si supérieur au présent, que le sort d'une femme vertueuse, expirant de la mort la plus cruelle, devient préférable à celui d'une courtisanne qui passe sa vie dans les plaisirs. Mais disons comme *Waller* :

» Paix aux cendres de celle qui ne troubla jamais le repos d'autrui ! Instruite » par son cœur seul, ignorant l'artifice et la feinte, la vérité s'exprimait par sa » bouche, et la candeur siégeait sur son front. Etrangère à l'orgueil, ainsi qu'à » l'envie, elle n'eut pour guides que la nature et le simple bon sens. Exempte pour » jamais des peines de la vie, ici repose la femme aimable et l'amie fidèle. »

M. *Northon* dut se reprocher d'avoir élevé sa fille d'une manière à ne pouvoir non seulement supporter les fatigues du corps, que les autres Indiennes comptent pour si peu de chose, mais même à se procurer par son industrie les objets nécessaires à l'existence. Cet exemple n'est malheureusement que trop suivi par les Européens qui gardent leurs enfants dans le pays. Ils en font des êtres si délicats,

d'incontinence, même parmi celles occupant les derniers rangs au service d'un homme. 1771. Juin.

Il est vrai que si je n'avais eu à former mon opinion que d'après la conduite des femmes que j'ai été plus à portée de connaître, j'aurais eu moins de bien à en dire; mais l'impartialité, dont je fais profession, ne me permet pas de donner pour règle générale ce qui ne forme qu'une très-petite exception. Certes, il n'est que trop raisonnable de penser que les voyageurs ne sont jamais les mieux servis, quoiqu'ils payent toujours plus cher.

Il paraîtra sans doute étrange, qu'après cet éloge de la chasteté des Indiennes du Nord, j'aye à apprendre à mes lecteurs que les hommes de ce pays sont généralement dans l'usage d'échanger leurs femmes entr'eux toutes les nuits. Mais cet usage, loin d'avoir quelque chose de criminel à leurs yeux, leur semble au contraire un des plus forts liens d'amitié entre deux familles; car, dans le cas où l'un des maris vient à mourir, l'autre se croit obligé de le remplacer auprès de ses enfants. Ces Indiens sont bien éloignés d'envisager leurs unions comme de simples rapprochements, ainsi

qu'au sortir de la jeunesse ils se trouvent absolument incapables de pourvoir eux-mêmes à leurs moindres besoins. Je n'ai connu que M. *Ferdinand Jacobs*, anciennement Gouverneur au Fort d'York, qui se soit conduit différemment. Quoiqu'il aimât tendrement ses enfants, il préféra de les faire élever parmi les Naturels du pays à les envoyer en Angleterre; aussi quand il quitta l'Amérique, ils ne s'apperçurent de son absence que parce qu'elle les privait d'un excellent père.

que le font nos maris et nos femmes d'Europe, qui, malgré que
1771. Juin. leurs serments ayent été prononcés d'une manière solemnelle, et en présence de dieu et des hommes, les oublient l'instant d'après. En effet, il n'y a pas d'exemple qu'un Indien du Nord ait négligé de remplir la tâche qu'il est censé s'être imposée en prenant une femme. Ceux du Sud, avec toutes leurs mauvaises qualités, peuvent être cités comme des modèles d'humanité et de charité, pour leur conduite envers les veuves et les enfants de leurs amis décédés; et comme leur position et leur manière de vivre les met dans le cas d'être plus secourables, on voit aussi parmi eux peu de veuves et d'orphelins à l'abandon.

Quoique les Indiens du Nord ne se fassent point scrupule de prendre deux à trois sœurs en même temps pour femmes, cependant ils ont une attention particulière au dégré de parenté dans les échanges dont j'ai parlé plus haut. Il n'en est pas ainsi parmi les Indiens du Sud, chez qui on voit assez communément le frère cohabiter avec la femme ou la fille de son frère, (1) pratique que les Indiens du Nord ont en horreur.

(1) La plûpart des Indiens du Sud, ainsi que les tribus de ceux d'*Athapuscow* et de *Neheaway*, sont absolument sans scrupule à cet égard. Bien plus, il est notoire que beaucoup de ces Indiens couchent avec leurs mères, et épousent communément leurs sœurs et leurs propres filles. J'en ai connu plusieurs, qui, après avoir cohabité ainsi avec leurs filles, les ont cédées de leur consentement à leur fils.

Malgré la rigueur de leur climat, ces Indiens surpassent de beaucoup en licence ceux de l'Est, dont l'aisance, les usages et la température, semblent plus propres à irriter les passions que le froid rigoureux de la zône glaciale.

Les

Les Indiens avaient tué à l'époque du premier Juillet autant de daims qu'il en fallait pour la subsistance des femmes pendant notre absence, et j'avais pris, de mon côté, deux bonnes hauteurs méridiennes du soleil, dont le terme moyen fixa la latitude de *Conge-Cathawhachaga* à 68d, 46 [illegible], tandis que mon estime me donna 24d, 2 l à l'Ouest du *Fort du Prince de Galles* pour sa longitude, ou 118 d, 15 l à l'occident du méridien de Londres. 1771. Juillet. 1.

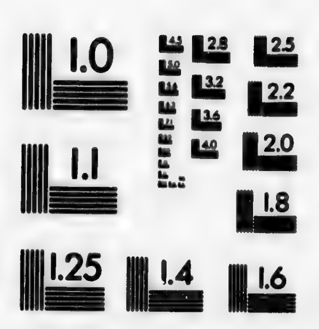
Il tomba beaucoup de neige et de pluie le 2. Le temps nous ayant permis, sur les neuf heures du soir, de nous mettre en route, nous parcourûmes environ dix milles au *Nord quart Nord-Ouest* avant de nous arrêter pour prendre un peu de repos. A notre départ de *Conge-Cathawhachaga*, plusieurs Indiens qui s'étaient enrôlés parmi nous avaient préféré de rester de l'arrière avec les femmes. Nous fûmes amplement dédommagés de leur perte par le grand nombre d'Indiens des Mines de Cuivre qui nous accompagnèrent en qualité de guides et de guerriers. 2.

Le temps fut aussi mauvais le 3 qu'il l'avait été le 2. Nous parvînmes cependant à faire dix à onze milles dans la même direction que la veille, avant que la neige, en nous empêchant de distinguer notre chemin, ne nous forçât de chercher une retraite 3.

Il est vrai que ceux de ces Indiens qui vivent sous la protection immédiate des Anglais ne prènent jamais pour femmes leurs sœurs ou leurs filles, ce qui est dû probablement à la crainte qu'ils ont de déplaire aux Anglais ; mais il est reconnu que l'*inceste* a souvent lieu parmi eux, quoique peut-être pas aussi fréquemment que parmi les Indiens de l'extérieur.



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



150mm

6"

APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



dans les fentes des rochers, où nous tâchâmes de nous restaurer avec les provisions que nous avions apportées. Chacun fuma sa pipe et se livra ensuite au sommeil, en attendant que nous pussions continuer notre voyage.

1771. Juillet.

4. Il y eut un changement dans le temps le 4; mais la neige qui continuait de tomber, quoique moins épaisse, rendait le chemin très-glissant. Nous fîmes cependant vingt-sept milles au *Nord-Ouest*, dont quatorze à travers ce que les Indiens appèlent *les Montagnes pierreuses*, nom qu'elles méritent assurément bien. Au premier coup-d'œil, elles me parurent n'être qu'un amas confus de rochers inaccessibles à l'homme; mais au moyen des Indiens des Mines de Cuivre, qui connaissaient un chemin, nous ne laissâmes pas que d'avancer, la plûpart du temps, il est vrai, sur nos mains et nos genoux. Ces montagnes néanmoins sont traversées, même dans les endroits les plus difficiles, par un sentier très-visible, et aussi uni que ceux de nos campagnes en Angleterre, lorsque la pierre s'est trouvée assez tendre pour être écrasée sous le pied du voyageur. On rencontre par intervalles le long de ce sentier de larges pierres plates, qui sont couvertes d'une infinité de petits cailloux. Nos Indiens des Mines de Cuivre me dirent qu'ils provenaient du passage de ceux qui allaient à ces Mines ou qui en revenaient; et sur ce qu'ils m'observèrent qu'il était d'usage que chaque voyageur ajoutât une pierre au tas, et que cela portait bonheur, nous y déposâmes chacun la nôtre.

A notre arrivée au pied des *Montagnes pierreuses*, trois de nos

Indiens étaient retournés sur leurs pas, en disant que, selon toutes
les apparences, le plaisir qu'ils s'étaient promis en allant faire 1771. Juillet.
la guerre aux *Esquimaux* n'égalerait pas les fatigues du reste du
voyage.

Il tomba une si grande quantité de neige et de pluie le 5, que, 5.
ne pouvant distinguer notre sentier, nous fûmes contraints de
prolonger notre halte jusqu'au lendemain matin, où nous nous 6.
remîmes en route par un temps qui se soutint assez beau jusque vers midi. Nous avions déjà fait environ onze milles au *Nord-Ouest*, lorsque l'annonce d'une tempête nous obligea de nous retirer parmi les rochers, comme nous avions fait les quatre nuits précédentes, car nous marchions sans tentes. Il nous déserta le lendemain matin plus de quinze Indiens, malades de la route et du mauvais temps. Ces hommes, quoique faits à la fatigue, étaient en quelque sorte excusables, car depuis notre départ de *Conge-Cathawhachaga*, à peine avions-nous conservé sur nous quelques hardes sèches, et nous n'avions eu pour abris contre l'inclémence du temps, que des rochers et des cavernes humides. Dans quelques-uns, l'eau découlait constamment de la pierre qui leur servait de toît, et, à quelque chose près, nous nous trouvions comme en plein air. Il faut ajouter à cela l'impossibilité où nous étions, depuis notre séparation d'avec les femmes, de faire du feu, autrement que pour allumer nos pipes. Il est vrai que nous rencontrions quelquefois un peu de mousse, mais les pluies continuelles l'avaient tellement imbibée, qu'il devenait aussi impossible de lui faire prendre feu, qu'à une éponge pleine d'eau.

1771. Juillet. Aussi-tôt que nous eûmes gagné nos retraites, nous nous régalâmes de viandes crues, provenant du gibier que les Indiens avaient tué le matin, notre provision de viandes sèches se trouvant entièrement épuisée.

Conformément à ce que nous avions prévu, il se déclara un si violent coup de vent, accompagné d'une neige si abondante, que les plus vieux des Indiens qui m'accompagnaient prétendirent n'avoir jamais vu un temps pareil dans aucune saison de l'année, et encore moins au milieu de l'été. A cette tempête, succéda par dégrés un calme profond; mais la neige était tombée à flocons si épais pendant l'espace de neuf heures, que nous courûmes le risque d'en être étouffés dans nos cavernes.

7. Nous eûmes le 7 une brise fraîche du Nord-Ouest, et quelques petites ondées de pluie; heureusement la présence et la chaleur du soleil firent bientôt fondre la plus grande partie de la neige nouvellement tombée. Nous parvînmes dans la matinée à sortir de nos souterreins, qui étaient situés dans la partie Nord des Montagnes pierreuses, et nous marchâmes environ dix-huit à vingt milles au *Nord-Ouest quart Ouest*. Nous traversâmes, chemin faisant, un grand lac dont la glace était encore très-solide. Je donnai à ce lac le nom de *Buffalo*, ou de Bœuf musqué, à cause du nombre de ces animaux qui paissaient alors sur ses bords. Les Indiens en tuèrent plusieurs; mais les trouvant trop maigres, ils se contentèrent de prendre leurs peaux pour se faire des souliers. Aux approches de la nuit, le mauvais temps recommença,

accompagné d'un vent violent de Nord-Est et d'une pluie très-froide, mêlée de neige.

1771. Juillet.

C'était la première fois, depuis notre départ de la Factorerie, que nous eussions rencontré des bœufs musqués. J'ai rapporté que j'en avais apperçu un grand nombre dans mon premier voyage, à environ cent milles de la Factorerie; et il m'était même arrivé de découvrir des traces de deux de ces animaux à neuf milles du *Fort du Prince de Galles*. J'en vis aussi une quantité assez considérable dans mon second voyage au Nord, et mes compagnons en tuèrent plusieurs, particulièrement le 7 Juillet 1770. On en rencontre quelquefois en troupeaux nombreux sur les côtes de la Baie de Hudson, et dans l'intervalle qui sépare la Baie de *Knapp* du détroit de *Wager*; mais ils sont plus communs en dedans du cercle arctique. J'y ai compté souvent dans un seul jour des bandes de quatre-vingt à cent de ces animaux. Le nombre des mâles était très-petit en comparaison de celui des femelles, car il est rare qu'il se trouve au-delà de deux à trois taureaux, même dans le plus grand troupeau; et d'après la quantité de mâles qu'on rencontre morts, les Indiens sont persuadés qu'ils se tuent en combattant entr'eux pour les femelles. Ils poussent la jalousie, dans la saison du rut, jusqu'à se jeter sur l'homme ou la bête qui approche des génisses; on les voit même poursuivre en mugissant les corbeaux et autres gros oiseaux, à qui il arrive de voler près d'elles. Ils errent de préférence dans les parties élevées et rocailleuses des terres stériles, et rarement on en rencontre à une grande distance des bois. Quoique ces animaux soient très-pesants, ils gravissent

1771. Juillet. les rochers avec beaucoup d'agilité, et ont le pied aussi sûr qu'une chèvre; comme elle aussi, ils mangent tout ce qu'ils trouvent. Ils sont très-friands d herbe; mais dans l'hiver, lorsqu'elle est rare, ils se nourrissent de mousse, ainsi que des sommités des saules, et des branches les plus tendres du pin. Les femelles prènent le taureau en Août, et mettent bas à la fin de M..i ou au commencement de Juin. Elles ne portent pas plus d'un petit à-la-fois.

Le bœuf musqué, parvenu à toute sa grandeur, est de la taille, en général, de nos bœufs d'Angleterre; (1) mais ses jambes, quoique

(1) M. *Dragge* dit, dans son Voyage, tome II, page 260, que le bœuf musqué est plus petit qu'un daim, mais plus fort vers ses extrémités inférieures, ce qui est loin d'être exact. La grandeur de ces animaux est telle que je l'ai décrite; et les Indiens estiment que le poids d'une femelle dans toute sa force est supérieur à celui de trois daims. Je regrète aussi d'être obligé de contrarier mon ami M. *Graham*, qui avance qu'on transporte annuellement sur des traineaux, au *Fort du Prince de Galles*, trois à quatre milliers de la chair de ces animaux. Il est possible que dans des années particulières on en ait acheté environ un millier des Naturels du pays; mais il leur arrive plus généralement de ne pas en apporter une once en cinq ans. Le fait est, que cette viande est peu estimée des Employés de la Compagnie, et que, conséquemment, l'importation n'en est point encouragée. Au surplus, ces animaux se tiènent, en général, à de si grandes distances du Fort, que les Indiens trouveraient peu de profit à en approvisionner nos comptoirs. Ainsi, on peut assurer avec plus de vérité, que les bœufs dont la chair a été apportée au *Fort du Prince de Galles*, appartenaient à quelques troupeaux trouvés par hasard à peu de distance de cet établissement; à cent milles, par exemple, qui ne sont qu'un pas pour un Indien.

grosses, ne sont pas aussi longues, et sa queue comporte à-peu-près la même dimension que celle d'un ours. Comme cette queue est toujours repliée, à peine la distingue-t-on, à cause de la longueur des poils des parties inférieures qui la recouvrent. La bosse que ces animaux ont sur le dos est plus petite, à proportion, que celle du daim. Leur poil est très-long dans quelques endroits, principalement sous le ventre, sur les flancs, et vers la queue; mais sa plus grande longueur, sur-tout chez les mâles, se trouve sous le cou, à partir du menton jusqu'à l'extrémité de la poitrine, entre les jambes de devant de l'animal. Ces poils lui pendent comme les crins renversés d'un cheval, et ont la même longueur et la même épaisseur, ce qui donne à ces bœufs un air véritablement effrayant. C'est avec ses derniers poils que les *Esquimaux* font leurs *moustiquaires*, et non, comme l'assure M. *Ellis*, (1) avec ceux de la queue et des autres parties, qui sont trop courts pour cet objet. En hiver, l'animal est pourvu d'une belle laine épaisse, ou fourrure, qui croît à la racine de ses poils, et le préserve des grands froids auxquels il est exposé dans cette saison. A mesure que l'été approche, cette laine tombe, et l'animal, en se roulant fréquemment par terre, achève de la détacher entièrement de sa peau, de sorte qu'il ne reste plus couvert que de ses longs poils. L'été est si court dans ces hautes latitudes, qu'une nouvelle toison succède presque aussi-tôt à l'ancienne, et que l'animal se retrouve pourvu d'un habit d'hiver lorsque le froid recommence.

1771.
Juillet.

(1) Voyage à la Baie de Hudson, page 252.

1771. Juillet. La chair des bœufs musqués ne ressemble nullement pour le goût à celle de nos bœufs d'Europe ; elle a plus d'analogie avec celle de l'élan. Sa graisse est d'un blanc clair, légèrement colorée de bleu. Les veaux et les génisses sont bons à manger ; mais la chair des taureaux sent tellement le musc, qu'elle en est très-désagréable ; le couteau même qui a servi à couper celle d'un vieux taureau, en contracte une odeur si forte, qu'on ne peut la lui faire perdre qu'en le repassant, tandis que le manche la conserve encore long-temps. Quoique toutes les parties de l'animal soient imprégnées de cette odeur, cependant celles de la génération, et particulièrement l'*urètre*, le sont encore plus. L'urine elle-même doit l'être considérablement, car la membrane qui recouvre la verge de l'animal est rongée par une substance glutineuse, de couleur brune, qui donne une odeur de musc presque aussi forte que celle qu'on dit provenir de la *civette*. Conservée plusieurs années, elle semble n'avoir rien perdu de sa force.

8. Le 8, le temps fut beau et modéré, quoique accompagné cependant de quelques ondées de pluie. Nous nous mîmes en route de bon matin, et nous fîmes dix-huit milles au *Nord*. Les Indiens avaient tué quelques daims; nous nous arrêtâmes sur le bord d'une petite anse qui nous fournit quelques saules, avec lesquels nous allumâmes du feu pour la première fois depuis notre départ de *Conge-Cathawhachaga* ; et ce fut conséquemment pour la première fois aussi, depuis cette époque, que nous fîmes cuire de la viande. On devine aisément quelle fut notre satisfaction; et comme le soleil avait séché dans le cours de la journée nos hardes,

malgré

malgré les petites ondées de pluie, nous nous sentions beaucoup plus dispos que nous ne l'avions encore été depuis notre séparation d'avec les femmes. L'endroit où nous passâmes la nuit n'est pas éloigné de l'éminence de l'*Ours gris*, que l'on appèle ainsi à cause du grand nombre de ces animaux qui viènent y mettre bas leurs petits. La description singulière que les Indiens de Cuivre nous firent de cette éminence, nous inspira, à plusieurs de mes compagnons et à moi, la curiosité de la visiter; mais après nous y être transportés, nous trouvâmes qu'elle méritait peu d'attention. Elle consistait simplement en une haute butte de terre grasse, dont il s'en trouve plusieurs semblables dans le voisinage, situées toutes au milieu d'un large marais, ce qui leur donne l'apparence d'autant d'îles dans un lac. Les côtés de ces éminences sont absolument perpendiculaires; et celle de l'Ours gris, qui est la plus haute, est élevée d'environ vingt pieds au-dessus du plat pays. Le sommet de ces hauteurs est couvert d'un gazon épais, formé de mousse et d'une herbe longue, lequel gazon, dans quelques endroits, s'étend jusque sur les côtés. Comme ceux-ci se dégradent continuellement par l'effet des pluies qui tombent l'été dans ces pays, il est probable qu'avec le temps ces éminences seront de niveau avec le marais dans lequel elles sont situées. Aujourd'hui ces îles, ainsi que je puis les appeler, offrent, dans le temps de la ponte, d'excellentes retraites aux oiseaux contre toute espèce de bêtes, à l'exception néanmoins du *Quequehach*, que la dureté de ses griffes et la force étonnante de ses jambes, mettent en état de franchir les élévations les plus à pic.

1771. Juillet.

Sur l'un des côtés de l'éminence de l'Ours gris, est une caverne
1771. profonde, creusée dans le roc, et l'ouvrage probablement des
Juillet. ours, dont les traces, encore visibles, attestaient qu'ils y étaient venus le printemps. Cette caverne me parut fixer la curiosité de quelques-uns de mes compagnons, mais elle me causa la moitié moins d'intérêt que plusieurs autres éminences situées dans la partie *Est* du marais. A l'aspect des trous que les ours y ont creusés, pour chercher des écureuils de terre et peut-être des souris, dont ils sont très-friands, on croirait que le sol a été labouré. Il est vraiment surprenant de voir jusqu'à quelle profondeur ces animaux poussent leurs recherches, et encore plus la grosseur des pierres qu'ils déplacent dans ces occasions. Je crus d'abord que c'était le résultat d'une mine; mais les Naturels m'assurèrent que ce moyen leur était inconnu, et que ce que je voyais était entièrement l'ouvrage des ours poursuivant leur proie.

9. Le 9, le temps fut couvert et doux; il tomba quelques légères ondées de pluie. Nous partîmes de bonne heure dans la matinée, et nous parcourûmes environ quarante milles au *Nord* et au *Nord quart Nord-Est*. Nous rencontrâmes beaucoup de daims et de bœufs musqués. Les Indiens tuèrent plusieurs des premiers; mais au moment que nous nous préparions à les apprêter, une petite ondée de pluie fit contracter à la mousse assez d'humidité pour l'empêcher
10. de prendre feu. La journée du lendemain s'annonçant pour être belle et claire, nous nous mîmes en route de grand matin, et nous fîmes vingt milles au *Nord quart Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest*. La chaleur à midi devint si considérable, que nous fûmes

obligés de nous arrêter sur le sommet d'une haute éminence. Nous
y trouvâmes de la mousse sèche, avec laquelle nous fîmes du feu. 1771. Juillet.
L'espoir d'un bon repas nous rendait en quelque sorte heureux, lorsque des essaims de moustiques vinrent nous assaillir et nous causer des douleurs presque insupportables. Le même jour, *Matonabbee* détacha en avant plusieurs Indiens, avec ordre d'atteindre la *rivière de la Mine de Cuivre*, et de prévenir de notre approche les Indiens qu'ils rencontreraient. Je chargeai ceux-ci de quelques petits présents, comme le plus sûr moyen de capter la bienveillance de ces étrangers.

Nous éprouvâmes le 11 une chaleur aussi accablante que celle 11.
de la veille. Après avoir fait dans la matinée dix à onze milles au *Nord-Ouest*, nous rencontrâmes un Chef Indien du Nord, appelé *Oule-Eye*, et accompagné de sa famille et de plusieurs Indiens des Mines de Cuivre. Ils étaient occupés à tuer les daims qui traversaient une petite rivière, sur le bord de laquelle nous nous arrêtâmes comme eux. (1) Je fumai l'après-dîner mon calumet de paix avec ces Indiens, que je trouvai différer, du moins en principes, de ceux que j'avais vus à *Conge-Cathawhachaga*; car quoiqu'ils eussent une grande abondance de provisions, ils ne daignèrent pas nous offrir la moindre chose; et je suis même persuadé que s'ils se fussent jugés les plus forts, ils nous eussent volé tout ce que nous avions. Cette conduite parut étonner jusqu'à mes Indiens

(1) Cette rivière coule presque dans la direction du Nord-Est, et se jète, selon toutes les apparences, dans l'Océan Nord, près de la rivière de Cuivre.

du Nord. Je ne doute pas que sans la pauvreté de ces étrangers
1771. Juillet. et la laideur de leurs femmes, ma troupe ne leur eût tout ravi.

12. Il fit si chaud le 12, que nous différâmes notre départ; mais le 13, de grand matin, après que mes compagnons eurent pris à nos insociables étrangers les provisions sèches qui leur convenaient, nous continuâmes notre voyage, et nous parcourûmes environ quinze à seize milles, avec l'espoir d'atteindre dans la journée *la rivière de la Mine de Cuivre*. Mais lorsque nous fûmes parvenus sur la crête de la longue chaîne de montagnes entre lesquelles on m'avait dit que cette rivière coulait, nous découvrîmes que ce n'était qu'une de ses branches, qui se réunit à elle à environ quarante milles de son embouchure dans la mer. Comme les Indiens des Mines de Cuivre se trouvaient alors dispersés, personne de ma troupe ne put m'indiquer le plus court chemin pour arriver à la rivière principale. Jugeant, d'après quelques bois situés à l'Ouest, que la petite rivière prenait son cours à travers, nous conclûmes que la grande devait couler dans la direction des bois, et n'être pas fort éloignée de nous. Nous marchâmes donc de ce côté, et, chemin faisant, mes Indiens tuèrent plusieurs beaux daims mâles. Le pays que nous traversions était si garni de bois propres à brûler, que nous nous arrêtâmes pour apprêter le meilleur repas que nous eussions fait depuis quelques mois. Comme les occasions de faire bonne chère en route sont très-rares dans ce pays, et que les Indiens, lorsqu'elles se présentent, employent tout ce qu'ils savent de cuisine, art qui consiste principalement chez eux à faire bouillir, griller et rôtir, nous nous empressâmes

de suivre leur usage. De tous les mêts préparés par ce peuple, le plus délicat, sans contredit, ou le meilleur du moins comme variété, est ce qu'il appèle un *Becatee* de daim. C'est une espèce de boudin fait avec du sang, une bonne quantité de graisse, et les chairs les plus tendres de l'animal, auxquelles on ajoute le cœur et les poumons coupés très-menus. L'estomac du daim sert d'enveloppe à cette préparation, qu'on suspend devant le feu, au moyen d'une corde. On a soin que le feu ne soit pas trop ardent, de peur que l'enveloppe ne brûle et que le contenu ne se répande. A mesure que celui-ci cuit, il communique l'odeur agréable des meilleures viandes, et s'il est pris à temps, c'est-à-dire, avant que le sang et les autres ingrédients ne soient desséchés, c'est certainement un mêts délicieux, et qui n'a besoin ni de poivre, de sel, ou de quelque autre assaisonnement.

1771. Juillet.

Après nous être régalés amplement et avoir pris quelques heures de repos, qui furent bien troublées par les moustiques, nous nous remîmes en route, en nous dirigeant au *Nord-Ouest quart Ouest*; et au bout de neuf à dix milles, nous rencontrâmes l'objet de toutes nos recherches, la rivière de la Mine de Cuivre.

CHAPITRE VI.

Évènements pendant notre séjour à *la rivière de Cuivre*, et jusqu'au moment de notre réunion avec les femmes, au Sud du lac *Cogead*.

*Quelques Indiens de la rivière de Cuivre se rendent auprès de nous. - Envoi de trois espions le long de la rivière. — Commencé mes observations sur cette rivière. — Retour des espions, avec la nouvelle d'une découverte de cinq tentes d'*Esquimaux. — *Délibération des Indiens sur la manière de les surprendre la nuit, et de les tuer tous endormis. — Passage de la rivière. — Procédés des Indiens en approchant des tentes des* Esquimaux. — *Massacre général de ces malheureux pendant leur sommeil. — Une jeune Indienne tombe percée de coups à mes pieds. — Les Indiens rient de ma sensibilité. — Horreurs exercées par eux contre les cadavres de leurs ennemis. — Découverte de sept nouvelles tentes sur l'autre bord de la rivière. — L'ennemi contraint de se réfugier sur un banc de sable situé au milieu de la rivière. -- Conduite des Indiens après le massacre des* Esquimaux. -- *Ils repassent la rivière pour se porter aux tentes opposées. -- Pillage et destruction de ces tentes. -- Reconnu la rivière jusqu'à son embouchure. — Observations. — Retourné sur mes pas. — Arrivée à l'une des Mines de Cuivre. — Remarques sur ces Mines. —*

1771. Juillet.

Différentes tentatives faites pour engager les Indiens, propriétaires de ces Mines, à porter leur produit au Fort. — Obstacles qui se sont opposés jusqu'ici à cette importation. — Conduite infâme et cruelle de Keelshies *envers quelques-uns de ces misérables Indiens. — Quitté la Mine de Cuivre, et essuyé des fatigues incroyables jusqu'au moment de notre réunion à quelques-unes de nos Indiennes, sur les bords du lac* Cogead Whoie. *— Mes pieds extrêmement enflés et écorchés. — Disparition de mes craintes sur les suites de cet accident. — Fait route au Sud, et rejoint le reste de nos Indiennes, que nous trouvâmes accompagnées de leurs enfants et de beaucoup d'autres Indiens.*

14. Nous étions à peine arrivés à la rivière de la Mine de Cuivre, que nous fûmes joints par quatre Indiens de ce pays, qui apportaient avec eux deux canots. Ils avaient vu tous les Indiens que nous leur avions expédiés, à l'exception du frère de *Matonabbee* et de trois autres, qui leur avaient été envoyés de *Conge-Cathawhachaga.*

Je ne fus pas peu surpris, à l'aspect de *la rivière de Cuivre*, de la trouver si différente de la description que les Indiens m'en avaient faite à la Factorerie; car, au lieu d'être navigable pour un vaisseau, comme ils me l'avaient dit, elle l'était à peine, dans cet endroit, pour un canot indien, n'ayant pas plus de cent quatre-vingt verges de large, et étant remplie de bas-fonds. Au premier coup-d'œil, j'y distinguai trois chutes ou cataractes.

Il

Il existe un peu de bois sur ses bords, mais il n'y a point d'arbres dans le voisinage ou sur le sommet des hauteurs entre lesquelles elle coule. Il y a apparence que les arbres y étaient plus multipliés autrefois, et qu'ils ont été détruits par le feu. Aujourd'hui, pour un arbre sur pied, on compte au moins dix troncs. A en juger par ceux qui restent, ces arbres devaient être d'une mauvaise venue, et n'être bons qu'à faire du feu.

1771. Juillet.

Bientôt après notre arrivée à la rivière de Cuivre, trois Indiens furent détachés comme espions. Ils avaient mission de s'informer s'il y avait des tentes d'*Esquimaux* entre nous et la mer. Nous étant avancés de notre côté d'environ trois quarts de mille le long de la rivière, la plûpart des Indiens se mirent à chasser, et tuèrent plusieurs bœufs musqués et quelques daims. Ils employèrent ensuite le reste du jour et la nuit à les dépecer et à faire sécher leurs chairs au feu. D'après l'abondance de nos provisions, et l'affluence des daims et des autres animaux, qui nous répondait de notre subsistance journalière, je ne savais trop à quoi attribuer ces préparatifs de la part de mes compagnons, et comment les concilier avec leur imprévoyance ordinaire, lorsque j'appris qu'ils réservaient ce surcroît de provisions pour notre voyage à l'embouchure de la rivière, afin d'éviter de tuer du gibier en route et d'écarter de nous les Naturels, qui, se trouvant dans notre voisinage, pourraient être alarmés par le bruit de nos fusils et la fumée de nos feux.

Aussi-tôt que nous nous fûmes mis en marche dans la matinée

du 15, je commençai mes observations sur la rivière, que je
1771. Juillet. 15. continuai pendant l'espace de dix milles, lorsqu'une forte pluie nous obligea de nous arrêter. Les bois finissaient à l'endroit où nous passâmes la nuit, et tout le pays, delà à la mer, est occupé par des hauteurs stériles et de vastes marais. Je trouvai, dans le cours de mes observations, que la rivière était aussi embarrassée de bancs de sable et de rochers que dans la partie que j'avais vue la veille. Sa largeur, en plusieurs endroits, avait diminué singulièrement, et elle nous présenta deux chutes encore plus considérables.

15. Dans la matinée du 16, le temps étant devenu beau et modéré, je repris mes observations. Elles me fournirent, pendant un nouvel espace de dix milles, les même résultats que les premières, c'est-à-dire, beaucoup de bas-fonds et de cascades. Vers midi, les trois Indiens qui avaient été dépêchés comme espions furent de retour, et informèrent mes compagnons qu'il y avait cinq tentes d'*Esquimaux* sur le bord occidental de la rivière. Ils ajoutèrent que cette situation était très-commode pour une surprise, et que la distance entre l'ennemi et nous pouvait être de douze milles. A peine mes Indiens eurent-ils entendu ce rapport, qu'ils m'abandonnèrent dans mon travail. Toutes leurs pensées se portèrent sur la manière dont ils devaient s'y prendre, pour parvenir la nuit suivante à tuer ces pauvres *Esquimaux*. Le résultat de leurs délibérations fut qu'il fallait, sans perdre de temps, traverser la rivière, qui, dans l'endroit indiqué par les espions, ne présentait aucun obstacle. En conséquence, après que les Indiens eurent mis en état leurs

fusils, leurs lances et leurs boucliers, nous traversâmes la rivière, dont le passage entraîna quelque temps. 1771. Juillet.

Arrivés à l'autre bord, chacun de mes compagnons s'occupa à peindre le devant de son bouclier. Les uns y figurèrent le soleil, les autres la lune, quelques-uns des oiseaux et d'autres animaux de proie. Un grand nombre y représenta des êtres imaginaires, qui, suivant la croyance de ces pauvres gens, habitent les éléments de la terre, de la mer, de l'air, etc.

En les questionnant sur l'opération à laquelle je les voyais livrés, j'appris que la figure peinte sur chaque bouclier était toujours celle de l'objet dont ils espéraient le plus de protection dans un jour de combat. Quelques-uns se bornaient à une seule figure, tandis que d'autres, se défiant peut-être du pouvoir d'une seule, chargeaient leurs boucliers de peintures hyéroglyphiques, inintelligibles pour tout autre que pour le peintre. Ces représentations, faites à la hâte avec du rouge et du noir, et par des artistes sans goût, n'offraient, en général, rien dont le modèle existât dans le ciel, sur la terre, ou sous les eaux; celles même qui pouvaient faire concevoir quelque idée de la chose représentée, étaient infiniment au-dessous de nos enseignes de cabaret.

Quand cet œuvre de superstition fut achevé, nous commençâmes à nous porter vers les tentes des *Esquimaux*, en évitant avec soin de traverser les endroits élevés ou de parler haut, dans la crainte d'être vus ou entendus. La première précaution non seulement allongea notre chemin, mais rendit encore notre marche

1771. Juillet plus pénible, par les marécages qu'il nous fallut franchir, et où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Malgré l'obliquité de notre route, nous conservâmes presque toujours en vue la rivière, et nous nous en approchâmes même quelquefois d'assez près pour distinguer qu'elle était aussi peu navigable dans cette partie, que dans celles que nous connaissions déjà, et qu'en tout, les choses quadraient parfaitement aves le rapport des espions.

J'observerai, comme un fait singulier, que ma troupe, qui semblait avoir ignoré jusque-là ce que c'était que subordination, manifesta dans cette horrible circonstance la plus grande uniformité de sentiments et de volontés. Réunis entr'eux pour la même cause, tous les Indiens étaient prêts à suivre *Matonabbee* par-tout où il voudrait les mener, comme lui-même se faisait un plaisir de déférer aux avis d'un vieux Indien des Mines de Cuivre, qui nous avait joints au moment de notre arrivée sur les bords de la rivière où ce projet atroce fut conçu et arrêté.

Jamais parmi une réunion d'hommes l'intérêt particulier ne s'empressa de faire des sacrifices à l'intérêt général comme dans cette occasion; car, ce qu'un individu avait en sa possession, il le partageait aussi-tôt avec celui qui en était privé. Tout ce que l'amitié, la générosité, le désintéressement peuvent sur le cœur d'un Indien du Nord, ne s'était jamais développé avec plus d'éclat. On eût dit qu'il régnait parmi ce peuple un esprit public, un certain orgueil national; et les barbares méditaient le plus lâche des crimes!

Ces Indiens devaient être beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, à en juger par le nombre des tentes de ces derniers, et leur appareil guerrier plus imposant que celui des pauvres *Esquimaux*, dont le massacre général était inévitable, à moins d'un miracle de la providence en leur faveur. 1771. Juillet.

Après nous être avancés, à couvert des rochers et des hauteurs, jusqu'à deux cents verges des tentes, nous nous mîmes en embuscade un instant pour épier les mouvements des *Esquimaux*. Les Indiens, en reprenant leur marche, me conseillèrent de rester de l'arrière jusqu'à ce que le combat fût fini : je ne crus pas devoir déférer à cet avis, dans la crainte que quelques-uns des *Esquimaux*, parvenus à s'échapper et me rencontrant sur leur chemin, ne me prissent pour un de leurs ennemis, et ne profitassent de mon état d'isolement pour tomber sur moi. Je répondis aux Indiens que je les accompagnerais; mais je les prévins en même temps, que je ne participerais point aux meurtres qu'ils allaient commettre, à moins que ma sûreté personnelle ne l'exigeât. Ma réponse ne parut point leur déplaire, et tous s'empressèrent alors de me fournir des armes pour ma propre défense. L'un me donna une lance, l'autre me prêta une baïonette; mais personne ne put me pourvoir d'un bouclier, et je n'en fus pas fâché, car ce meuble inutile n'eût fait qu'ajouter au poids de ma charge.

Tandis que nous étions en embuscade, les Indiens achevèrent de se préparer au combat. Les uns se peignirent le visage de noir, les autres de rouge, plusieurs d'un mélange de ces deux couleurs;

et pour empêcher leurs cheveux de leur retomber sur les yeux, ils
1771. Juillet. les nouèrent par devant, par derrière, sur les côtés, ou les coupèrent très-courts tout autour de la tête. La première chose à laquelle ils pensèrent, fut de se rendre le plus dispos possible à la fuite, ce qu'ils firent en ôtant leurs bas, en coupant les manches de leurs vêtements, ou en les roulant jusqu'aux aisselles; et malgré la quantité énorme de moustiques dont nous étions environnés, plusieurs même ne conservèrent sur eux que leurs culottes et leurs souliers. Dans la crainte d'être obligé de courir à mon tour, je crus devoir aussi me délivrer de mes bas et de mon bonnet, et rouler mes cheveux.

17. Il était près d'une heure du matin, lorsque les Indiens eurent terminé leurs apprêts. Tout annonçant la plus grande tranquillité de la part des *Esquimaux*, ma troupe sortit de son embuscade, et s'étant avancée, sans être découverte, jusqu'à l'entrée des tentes, elle fondit sur leurs malheureux habitants; et alors commença un massacre, dont je me tins à l'écart.

Rien ne peut être comparé à cette scène de destruction. Les pauvres *Esquimaux*, surpris au milieu de leur sommeil, se trouvèrent hors d'état d'opposer aucune résistance. Les hommes, les femmes et les enfants, au nombre de plus de vingt, se précipitèrent tout nus hors des tentes, dans le dessein de se sauver; mais comme les Indiens gardaient toutes les issues du côté de terre, il fut impossible à ces malheureux de pénétrer plus loin. Il ne leur restait que le parti de sauter dans la rivière; mais aucun

d'eux ne l'ayant pris, ils périrent tous victimes de la barbarie des Indiens. 1771. Juillet.

Les cris et les gémissements de ces infortunés me déchiraient le cœur; et j'éprouvai un redoublement d'horreur en voyant une jeune fille, qui pouvait avoir dix-huit ans, tuée si près de moi, qu'au premier coup de lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à mes pieds, et s'attacha avec une telle force à mes jambes, que j'eus toutes les peines du monde à les retirer, quoique la malheureuse perdît beaucoup de sang. Elle était poursuivie par deux Indiens que je suppliai de lui accorder la vie; les monstres, pour toute réponse, lui plongèrent à-la-fois leurs lances à travers le corps, et la clouèrent, pour ainsi dire, à terre. Me regardant alors en face, ils me demandèrent d'un air moqueur, *si j'avais besoin d'une femme Esquimaux*, sans qu'ils parussent faire la moindre attention aux cris et aux convulsions de leur victime, qui se repliait comme un serpent autour des lances. A l'aspect de ses souffrances, et convaincu par les discours de ses bourreaux qu'il me serait impossible de les fléchir, je les priai, du moins, d'abréger ses douleurs, en mettant fin à son existence, et d'éviter à ma pitié pour elle, de lui rendre ce cruel service. Aussi-tôt un des Indiens retira sa lance du corps de la malheureuse créature, et la lui enfonça près du cœur. L'amour de la vie, qui n'abandonne jamais l'homme dans quelque affreuse position qu'il se trouve, prédominait encore tellement chez cette pauvre *Esquimaux*, que, quoique épuisée par la perte de son sang, elle rassembla ce qu'il lui restait de forces pour écarter une mort, qui, dans sa situation, ne pouvait

être qu'un bienfait. Mon indignation, mon désespoir, et mon
1771. saisissement, à la vue de cette boucherie, ne sauraient se conce-
Juillet. voir et encore moins être décrits. Quelques efforts que je fisse pour retenir mes larmes, il m'en échappait par intervalles; et je suis assuré qu'il n'y avait pas un de mes traits qui n'exprimât toute l'horreur dont j'étais pénétré. A l'heure même où j'écris, je sens renouveler mes pleurs au souvenir de cette lamentable nuit.

La décence ne me permet pas de rendre compte de la manière dont ces sauvages se comportèrent envers les corps des infortunés qu'ils venaient de massacrer, sur-tout de leur empressement à examiner la conformation des femmes *Esquimaux*, qu'ils prétendaient différer entièrement de celle des leurs, et des remarques qui accompagnèrent cet examen. Quelque désir que j'eusse pu avoir de profiter de l'occasion pour vérifier cette différence, mes esprits étaient trop agités et mon cœur trop révolté, pour me livrer à des observations; et eût-il existé entre ces femmes la même différence que celle qu'on dit subsister entre les Européennes et les Hottentotes, je suis parfaitement convaincu que je n'aurais jamais pu parvenir à la reconnaître. Je crois d'ailleurs que la première n'existe point, et que l'assertion des Indiens, dénuée de toute vraisemblance, était fondée uniquement sur leur haine implacable pour le peuple dont je viens de parler.

Quand ces cannibales eurent achevé de massacrer tous les pauvres *Esquimaux*, ils cherchèrent à attaquer plusieurs autres tentes situées sur le bord oriental de la rivière. Heureusement

nos

1771. Juillet.

nos canots ayant été laissés à l'endroit où nous avions débarqué, ils ne pouvaient s'en servir pour traverser la rivière, qui, dans la partie où nous nous trouvions, présentait une largeur d'un peu plus de quatre-vingts verges. Les Indiens se mirent alors à tirer de la rive occidentale contre les *Esquimaux*, rangés en armes sur le bord opposé, et ne cherchant nullement à plier leurs tentes. Ils connaissaient si peu la nature des armes à feu, que quand une balle venait à frapper la terre, ils couraient en foule pour voir ce que c'était, et témoignaient la même curiosité pour les grains de plomb qui venaient s'amortir contre les rochers. Mais une balle ayant atteint le gras de la jambe d'un de leurs camarades, la terreur et la confusion s'emparèrent d'eux. Ils se jetèrent aussi-tôt dans leurs petits canots, et ramèrent avec leurs pagaies vers un banc de sable situé plus bas, au milieu de la rivière, et qui se trouvait hors de la portée des fusils de leurs féroces ennemis.

Quand ceux-ci eurent apperçu ce mouvement, ils revinrent piller les tentes des malheureux *Esquimaux* qu'ils avaient égorgés, et s'emparèrent de tous les instruments de cuivre qui pouvaient s'y trouver, tels que couteaux, haches, baïonettes, etc. Ils se portèrent ensuite sur le sommet d'une éminence voisine, où, s'étant formés en cercle, ils entonnèrent plusieurs chants en l'honneur de leur victoire, brandissant et entrechoquant leurs lances. Souvent ils en interrompaient le cliquetis pour crier : *Tima? Tima?* (1)

(1) *Tima*, dans la langue des *Esquimaux*, est une expression d'amitié qui répond à celle-ci en français : *Comment vous va?*

1771. Juillet. en dérision de ces pauvres *Esquimaux*, qui se tenaient sur le banc de sable, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. — Après les avoir ainsi bravés pendant quelque temps, mes Indiens convinrent de retourner à l'endroit où nous avions laissé nos canots et notre bagage, et dont nous étions éloignés d'environ un demi mille. Ils devaient ensuite traverser la rivière pour aller piller les sept autres tentes placées sur le bord oriental. Ce double projet reçut son exécution. Le dernier demanda plus de temps, vu que le nombre de nos canots ne se montait qu'à trois ou quatre. (1) Comme les sinuosités de la rivière et la forme des terres nous dérobaient à la vue des *Esquimaux*, plusieurs d'entr'eux, qui crurent probablement que nous étions retournés à nos affaires et que nous n'entreprendrions plus de les inquiéter, se hazardèrent à abandonner le banc de sable pour revenir à leurs tentes. Nous étant approchés de celles-ci, toujours couverts par les rochers, nous apperçûmes les ennemis faisant leurs paquets. Aussi-tôt mes Indiens tombèrent sur eux avec leur férocité accoutumée; mais heureusement les *Esquimaux*, dont les canots étaient tout prêts, s'élancèrent dedans, et eurent le bonheur de gagner le banc de sable, à l'exception d un vieillard, qui était si occupé à rassembler ses effets, que les Indiens le saisirent avant qu'il pût joindre son canot. Le malheureux fut sacrifié à leur furie; et je crois qu'ils se mirent plus de vingt après lui, car tout son corps

(1) Les quinze Indiens qui nous quittèrent aux *Montagnes pierreuses* avaient emporté avec eux deux ou trois canots; d'un autre côté, ceux que nous avions envoyés en avant ne nous avaient pas encore rejoints. Delà le petit nombre de canots qui nous restait.

était criblé de coups. Je dois faire observer que les espions, envoyés dans le principe par ma troupe, n'avaient pas pu découvrir les sept tentes, quoique situées au-dessous d'eux, parce que le bord escarpé de la rivière d'où ils firent leurs observations les cachait à leur vue.

1771. Juillet.

J'ai oublié de dire plus haut qu'en allant rejoindre nos canots, après la destruction des malheureux *Esquimaux*, nous trouvâmes une vieille femme assise sur le bord de la rivière, occupée à tuer un saumon provenant d'une bande aussi épaisse qu'un banc de harengs, qui se tenait au pied d'une cascade voisine. Soit par le bruit que faisait l'eau en tombant, soit par une difficulté naturelle d'entendre, cette femme ignorait absolument la scène horrible qui venait de se passer dans les tentes, quoiqu'elle n'en fût pas écartée de plus de deux cents verges. Lorsque nous l'apperçûmes, elle paraissait très-tranquille et toute entière à son travail. A sa manière de voir et à l'apparence de ses yeux, qui étaient rouges comme du sang, il est plus que probable qu'elle avait la vue mauvaise. La pauvre femme ne reconnut que les Indiens étaient ennemis, que lorsqu'ils furent à deux longueurs de leurs lances d'elle. Ce fut en vain qu'elle essaya de fuir; les plus enragés de ma troupe l'eurent bientôt saisie et étendue par terre, où ils la traitèrent de la manière la plus cruelle. Il n'y en eut pas un seul qui ne lui donnât un coup de sa lance, et qui ne cherchât plutôt à prolonger ses tourments qu'à terminer promptement son existence. Pas une seule partie de son corps ne fut à l'abri de leur rage. Enfin les monstres, après lui avoir arraché les yeux, achevèrent de la massacrer.

1771. Juillet.

Il pourra paraître singulier qu'une personne presque aveugle s'occupât à pêcher, et le fît même avec quelque succès; mais ce fait ne présentera plus rien d'extraordinaire quand on se rappèlera ce que j'ai dit de la quantité de poisson qui se trouvait au pied de la chute d'eau. Elle était en effet si grande, que la ligne, armée seulement de quelques hameçons, dont se servait la vieille femme, à peine jetée dans l'eau, rapportait trois à quatre poissons, et jamais moins de deux. J'en parle d'après l'expérience que mes Indiens en firent par curiosité. Ces poissons sont très-beaux et d'un rouge extrêmement vif. Ils pèsent, en général, moins de six à sept livres, autant que j'ai pu en juger. Leur nombre, presque incroyable, égalait peut-être celui des saumons du *Kamschatka* ou de quelque autre partie du monde. Il ne paraît pas que les *Esquimaux* employent d'autres instruments que la ligne pour pêcher, à moins qu'ils ne se servent de leurs lances et de leurs javelots, car nous n'apperçûmes aucune espèce de filets dans leurs tentes ou sur les bords de la rivière. Ils ont cela de commun avec les *Esquimaux* qui habitent la côte occidentale de la *Baie de Hudson*, et dont les seuls instruments de pêche sont, l'été la lance, et l'hiver la ligne, quoiqu'ils se trouvent réduits, la plus grande partie du temps, à vivre de poisson. (1)

(1) Quand les *Esquimaux* qui résident près de la rivière de *Churchill* voyagent en hiver, c'est toujours de lac en lac et de rivière en rivière, sur les bords desquels ils ont formé des magasins de provisions et des amas de mousse pour brûler. Comme quelques-uns de ces lacs ou rivières sont à une distance considérable les uns des autres, et que plusieurs des premiers comportent une très-grande étendue,

Lorsque les Indiens eurent enlevé tous les ustensiles de cuivre qui paraissaient les seuls objets dignes de leur attention, ils

1771. Juillet.

ces *Esquimaux* s'établissent sur la glace, et, au lieu d'allumer du feu, conformément à la rigueur du climat, ils pratiquent au milieu de leurs tentes des trous dans la glace, vis-à-vis desquels ils s'assèyent pour pêcher avec leurs lignes. S'ils attrapent du poisson, ils le mangent crud et presque encore vivant; et s'ils veulent boire, ils ont sous la main de l'eau, qui est leur boisson ordinaire.

Ayant été fait Contre-maître, à mon arrivée au service de la Compagnie de la *Baie de Hudson*, d'un des *sloops* employés à commercer avec les *Esquimaux*, j'eus des occasions fréquentes d'observer leur misérable manière de vivre. Dans le cours de nos échanges avec ce peuple, il nous arrivait souvent d'acheter des outres ou sacs, faits de peaux de veaux marins, que nous supposions être remplis d'huile; mais en les ouvrant, nous n'y trouvions, la plûpart du temps, que de la venaison, des pieds de chevaux et de veaux marins, ainsi que du saumon; et comme ces provisions nous étaient inutiles, nous les rendions à ces *Esquimaux*, qui les dévoraient avec avidité, quoiqu'elles eussent peut-être séjourné un an dans ces sacs. Ils s'applaudissaient en même temps de nous avoir trompés, et de bénéficier, par ces restitutions, d'un tiers sur nous.

Le moyen imaginé par ces *Esquimaux* pour garder leurs provisions, en les préservant du contact de l'air extérieur et des insectes, ne fait que retarder leur putréfaction, sans les en garantir entièrement. L'huile de baleine, d'une bonne qualité, ne gèle jamais assez, dans les hivers même les plus froids, pour acquérir de la consistance, ce qui est très-heureux pour ce peuple, que la nature a condamné à vivre sans feu sous le climat le plus rigoureux. Ces *Esquimaux*, tant que leurs provisions durent, n'ont autre chose à faire pour contenter leur faim, que d'ouvrir un de leurs sacs. Après en avoir retiré quelques morceaux de veau marin, de cheval de mer, ou de saumon à demi pourri, ils s'assèyent par terre

1771. Juillet. jetèrent les sept tentes avec leurs pieus dans la rivière, détruisirent une quantité considérable de saumons secs, de chairs de

et mangent le tout sans préparation. Le lac ou la rivière qui supporte leurs tentes, leur fournit leur boisson habituelle. Outre les mêts singuliers dont je viens de parler, les *Esquimaux* en ont plusieurs autres, également dégoûtants pour un Européen. Je n'en citerai qu'un, comme étant celui que j'ai vu le plus estimé parmi eux, après le poisson. Ce mêts consiste en un foie de daim crud, coupé en petites tranches d'environ un pouce quarré, auxquelles on joint les aliments contenus dans l'estomac de l'animal. Plus ces aliments sont digérés, et plus le ragoût est trouvé bon. Il est impossible de décrire ou de concevoir le plaisir que ces *Esquimaux* éprouvent en le mangeant; ils n'en écartent pas même les vers qui peuvent y avoir été engendrés par les mouches. Je les ai constamment remarqués, lorsqu'il leur arrivait de saigner du nez, lécher leur sang et l'avaler. Pour peu que l'on fasse attention à la nature ingrate de cette partie du globe qu'ils sont destinés à habiter, et aux disettes fréquentes qui doivent en résulter pour eux, loin d'être surpris de leur trouver quelque chose de commun avec les plus vils animaux, on admirera au contraire la sagesse et la bonté de la providence, d'avoir organisé ses créatures conformément aux productions, au climat, et aux diverses autres circonstances du pays qui les voit naître.

La première fois que j'abordai parmi ces *Esquimaux*, ils ne voulaient rien manger de ce que nous leur offrions, tels que du sucre, des raisins, des figues, ou même du pain; et si par hazard ils en mettaient un morceau dans leur bouche, ils le rejetaient aussi-tôt avec des marques du plus grand dégoût: de sorte qu'ils traitaient nos aliments comme nous traitons les leurs. Aujourd'hui, ils mangent de toutes nos provisions, soit fraîches, soit salées; et la plûpart d'eux ne refuseraient pas de boire un verre de bière ou un peu d'eau-de-vie et d'eau. D'après leur état actuel de civilisation, et leur attachement pour les Anglais, je suis persuadé qu'un Employé de la Compagnie qui pourrait s'habituer à leur manière de

bœufs musqués et d'autres provisions, brisèrent tous les vases de pierre, et firent, en un mot, tout le mal possible aux pauvres *Esquimaux* qu'ils n'avaient pu massacrer, et qui, réfugiés sur le banc de sable dont j'ai parlé ci-dessus, se voyaient condamnés à demeurer tristes spectateurs de la perte, irréparable peut-être, de tout ce qu'ils possédaient. 1771. Juillet.

Mes Indiens ne trouvant plus rien à détruire, nous nous assîmes et nous fîmes un excellent repas de saumon frais, qui était aussi abondant dans cet endroit que du côté de la rive occidentale. Ce repas, le premier que nous eussions fait depuis quelque temps, étant achevé, les Indiens me dirent que je pouvais disposer d'eux.
En conséquence, le 17, sur les cinq heures du matin, ayant en 17.
vue la mer, qui s'étendait du *Nord-Ouest quart Ouest* au *Nord-Est*, à la distance d'environ huit milles, je continuai mes observations jusqu'à l'embouchure de la rivière. Je m'apperçus de plus en plus qu'elle n'était pas même navigable pour un bateau. Une barre ou récif s'interposait, à son extrémité, entre elle et la mer. Le flot venait de finir; je jugeai par les marques que j'apperçus

vivre, trouverait au milieu d'eux la même sûreté et la même protection que parmi les tribus d'Indiens qui bordent la *Baie de Hudson*.

Ces peuples vivent dans un état de liberté absolue. Aucun ne paraît commander ou être subordonné, à l'exception des enfants qui obéissent à leurs pères et mères ou à ceux de leurs parents chargés d'en prendre soin jusqu'à leur adolescence. Il est probable, cependant, qu'à cette époque ils défèrent aux avis des vieillards, d'après leur expérience.

sur les bords de la glace, qu'il s'élève d'environ douze à quatorze pieds. Il doit pénétrer peu avant dans la rivière, car l'eau, près de son embouchure, n'était nullement saumâtre; et cependant ce que je voyais était bien certainement la mer ou un bras de mer, d'après la quantité d'os de baleines et de peaux de veaux marins que les *Esquimaux* avaient dans leurs tentes, et la multitude de veaux marins que je remarquais sur la glace. La mer, à l'embouchure de la rivière, et aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bas-fonds. La glace n'était pas encore rompue; elle commençait seulement à fondre à environ trois quarts de mille de la côte, et à peu de distance autour des îles et des bas-fonds.

1771. Juillet.

18. Il était une heure du matin lorsque j'eus achevé la reconnaissance de la rivière. Le soleil, dans ces hautes latitudes et à cette saison de l'année, est toujours assez élevé sur l'horizon, de sorte qu'il fit jour pour nous toute la nuit. Une brume épaisse, accompagnée d'une petite pluie, étant survenue, et jugeant que ni la rivière ni la mer ne pouvaient, à aucun égard, être de quelque utilité, je ne crus pas devoir attendre le retour du beau temps pour observer exactement la latitude, d'autant plus que, par mon attention extrême à marquer la route et les distances que j'avais parcourues depuis *Conge-Cathawhachaga*, où j'avais fait deux bonnes observations, cette latitude se trouvait déterminée à vingt milles près. Pour ne rien négliger de ce que je devais, après avoir conféré avec les Indiens, j'érigeai une marque, et pris possession de la côte, au nom de la Compagnie de la Baie de Hudson.

La

uze à qua-
, car l'eau,
; et cepen-
ou un bras
ux de veaux
et la mul-
e. La mer,
distinguer
et de bas-
ençait seu-
côte, et à

reconnais-
et à cette
, de sorte
accompa-
i la rivière
ue utilité,
pour ob-
mon at-
que j'avais
fait deux
ée à vingt
près avoir
possession
dson.
. La



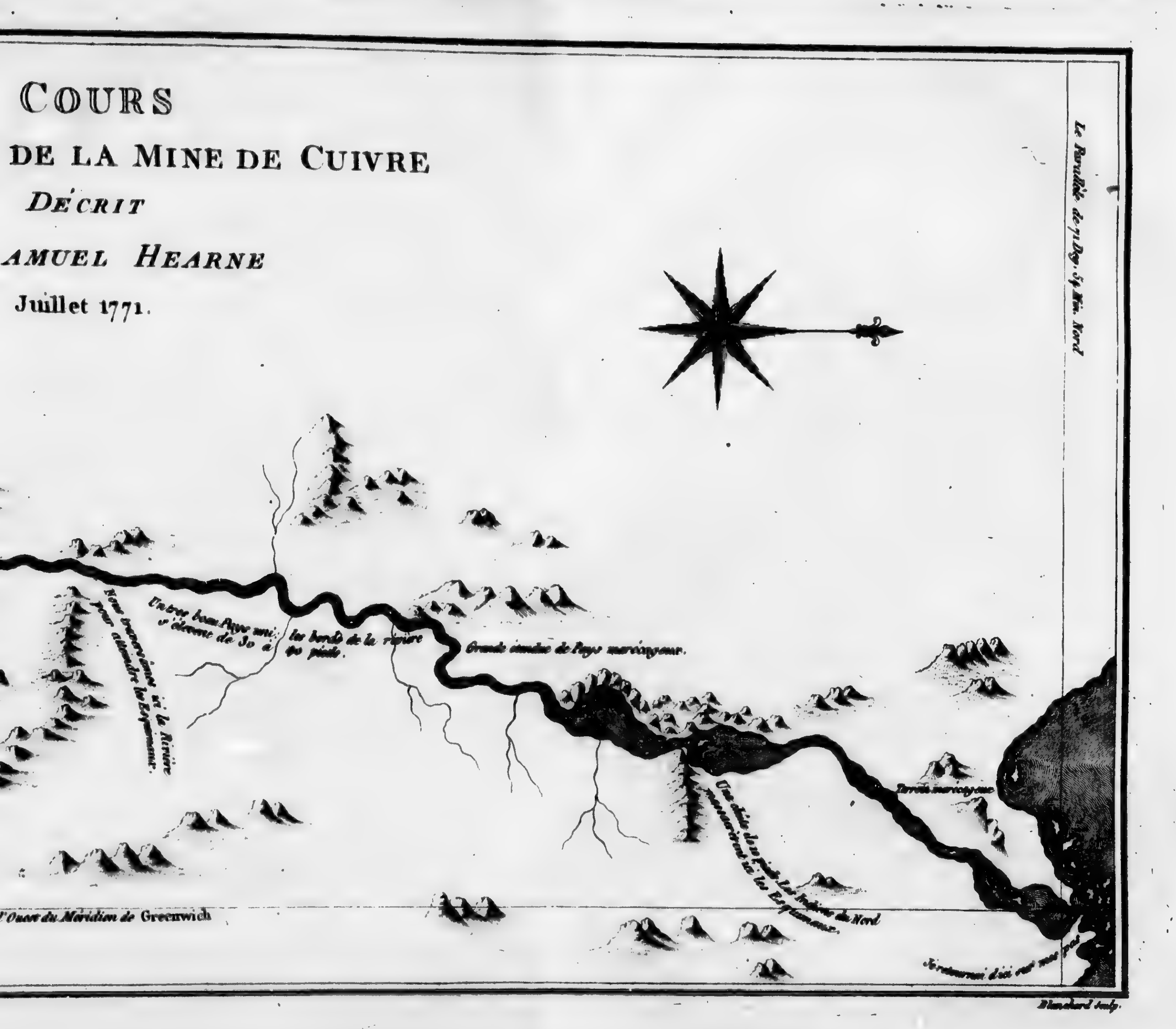
COURS
DE LA RIVIÈRE DE LA MINE D
DÉCRIT
PAR SAMUEL HEARN
Juillet 1771.



Longitude 110d. 30m. à l'Ouest du Méridien de Greenwich

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Echelle de Milles Anglais. Marins. 60 pour un Degré.


COURS
DE LA MINE DE CUIVRE
DÉCRIT
AMUEL HEARNE
Juillet 1771.
Grande étendue de Pays marécageux.
Le Parallèle de 71 Deg. 54 Min. Nord
l'Ouest du Méridien de Greenwich
Blanchard sculp.

La reconnaissance de la rivière achevée, nous retournâmes sur nos pas. Nous avions fait environ douze milles au *Sud quart Sud-Est*, lorsque nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos, car aucun de nous n'avait clos l'œil depuis le 15 jusqu'à ce jour, 18. Il était alors six heures du matin. Mes Indiens venaient de tuer un bœuf musqué ; mais comme la mousse se trouvait très-humide, il nous fut impossible d'allumer du feu, ce qui nous réduisit à manger notre bœuf crud ; et pour comble de malheur, c'était une vieille bête.

1771. Juillet.

Avant d'entretenir le lecteur de mon retour, je crois devoir lui présenter quelques détails sur la rivière, le pays qui l'environne, les productions du sol, et les animaux qui habitent constamment ces affreuses régions, ainsi que ceux qui y émigrent l'été, pour mettre bas et élever leurs petits loin de l'œil et de la main de l'homme. Pour mieux remplir mon objet, il est nécessaire que je me replace à l'endroit où j'atteignis la première fois la rivière, c'est-à-dire, à environ quarante milles de son embouchure.

Outre les pins rabougris dont j'ai déjà parlé, on rencontre quelques touffes de saules nains, une grande quantité de ce que les Naturels appèlent *Wishacumpuckey*, et dont les Anglais font infuser les feuilles en guise de thé, des *Jackesheypucks*, que les Indiens prènent comme du tabac, et de la bruyère, mais pas la moindre apparence de fruit.

Les arbres, à mesure que l'on approche de la mer, devièneent plus rares et plus petits. Les derniers pins que j'apperçus étaient

1771. Juillet. placés à trente milles de l'embouchure de la rivière, de sorte que l'espace intermédiaire n'était garni que de hauteurs stériles et de marais.

En général, la rivière court au *Nord quart Nord-Est*; mais elle est quelquefois très-sinueuse, et sa largeur varie de vingt verges à quatre ou cinq cents pieds. Ses bords, formés d'une roche solide, correspondent tellement entr'eux, qu'il n'y a aucun doute que le lit de la rivière n'ait été ouvert par quelque terrible convulsion de la nature. Son cours est entretenu par une quantité de petits ruisseaux, qui coulent des hauteurs voisines, et qui proviènent, principalement, de la fonte des neiges. Au rapport de quelques Indiens, cette rivière prend sa source dans la partie Nord-Ouest du grand lac *White Stone*, (Pierre blanche) éloigné d'eux de près de trois cènts milles en ligne directe; mais j'ai de la peine à le croire, à moins qu'il ne se trouve des lacs intermédiaires, qui partagent la vaste quantité d'eau que doit fournir, dans l'étendue mentionnée, un pays aussi montagneux. Autrement, la multitude de petits ruisseaux supposés venir se jeter dans cette rivière, lui imprimerait un cours plus rapide et plus fort que celui que j'y ai remarqué. Elle y causerait chaque printemps, à la rupture des glaces, une inondation, dont je n'ai pas vu la moindre trace, si ce n'est à la *Cascade du massacre*, où la rivière était débordée d'environ vingt verges. Comme ce fut au pied de cette chute que mes Indiens massacrèrent les *Esquimaux*, j'ai cru devoir lui donner le nom de cette horrible action. Depuis cet endroit jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans un espace d'environ huit milles, on rencontre peu de

hauteurs, et encore ne sont-elles pas très-élevées. Le sol qui les sépare consiste en une terre grasse et compacte, qui produit, dans quelques endroits, une herbe assez forte, et dans d'autres, des taillis de saules nains. On trouve au pied de ces éminences quantité de beau *Cochléaria*.

1771.
Juillet.

Les *Esquimaux* qui habitent dans le voisinage de la rivière sont généralement petits, et aucun d'eux ne dépasse la taille moyenne. Ils présentent beaucoup de surface, mais ils ne sont ni bien faits ni forts. La couleur de leur peau est d'un vilain cuivre : on apperçoit cependant parmi eux quelques belles femmes. Leur habillement ressemble beaucoup à celui des *Groenlandois* du détroit de *Davis*, excepté que les bottes des femmes ne sont point garnies d'os de baleine, et que la taille de leur habit n'a pas plus d'un pied de long.

Leurs armes et leurs instruments de pêche sont des arcs et des flèches, des lances, des dards, etc., qui ressemblent parfaitement à ceux dont se servent les *Esquimaux* des détroits de *Hudson*, et qui ont été très-bien décrits par *Crantz*; (1) mais il leur sont fort inférieurs pour le travail, faute d'outils convenables. Les *Esquimaux* du Nord garnissent leurs flèches d'un morceau de cuivre, ou, plus communément, d'une pierre noire triangulaire, de la nature de l'ardoise.

Leurs canots sont construits comme ceux des autres *Esquimaux*, avec cette différence, que la proue ne se projète point au-delà

(1) Voyez l'Histoire du Groenland, tome premier.

1771. Juillet.

du corps du bâtiment, rien ne commandant cette saillie. Quant au travail, il n'a nullement le fini de celui des canots que j'ai vus *dans le détroit et dans la Baie de Hudson*, et cette différence doit être attribuée au manque d'outils dont je viens de parler. Toutes les tribus d'*Esquimaux* se servent de la double pagaie.

Leurs tentes sont couvertes de peaux de daims en poils, et ont la forme circulaire de celles des *Esquimaux de la Baie de Hudson.* Il y a toute apparence que ces tentes ne sont que des habitations d'été, car j'ai vu les restes de deux misérables huttes, qui, à en juger par leur situation, leur structure, et l'énorme quantité d'os de baleines, de vieux souliers, de morceaux de peaux, et autres objets de rebut, épars dans les environs, n'avaient pu être que des demeures d'hiver. Elles étaient placées sur le côté Sud d'une éminence. Une moitié était pratiquée sous terre; et l'autre, de forme circulaire, et garnie de pieus très-rapprochés entr'eux, se terminait en cône comme les tentes ou maisons d'été. Ces huttes, pendant le temps qu'elles servaient d'habitations, devaient être couvertes de peaux et d'une neige épaisse, qui en augmentait considérablement la chaleur intérieure. Je jugeai qu'elles ne pouvaient contenir que six à huit personnes, et encore fallait-il que ce fussent des *Esquimaux* qui les habitassent, car tout autre peuple les eut trouvées bien étroites pour le même nombre de personnes.

Leurs meubles et ustensiles consistent principalement en vases de pierre et de bois. Ils ont aussi des plats, des écuelles, et des

1771. Juillet.

cuillères, faites de cornes de buffle ou de bœuf musqué. La pierre qu'ils employent à composer leurs vases, est grise et poreuse. Malgré ce dernier inconvénient et la grossièreté du travail, ces vases sont aussi propres et aussi clairs qu'une tasse de porcelaine de la Chine. Quelques-uns d'eux peuvent contenir cinq à six gallons, c'est-à-dire, vingt à vingt-quatre pintes de Paris; et quoiqu'un peuple aussi misérable ne puisse exécuter de pareils ouvrages qu'avec des instruments d'une pierre très-dure, ils sont cependant infiniment supérieurs à tout ce que j'ai vu sur les côtes de la *Baie de Hudson*. Autour des bords, règne un très-joli cordon; les plus larges même comportent des ornements à chaque angle. Leur forme est un quarré long, un peu plus large par le haut que par le pied, à-peu-près comme la gaîne d'un couteau; deux anses, d'une pierre très-solide, sont adaptées à l'extrémité supérieure de ces vases, pour aider à les soulever.

Les haches des *Esquimaux* du Nord sont faites d'une lame épaisse de cuivre, d'environ cinq à six pouces de long, sur un et demi à deux de large. Elles sont montées comme un ciseau à mortaise, et emmanchées à un morceau de bois d'environ douze à quatorze pouces de long, à l'instar de nos haches; mais, en général, elles font l'office d'un ciseau, et on les enfonce dans le bois à coups de massue. Leur pesanteur, ainsi que la qualité du métal, ne permettraient pas de s'en servir comme de nos haches, du moins avec quelque succès.

Les baïonettes des hommes et les couteaux des femmes sont

aussi de cuivre. Les premières ont la forme d'un *as* de pique, et 1771. Juillet. sont terminées par un manche de corne de daim, d'un pied de long; les derniers ressemblent parfaitement à ceux décrits par *Crantz.* J'envoyai deux de ces instruments à *James Fitzgerald,* écuyer, alors membre du Comité de la *Baie de Hudson.*

Parmi les effets que mes compagnons enlevèrent des douze tentes d'*Esquimaux*, il se trouva deux petits morceaux de fer, dont l'un, formant un couteau de femme, avait un pouce et demi de long, sur $\frac{3}{8}$ de large. L'autre portait seulement un pouce de long, sur $\frac{1}{4}$ de large; il était emmanché à un morceau d'ivoire, et représentait un couteau d'homme. Ces derniers couteaux sont connus dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *Mokeatoggan*; et ce sont, en même temps, les seuls instruments dont se servent les *Esquimaux* pour leurs ouvrages en bois.

Ce peuple possède plusieurs belles espèces de chiens, aux oreilles droites, au nez allongé, à la queue épaisse, etc., et les mêmes que ceux des *Esquimaux* du *détroit* et de la *Baie de Hudson.* Ces chiens étaient attachés à des pierres, pour les empêcher sans doute de manger le poisson qu'on avait mis à sécher sur les roches. Je ne me rappèle pas que mes compagnons ayent tué ou frappé quelques-uns de ces animaux; je me souviens seulement, qu'après notre départ des tentes, ils regrettèrent plusieurs fois de n'avoir pas emmené avec eux les plus beaux.

Quoique l'habillement, les canots, les ustensiles, et beaucoup d'autres articles soient les mêmes parmi les *Esquimaux* du Nord

que parmi ceux de la *Baie de Hudson*, les premiers ont cependant une habitude qui leur est particulière et qui consiste à se raser la tête; ce qui semblerait annoncer qu'ils appartiènent à une tribu différente de celles qu'on a découvertes jusqu'ici, tant sur la côte du *Labrador*, que dans le détroit de la *Baie de Hudson*. Les femmes portent leurs cheveux dans toute leur longueur, et exactement arrangés comme ceux de toutes les autres femmes *Esquimaux* que je connais. 1771. Juillet.

Outre cette multitude de veaux marins que j'apperçus sur la glace, à l'embouchure de la rivière de Cuivre, j'ai remarqué plusieurs bandes d'oiseaux de mer, qui volaient aux environs de la côte. Il y avait dans les étangs voisins des cignes et des oies en état de mue. Les marais présentaient des courlieux, beaucoup de pluviers, et plusieurs petits oiseaux, qui visitent les parties septentrionales dans le printemps, pour faire leur ponte et muer, et qui retournent au Sud quand l'hiver approche. Je suis, du moins, fondé à conjecturer cette dernière particularité, par l'apparition de ces oiseaux dans la *Baie de Hudson*. Il est, d'ailleurs, raisonnable de penser qu'ils auraient bien de la peine à résister à la rigueur d'un hiver aussi long et aussi froid que celui qui doit régner dans la contrée du cercle arctique où je les rencontrai.

Il n'est pas douteux que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les chouettes, les corbeaux, les perdrix, les écureuils de terre, les écureuils communs, les

hermines, les souris, etc., n'habitent constamment cette partie
1771. Juillet. du Nord. Dans beaucoup d'endroits, le long des pentes des éminences recouvertes de neige et à une très-grande profondeur, existaient des tas de fumier provenant des bœufs musqués et des daims, qui prouvaient évidemment qu'ils avaient beaucoup fréquenté ces lieux durant l'hiver. Nous vîmes la même chose sur les hauteurs, ainsi que dans d'autres parties où la neige était entièrement fondue; mais la mousse ne présentait aucun vestige de pas, preuve certaine que ces longues traînées d'excréments avaient pénétré à travers la neige, à mesure que ces animaux passaient et repassaient dessus pendant l'hiver. Des preuves de la même nature déposaient que les lièvres et les perdrix habitent aussi toute l'année cette contrée. Les touffes de saules qui croissent près de la mer recélaient des compagnies considérables de perdrix.

J'observerai, pour les curieux, que la fiente d'un bœuf musqué, quoique ce soit un très-gros animal, n'a pas plus de volume que celle d'un lièvre. Elle s'en rapproche tellement par la forme et la couleur, qu'elle ne saurait en être facilement distinguée que par les Naturels. Il est vrai que la quantité peut servir, en général, d'indication.

Je n'ai point découvert d'oiseaux particuliers à ce pays, si ce n'est celui que les Indiens de la rivière de Cuivre appèlent l'*allarmiste*, ou la sentinelle. Il ressemble, pour la grandeur et la couleur, au *cobadekoock*; (espèce de mouëtte) il est du genre des chouettes,

Son

Son nom, dit-on, est très-approprié à ses qualités; car aussi-tôt qu'il apperçoit un homme ou un animal, il s'abat vers eux, et après les avoir contournés pendant quelque temps, il vole en avant dans la même direction, sans jamais les perdre de vue. S'il apperçoit quelque objet nouveau, il va le reconnaître, et se transporte ensuite alternativement de l'un à l'autre, en poussant des cris qui ressemblent beaucoup à ceux d'un enfant. Les Indiens cuivrés ont la plus grande confiance dans ces oiseaux, et disent qu'ils les informent très-souvent de l'approche des étrangers, ainsi que du voisinage des daims ou des bœufs musqués, que probablement ils auraient beaucoup de peine à découvrir sans eux.

1771. Juillet.

Les *Esquimaux* ne paraissent pas y attacher la même confiance; car pour peu qu'ils l'eussent partagée, ils auraient été avertis de notre approche vers leurs tentes. En effet, pendant tout le temps que mes Indiens furent en embuscade, plusieurs bandes d'*allarmistes* volaient à tire-d'aîle de leurs tentes à nous, en faisant un bruit capable de réveiller l'homme le plus profondément endormi.

Après avoir pris un repos de cinq à six heures, nous nous remîmes en route, et nous parcourûmes environ dix-neuf milles au *Sud Sud-Est*, avant d'atteindre une des mines de cuivre, éloignée de vingt-neuf à trente milles de l'embouchure de la rivière.

Cette mine, si on peut l'appeler ainsi, n'est qu'un amas de

1771. Juillet. rochers entr'ouverts et bouleversés par quelque tremblement de terre. Au milieu de ces ruines coule une petite rivière, dont l'eau, à l'époque de mon arrivée, ne dépassait pas le genou.

Les Indiens qui m'avaient engagé à visiter la mine en question, me dirent qu'elle était d'une telle richesse, que si on venait à établir une Factorerie sur les bords de la rivière, on pourrait lester entièrement les vaisseaux de cuivre, au lieu de pierres, et cela aussi facilement qu'on le pratique avec ces dernières dans la rivière de *Churchill*. Suivant ces Indiens, les éminences étaient formées uniquement de ce métal, détaché et amoncelé comme des tas de cailloux. Mais il s'en fallait bien que leur assertion fût conforme à la vérité, car la plûpart de mes compagnons et moi nous ne découvrîmes, après quatre heures de recherches, qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli. Quoi qu'il en soit, il était d'une très-bonne qualité, et pesait environ quatre livres. (1) Je crois cependant que la mine a dû être plus abondante autrefois, à en juger par les pierres teintes de vert-de-gris, que je trouvai en assez grande quantité, soit sur la surface, soit dans les fentes des rochers.

J'observerai pour les gens crédules, que les Indiens se figurent que chaque morceau de cuivre ressemble à quelque objet dans la nature; mais d'après celui qui me tomba entre les mains, et

(1) Ce morceau de cuivre est aujourd'hui en la possession de la Compagnie de la *Baie de Hudson*.

plusieurs autres plus petits que mes compagnons ramassèrent, j'avouerai qu'il faut une grande force d'imagination pour trouver cette ressemblance. Au surplus, chaque Indien varie sur les objets de similitude, et mon morceau de cuivre était à peine enlevé de terre, qu'il avait subi déjà vingt comparaisons différentes. L'un disait qu'il ressemblait à tel animal, un second qu'il représentait telle partie d'un autre, et tous terminèrent par convenir qu'il ressemblait à un lièvre accroupi. Pour moi, je confesserai que je ne vis rien de tout cela. Je ne finirais pas, si je voulais faire l'énumération de toutes les parties du daim ou des autres animaux, auxquelles ces Indiens assimilent les morceaux de cuivre d'une certaine valeur. Il me suffira de dire que ces peuples préfèrent, pour leur usage, ceux qui sont les plus gros et les plus homogènes. Avec du feu et deux pierres, ils leur donnent la forme qu'ils veulent.

1771. Juillet.

Avant que la Compagnie de la *Baie de Hudson* ne formât une colonie à la rivière de *Churchill*, établissement qui remonte à environ cinquante ans avant ce voyage, les Indiens du Nord ne possédaient d'autre métal que du cuivre, à l'exception d'une très-petite quantité de fer travaillé, que quelques-uns d'entr'eux avaient rapporté du Fort d'Yorck, où ils s'étaient rendus en 1713 ou 1714, et de quelques morceaux de vieux fer, trouvés à la rivière de *Churchill*, où, sans doute, ils avaient été laissés par le capitaine *Monk*. Un grand nombre de ces Indiens partait de différents points tous les étés pour se rendre aux mines, et en extraire du cuivre, dont ils faisaient des haches, des ciseaux

à glace, des baïonettes, des couteaux, des alènes, des pointes
1771. Juillet. pour leurs flèches, etc. (1) Les sentiers frayés par eux sur les hauteurs, et qui subsistent encore dans beaucoup d'endroits, annoncent une grande intelligence. Ceux pratiqués dans les vallées et les terreins marécageux, sont recouverts d'herbe, de manière à ne pouvoir être distingués aujourd'hui que difficilement.

Les Indiens des Mines de Cuivre attachent une grande valeur à ce métal, et le préfèrent au fer pour la composition de leurs instruments, excepté celle des haches, des couteaux et des alènes, dont la fabrique en cuivre n'est jamais aussi bonne. Lorsque ces peuples échangent de ce métal contre du fer travaillé que leur

(1) Suivant une tradition singulière répandue parmi les Indiens, ce fut une femme qui découvrit ces mines. Elle y conduisit pendant plusieurs années ceux des Indiens qui désiraient de s'y rendre; mais comme elle était la seule femme de la compagnie, quelques hommes se comportèrent si librement avec elle, qu'elle résolut de s'en venger; et la tradition ajoute que cette femme était une grande sorcière. Il arriva donc que lorsque ces hommes, après s'être chargés de cuivre, voulurent s'en aller, elle refusa de les accompagner, en disant qu'elle resterait dans la mine jusqu'à ce que la terre l'engloutît avec tout le cuivre. L'année suivante, les Indiens la trouvèrent enfoncée jusqu'au milieu du corps, quoique encore en vie, et ils s'apperçurent que le cuivre avait beaucoup diminué. La femme et la partie la plus riche de la mine avaient entièrement disparu lorsqu'ils revinrent l'année d'après, de sorte qu'il ne restait plus que quelques morceaux de cuivre épars sur la surface de la terre, et à de très-grandes distances les uns des autres. Les Indiens assurent qu'avant cette époque, le cuivre, détaché en gros morceaux, et sans alliage, était en même temps si commun, qu'on n'avait que la peine de le ramasser et de l'emporter.

apportent quelquefois nos Indiens du Nord, ils donnent un ciseau à glace de cuivre pour un pareil en fer, ou pour une hache à demi usée, en ajoutant alors au ciseau quelques pointes de flèches du même métal. S'il est question de fourrures, la règle établie par nos Indiens est de se faire donner dix fois le prix qu'ils ont payé à la Factorerie de la Compagnie. Une hache, qui leur a coûté une peau de castor, de chat, ou trois peaux communes de martinet, leur est remboursée sur le pied de mille pour cent. Les Indiens cuivrés payent dans la même proportion les couteaux et autres petits ustensiles de fer. Une chaudière de fonte, du poids de deux livres ou de deux livres et demie, leur coûte soixante peaux de martinet, ou la valeur de vingt peaux de castors en d'autres fourrures. (1) Quand les chaudières sont neuves, les Indiens du Nord ne se font aucun scrupule de demander davantage. Ce n'est qu'au moyen de ces prix exorbitants que les Indiens des Mines de Cuivre et de la côte de Chien, qui commercent avec les nôtres, se pourvoyent de fer travaillé, etc.

1771. Juillet.

Les Indiens du Nord achetaient autrefois de ces deux tribus les fourrures qu'ils apportaient à la Factorerie de la Compagnie,

(1) Il est nécessaire d'expliquer ce qu'on entend par ces mots. La Compagnie de la *Baie de Hudson*, pour faciliter les échanges et les comptes avec les Indiens, prit la peau de castor pour terme d'évaluation du prix de toutes les autres fourrures, d'après leurs valeurs respectives. Ainsi, une fourrure est estimée valoir une, deux, trois, ou quatre peaux de castors. Souvent, d'après la qualité des fourrures, il en faut de six à vingt pour représenter une peau de castor. — C'est ce qu'on appèle *Made Beaver*.

1771. Juillet car leur pays leur en fournissait peu ; et comme ils se trouvaient alors en guerre avec les Indiens du Sud, ils étaient privés de pouvoir pénétrer assez loin sur les derrières pour rencontrer des animaux à fourrures. Ainsi leur commerce se réduisait aux peaux de daims et aux fourrures qu'ils extorquaient des Indiens cuivrés et de ceux de la côte de Chien. Ce commerce, année commune, et jusque dans les derniers temps, avait excédé rarement, peut-être même jamais, la valeur de six mille peaux de castors. Heureusement pour ces Indiens et pour la Compagnie, ils sont aujourd'hui en paix, et vivent en parfaite intelligence avec ceux du Sud. Ce rapprochement n'a pas tardé à produire un bien sensible, car en peu d'années la traite s'est accrue de plusieurs milliers de peaux, et il y a eu même des années où elle s'est élevée à onze mille. (1)

(1) Depuis que ce voyage est écrit, les Indiens du Nord, dans leurs communications annuelles avec ceux du Sud et d'*Athapuscow*, ont contracté la petite vérole, qui en a emporté un neuvième, et principalement parmi ceux qui commerçaient directement avec la Factorerie de *Churchill*. Le peu qui a survécu suit l'exemple de ses voisins du Sud, et commerce avec les Canadiens qui sont établis dans le cœur du pays d'*Athapuscow*. Ainsi il n'a fallu que quelques années pour prouver que j'avais mal vu, et qu'il eût été plus avantageux pour la Compagnie, et en même temps pour la population des Indiens du Nord, qu'ils fussent restés en guerre avec les tribus méridionales, au lieu de chercher à améliorer leur situation. D'un autre côté, il est impossible de calculer les bénéfices qui auraient pu résulter d'un trafic constant et régulier avec les différentes tribus d'Indiens des Mines de Cuivre et de la côte de Chien. Mais toute communication ayant été interrompue pendant plusieurs années avec ces peuples, ils sont retombés dans leur barbarie et leur indigence premières. Une guerre s'est élevée entre ces deux

Outre l'avantage résultant pour la Compagnie de cette augmentation de commerce, les malheureux Indiens du Nord jouissent de celui de faire servir à leur importation annuelle les productions d'un pays fertile et beau, sans préjudicier à la consommation de ses habitants. 1771. Juillet.

On a tenté, à différentes reprises, d'amener les Indiens de Cuivre et de la côte de Chien à visiter la Factorerie de la Compagnie, placée à la rivière de *Churchill*; on leur a même fait distribuer, à cet effet, beaucoup de présents; tous ces essais ont été inutiles. Plusieurs des premiers sont venus à *Churchill* à la suite des Indiens du Nord, et ont été renvoyés chargés de présents pour leurs compatriotes; mais à peine avaient-ils quitté le Fort, que ces effets leur étaient enlevés par ces mêmes Indiens. Sans la crainte de pareils traitements, il serait aussi possible aux Indiens de la rivière

tribus, pour quelques mauvais outils de fer laissés parmi elles, et les Indiens de la côte de Chien, plus nombreux et plus heureux, ont fini par détruire presque toute la race des Indiens de Cuivre.

Tandis que je rédigeais cette note, j'appris de quelques Indiens du Nord que ceux restés de la tribu de Cuivre trafiquaient avec les Canadiens établis dans le pays d'*Athapuscow*, qui leur procuraient les objets dont ils avaient besoin, à moitié du prix qu'ils les achetaient ci-devant; d'où il résulte que les Indiens du Nord, ainsi que la Compagnie de la Baie de Hudson, doivent renoncer à tout espoir de commerce avec ce peuple, à moins que la Compagnie ne forme un établissement dans le pays d'*Athapuscow*, et ne fasse vendre à meilleur marché que les Canadiens.

de Cuivre d'apporter eux-mêmes leurs marchandises aux marchés
1771. Juillet. de nos comptoirs, qu'il l'est à ceux du Nord, qui, en allant les leur acheter pour nous les revendre, ont les mêmes distances à franchir et les mêmes difficultés à vaincre. Mais le système politique de ces derniers est d'empêcher toute communication des Indiens de Cuivre avec nous, dans la crainte de voir diminuer leurs bénéfices. La superstition, d'ailleurs, mettrait une barrière insurmontable entre ces Indiens et nos comptoirs. En effet, la plûpart répugnent à se transporter dans un pays aussi éloigné du leur, sous prétexte que l'air et les aliments, quoiqu'exactement conformes à ceux auxquels ils sont habitués, ne valent rien pour eux, et que, sur trois de leurs compatriotes qui avaient entrepris ce voyage, aucun n'est retourné en vie. Le premier de ces motifs est évidemment dénué de raison; le second n'est malheureusement que trop fondé; mais la mort de ces Indiens doit être imputée à la perfidie et à la cruauté de ceux du Nord, qui les avaient pris sous leur protection.

Il y a peu d'années que le capitaine *Keelshies*, dont il est souvent fait mention dans ce Journal, emmena avec lui douze Indiens des Mines de Cuivre, tous chargés d'une grande quantité de fourrures précieuses. Chemin faisant, le Capitaine et sa troupe s'approprièrent ces fourrures pour des provisions, et contraignirent les Indiens d'achever de les porter au Fort.

A son arrivée au Fort du Prince de Galles, *Keelshies* se fit un grand mérite d'avoir amené ces étrangers aussi richement chargés,

chargés, et assura le Gouverneur qu'il pouvait compter sur son exactitude à entretenir une branche de commerce aussi avantageuse à la Compagnie. On donna à l'un de ces Indiens le nom de Capitaine, et il fut traité en conséquence pendant son séjour au Fort. On le vêtit d'une manière convenable, et à son départ, on le combla de présents, ainsi que ses camarades, dans l'espérance que non seulement ils renouvèleraient leurs visites, mais que beaucoup de leurs compatriotes, séduits par ces largesses, s'empresseraient de les accompagner. 1771. Juillet.

Quelque adroite et sage que fût la conduite du Gouverneur dans cette occasion, elle produisit cependant un effet opposé à ce qu'on en avait attendu; car le scélérat *Keelshies* et sa troupe, non contents d'avoir enlevé à ces malheureux Indiens les fourrures qu'ils portaient au Fort, résolurent aussi de se rendre maîtres de ce que le Gouverneur leur avait donné. Trop lâches pour les attaquer de front, ils imaginèrent de s'en défaire en les abandonnant sur une île. Ce complot arrêté, ils commencèrent par embarquer furtivement dans leurs canots tous les effets de ces étrangers, leur enlevèrent ensuite leurs vêtements, et s'éloignèrent bientôt après en les laissant sur l'île, où ils périrent de misère. A mon retour au Fort en Juin 1772, je vis les restes de ces infortunés, dont *Matonabbee*, mon guide, me fit l'histoire. Elle ne fut connue que quelques années après du Gouverneur, à qui on l'avait cachée, dans la crainte de l'indisposer contre *Keelshies*.

Pareil évènement pensa arriver dans la même année à un Indien

de cette tribu qui m'accompagnait au Fort. Nous venions de traverser la rivière *Seal* avec les fourrures de cet homme, lorsque nous découvrîmes qu'il avait été laissé sur la rive opposée. *Matonabbee* fut le seul qui s'offrit d'aller le chercher. Le vent soufflait alors si fort, que ce Chef prit le parti de se mettre tout nu pour mieux nager, en cas que son canot fût renversé. Bientôt après il nous ramena le pauvre Indien, à la grande mortification de celui qui s'était approprié ses fourrures, et qui eût été charmé de les conserver aux dépens de la vie de son camarade.

1771. Juillet.

Au départ des Indiens du Nord de la Factorerie, celui de la rivière de Cuivre se mit sous la protection de *Matonabbee*, qui l'accompagna jusqu'au 64e. dégré de latitude Nord, où ils rencontrèrent quelques compatriotes du jeune homme. Parmi eux se trouvait son père, entre les mains de qui *Matonabbee* le remit sain et sauf avec tous ses effets.

Bientôt après que nous eûmes quitté la mine de Cuivre, il survint un brouillard humide très-épais, accompagné, par intervalles, de neige. Le même temps régna pendant quelques jours, et le brouillard s'accrut souvent à un point, qu'incapables de distinguer notre chemin, nous fûmes obligés de nous arrêter plusieurs heures de suite, d'autant plus que la route était encombrée de roches.

22. Vers les trois heures du matin, le frère de *Matonabbee* et un des Indiens de Cuivre que nous avions envoyés en avant de *Congc-Cathawhachaga*, nous rejoignirent. Ils n'avaient découvert

dans leur course aucun Indien qui pût être utile à mon expédition. Ils s'étaient rendus néanmoins à la rivière de Cuivre, et à la 1771. Juillet.
faveur de quelques marques laissées par nous pour diriger leur retour, ils nous avaient suivis. Depuis le moment de leur départ de la rivière jusqu'à celui de notre réunion, ils n'avaient pris aucun repos, quoiqu'ils eussent parcouru cent milles. Nous fûmes réveillés par leur arrivée, et nous nous remîmes aussi-tôt en route. Après une marche de 42 milles, et avoir traversé, chemin faisant, le *lac Buffalo*, nous nous arrêtâmes au milieu des *Montagnes pierreuses* pour passer la nuit. L'air était excessivement chaud et pesant. La même chaleur se fit sentir le 23. Nous partîmes de 23.
grand matin, et nous parcourûmes quarante-cinq milles, pendant lesquels les Indiens tuèrent plusieurs daims mâles très-gras.

Nous nous arrêtâmes sur les une heure du matin, le 24, pour 24.
prendre quelque repos comme nous avions fait vers le milieu du jour précédent. Mais les Indiens, qui se trouvaient séparés depuis si long-temps de leurs femmes et de leurs enfants, jurèrent de renoncer au sommeil jusqu'au moment de leur réunion avec leurs familles, d'autant plus que nous découvrions alors les hauteurs de *Conge-Cathawhachaga*, où ils les avaient laissées. Après une halte d'envrion une heure, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes à six heures du matin à *Conge-Cathawhachaga*, où nous apprîmes, à notre grande surprise et avec chagrin, que toutes les femmes avaient traversé la rivière avant que les Indiens de Cuivre ne l'eussent quittée. Nous ne trouvâmes qu'un seul homme âgé et sa famille, survenus pendant notre absence, et qui

apportaient des fourrures à *Matonabbee*, époux d'une des filles
1771. Juillet. du vieux Indien, et conséquemment son gendre. Celui-là avait avec lui une autre fille qu'il offrit aussi à ce Chef, qui la refuse.

Nous ne fîmes qu'un très-court séjour dans cet endroit; car ayant apperçu une fumée considérable vers le Sud, nous traversâmes aussi-tôt la rivière. Arrivés au lieu de la fumée, nous trouvâmes que les femmes y avaient demeuré pendant quelques jours, mais qu'elles en étaient parties, et qu'au moment de s'éloigner, elles avaient mis le feu à la mousse, d'où provenait la fumée dont nous avions été témoins. Quoique l'après dîner fût très-avancé, nous poursuivîmes notre route dans la direction de celle des femmes, qui nous était indiquée par leurs traces sur la mousse. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, que nous découvrîmes une autre fumée à une grande distance, ce qui nous fit doubler le pas. Néanmoins il était onze heures du soir lorsque nous atteignîmes l'endroit. Les femmes, malheureusement, après
25 y avoir passé la nuit précédente, en étaient reparties le 25 au matin, en mettant le feu à la mousse.

Les Indiens, réfléchissant que leurs femmes n'étaient éloignées d'eux que d'une journée de marche ordinaire, qui, dans ces pays, excède rarement dix à douze milles, prirent le parti de ne pas s'arrêter qu'ils ne les eussent rejointes. En conséquence, nous continuâmes de marcher, et sur les deux heures du matin, nous rencontrâmes quelques-unes des femmes qui avaient dressé leurs tentes sur les bords du lac *Cogead*.

Notre marche avait été si pénible depuis la rivière de Cuivre, et accompagnée de si peu de repos, que mes pieds et mes jambes étaient devenus enflés au point de ne pouvoir plus les gouverner. Les ongles de mes orteils avaient été déchirés par les pierres, et il s'y était établi une suppuration. Pour comble de malheur, la peau sous la plante de mes pieds et entre chaque doigt, était entièrement arrachée; de sorte que le sable et le gravier qui s'introduisaient dans mes souliers me faisaient éprouver des irritations affreuses, tellement que le jour qui précéda notre arrivée aux tentes des femmes, je ne faisais pas un seul pas qu'il ne fût imprimé de sang. Plusieurs de mes Indiens se plaignaient aussi de leurs pieds; mais ils ne présentaient pas la vingtième partie du mal des miens. 1771. Juillet.

Comme c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans cette position, j'en fus très-allarmé pour les suites. Je ne ressentais que très-peu de fatigue dans le reste du corps; mais les douleurs cruelles que j'éprouvais en marchant avaient tellement abattu mes esprits, que si les Indiens avaient continué de voyager deux ou trois jours de plus, je serais resté infailliblement de l'arrière.

La première chose que je fis en arrivant fut de tremper mes pieds dans de l'eau chaude. Je les bassinai ensuite avec de l'esprit de vin, et après avoir appliqué du cérat de *Turner* sur les parties entamées, je me livrai au repos. Je trouvai le lendemain qu'il y avait un peu moins d'inflammation. Ce mieux me persuada que le repos était le meilleur remède pour la guérison d'un mal simple

en lui-même, mais qui, par la nature des douleurs qu'il m'oc-
1771. Juillet. casionnait, m'avait fait redouter, dans le principe, des suites très-fâcheuses.

Mais il fallut renoncer à ce repos si essentiel à mon prompt rétablissement; car mes Indiens avaient tant d'impatience de rejoindre le reste de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils refusèrent de s'arrêter plus d'un jour. Nous repartîmes en consé-
27. quence le 27, et quoique nous ne fissions que huit à neuf milles par jour, j'avais toutes les peines du monde à suivre mes compagnons. Mais la beauté vraiment remarquable du temps et celle du chemin, qui était parfaitement uni et débarrassé de pierres, contribuèrent à faciliter ma marche de manière à ne pas perdre de vue les Indiens.

31. Nous atteignîmes le 31 Juillet l'endroit où les femmes et les enfants avaient eu ordre d'attendre notre retour de la rivière de Cuivre. Nous y trouvâmes plusieurs tentes; mais il y manquait les personnes attachées à *Matonabbee* et à quelques autres de ma troupe. Une fumée considérable que nous apperçûmes à l'Est nous fit penser que ce pouvait être elles, d'autant mieux que l'on n'attendait point d'autres Indiens de ce côté. En conséquence, *Matonabbee* expédia le matin suivant quelques jeunes gens pour aller à la découverte, et le 5 la réunion générale eut lieu. Nous fûmes étonnés de compter plus de quarante tentes; mais aux femmes et aux enfants s'était joint un grand nombre d'autres Indiens. Parmi ceux-ci se trouvait l'homme que *Matonabbee* avait tenté

d'assassiner pendant notre séjour à *Clowey*. Il conduisit d'un air très-respectueux sa femme dans la tente de *Matonabbee*, l'assit à son côté, et se retira sans proférer une parole. *Matonabbee* ne daigna pas faire attention à elle, quoiqu'elle fondît en larmes. Celle-ci se penchant par dégrés vers lui, finit par s'appuyer sur son bras, et s'écrier en sanglottant : *Seéd dinne ! seéd dinne !* c'est-à-dire : Mon mari ! mon mari ! sur quoi *Matonabbee* lui observa, que si elle l'avait toujours aimé et respecté, elle ne l'eût pas abandonné, et qu'au surplus elle était parfaitement libre d'aller où bon lui semblerait. Elle profita de la permission avec quelque apparence de répugnance, quoique certainement très-satisfaite au fond, et elle retourna à la tente de son premier mari.

1771. Août.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Evènements survenus depuis le moment de notre réunion avec les femmes, jusqu'à celui de notre arrivée au lac *Athapuscow*.

Plusieurs de nos Indiens tombent malades. — Procédés des Médecins ou Sorciers du pays. — Matonabbee *et sa troupe se mettent en route pour le* Sud-Ouest. *— La plûpart des autres Indiens se séparent aussi de nous pour retourner dans leurs cantons respectifs. — Côtoyé le lac* White-stone. *— Tué beaucoup de daims pour avoir leurs peaux. — Réflexions à ce sujet, ainsi que sur la saison et les lieux convenables aux daims dans ces climats élevés. — Notre arrivée au lac* Point. *— Une des femmes de nos Indiens laissée malade sur le chemin au risque d'y périr. — Mauvais temps compensé par une grande abondance de daims. — Séjourné quelque temps près du lac* Point *pour faire sécher des viandes, &c. — L'hiver nous surprend dans cet endroit. — Pratiques superstitieuses observées par mes compagnons de voyage après avoir massacré les* Esquimaux *à la rivière de Cuivre. — Un violent coup de vent renverse ma tente et brise mon nouveau quart de Cercle. — Quelques Indiens de l'Ouest, nommés* Dog-ribbed (côte de Chien) *et d'autres de la* Rivière de Cuivre, *arrivent à nos tentes. — Ils nous proposent d'aller dans le pays des Indiens d'*Athapuscow *pour tuer des* élans *et des* castors. —

1771. Août.

Départ du lac Point *et arrivée à la lisière des grands bois. – Nous passons delà au lac* Anawd. *– Evènements durant notre séjour dans cet endroit. – Cure remarquable d'une paralysie par les Médecins du pays. – Quitté le lac* Anawd. *– Notre arrivée au grand lac* Athapuscow.

PLUSIEURS des Indiens étant tombés très-malades, les sorciers, qui sont les médecins du pays, et qui prétendent opérer de grandes cures, commencèrent à essayer sur eux leurs remèdes. Il est nécessaire de faire observer que toute leur médecine, tant pour les maux intérieurs qu'extérieurs, ne consiste que dans des charmes. Lorsque le mal est extérieur, ces jongleurs, après avoir toussé, craché et prononcé beaucoup de mots inintelligibles, sucent la partie malade, puis soufflent dessus et finissent par chanter; tel est tout leur procédé. Pour les maladies intérieures, comme les coliques, des difficultés d'uriner, etc., il est très-ordinaire de les voir souffler dans l'*anus* ou les parties voisines, quels que soient l'âge et le sexe du malade, et ils ne s'arrêtent que lorsque les yeux leur sortent presque de la tête. La quantité de vent qu'ils insinuent par ces ouvertures cause quelquefois aux malades des émotions extraordinaires qu'il leur est difficile de retenir, et comme le vent n'a d'autre issue que le canal par lequel il a été introduit, il en résulte souvent des scènes vraiment comiques entre le malade et le médecin.

Assistant un jour à l'une de ces opérations, il m'échappa quelques plaisanteries, dont je fus extrêmement fâché après, car elles

offensèrent vivement plusieurs Indiens, entr'autres le jongleur et le malade, que j'estimais beaucoup tous les deux, et à qui, dans toute autre circonstance, j'en avais donné des preuves. 1771. Août.

J'ai souvent admiré l'adresse de ces jongleurs à tromper leurs crédules compatriotes, ainsi que leur acharnement après leurs malades. Ils prolongent tellement quelquefois l'exercice de leur procédé à vent, que quoique robustes de leur nature, j'en ai vu plusieurs quitter leurs malades, la figure et la poitrine dans un état déplorable. Quelque ridicule que puisse paraître cet usage à un Européen, il ne lui serait pas permis d'en rire devant un Indien.

Quand le médecin est ami du malade, et qu'il suppose sa maladie grave, outre les remèdes indiqués ci-dessus, il a recours à un procédé encore plus extraordinaire. Il ne s'agit de rien moins de sa part que d'avaler des haches, des ciseaux à glace, des baïonettes, des couteaux et autres choses semblables, dans l'espérance qu'une entreprise aussi désespérée réussira à éloigner la mort et à procurer quelque soulagement au malade.

On élève, à cet effet, une maison avec quatre pieus enfoncés en terre, et placés de manière à former un quarré de quatre, cinq, six ou sept pieds de long, suivant qu'on le désire. Ces pieus se réunissent et sont arrêtés à leur extrémité supérieure; on les recouvre ensuite de peaux. Cette maison représente exactement une petite tente quarrée, à l'exception qu'on n'y pratique aucune ouverture en haut pour admettre la lumière. On étend au milieu le

malade, qui est bientôt suivi du jongleur ou des jongleurs; car
1771. Août. leur nombre se monte quelquefois jusqu'à six. Mais ces médecins, avant de pénétrer dans la maison, se mettent entièrement nus. Aussi-tôt entrés et la porte fermée, ils s'agenouillent autour du malade ou des malades, sucent les parties affectées, soufflent dessus, et bientôt après chantent et conversent comme s'ils s'entretenaient avec des esprits familiers, qu'ils prétendent leur apparaître sous la forme de différents animaux et d'oiseaux de proie. Quand ils ont suffisamment fait la conversation avec ces esprits ou ces ombres, comme ils les appèlent, ils demandent une hache, une baïonette ou quelque autre instrument, que tient un assistant, et à la poignée duquel est attaché un long cordon, afin de pouvoir être retiré lorsqu'il a été avalé; car ces jongleurs savent très-bien que des morceaux de fer ou d'acier de ce volume sont de trop dure digestion pour des estomacs, même comme les leurs. D'ailleurs, des instruments de cette espèce étant d'autant plus précieux qu'ils sont extrêmement rares dans ce pays, il serait peu généreux à eux de les digérer, sur-tout lorsque l'acte de les avaler et de les retirer ensuite suffit pour l'objet qu'ils se proposent.

Dans l'une des quarante tentes occupées par les Indiens que nous rejoignîmes, il y avait un homme si dangereusement malade, que les jongleurs crurent devoir faire usage de quelques-uns de leurs plus forts remèdes pour le guérir. Un d'entr'eux consentit donc à avaler une grande baïonette. Aussi-tôt on éleva une de ces maisons que je viens de décrire. Le malade y fut transporté et suivi

du jongleur, qui après un long discours préparatoire, et l'entretien d'usage avec ses esprits familiers, s'avança vers la porte et demanda la baïonette, qu'on tenait toute prête, et à l'extrémité de laquelle était lié un petit morceau de bois, pour mieux faciliter l'extraction de la baïonette. Je ne puis m'empêcher d'observer que la longueur de ce morceau de bois ne surpassait pas la largeur de la baïonette ; mais il remplit tout aussi-bien l'objet auquel on le destinait que s'il eût eu la grandeur du bâton d'une lance. 1771. Août.

Je ne suis pas assez simple pour croire que ce jongleur ait avalé la baïonette; cependant je dois convenir qu'il la fit disparaître en moins d'un clin d'œil, et l'envoya, dieu sait où, tandis que le petit morceau de bois, ou un exactement semblable, resta arrêté entre ses dents. Après s'être promené un moment devant la maison, il se plaignit de grandes douleurs dans l'estomac et dans les instestins, qu'il chercha à appaiser par différentes attitudes, accompagnant le tout de grimaces et de contorsions horribles. Il retourna de nouveau à la porte, où il fit de violents efforts pour vomir. A la fin, par le moyen du petit morceau de bois qu'il tira pendant quelque temps, parut, au grand étonnement des spectateurs, la baïonette, qui semblait effectivement sortir de sa bouche. La joie brillait dans ses regards, et il rentra d'un air de triomphe dans la maison, où il reprit ses enchantements, qu'il continua pendant vingt-quatre heures de suite. Je n'étais pas placé immédiatement auprès de lui lorsqu'il rendit la baïonette, mais je m'en croyais assez rapproché pour observer tous ses

mouvements, et j'étais d'ailleurs toute attention. J'avouerai que
1771. Août. ce tour avait de quoi en imposer, sur-tout de la part d'un homme entièrement nu.

Quelque temps après l'opération achevée, des Indiens me demandèrent ce que j'en pensais. Je répondis que pour en bien juger, il aurait fallu que je l'eusse vue de plus près, et en cela je ne disais que la vérité. Toute réflexion à part, le malade recouvra bientôt la santé, et nous, de notre côté, nous nous préparâmes à marcher vers le *Sud-Ouest.*

9. Nous partîmes le 9 Août, et nous dirigeâmes notre route au *Sud-Ouest quart d'Ouest*, faisant généralement sept à huit milles par jour. Les Indiens restés avec moi pouvaient former douze tentes; les autres avaient pris différents chemins. Je devais à plusieurs jours de repos la guérison de mes pieds, dont cependant la peau demeura encore tendre pendant quelque temps.

19 et 25. Nous voyageâmes depuis le 19 jusqu'au 25 sur les bords du *lac Thaye-chuck-gyed-whoie* ou de Pierres blanches, qui peut avoir quarante milles de long du Nord-Est au Sud-Ouest, sur une largeur inégale. Une rivière, à qui il donne naissance dans sa partie Nord-Ouest, coule, dit-on, en serpentant vers l'Ouest. Après un cours assez prolongé, elle tourne au Nord-Ouest, et forme cette branche principale de la *rivière de Cuivre*, dont j'ai déjà fait mention. Quoi qu'il en soit de ce rapport, il est certain qu'il se jète plusieurs petites rivières dans ce lac du côté du Sud-Est; mais il peut se faire, d'après leur peu de volume, qu'elles ne suffisent

qu'à réparer le déchet journalier occasionné dans les eaux du lac par l'évaporation, qui est toujours considérable dans le court été de ces hautes latitudes septentrionales. 1771. Août.

Nous fîmes rencontre d'une grande quantité de daims, dont les Indiens tuèrent un certain nombre, uniquement pour en avoir les peaux. Nous étions dans la saison de l'année où ces peaux ont atteint tout leur dégré de bonté, et leur poil, la longueur suffisante pour préserver du froid.

La destruction que l'on fait de ces animaux dans cette seule saison de l'année est presqu'incroyable; et comme ils ne portent qu'un petit à la fois, il est étonnant qu'ils ne deviènent pas plus rares. Le contraire existe, car les plus vieux Indiens de toutes les tribus du Nord m'ont assuré que ces animaux n'avaient jamais été plus abondants. Quoiqu'on en rencontre très-peu depuis quelques années dans le voisinage de la rivière de *Churchill*, on assure, avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils sont plus communs aujourd'hui dans d'autres parties du pays qu'ils ne l'étaient autrefois. Leur rareté ou leur abondance dans plusieurs endroits à la fois, provient, en grande partie, des vents qui ont précédé et régné pendant quelque temps; car les Naturels prétendent que le daim, quand il n'émigre pas de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est, marche toujours dans la direction du vent pour chercher le sexe opposé au sien et s'accoupler.

Il faut huit à dix de ces premières peaux pour l'habillement complet d'hiver d'une personne faite. Il faut en outre, autant que

[redacted] possible, que les daims ayent été tués dans le mois d'Août, 1771. Août. ou, pour le plus tard, au commencement de Septembre; car passé ce temps, le poil serait trop long, et en même temps si peu adhérent, qu'il tomberait au moindre frottement.

Il faut encore à la même personne plusieurs autres peaux apprêtées pour se faire des bas, des souliers et un habit d'été. On en réduit aussi un certain nombre en parchemin, que les Indiens appèlent *clewla*. Ils en font des cordons pour leurs raquettes, des lacets pour leurs pièges, des courroies pour leurs traîneaux; enfin, ils l'appliquent à tout ce qui demande à être attaché. Ainsi une seule personne employe dans une année pour son habillement et ses autres besoins domestiques, au-delà de vingt peaux, sans compter celles pour ses tentes, ses sacs, et beaucoup d'autres objets qu'il est impossible de se rappeler, et qu'il serait inutile d'énumérer. Toutes ces peaux demandent à être rassemblées du commencement d'Août jusqu'au milieu d'Octobre; car quand la saison du rut est passée et l'hiver arrivé, ces peaux devièneut très-claires et se garnissent d'insectes, ce qui les rend peu propres à servir, à moins de les partager en bandes ou lanières, dont les Indiens font des filets, ainsi que des cordons pour leurs raquettes. Mais ils les destinent principalement à leur nourriture d'hiver, et en effet, quand le poil et les insectes en ont été parfaitement extraits, et qu'on les a bien fait bouillir, elles ne sont point un mêts du tout désagréable. Les Indiens, sur-tout les enfants, mangent jusqu'aux insectes, dont ils sont même extrêmement friands, Ils essayèrent en vain de m'en faire goûter. On les voit occupés continuellement

continuellement à les détacher des peaux et à les manger tout vivants. Ils disent qu'ils sont aussi bons que des groseilles. L'idée 1771. seule d'un pareil mêts, indépendamment de la conformation de Août. ces insectes, dont plusieurs sont de la grosseur du bout du petit doigt, suffisait pour me donner un dégoût invincible; et quand je fais l'aveu que de tout ce que je voyais manger à mes compagnons, les *warbles* (1) et le poux domestique étaient les deux seules choses pour lesquelles je ne partageasse pas leur goût, j'espère qu'on ne m'accusera pas de trop de sensualité.

Le mois d'Octobre est la saison du rut pour les daims de ces contrées, et quand le temps de leurs amours est passé, le mâle se sépare de la femelle. Le premier s'achemine vers l'Ouest pour chercher un abri dans les bois contre la rigueur de l'hiver, et l'autre ne quitte pas les terreins stériles de toute l'année. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle générale, car j'ai rencontré souvent des femelles dans les bois, quoiqu'en nombre très-inférieur à celui des mâles. La règle n'est invariable que pour les daims répandus au Nord de la rivière de *Churchill*. Ceux qui habitent au Sud errent sans distinction de sexe et toute l'année parmi les bois, ainsi qu'au milieu des plaines et le long des bords des rivières, des lacs, etc.

Le bois des vieux daims mâles est très-grand et comporte plusieurs branches. Il tombe tous les ans dans le mois de Novembre,

(1) C'est le nom que les Anglais donnent aux insectes qui s'attachent à la peau du daim.

1771. Août.

temps à-peu-près où ces animaux commencent à se rapprocher des forêts. La providence a voulu sans doute, par cette chute réglée, qu'ils pussent échapper à leurs ennemis à travers les bois; autrement ils deviendraient la proie facile des loups ou autres bêtes féroces. Ils courraient même risque de rester accrochés aux arbres en y cherchant leur nourriture. On en peut dire probablement autant des daims du Sud qui fréquentent les bois; mais ceux du Nord, quoique plus petits, ont de plus grands bois, et les branches en sont si longues et en même temps si projetées, qu'elles rendent ces animaux plus susceptibles qu'aucune autre espèce de daims que j'aye connue de se prendre aux arbres. Le bois des jeunes mâles tombe plus tard que celui des vieux; car j'en ai tué souvent à la fin de Décembre qui avaient encore tout le leur. Les femelles ne muent pas avant l'été; de sorte que quand les bois des mâles sont déjà prêts à tomber, ceux des femelles n'ont pas atteint quelquefois toute leur croissance.

En général le daim de cette région se porte continuellement de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est, suivant la saison et les vents régnants, ce qui explique la vie errante des Indiens du Nord. Depuis Novembre, les mâles errent à l'Ouest à travers les forêts jusqu'en Mai, où leur bois commence à repousser. Ils se dirigent ensuite à l'Est, vers les terres stériles. Les femelles qui y ont séjourné tout l'hiver s'avancent alors, comme par instinct, à leur rencontre, et elles ne s'en séparent plus qu'après la saison du rut. Quant à l'opinion reçue de tout temps, et si généralement en Angleterre parmi le peuple, que le gland de la verge tombe

tous les ans aux daims, qu'elle soit fondée ou non, il est du moins certain qu'elle ne l'est point pour les pays qui bordent la *Baie de Hudson*. La longue résidence que j'y ai faite, et la quantité de daims que j'y ai vus tuer, m'ont mis à même de m'en assurer. Tous les Indiens, soit du Nord, soit du Sud, que j'ai interrogés, m'ont en outre toujours répondu qu'ils n'avaient aucune connaissance du fait. Mais j'avancerai avec la même vérité, et pour l'avoir observé moi-même, que ce qui arrive à l'animal connu dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *lièvre des Alpes*, a quelque analogie avec ce qu'on attribue aux daims d'Angleterre. J'ai vu et examiné plusieurs de ces lièvres, qui avaient été tués après s'être accouplés au printemps. Leur verge présentait le même état de dessèchement que le cordon ombilical chez les jeunes animaux; et j'y ai toujours remarqué un passage à travers pour l'urine. J'ai cru devoir consigner ce fait dans mon Journal, parce que, selon toutes les apparences, il n'est pas encore connu de ceux qui se livrent à l'étude de l'*Histoire naturelle*. Il est sans doute à regretter que des hommes, dont les recherches sont si précieuses, ne puissent les vérifier toutes par eux-mêmes. C'est donc aux voyageurs à leur servir de garants, et je déclare, pour mon compte, que je n'avance rien ici qui ne soit le résultat d'une observation personnelle ou des témoignages les plus sûrs.

1771.
Septembre.

Après avoir quitté le lac *White-stone*, nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest quart d'Ouest*, faisant rarement plus de douze milles par jour, et très-souvent ne parcourant que six milles.

Nous atteignîmes le 3 Septembre une petite rivière dépendante 3.

1771. Septembre. du lac *Point*; mais comme le temps était très-chargé, et qu'il tombait alternativement beaucoup de pluie et de neige, nous fûmes obligés d'attendre plusieurs jours avant de pouvoir la traverser avec nos canots. L'eau était trop profonde et le courant trop rapide pour la passer à gué. Nous ne perdîmes pas néanmoins entièrement notre temps, car les Indiens tuèrent une grande quantité de daims, tant pour leur chair que pour leurs peaux, qui toutes se trouvaient à leur point de bonté.

Un changement dans le temps nous permit de traverser la ri-
7 et 8. vière dans l'après-dîner du 7, et le lendemain matin nous dirigeâmes notre route au Nord-Ouest, le long du lac *Point*. Trois jours de marche, pendant lesquels nous parcourûmes environ dix-huit milles, nous conduisirent à un petit bois, le premier que nous eussions rencontré depuis le 25 Mai, en exceptant ceux que nous avions apperçus dans le voisinage de la rivière de la Mine de Cuivre.

Une de nos femmes, attaquée depuis quelque temps de consomption, était devenue si faible, qu'elle se trouva hors d'état de voyager, ce qui, parmi les Indiens du Nord, est la situation la plus affreuse à laquelle une créature vivante puisse être condamnée. Soit que les médecins l'eussent négligée ou qu'elle n'y eût pas eu recours, il est certain qu'il n'avait été rien fait pour sa guérison; de sorte qu'on finit par l'abandonner, sans plus de façon, sur le chemin.

Quoique ce fût le premier évènement de cette espèce qui se passât devant moi, je savais cependant que le cas était très-commun

parmi les Indiens, et qu'il faisait partie de leurs usages. En effet, quand une personne tombe assez malade, sur-tout en été, pour ne pouvoir pas continuer de voyager, et qu'elle est trop pesante pour être portée ou traînée, ils disent qu'il vaut mieux risquer de la sacrifier que d'exposer sa famille, qui ne peut lui être d'aucun secours, à mourir de faim en restant auprès d'elle. Ses parents et ses amis se contentent alors de lui laisser quelques vivres avec de l'eau et un peu de feu, si l'endroit permet d'en faire. Ils lui indiquent la route qu'ils comptent tenir, et après l'avoir couverte de peaux de daims, ils lui souhaitent un prompt rétablissement, et la quittent en poussant des gémissements.

1771. Septembre.

Il est rare que ces personnes ainsi abandonnées réchappent, ou du moins qu'on en entende parler davantage; mais on en a vu cependant reparaître, ramenées par des amis ou par d'autres Indiens à leur famille. Trois fois la femme dont je viens de parler nous rejoignit de cette manière. A la fin la pauvre créature resta de l'arrière, et personne ne fut tenté de retourner la chercher.

Cet usage, en apparence si barbare, n'existe peut-être dans aucune autre partie du monde. A l'envisager cependant philosophiquement, il paraît commandé plutôt par la nécessité et l'amour de la conservation de soi-même, que provenir d'un manque de ce sentiment de bienveillance, qui distingue l'homme de tous les autres êtres de la création. Les circonstances et l'habitude doivent contribuer à rendre ces scènes moins extraordinaires pour les Indiens qu'elles ne peuvent le paraître aux yeux des peuples plus civilisés.

1771. Septembre. Le temps fut généralement froid et accompagné de neige et de pluie dans la première partie de Septembre ; ce qui semblait annoncer que l'hiver commencerait de bonne heure. Le nombre considérable de daims et la facilité de monter les tentes et de faire du feu au moyen du petit bois où nous nous trouvions, nous engagèrent à y séjourner quelque temps pour préparer nos peaux, nous en fabriquer des vêtements d'hiver, construire des raquettes, des traîneaux, et nous approvisionner d'une grande quantité de viandes sèches et de graisse ; car suivant le rapport des Indiens, ils avaient toujours éprouvé une grande rareté de daims et de toute autre espèce de gibier dans la direction que nous allions suivre en quittant le lac *Point*.

Le temps devint extrêmement doux vers le milieu du mois et continua ainsi jusqu'à la fin; mais les pluies étaient si fréquentes, qu'elles pourrirent la plûpart de nos tentes. Le vent ayant passé le 28 au *Nord-Ouest quart de Nord*, l'air devint si froid, que le 30 tous les étangs, les lacs et autres eaux stagnantes, étaient gelés au point de permettre de les traverser sans danger.

En parlant des superstitions des Indiens du Nord, j'ai oublié de rapporter comme un trait digne de remarque, qu'aussi-tôt après que mes compagnons eurent massacré les *Esquimaux* à la rivière de Cuivre, ils se regardèrent en état de souillure et cherchèrent à se purifier par différentes cérémonies. D'abord on interdit à tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de faire cuire aucune espèce d'aliment, soit pour eux-mêmes, soit

pour les autres. Comme il s'en trouvait heureusement deux dont les mains étaient pures, on les chargea de ce soin jusqu'à l'arrivée des femmes. Cette découverte me fut extrêmement agrérable, car si ces deux hommes n'eussent pas existé, ce détail, aussi pénible que dégoûtant, eût roulé sur moi.

1771. Septembre.

Après que les aliments étaient cuits et avant d'y toucher, tous les meurtriers prenaient une espèce de terre rouge ou d'ocre et s'en peignaient l'espace compris entre le nez et le menton, ainsi que la plus grande partie des joues jusqu'aux oreilles. C'était à qui refuserait de boire dans la tasse ou de fumer avec la pipe d'un autre.

Nous n'eûmes pas plutôt rejoint les femmes au retour de cette expédition, qu'elles s'empressèrent à l'envi de faire des ornements pour leurs maris, en purification sans doute des crimes auxquels ils avaient participé. Ces ornements consistaient en des bracelets et un bandeau, composés de tuyaux de porc-épic et de poil d'élan artistement arrangés sur du cuir.

Le cérémonial de se peindre la bouche et une partie des joues avant de manger, ainsi que d'éviter de boire dans la tasse et de fumer avec la pipe des autres, fut religieusement observé par mes Indiens jusqu'au commencement de l'hiver, et pendant tout l'intervalle, ils ne se permirent jamais d'embrasser leurs femmes ou leurs enfants. Ils s'interdirent aussi de manger certaines parties du daim et des autres animaux, telles sur-tout que la tête, les entrailles et le sang; et tant que dura leur état de souillure, ils ne firent

jamais bouillir leur viande. Après l'avoir exposée à sécher au so-
1771. leil, ils la mangeaient crue ou grillée, quand ils pouvaient allumer
Octobre. du feu.

Lorsque le temps de mettre fin à ces cérémonies fut arrivé, les hommes, après avoir écarté soigneusement les femmes, allumèrent du feu à quelque distance de leurs tentes et y jetèrent tous leurs ornements, leurs pipes et leurs plats, qui furent bientôt réduits en cendres. Ils préparèrent ensuite un festin composé de tout ce qui leur avait été interdit pendant leur expiation, et quand il fut prêt, chacun eut la liberté de manger, de boire, de fumer, et d'embrasser ses femmes et ses enfants à volonté, ce dont tous s'acquittèrent avec plus de plaisir que je ne leur en avais vu éprouver avant, ou que je ne leur en ai vu prendre depuis.

Le mois d'Octobre s'annonça d'une manière très-sévère et par
6. beaucoup de neige. Il survint dans la nuit du 6 une rafale de vent du Nord-Ouest, qui nous causa le plus grand embarras; car si le bois que nous traversions nous avait procuré des pieus pour nos tentes, ainsi que du chauffage, il nous refusait toute espèce d'abri. La violence du vent augmenta au point, que malgré toutes nos précautions, plusieurs de nos tentes furent renversées, et la mienne, qui était du nombre, m'occasionna une perte bien sensible, en brisant dans sa chute mon quart de Cercle, quoiqu'il fût renfermé dans un étui très-épais. M'étant devenu désormais inutile, par la rupture des pièces principales, j'achevai de le démonter, et j'en donnai le cuivre aux Indiens, qui le coupèrent en petits morceaux pour s'en servir en guise de balles.

Plusieurs

Plusieurs Indiens des mines de Cuivre et quelques-uns de la côte de Chien arrivèrent le 23 dans nos tentes, apportant des fourrures qu'ils échangèrent avec mes Indiens contre du fer travaillé. Cette visite, comme je l'appris depuis, avait été arrangée par les Indiens de Cuivre que nous avions vus à *Conge-Cathawhachaga*, et qui, chemin faisant, en avaient rencontré de la *côte de Chien*. Ceux-ci s'étaient empressés de se joindre à eux pour profiter d'une occasion aussi favorable d'acheter des instruments de fer, qu'ils payèrent des prix fous; car un des Indiens joints à ma troupe se fit donner quarante peaux de castors et soixante de martres pour un morceau de fer qu'il avait volé dans un voyage qu'il fit au Fort. (1) 1771. Octobre.

Un de ces étrangers portait environ quarante peaux de castors, qu'il destinait au remboursement d'une ancienne dette qu'il avait contractée avec *Matonabbee*; mais un de nos Indiens s'en empara, quoiqu'il sût très-bien qu'elles appartinssent dans le fait à *Matonabbee*. Ce procédé, joint à beaucoup d'autres de cette nature, que *Matonabbee* avait éprouvés dans le cours du voyage, lui fit reprendre sa résolution d'abandonner son pays et d'aller demeurer avec les Indiens d'*Athapuscow*.

(1) Le morceau de fer en question était le coutre d'une nouvelle charue, de l'invention du Capitaine *John Fowler*, ci-devant Gouverneur du fort *Churchill*, avec laquelle il avait défriché une grande pièce de terre, où il sema ensuite de l'avoine. Mais comme le sol n'était qu'un sable brûlant, à l'instar des lignes espagnoles devant *Gibraltar*, il ne produisit pas un seul grain.

1771. Octobre. Comme la partie la plus essentielle de mon expédition se trouvait achevée, je ne crus pas devoir insister beaucoup pour l'en détourner. Je me contentai de lui dire, par forme d'intérêt pour sa personne, que cette résolution me paraissait peu digne d'un homme de son rang. J'appris ensuite que les autres Indiens devaient l'accompagner dans le pays d'*Athapuscow* pour tuer des élans et des castors. On ne rencontre aucun des premiers sur le territoire des Indiens du Nord, et les seconds y sont si rares, que dans tout le cours de l'hiver de 1770 je n'apperçus que deux maisons de castors. Il en est de même des martres, car je ne crois pas que mes Indiens en ayent tué plus de six à huit; mais une aussi petite quantité pour un aussi grand nombre d'hommes prouve moins la rareté des premières que l'indolence des derniers. Il est vrai que notre déplacement presque continuel ne permettait guère aux Indiens de tendre leurs pièges; mais s'ils eussent mis à profit toutes les occasions favorables, et possédé la moitié de l'industrie des Indiens employés au service de la Compagnie dans la Baie de Hudson, ils auraient pris peut-être plusieurs milliers de ces animaux, et ce nombre, rapproché de l'étendue du pays que nous parcourions à cette époque, ne prouverait pas encore que les martres y fussent très-communes.

Les principaux animaux à fourrure qu'on trouve dans ces contrées, sans compter le petit nombre de martres, sont le loup, le *quiquehatche*, le renard et la loutre. Les Indiens du Nord en général évitent de tuer un loup ou un *quiquehatche*, parce qu'ils les croyent d'une espèce différente des animaux ordinaires. J'en ai

vu même plusieurs assez superstitieux pour ne pas oser enlever la peau d'un *quiquehatche* tué avec un fusil qui avait servi contre un renard. Cette opinion néanmoins est trop absurde pour être accueillie de tous les Indiens; et il s'en trouve toujours quelques-uns de moins scrupuleux qui ont soin de ne pas laisser pourrir ces peaux. Plusieurs même de ceux qui répugnent à tuer des loups ou des *quiquehatches* ne font pas difficulté de trafiquer de leurs peaux avec d'autres Indiens et de les porter au Fort.

1771. Octobre.

Nos habits, nos raquettes et nos traîneaux se trouvant achevés, nous fixâmes notre départ au lendemain premier Novembre, et effectivement ce jour-là nous fîmes cinq à six milles vers le *Sud*.

30. Novembre. 1.

Notre route du premier au 5 Novembre eut lieu à travers un lac glacé, qui, quoique très-étendu en longueur et en largeur, n'était distingué par aucun nom; je l'appelai en conséquence le *Lac sans nom*. Il existait dans la partie méridionale de ce lac quelques bouquets de bois, dont la vue nous fut très-agréable, étant les premiers que nous eussions rencontrés depuis notre départ du lac *Point*. 5.

Le *Lac sans nom* a environ cinquante milles de long du Nord au Sud, et suivant le rapport des Indiens, trente-cinq milles de large de l'Est à l'Ouest. On le dit très-riche en beaux poissons; mais le temps, lorsque nous le traversâmes, était si froid, que nous ne pûmes pas nous y arrêter à pêcher à la ligue. Quelques-uns de mes Indiens parvinrent cependant à attraper des truites superbes et de très-gros brochets.

1771. Novembre. Après que nous eûmes atteint l'extrémité sud du lac, nous dirigeâmes notre route au *Sud-Ouest*. La température était en général très-froide ; mais quelques bouquets de bois, au milieu desquels nous établissions nos tentes pour la nuit, nous aidaient à supporter le froid mieux que nous ne l'avions fait jusque-là.

10. Nous entrâmes le 10 Novembre dans les grands bois, et les Indiens commencèrent aussi-tôt à construire des traîneaux et des raquettes plus solides, etc., après-quoi nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest*. Les daims, ainsi que toute autre espèce de gibier, à l'exception de quelques perdrix que nous tuâmes, avaient disparu. Nous avions fait heureusement d'amples provisions au lac *Point*.

20. Nous atteignîmes le 20 *Anawd-whoie* ou le lac *Indien*. Nous avions traversé, chemin faisant, une partie du lac *Methy* et parcouru près de quatre-vingt milles sur une petite rivière qui en dépend et qui se jète dans le *grand lac Athapuscow*. (1) Tandis que nous voyagions sur cette petite rivière, les Indiens tendaient leurs filets toutes les nuits sous la glace, mais avec si peu de succès, que ce qu'ils prenaient servait à peine à faire diversité parmi nos mêts, loin de contribuer à ménager nos provisions.

Le lac *Indien*, quoiqu'il n'ait pas vingt milles dans sa plus grande largeur, est cependant très-célèbre parmi les Naturels, à cause de la grande quantité de poissons qu'il produit en hiver.

(1) Le cours de cette rivière est presque Sud-Ouest.

Nous nous empressâmes en conséquence d'y établir tous nos filets, et le nombre n'en était pas médiocre. Le succès fut tel, que les femmes employèrent environ dix jours à extraire uniquement les œufs du poisson pris.

1771. Novembre.

Ce poisson consistait dans des *tittimegs*, des barbeaux et quelques petits brochets. Leurs œufs, sur-tout ceux du *tittimeg*, sont plus estimés en voyage par les Indiens du Nord que le poisson lui-même; car environ deux livres de ces œufs bien broyés donnent près de quatre galons d'un bouillon épais et blanc comme du riz, quand il est fait proprement; ce qui le rend aussi agréable à l'œil qu'il l'est au goût.

Le sol qui environne le lac est élevé sans être montagneux. Il est formé principalement de roches et de pierres, dont la surface est recouverte d'une légère couche de terre, sur laquelle croissent des peupliers, des bouleaux, des pins et des sapins. C'est sur-tout dans les vallées adjacentes que paraissent se complaire les trois premières espèces d'arbres, et les sommets des éminences offrent des sapins aussi forts et aussi beaux que dans aucune autre partie du monde.

Les lapins étaient si communs, principalement au Sud et au Sud-Est du lac, que plusieurs Indiens en prirent vingt ou trente dans une nuit avec des pièges. Les perdrix n'étaient pas moins communes dans le voisinage des sapins, et se laissaient approcher de très-près. Un Indien de ma troupe en tua environ vingt dans un jour à coup de flèches. Les Naturels du Nord donnent à cette espèce de perdrix le nom de *perdrix de jour*. Leur chair est en

1771. Novembre.

général fort noire et amère, par l'habitude où elles sont de se nourrir de bourgeons de sapin; mais elles me paraissaient bonnes comme variété. Elles sont très-estimées des Indiens, qui, quoique habitués à vivre de ce qu'ils trouvent, le disputent cependant de gourmandise à tous les peuples chez lesquels j'ai voyagé, et je puis assurer qu'ils ne le céderaient point, dans l'occasion, au plus grand épicurien anglais. *Matonabbee*, ainsi que plusieurs autres de ses compatriotes, m'ont fourni plus d'une fois la preuve de ce que j'avance. Je les ai vus souvent, pour faire diversion à leur régime ordinaire, envoyer tuer quelques perdrix par leurs jeunes gens, et dépenser à cette chasse plus de poudre qu'il n'en aurait fallu pour un daim, qui eût suffi à nourrir leurs familles entières pendant plusieurs jours, tandis que les perdrix étaient dévorées dans un seul repas. Pour mieux se régaler, les Indiens font bouillir ces perdrix avec de la graisse, et il faut convenir que cet assaisonnement leur donne une saveur bien supérieure à celle qu'ils contractent dans du bouillon. J'ai mangé aussi des peaux de daims bouillies de cette manière, et je les ai trouvées d'un goût parfait.

Plusieurs Indiens étant tombés malades pendant notre séjour au *Lac sans nom*, nos jongleurs entreprirent leur guérison. Ils s'attachèrent sur-tout à la cure d'un homme que son frère était obligé de voiturer en traîneau depuis deux mois. Il avait tout un côté mort, à partir du sommet de la tête jusqu'à la plante du pied. Il était attaqué en outre de maux intérieurs et avait perdu entièrement l'appétit, de sorte qu'on l'eût pris pour un vrai squelette. Le malheureux était même si faible, qu'à peine pouvait-il parler.

Il fut conduit dans ce déplorable état au milieu d'une de ces maisons que j'ai décrites précédemment. Alors le même homme que j'avais vu ou cru voir avaler une baïonette l'été dernier, offrit d'avaler cette fois-ci, pour la guérison du paralytique, une planche de la grandeur d'une douve de barrique. Cette planche, déposée entre les mains d'un tiers, était peinte, et représentait d'un côté une bête de proie et de l'autre le ciel; le tout figuré grossièrement et d'après l'ordonnance du docteur.

1771. Novembre.

Sans entrer dans les détails de ce qui précéda l'opération, parce qu'ils seraient trop longs, j'observerai qu'après que le jongleur eut évoqué et entretenu les esprits invisibles, il s'informa si j'étais présent, car il avait entendu dire qu'il m'était resté des doutes relativement à la baïonette. Sur ce qu'on lui rapporta que je faisais partie des spectateurs, il me fit prier d'approcher, et l'assemblée m'ayant ouvert aussi-tôt un passage, j'arrivai jusqu à lui. Je le trouvai à la porte de la maison, et aussi nu que lorsqu'il vint au monde.

Lorsque la planche lui eut été remise, il commença par en introduire le tiers dans sa bouche, puis un autre tiers après avoir fait plusieurs fois le tour de l'assemblée. Finalement le tout disparut comme un éclair, à l'exception d'environ trois pouces, que le jongleur se ménagea pour avoir la facilité de retirer la planche, ce qu'il fit lorsqu'il eut parcouru trois fois l'enceinte. Il rentra ensuite avec précipitation dans la maison. Toute cette scène fut jouée avec une dextérité étonnante; et je dois confesser que, quoique

je fusse toute attention, je ne pus découvrir l'imposture. J'étais 1771. Novembre. bien sûr que c'était la planche qu'il avait paru avaler, car je l'avais tenue entre mes mains immédiatement avant et après l'opération.

Pour réduire ce miracle à sa véritable mesure, et empêcher l'opinion de s'égarer, ainsi que pour justifier mon scepticisme, qui pourrait sans cela paraître un peu outré, je crois nécessaire de faire remarquer que l'évènement se passa la nuit, et que, quoiqu'il y eût à quelque distance de nous un très-grand feu, qui réfléchissait une forte lumière, l'espace prêtait beaucoup à l'illusion par son étendue. Il est vrai que le jongleur était absolument nu; mais il y avait autour de lui plusieurs de ses camarades bien vêtus, et qui ne le quittèrent point pendant tout le temps qu'il travailla à avaler et à retirer la planche.

Je dois observer encore, que le jour qui précéda ce tour de force, chassant à plusieurs milles de distance des tentes, le hazard me fit passer auprès d'un buisson, sous lequel j'apperçus ce jongleur assis. Il était occupé à tailler un morceau de bois exactement semblable à celui qui dépassait ses lèvres, après qu'il eut fait disparaître la planche entière. La forme de ce morceau de bois représentait la figure suivante; et c'était aussi celle du bout fourchu de la planche dont l'esquisse ci-après offre l'ensemble : de sorte que quand les *compères* du jongleur eurent escamoté la planche entière, il était facile à celui-ci de faire apparaître entre ses lèvres le petit morceau de bois préparé pour cette fin.

On

1771. Novembre.

On peut expliquer de même le tour de la baïonette; car, à moins que d'être aussi crédule qu'un Indien, il est impossible de croire à sa réalité : mais il faut convenir que les jongleurs Indiens en général mettent beaucoup d'adresse et de persévérance dans tout ce qu'ils entreprènent pour la guérison de leurs malades.

Après que l'opération de la planche fut achevée, quelques Indiens me demandèrent ce que j'en pensais. Comme je ne pouvais alléguer cette fois-ci que j'étais trop éloigné, et qu'en outre je craignais de leur déplaire en manifestant mon opinion, je demeurai quelque temps sans répondre. Pressé enfin de le faire, je leur dis que je ne concevais pas comment un homme pouvait avaler une pièce de bois, non seulement beaucoup plus grande que lui, mais encore deux fois plus large que l'ouverture de sa bouche. Ils se mirent à rire de ce qu'ils appelaient mon ignorance, et m'assurèrent que les esprits évoqués avaient avalé ou caché la planche, en se contentant de laisser le petit morceau de bois fourchu entre les lèvres du sorcier. Mon guide, *Matonabbee*, avec tout son bon sens, croyait si fort à toutes ces jongleries, qu'il me protesta avoir vu un homme, qui était alors présent, avaler le berceau d'un enfant avec la même facilité que lui-même avalerait un morceau de papier. Il m'ajouta que le berceau fut retiré aussi intact qu'il l'était avant l'opération.

Ce tour de force surpassait tellement ceux de la baïonette et de la planche, qu'il me porta à faire gravement quelques questions sur la nature et la forme des esprits qui apparaissaient aux

1771. Novembre.

jongleurs. On me dit qu'il en existait de plusieurs espèces, car presque chaque jongleur avait le sien, et que celui de l'homme à la planche passait généralement pour lui apparaître sous la forme d'un brouillard. En effet, il régnait une si grande obscurité pendant le temps qu'il opéra, que sans l'heureux hazard qui me le fit découvrir travaillant au petit morceau de bois, il m'eût été difficile de rendre compte d'un tour aussi extraordinaire et exécuté par un homme nu depuis la tête jusqu'aux pieds.

J'observerai qu'aussi-tôt que ce jongleur eut fini et fut entré dans la maison, cinq autres Indiens et une vieille femme, tous maîtres passés dans son art, se dépouillèrent de leurs vêtements et le suivirent. Arrivés près du pauvre paralytique, ils commencèrent bientôt, à qui mieux mieux, à le sucer, à souffler sur lui, ainsi qu'à chanter et danser autour; ce qu'ils continuèrent pendant trois jours et quatre nuits, sans prendre le moindre repos, ni le plus léger rafraîchissement, pas même un verre d'eau. Quand ces malheureux, tout à la fois dupes et fripons, quittèrent le malade, leurs langues étaient si noires à force d'être sèches, et leurs gosiers si affectés, qu'ils ne pouvaient répondre que par oui ou par non, dans leur idiôme, aux questions qu'on leur faisait.

Ils eurent soin, à la suite d'une aussi longue abstinence, de ne pas trop manger ou boire, sur-tout le premier jour, et en vérité quelques-uns d'entr'eux avaient l'air d'être aussi malades que le pauvre homme dont ils avaient entrepris la cure. Ils affectaient en même temps de paraître plus mal en se tenant étendus sur le

dos, les yeux fixes, et dans un état apparent d'agonie. On les traitait alors comme de petits enfants. Une personne assise constamment auprès d'eux humectait leurs lèvres de graisse, et leur faisait avaler de temps en temps quelques gouttes d'eau. Tantôt elle leur mettait un petit morceau de viande dans la bouche, ou une pipe pour fumer. Cette comédie ne dura que le premier jour. Ils parurent ensuite très-bien rétablis, à un enrouement près qu'ils gardèrent assez long-temps. Quant au pauvre malade, je dois à la vérité de déclarer que, lorsqu'on le sortit de la maison, il avait non seulement recouvré son appétit à un dégré surprenant, mais encore la faculté de remuer les doigts de la main et du pied, qui étaient tombés en paralysie. Enfin il se trouva en état, au bout de trois semaines, de marcher, et six semaines après, il fut à la chasse avec sa famille. (1) C'était un des Indiens chargés particulièrement de m'approvisionner pendant mon expédition. Il retourna avec moi en Juin 1772 au Fort du Prince de Galles. Dans plusieurs voyages qu'il a faits depuis à la Factorerie, son extérieur n'annonçait pas une forte santé, et il se plaignait de temps à autre de maux de nerfs. Sa maladie avait même opéré un changement total dans ses qualités morales, car autant je l'avais connu gai, doux, sensible, confiant et désintéressé, autant il était devenu sombre, colère, défiant et avare.

1771. Novembre.

Quoique les jongleries des médecins Indiens ne sortent pas de

(1) Cet Indien s'appelait *Cos-abyagh*, nom que les Indiens du Nord donnent à la *perdrix de rochers*.

la classe des tours d'adresse, et qu'il soit facile de les deviner,
1771. leurs bons effets sur les malades n'en sont pas moins réels. Il est
Novembre. possible que la confiance entière de ceux-ci influe sur leur imagination au point de faire prendre aux humeurs un cours favorable, et cette confiance pour le médecin s'établit en général, parmi les Indiens, d'après les moindres succès. Mais comment opère-t-elle aussi heureusement? c'est ce que je ne saurais expliquer. En laissant ce soin à de plus savants que moi, je me borne à garantir le fait.

Quand ces jongleurs en veulent à quelqu'un, et menacent de se venger de lui, leur réputation suffit souvent pour les défaire de leur ennemi. La conviction généralement répandue qu'ils sont les maîtres de la vie d'autrui effraye tellement les esprits de la personne menacée, qu'elle finit par succomber. (1) Il est des exemples

(1) Je citerai en preuve de ceci l'anecdote suivante. *Matonabbee*, qui m'avait toujours cru initié dans l'art des jongleurs de son pays, me raconta, à son arrivée au Fort du Prince de Galles dans l'hiver de 1778, qu'un homme, qu'il n'avait vu qu'une fois, l'avait menacé au point de lui faire craindre pour sa vie. En conséquence, il me supplia de le tuer, quoique j'en fusse éloigné de plusieurs centaines de milles. Pour plaire à ce Chef, auquel j'avais tant d'obligations, et ne le croyant pas d'ailleurs homme à se monter la tête, je figurai sur un morceau de papier deux hommes dans l'attitude de combattants. L'un d'eux tenait une baïonette pointée contre le cœur de son adversaire. Ce personnage, dis-je à *Matonabbee*, en mettant le doigt sur la figure armée de la baïonette, c'est moi; l'autre est votre ennemi. Après avoir dessiné vis-à-vis un arbre, d'où sortait une main, et au-dessus duquel je traçai un grand œil, je remis le papier à *Matonabbee*, en lui recommandant de le rendre aussi public qu'il pourrait. Lorsqu'il revint l'année suivante, pour

de familles entières qui ont péri ainsi, sans la moindre effusion de sang, ni même la plus légère voie de fait.

1771.
Décembre.

Après avoir fait sécher autant de poissons et d'œufs que nous pouvions en emporter, nous repartîmes le premier Décembre, et nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest*. Plusieurs des Indiens n'étant pas encore parfaitement rétablis, nous ne fîmes, dans les commencements, que de très-courtes journées. 1.

Du premier au 13 Décembre, nous voyageâmes le long de petits lacs, liés les uns aux autres par de petites rivières ou anses, qui communiquent avec le lac *Anawd* ou *sans nom*.

Nous pêchâmes tous les jours un peu de poisson avec nos lignes, et nous vîmes plusieurs maisons de castors; mais ces maisons étaient

trafiquer, il m'apprit que l'homme était mort, quoiqu'il habitât alors à plus de trois cents milles du Fort du Prince de Galles. Il m'assura en même temps que cet Indien se portait très-bien avant d'avoir connaissance de mon papier, mais que bientôt après il tomba dans l'abattement, et que refusant toute espèce de nourriture, il mourut à peu de jours de distance. Cette épreuve me valut, par la suite, bien des importunités de la part de *Matonabbee* et des autres Chefs Indiens pour se procurer de mes dessins; mais je crus devoir résister à leurs instances, tant pour conserver la réputation que je m'étais faite auprès d'eux, que pour les tenir dans une espèce de dépendance, car malheureusement il faut acquérir quelque ascendant sur ce peuple si l'on veut traiter avec lui. Le fait que je viens de rapporter est parfaitement connu de M. *William Jefferson*, qui m'a succédé à la Factorerie de Churchill, ainsi que de tous les Employés de la Compagnie qui étaient alors au Fort du Prince de Galles.

1771. Décembre. d'un si difficile accès, et quelques-unes même si solides, étant construites de pierres, que les Indiens, malgré toute leur industrie et le secours de leurs outils, ne purent prendre qu'un petit nombre de ces animaux.

13. Le 13, un Indien tua deux daims, les premiers que nous eussions apperçus depuis le 20 Octobre. Nous n'avions vécu pendant cet intervalle de près de deux mois, que des provisions que nous avions fait sécher au lac *Point*, et d'un peu de poisson. Il est vrai que nous prîmes aussi quelques lapins, et sur-tout beaucoup de perdrix de bois, devenues alors si communes, que les Indiens les tuaient à coups de flèches; mais nous étions trop de consommateurs pour nous ressentir tous du bienfait de ces provisions fraîches, dont l'énumération, à partir du lac *Point*, ne laisserait pas encore que de paraître très-considérable. Les Chefs et moi, nous n'éprouvions sans doute pas de besoin réel; mais plusieurs d'entre nous seraient certainement morts de faim sans les viandes sèches que nous apportions avec nous.

Quand nous eûmes quitté les lacs ci-dessus désignés, nous mar-
24. châmes encore plus directement au Sud, et le 24, nous atteignîmes le côté Nord du grand lac *Athapuscow*. Nous avions rencontré dans notre route beaucoup de daims, et un plus grand nombre encore de castors, dont les Indiens avaient tué plusieurs, mais les jours étaient si courts, que le soleil, à sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres. Il est vrai que cet inconvénient était en quelque sorte compensé par la lumière de l'*aurore*

boréale et des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif pendant toute la nuit, même dans l'absence de la lune, que j'aurais vu clair à déchiffrer les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser le castor ; mais ils ne trouvaient pas ces clartés nocturnes suffisantes pour courir le daim ou l'élan.

1771. Décembre.

Je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont voyagé dans ces hautes latitudes Nord ait fait mention du bruit occasionné dans l'air par les aurores boréales, lorsqu'elles changent de couleur ou de position. Il est possible qu'un défaut de silence assez profond autour d'eux les ait privés de le remarquer lorsqu'ils contemplaient ces brillants météores. Quant à moi, j'affirme positivement leur avoir entendu produire le même bruit que celui que fait un grand pavillon agité par un vent fort. Ce fait n'est pas particulier aux latitudes élevées dont je parle ; car j'ai entendu très-distinctement la même chose à la rivière *Churchill*, et ce ne peut-être qu'un défaut d'attention ou de silence qui ait empêché les autres voyageurs de l'observer dans les parties septentrionales les plus renommées pour les aurores boréales. Comme il y a apparence cependant que le lieu de la scène se trouve plus rapproché de la terre en certains temps que dans d'autres, suivant l'état de l'atmosphère, il est possible que la distance influe sur ce bruit. C'est ce que je laisse à décider à de plus habiles physiciens que moi.

Le daim Indien, qui, à l'exception de l'élan, est le seul animal du même genre qui existe dans ces contrées, est beaucoup plus fort que ceux qui fréquentent les terreins stériles au Nord de la rivière

1771. Décembre.

de *Churchill*. La plus petite femelle égale en grandeur un de leurs mâles. Le poil du premier est d'un roux moins foncé pendant l'hiver, et son bois, quoique beaucoup plus dur, n'est pas aussi long ni aussi branchu que celui des derniers. Les Indiens du Nord estiment davantage la chair des daims qui habitent les parties le plus à l'est et au nord de leur pays. Il est vrai qu'elle est plus tendre et plus agréable que celle du daim indien; en un mot, elle en diffère autant qu'un agneau bien gras diffère d'un gros mouton du comté de *Lincoln*. Je dois convenir néanmoins que la dernière m'a toujours semblé très-bonne. L'espèce de daims à qui elle appartient est fort répandue aux environs du fort d'Yorck et de la rivière *Severn*. On en rencontre aussi quelquefois des troupeaux nombreux près de la rivière *Churchill*, et j'en ai vu tuer dans le voisinage de la rivière *Seal*, non loin des bords de la mer. Mais il est rare que les daims de la contrée des Indiens du Nord traversent la rivière *Churchill*, si ce n'est dans les hivers les plus rigoureux, et quand les vents du Nord ont régné pendant l'automne précédent. Quoique je conviène que la chair du daim des pays méridionaux soit très-bonne, je dois reconnaître aussi que celle des mêmes animaux, soit mâles, soit femelles, qui habitent le Nord, l'emporte de beaucoup, quand elle est prise dans la saison convenable, sur toutes celles que j'ai mangées dans aucune section du globe, et elle a cela de particulier qu'on ne s'en dégoûte jamais. Je puis en parler pertinemment, car réduit presque à cette seule nourriture pendant l'espace de douze à dix-huit mois consécutifs, je ne désirais point d'autre aliment, quoique cependant je m'accommodasse très-bien du poisson ou du gibier que l'occasion

l'occasion me présentait. Les castors étaient devenus si communs, que mes compagnons ne s'occupaient presque plus qu'à leur faire la chasse, soit pour en avoir la chair, qui est délicieuse, soit pour se procurer leurs peaux, fort estimées comme article de traite et comme objet d'habillement, etc. 1771. Décembre.

Ces petits animaux bâtissent leurs loges dans différents emplacements. Quand ils sont nombreux, ils s'établissent sur les lacs, les étangs, les rivières, ainsi que dans les anses resserrées, qui lient entr'eux les lacs dont cette partie de l'Amérique est remplie; mais ils préfèrent généralement les deux dernières positions, lorsqu'elles leur offrent assez d'eau et les commodités nécessaires. Ce choix est fondé sur l'avantage d'avoir un courant qui leur facilite le transport de leurs provisions, et sur celui en même temps d'être plus en sûreté que les castors qui habitent des eaux dormantes.

Lorsqu'ils se fixent sur un lac, un étang, une rivière, ou dans une anse, tous les sites paraissent leur convenir; car les uns bâtissent sur des pointes de terre, et les autres dans les enfoncements. La profondeur de l'eau est la seule chose à laquelle ils ayent égard, afin d'éviter d'être pris par la glace.

Les castors qui construisent leurs demeures sur de petites rivières ou dans des anses exposées à manquer d'eau lorsque les sources qui leur en fournissent viènent à geler, remédient à ce mal avec un instinct merveilleux. Ils élèvent à une distance convenable de leurs loges une digue à travers la rivière. Ces digues sont le chef-d'œuvre de leur industrie, moins pour le fini de l'ouvrage que pour

1771. Décembre.

sa solidité et son importance. Elles annoncent un génie particulier à ces animaux, et les placent en quelque sorte, pour la prévoyance, sur la même ligne que l'homme.

La forme de ces digues est toujours adaptée à la nature des lieux où celles-ci sont placées. Si l'eau de la rivière ou de l'anse a peu de mouvement, elles décrivent une ligne presque droite; si au contraire le courant est très-rapide, elles lui présentent une courbe considérable. Les castors employent à leur construction tout le bois qui flotte à la surface de l'eau, ainsi que les branches vertes de saules, de bouleaux et de peupliers qu'ils peuvent détacher et amener. Ils les entremêlent de pierres, et cimentent le tout avec une terre glaise, de manière à bien lier chaque partie entr'elles, et à donner à l'ensemble toute la force nécessaire.

Ces digues, lorsqu'un séjour prolongé dans le voisinage a permis aux castors de les surveiller, finissent par acquérir une solidité à l'épreuve de l'eau et de la glace; et comme les branches de saules, de peupliers et de bouleaux y prènent généralement racine, elles offrent l'aspect d'une haie régulièrement plantée, et quelquefois si haute, que les oiseaux viènent y faire leurs nids.

Si les castors qui s'établissent sur des lacs ou dans d'autres eaux dormantes jouissent de l'avantage de se passer de digues, ce bénéfice est en quelque sorte balancé par la privation qu'ils éprouvent d'un courant qui leur facilite le transport des provisions et du bois dont ils ont besoin; et je dois faire observer au sujet de ce dernier article, que les castors qui bâtissent leurs maisons dans

des rivières ou des anses, ont toujours l'attention de couper leur bois au-dessus du courant, afin de pouvoir le faire arriver sans peine à leurs établissements. 1771. Décembre.

Les maisons des castors sont construites des mêmes matériaux que les digues, et correspondent pour la grandeur au nombre de leurs habitants, qui excède rarement celui de quatre vieux et de six à huit jeunes, quoique je l'aye vu quelquefois porté à plus du double.

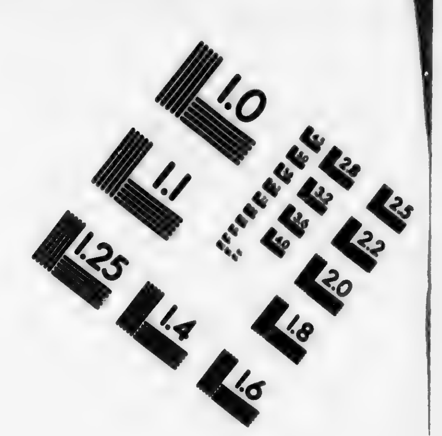
On a beaucoup vanté l'architecture de ces maisons; elle n'est pas sans mérite, mais il s'en faut qu'elle soit aussi finie que celle des digues.

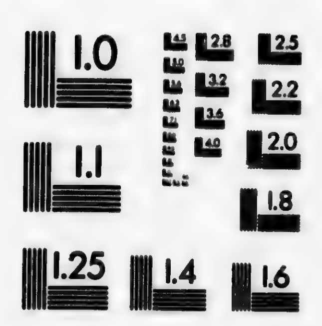
Ceux qui ont représenté l'intérieur de ces maisons comme divisé en plusieurs appartements, tels qu'une salle à manger, une chambre à coucher, des greniers, des lieux d'aisance, etc. devaient être bien peu instruits du sujet qu'ils traitaient, ou, ce qui est plus digne de blâme encore, ils ont voulu en imposer à la crédulité des gens peu réfléchis. Un séjour de plusieurs années parmi les Indiens, pendant lequel j'ai eu occasion d'examiner un nombre considérable de ces maisons, m'a convaincu de la fausseté de ces assertions, et je peux affirmer que, malgré toute la sagacité des castors, leurs loges ne contiènent qu'une seule pièce, où ils dorment et mangent à l'abri de l'eau.

Il est vrai que dans les loges les plus grandes, cet appartement, si on peut lui donner ce nom, est divisé en compartiments, afin d'alléger le poids des combles; mais en général ces petites



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





150mm

6"

APPLIED IMAGE . Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



1771. Décembre. divisions ne communiquent point entr'elles, et il faut traverser l'eau pour s'y rendre : de sorte qu'à bien dire, ce sont plusieurs maisons au lieu d'une. J'ai rencontré sur une petite île un de ces établissements qui contenait près de douze appartements sous un seul toît. A l'exception de deux ou trois pièces seulement, toutes les autres étaient séparées par l'eau. Comme cette maison renfermait beaucoup de castors, il est vraisemblable que chaque famille occupait un appartement en propre, et n'avait de rapports avec les autres que ceux du voisinage ou d'un travail à frais communs, soit pour l'entretien de la maison, soit pour l'élévation d'une digue. Il est possible que cet intérêt de communauté s'étende encore plus loin. Les Indiens de ma suite tuèrent douze vieux castors et vingt-cinq petits domiciliés dans cette maison. Les autres avaient pris la fuite, et nous jugeâmes qu'il nous en coûterait plus de peine pour les atteindre, que le double de leur nombre ne nous en occasionnerait dans une position moins difficile.

Les voyageurs qui assurent que ces maisons ont deux portes, l'une du côté de terre et l'autre donnant sur l'eau, semblent être encore moins au fait de ce qui concerne les castors que ceux qui les logent dans de beaux appartements de plain-pied. Ces deux portes ne cadrent nullement avec la manière de vivre de ces animaux, et loin de leur être de quelque utilité, elles ne serviraient qu'à les exposer à la rigueur du froid violent qui se fait sentir l'hiver dans ces climats, et à favoriser l'introduction de leurs ennemis.

Si les maisons des castors offraient un passage du côté de terre,

les *quiquehatches*, qui sont leurs grands ennemis, n'en laisseraient aucun en vie.

1771.
Décembre.

Je ne puis m'empêcher de sourire en lisant ce que plusieurs auteurs ont écrit des castors. Ils semblent se disputer entr'eux à qui excédera davantage les bornes de la vérité. La palme me paraît appartenir à l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Merveilles de la Nature et de l'Art*. Il a recueilli non seulement toutes les fables des voyageurs, mais il a encore tellement enchéri sur eux, qu'il ne manque plus à son ouvrage, pour offrir au public l'histoire complète des castors, qu'un vocabulaire de leur langue, le code de leurs lois et leur système de religion.

C'est non seulement en imposer, mais même faire une injure grossière au bon sens de ses lecteurs que de leur présenter de semblables fictions. Sans doute le compilateur d'une histoire générale ne peut connaître par lui-même tous les sujets qu'il traite; mais un peu de discernement suffit pour se mettre en garde contre toutes les merveilles rapportées et même garanties par les voyageurs.

Il serait aussi absurde à moi de refuser un grand dégré d'intelligence aux castors, qu'il l'est aux écrivains dont je viens de parler de leur en attribuer trop. Je suis prêt à reconnaître tout leur mérite ; mais comment concevoir qu'un animal qui, quand il se tient droit, a deux pieds et demi, ou tout au plus trois pieds de haut, et dont les pattes de devant n'ont pas deux pouces de largeur, puisse enfoncer des pieus aussi gros que la jambe d'un homme à trois ou quatre pieds de profondeur dans la terre ? les

1771. Décembre. leur faire enfoncer à coups de maillet est aussi absurde; faire servir leurs queues à porter des pierres, de la paille, de la terre, et à enduire leurs maisons, est encore plus incroyable. La forme et la grandeur du castor, quelque industrie qu'il ait d'ailleurs, ne répondent point à de pareilles facultés, et il serait aussi impossible à cet animal de faire usage de sa queue comme d'une truelle, si ce n'est à la surface de la terre, qu'il l'eût été à sir *James Thornhill* de peindre le dôme de la cathédrale de Saint-Paul à Londres sans le secours d'un échaffaud. La position naturelle de cette queue, qui est toujours baissée, ne saurait permettre à l'animal de la redresser ni de la retourner à volonté, et ce n'est qu'avec une peine infinie qu'il l'empêche de traîner à terre. Il se tient ordinairement debout, sur-tout lorsqu'il mange ou qu'il s'épuce, comme font les chats et les écureuils; mais, à la différence de ces derniers animaux, il est obligé alors de passer sa queue entre ses jambes, et elle a l'air, dans cette position, de lui servir de tranchoir.

Les castors sont si éloignés de planter les pieus de leurs maisons en terre, qu'ils couchent au contraire la plus grande partie du bois en long et presque horizontalement, sans nulle autre précaution que celle de laisser un intervalle entre deux. Quand il s'y rencontre quelques branches inutiles, ils les coupent avec leurs dents et les jètent. C'est une erreur de croire que leurs maisons ne sont construites qu'en bois et recouvertes d'un simple enduit, car il en est d'elles comme de leurs digues. Elles présentent depuis le bas jusqu'en haut une masse de bois, de terre glaise et de

pierres, lorsque ces animaux peuvent s'en procurer. La terre est toujours prise sur les écores de la rivière, au fond de l'anse ou de l'étang, et le plus près possible de l'entrée de la maison. Les castors la transportent, ainsi que les pierres, entre leurs pattes étroites de devant, qu'ils tiènent serrées le plus qu'ils peuvent.

1771. Décembre.

Tous leurs travaux se font de nuit, et ils sont si expéditifs, que je les ai vus apporter, dans le cours d'une seule nuit, plusieurs milliers de petites poignées de terre. S'il s'y trouve mêlé quelquefois de la paille ou de la mousse, c'est uniquement l'effet de la nature du terrein où elle a été recueillie; car il n'est nullement vrai que ces animaux fassent eux-mêmes ce mélange. Ils ont l'instinct, lorsque le froid commence à se faire sentir un peu vivement, d'enduire leurs maisons d'une glaise nouvelle, qui, acquérant bientôt la solidité de la pierre, les met dans le cas de résister pendant l'hiver aux attaques de leur ennemi naturel, le *quiquehatche*. Comme on les voit marcher souvent sur leurs ouvrages, et frapper même quelquefois de leurs queues, sur-tout lorsqu'ils veulent plonger dans l'eau, on en a conjecturé probablement qu'ils s'en servaient comme de truelles, tandis que ce mouvement de leur queue n'est qu'une habitude, qu'ils conservent même étant apprivoisés, et qu'ils manifestent presque toujours lorsqu'ils ont peur.

Leur nourriture principale consiste en une grosse racine, qui a quelque rapport avec la tige du chou, et qui croît au fond des lacs et des rivières. Ils se nourrissent aussi d'écorces d'arbres,

1771. Décembre.

entr'autres de celles du peuplier, du bouleau et du saule. Quand la glace les empêche l'hiver d'aller à terre, ils se trouvent réduits pendant cette saison aux seules écorces provenant des morceaux de bois coupés par eux l'été, et qu'ils ont jetées dans l'eau, vis-à-vis de la porte de leurs maisons. Comme ils sont en général grands mangeurs, ils ont recours à ces racines dont je viens de parler, et qui constituent dans la saison froide la base de leur nourriture. Ils la varient en été avec plusieurs espèces d'herbes et des baies qui croissent près de leurs loges.

Quand la chaleur du printemps a fait fondre les glaces, les castors quittent leurs maisons, et rodent aux environs tout l'été pour découvrir sans doute un meilleur emplacement, et dans le cas où ils n'en trouvent pas, ils retournent à leurs anciennes demeures un peu avant la chute des feuilles, et s'y tiènent renfermés jusqu'au printemps. Ils attendent ordinairement les premiers froids pour faire à leurs maisons les réparations nécessaires et en rafraîchir l'enduit extérieur, comme nous l'avons déjà dit.

Lorsqu'ils changent d'habitation, ou qu'un accroissement survenu dans leur nombre les oblige d'agrandir les loges qu'ils occupent ou d'en construire de nouvelles, ils abattent le bois nécessaire à l'entrée de l'été; mais ils ne commencent à bâtir que vers le milieu ou la fin d'Août, et ne finissent que lorsque le froid se fait vivement sentir.

Malgré tout ce qu'on s'est plu à raconter de la réunion des castors en grands corps de société, formant des républiques et vivant

vivant dans des villes, etc. je me suis convaincu, par beaucoup d'observations, que dans les maisons mêmes où ces animaux se trouvent habiter en très-grand nombre, il n'existe entr'eux d'autres rapports que ceux du voisinage et lorsqu'il faut bâtir ou entretenir les digues; car chaque famille, en retirant un avantage de ces digues, doit naturellement contribuer soit à leur confection, soit à leur réparation.

1771. Décembre.

Il est indispensable, pour les personnes qui veulent surprendre ces animaux l'hiver, de connaître leur manière de vivre; sans cela, elles courraient risque de manquer leur coup, après s'être donné beaucoup de peines. En effet, les castors pratiquent sous terre une grande quantité de trous, qui leur servent de retraites quand on les attaque dans leurs maisons, et c'est dans ces terriers qu'on les surprend ordinairement.

Lorsque les Indiens veulent s'emparer des castors dont les établissements sont situés sur de petites rivières ou dans des anses, ils commencent quelquefois par en barrer le cours, afin d'intercepter à ces animaux toute communication avec leurs terriers pratiqués sur les bords. Cette opération demande beaucoup d'intelligence et d'habitude; on y procède de la manière suivante. Chaque Indien se munit d'abord d'un ciseau à glace, emmanché à un bâton de quatre à cinq pieds de long. Il se promène ensuite le long des écores de la rivière, en pointant son ciseau contre la glace. Ceux qui sont accoutumés à cet exercice reconnaissent au son de la glace

quand elle recèle quelque trou de castor. Si leurs soupçons leur paraissent fondés, ils font alors une ouverture assez large pour le passage d'un fort castor, et ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils ayent éventé toutes les places de retraite de ces animaux, ou du moins le plus grand nombre. Pendant cette opération, dont se chargent ordinairement les principaux de la bande, d'autres Indiens en sous-ordre, ainsi que les femmes, s'occupent à enfoncer les murs de la maison; tâche peu facile à remplir, car j'ai vu plusieurs de ces maisons qui avaient cinq à six pieds d'épaisseur, et une entr'autres qui en comportait plus de huit. Dès que les castors ont connaissance que leur loge est envahie, ils s'empressent de fuir vers leurs souterreins; mais les Indiens, avertis de leur arrivée par l'agitation de l'eau, bouchent avec des pieus l'entrée des trous pour les empêcher de sortir. Ils retirent alors ces animaux avec la main, s'ils peuvent les atteindre, ou avec un crochet fait exprès et adapté au bout d'un long manche de bois.

1771. Décembre.

Tout castor pris dans ces souterreins appartient de droit à l'Indien qui s'en est emparé, et comme c'est une règle invariable, chacun a soin de distinguer sa prise, en la suspendant à une branche d'arbre ou à quelque autre endroit élevé, afin de pouvoir la reconnaître. Le droit de propriété individuelle a lieu aussi pour les castors pris dans la maison.

Les Indiens employent les mêmes procédés que ci-dessus contre les castors établis dans des lacs, excepté cependant celui d'en barrer les eaux, vu l'inutilité et l'impossibilité de l'opération. Cette

espèce de chasse offre en général moins de peine et plus de succès que la première.

1771. Décembre.

Le castor est un animal qui ne peut demeurer long-temps sous l'eau, de sorte que quand sa maison est détruite et sa retraite éventée, il ne lui reste plus que la cruelle alternative de se laisser prendre dans l'une ou l'autre. Il préfère ordinairement ce dernier parti. En effet, pour un castor surpris dans sa maison, mille le sont dans leurs souterreins. On attrape quelquefois ces animaux avec des filets, et très-souvent l'été avec des pièges. Leur chair est délicieuse en hiver; mais les soins qu'ils donnent à leurs petits, l'épaisseur de leur toison, le changement continuel de lieu, et l'obligation où ils sont de s'approvisionner et de réparer leurs maisons pour l'hiver, en font un pauvre manger en été, et leur peau a si peu de valeur alors, que les Indiens en brûlent quelquefois des milliers dans cette saison. Les femelles portent entre deux et cinq petits à la fois. M. *Dobbs*, dans sa *Relation de la Baie de Hudson*, ne compte pas moins de huit espèces de castors; mais il n'en existe qu'une dans le fait. La division de M. *Dobbs* est fondée uniquement sur la différence des saisons de l'année où ces animaux sont tués, et la diversité en même temps des usages auxquels on applique leurs peaux, diversité qui détermine seule leur valeur.

Joseph le Franc ou M. *Dobbs* pour lui, dit qu'un bon chasseur peut tuer six cents castors dans une saison, mais qu'il lui est impossible d'en apporter plus de cent au marché. A supposer

1771. Décembre. que le fait existât du temps de *le Franc*, les canots des Indiens devaient être beaucoup plus petits qu'ils ne le sont aujourd'hui; car la plus grande partie de ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie depuis quarante à cinquante ans, sont susceptibles de porter très-aisément trois cents peaux de castors, sans compter le bagage et les provisions, etc. des Indiens.

Si jamais un chasseur de cette nation a tué six cents castors dans un seul hiver, (ce qui peut être contesté) il est plus que probable que d'autres n'en ont pas tué vingt, et quelques-uns peut-être point du tout; de sorte qu'en y joignant ceux qui manquent d'adresse pour cette chasse, le nombre de peaux que, suivant l'auteur cité, on laisse pourrir ou que l'on brûle, se trouvera considérablement réduit. J'ai vu, pendant mon séjour parmi les Indiens, plusieurs d'entr'eux tuer, dans le cours d'un hiver, plus de castors et d'autres animaux à fourrures que leurs femmes ne pouvaient préparer de peaux; mais ce qui leur était impossible d'employer, ils le donnaient à leurs amis ou à ceux qui avaient été moins heureux qu'eux. Ainsi tout le produit de ces grandes chasses revenait toujours à la Factorerie. Il est vrai que les Indiens du Sud sont assez dans l'usage de brûler des peaux de loutres et de castors, mais ils ne le font ordinairement qu'en été, lorsque les peaux ne valent pas la peine d'être transportées. Aussi a-t-on toujours regardé comme très-impolitique d'encourager ces Indiens à tuer des animaux aussi précieux dans une saison si peu favorable.

Les castors blancs dont parle *le Franc* sont infiniment rares, et

au lieu d'être dédaignés, comme il l'assure, par les facteurs de la Compagnie, je doute même que le dixième d'entr'eux en ait vu un seul pendant tout le temps de leur résidence dans ce pays. Malgré que j'aye vécu vingt ans dans les environs de la Baie, et que j'aye pénétré six cents milles à l'Ouest de cette Baie, je n'ai jamais vu qu'une seule peau de castor blanc. Elle présentait beaucoup de poils rougeâtres et bruns le long de l'épine du dos; ceux sur les côtés et sous le ventre étaient d'un blanc argenté. Les Indiens gardaient cette peau comme un objet précieux. Je leur offris trois fois le prix des peaux ordinaires pour chacune de celles de castor blanc qu'ils pourraient me procurer; mais dix ans après, ils n'avaient encore rien découvert. 1771. Décembre.

Le castor noir et celui dont le poil est lustré ne sont pas très-rares. Peut-être apporte-t-on une plus grande quantité de leurs fourrures à *Churchill* que dans les autres factoreries de la Baie; mais il est difficile de s'en procurer au-delà de douze à quinze dans le cours d'une traite.

Le Franc, comme Indien, était trop bien informé pour avoir dit à M. *Dobbs* que la femelle du castor portait dix à quinze petits à la fois; s'il l'a fait, son erreur est inexcusable, car les Indiens, en tuant de ces femelles dans tous les dégrés de la gestation, ont, par-là, fréquemment occasion de reconnaître le nombre ordinaire des petits. Il m'est arrivé d'en voir tuer plus de cent dans les mêmes circonstances, et je n'ai jamais compté plus de six petits chez une femelle. Je n'ai même observé ce nombre que deux fois;

1771. Décembre. car, comme je l'ai déjà fait remarquer, le nombre ordinaire des petits est de deux à cinq.

Outre cette manière infaillible de vérifier la quantité de petits que les femelles d'animaux portent à la fois, il en est une autre, relativement au castor, qui n'a jamais trompé les Indiens, c'est la dissection; car en examinant la matrice d'une femelle de castor, même dans un temps ordinaire, on y apperçoit toujours autant de petits corps arrondis et fermes que sa dernière portée comprenait de petits. C'est un fait dont je puis garantir la vérité pour m'en être assuré moi-même.

La plûpart des descriptions, et je pourrais même dire toutes celles qui nous ont été données jusqu'ici du castor, sont appuyées sur l'autorité des Français qui ont demeuré dans le Canada; mais ces descriptions diffèrent tellement de l'état réel des castors existants au nord de cette contrée, qu'elles ne peuvent qu'inspirer beaucoup de préventions contr'elles. D'abord l'assertion de l'ouverture, comme je l'ai déjà remarqué, de deux portes aux loges des castors, l'une du côté de la terre et l'autre de celui de l'eau, est absolument contraire à ce qui existe et à l'instinct des castors, qui ne trouveraient plus alors dans leurs maisons un abri contre l'inclémence d'un froid extrême en hiver et contre les invasions de leur ennemi commun, le *quiquehatche*. La seule chose qui aura pu faire conjecturer à M. *Duprat* et à d'autres écrivains Français que ces deux portes existaient, ce sera d'avoir vu quelques vieux castors pris par les Indiens; car ceux-ci sont toujours obligés de

faire un trou à l'un des côtés de la mai on pour pouvoir en retirer ces animaux : et il est plus que probable que, dans un climat aussi tempéré que le Canada, les Indiens pratiquent ordinairement ces ouvertures du côté de terre; (1) ce qui aura donné lieu à l'histoire des deux portes.

1771. Décembre.

Il est pareillement faux, comme quelques personnes l'assurent, que les castors fassent leurs ordures dans l intérieur de leurs maisons. Ils plongent à cet effet dans l'eau, et c'est une habitude commune à tous. Je puis en parler pertinemment, pour en avoir gardé et apprivoisé plusieurs, au point de venir quand on les appelait, et de suivre ceux qu'ils connaissaient comme aurait pu faire un chien. J'ajouterai qu'ils se complaisaient beaucoup dans cet état de domesticité par les soins extrêmes que je prenais d'eux. Je leur avais bâti une maison, devant la porte de laquelle était une petite pièce d'eau, où ils plongeaient quand ils voulaient satisfaire leurs besoins. Leurs excréments, d'une substance légère, s'élevaient aussitôt à la surface de l'eau, et après y avoir flotté pendant quelque temps, ils se divisaient et retombaient au fond. L'hiver, lorsque la pièce d'eau était gelée, ils continuaient de sortir dehors, et faisaient alors leurs ordures sur la glace; et quand la rigueur du froid m'obligeait de les prendre chez moi, ils les déposaient dans une grande cuve d'eau que j'avais fait arranger exprès. Je n'ai jamais

(1) Les Indiens du Nord pensent que l'instinct du castor le porte à construire le côté de sa maison qui fait face au Nord beaucoup plus épais que celui opposé, afin de se préserver des vents froids qui soufflent généralement l'hiver de cette partie. Aussi les Indiens commencent-ils toujours par attaquer le côté sud de ces maisons.

1771. Décembre. eu à me plaindre d'aucune mal-propreté de leur part, quoiqu'ils se tinssent constamment dans ma salle avec mes servantes Indiennes et leurs enfants, dont ces animaux aimaient tellement la compagnie, que quand tout ce monde était absent pendant quelque temps, ils en témoignaient la plus grande affliction, de même qu'ils manifestaient une joie extrême à leur retour. Ils se précipitaient alors au devant d'eux, leur embrassaient les genoux, se couchaient sur le dos ou se tenaient droits comme des écureuils; en un mot, ils les accablaient de caresses, comme pourraient faire des enfants en revoyant leurs parents après une longue absence. Ils se nourrissaient en général l'hiver des mêmes aliments que les femmes; ils étaient sur-tout friands de riz et de *plum-pudding*. Ils mangeaient aussi de la perdrix et d'autre gibier frais; je n'ai jamais essayé de leur donner du poisson, mais l'on m'a assuré qu'ils s'étaient quelquefois jetés dessus. Il existe dans le fait peu d'animaux *granivores* qu'on ne puisse amener à l'état de *carnivores*. Il est reconnu que toute notre volaille domestique vivrait très-bien de la chair d'animaux; parmi les oies apportées aux marchés de Londres, plus de mille ont été engraissées avec du suif, et nos chevaux à la Baie de Hudson, mangent non seulement de toutes sortes de viandes, mais ils boivent même volontiers les restes de bierre et de liqueurs destinés pour les cochons. Nous savons par les voyageurs les plus dignes de foi, qu'en Islande tout le bétail dans l'hiver ne vit que de poissons; et même dans les îles d'*Orkney*, les troupeaux en été attendent l'instant de la marée basse avec autant de constance que les Esquimaux le *courlieu*, pour se transporter le long des plages que la mer a quittées, et y chercher les

substances

substances marines qu'elle y a déposées. Il est vrai que ceci est une affaire de nécessité; car *Pomone*, (1) la plus fameuse de ces îles, ne produit pas même de quoi les substanter au-delà des limites de la haute mer. 1771. Décembre.

Quant aux dégrés d'infériorité ou à la servitude que quelques auteurs disent exister parmi les castors, il est difficile, suivant moi, même pour ceux qui sont les mieux instruits du régime politique de ces animaux, de prononcer quelque chose à ce sujet. Il arrive quelquefois de prendre des castors dont la fourrure est enlevée sur le dos et les pieds presque dégarnis de poils. On a inféré delà qu'il existait parmi eux des classes subordonnées, et même un état de servitude. C'est peut-être juger trop précipitamment que d'attribuer cette chute du poil chez quelques castors à l'habitude de porter de lourds fardeaux, tandis qu'il est plus probable que cet accident est occasionné par une maladie qui paraît avoir quelque rapport avec la gale; car s'il provenait du travail, les exemples devraient naturellement en être assez fréquents, et il est rare d'en compter un dans l'espace de sept à dix ans. J'ai vu une famille entière de castors qui, au lieu de poil, n'offrait sur toute la surface du corps qu'un duvet très-fin; mais c'est une exception à la règle générale qu'on doit attribuer à quelque désordre particulier.

(1) Les habitants de *Pomone* lui donnent le nom de *Continent*, comme étant la plus grande des îles *Orkney*.

CHAPITRE VIII.

Evènements et observations depuis notre arrivée dans la partie sud du lac *Athapuscow*, jusqu'à notre retour au Fort du Prince de Galles sur la rivière de Churchill.

Traversé le lac Athapuscow. -- *Sa description et celle des productions du pays, autant que la neige, qui couvrait la terre, permettait de les distinguer. -- Poissons du lac. – Description du* Buffle *et de l'*Elan *de ces contrées. – Manière de préparer leurs peaux. -- Rencontre d'une jeune femme Indienne qui, depuis plus de sept mois, n'avait apperçu une figure humaine. – Elle nous raconte comment elle s'était trouvée dans cette situation, et la méthode ingénieuse employée par elle pour se procurer sa subsistance. -- Mes Indiens en viènent aux mains à son sujet. -- Notre arrivée à la grande rivière* Athapuscow. -- *Suivi les bords de cette rivière pendant plusieurs jours et tourné ensuite à l'Est. – Difficultés que nous éprouvons à traverser les bois dans beaucoup d'endroits. -- Rencontre de plusieurs Indiens du Nord revenant de la Factorerie. -- Rencontre d'un autre parti d'Indiens à qui les miens enlèvent une de leurs femmes. -- Manière curieuse de subsister de ces Indiens, et la raison qui les fait errer à de si grandes distances de leur résidence ordinaire. -- Quitté le beau pays uni d'*Athapuscow, *et atteint les rochers qui bordent la contrée des Indiens du Nord. -- Rencontre de plusieurs de ces Indiens, dont un s'était chargé au mois de Mars 1770,*

1772. Janvier.

d'une lettre de moi pour le Fort du Prince de Galles et m'en rapportait la réponse datée du 20 Juin suivant. -- Ma troupe prépare des chantiers, et rassemble des écorces de bouleaux pour construire des canots.-- Coup de vent violentde l'équinoxe. -- Manière des Indiens de forcer le cerf. -- Notre arrivée à la rivière de Theeleyaza. *-- Rencontre de quelques étrangers. -- Conduite atroce de mes Indiens. -- Tempête affreuse, accompagnée de tourbillons de neige.-- Rencontre de nouveaux Indiens.-- Remarques à leur sujet.-- Laissé en arrière les vieillards et les enfants, et pris la route directe du Fort. -- Nous nous arrêtons pour construire des canots.-- Continuation de notre voyag.-- Plusieurs Indiens expirent de faim, et beaucoup d'autres sont obligés de renoncer au voyage faute de munition. -- Une inondation survenue à la suite d'un violent orage nous contraint de gagner le sommet d'une montagne, où nous éprouvons une grande détresse pendant plus de deux jours.-- Tué plusieurs daims. -- Méthode des Indiens pour conserver la viande sans sel. -- Rencontre de plusieurs Indiens qui allaient à la baie de Knapp. -- Chasse abondante de gibiers de toute espèce. -- Arrivée à la Factorerie.*

APRÈS avoir employé quelques jours à chasser le castor, nous nous mîmes en route pour traverser le lac *Athapuscow*, dont
6. nous ne pûmes atteindre l'extrémité *sud* que le 9 Janvier, ayant perdu beaucoup de temps à chasser le daim et le castor, qui sont très-répandus sur quelques-unes des îles.

Le lac *Athapuscow*, d'après les meilleurs renseignements que j'aye pu me procurer des Naturels, a environ cent vingt lieues de



Pl. IV.

Gravé par Blanchard

UNE VUE D'HYVER PRISE SUR

Par Samuel Hear



E D'HYVER PRISE SUR LE LAC ATHAPUSCO,

Par Samuel Hearne, 1771.

«l
d
es
p
de
au
ne
de

tio
sép
pr
ma

plu
pe
son
ces

No
ils
cou
larg
gra
cou

long de l'Est à l'Ouest et vingt de large du Nord au Sud. L'endroit où nous le traversâmes passe pour être le plus étroit. Ce lac est rempli d'îles, dont la plûpart sont garnies de très-beaux peupliers, de bouleaux et de pins, ainsi que bien pourvues de daims, de l'espèce de ceux que l'on nomme *daims indiens*. On trouve aussi des castors sur celles qui renferment de grands étangs; mais nous n'apperçûmes point de leurs maisons sur les bords d'aucune de ces îles.

1772. Janvier.

Le lac est fourni d'une grande quantité de beaux poissons, particulièrement entre les îles qui, dans quelques endroits, ne sont séparées les unes des autres que par des canaux étroits que l'on prendrait pour autant de petites rivières, et dans lesquels je remarquai, en pêchant à la ligne, un fort courant établi à l'Est.

Les poissons les plus communs dans ce lac, ainsi que dans la plûpart de ceux de ces contrées, sont le brochet, la truite, la perche, le barbeau, le *tittameg* et le *methy*. Ces deux derniers sont ainsi nommés par les Naturels, et ne se trouvent que dans ces pays.

Outre tous ces poissons, nous en prîmes un que les Indiens du Nord me dirent être particulier à ce lac; du moins n'en avaient-ils jamais vu ailleurs de son espèce. Ce poisson ressemble beaucoup par sa forme au brochet; mais ses écailles, qui sont très-larges et très-dures, brillent comme de l'argent. Il a la bouche grande et placée comme celle du brochet; ouverte, elle a beaucoup de ressemblance avec celle de l'esturgeon, et quoiqu'elle soit

dépourvue de dents, l'animal mord à l'hameçon comme le brochet ou la truite. Ceux que nous pêchâmes avaient de deux à quatre pieds de long. Leur chair, excessivement blanche, est très-molle, et a un goût si fort, que la plûpart des Indiens n'en mangent que lorsqu'ils n'ont pas autre chose. Les Indiens du Nord donnent à ce poisson le nom de *shees*. Les truites du même lac étaient les plus grandes que j'eusse encore vues. Quelques-unes de celles que prirent mes compagnons devaient peser trente-cinq à quarante livres. Les brochets sont aussi d'une grosseur incroyable. Inquiétés rarement au milieu de cette vaste étendue d'eau, ils ont une multitude de petits poissons à leur disposition. Je n'exagère pas en disant que quelques-uns de ces brochets pesaient au-delà de quarante livres.

1772. Janvier.

A notre arrivée dans la partie méridionale du lac *Athapuscow*, la scène s'embellit tout-à-coup pour nous; car au lieu d'un terrein rocailleux et inégal qui compose tout le côté du Nord, nous pénétrâmes dans une très-belle plaine, sur laquelle on ne rencontrait pas une seule pierre. Mes compagnons avaient eu la précaution d'en charger sur leurs traîneaux quelques-unes qu'ils avaient prises dans les îles du lac; car privés de chaudières de métal, et obligés de les remplacer par des écorces de bouleaux, qui ne pouvaient aller au feu, ils avaient recours à ces pierres, après les avoir fait rougir pour communiquer à l'eau le dégré de chaleur exigé pour la cuisson de leurs aliments.

Le buffle, l'élan et le castor étaient très-communs dans ce canton, et nous découvrions assez souvent le long de notre route

des traces de martres, de renards, de *quiquehatches* et d'autres animaux à fourrures, ce qui prouvait qu'ils n'étaient pas rares; mais les Indiens qui m'accompagnaient ne voulurent jamais se donner la peine de suivre ces traces. Les buffles, les élans et les castors attiraient exclusivement leur attention. Cette préférence provenait sans doute de celle qu'ils donnent à la chair de ces animaux; car ils ne touchent à celle du renard et du *quiquehatche* qu'à la dernière extrémité, et pour s'éviter de mourir de faim. J'exposerai par la suite les motifs de cette répugnance de leur part.

1772. Janvier.

Les buffles de ces contrées m'ont paru en général beaucoup plus gros que nos bœufs d'Angleterre, principalement les mâles, qui, quoiqu'ils ne soient peut-être pas d'une taille plus élevée que nos plus grands taureaux anglais, les surpassent cependant, selon moi, en grosseur. Au surplus, ils sont si pesants, que six à huit Indiens occupés à détacher la peau d'un de ces buffles mâles, ne sauraient venir à bout de le retourner. Ils sont obligés, quand ils ont fini un côté de l'animal, de lui ouvrir le ventre, d'en extraire tous les intestins et de lui couper la tête, ainsi qu'une jambe et une épaule; en un mot, ils l'allègent le plus qu'ils peuvent. La peau du buffle est d'une épaisseur incroyable, sur-tout autour du cou, où elle excède souvent un pouce. Ses cornes sont petites, noires et presque droites; mais très-fortes à la racine.

La tête d'un vieux buffle mâle est d'une grosseur énorme; j'en ai vu que je ne pouvais soulever de terre qu'avec difficulté; (1)

(1) M. *Catesby* remarque, dans la description qu'il a donnée de ces animaux,

1772. Janvier. celles des femelles sont beaucoup moins grosses. Leurs queues n'ont en général qu'un pied de long, quoique quelques-unes, indépendamment de la touffe qui les termine, paraissent être plus grandes. Le poil de la queue des mâles est communément d'un beau noir; mais celui qui fait partie de la touffe attachée à l'extrémité de la queue des femelles est toujours d'un brun roux, couleur due probablement au contact de l'urine.

Le poil répandu sur le reste du corps des buffles tient un peu de la qualité de la laine. Il est ordinairement d'un brun gris, et sa longueur, ainsi que son épaisseur, à l'exception de celui de la tête et du cou qui croît beaucoup plus long, sont par-tout les mêmes.

Les Indiens, après avoir donné à chaque partie de la peau de ces animaux une épaisseur uniforme, en les grattant en dessous, les convertissent en habits chauds et légers à la fois. Ils préparent

qu'aucun homme n'est en état de soulever une de leurs têtes. Les buffles que j'ai vus dans le pays d'*Athapuscow* sont tels que je les ai décrits, et je me suis assuré, par le témoignage des Employés de la Compagnie, ainsi que par celui des Indiens voisins du comptoir de *Hudson*, que les buffles des environs sont beaucoup plus petits; il fallait donc que ceux dont parle M. *Catesby* fussent plus forts et eussent des têtes plus grosses; car tout le monde sait qu'un homme d'une force ordinaire peut soulever un poids de deux à trois cents livres. Je conclus delà que les têtes des buffles de M. *Catesby* étaient trop pesantes pour leurs corps, tandis que les corps de ceux que j'ai rencontrés dans le pays d'*Athapuscow* paraissaient correspondre de poids avec leurs têtes.

aussi

aussi quelques-unes de ces peaux pour couvrir leurs tentes et se faire des souliers; mais le cuir en est extrêmement clair et spongieux, et le cède en bonté à celui que fournit l'*élan*. Je ne sais pas même si les tanneurs d'Europe pourraient tirer quelque parti de ces peaux, car elles paraissent être de la même qualité que celles des bœufs musqués, dont on fait si peu de cas en Angleterre, que lorsque la factorerie de *Churchill* y en eut envoyé un certain nombre, la Compagnie donna l'année d'après ordre qu'à moins qu'on ne les obtînt des Indiens à raison de quatre peaux pour une de castor, on s'abstînt entièrement de lui en faire passer; ce qui prouve combien elles sont peu estimées.

1772. Janvier.

Les buffles se complaisent dans les vastes plaines découvertes de ce pays, qui produisent une herbe longue et épaisse, ou plutôt une espèce de petits joncs, dont ils font leur nourriture; ils ne se retirent dans les bois que lorsqu'ils se sentent poursuivis. Ils sont si forts, que quand ils fuyent à travers les bois pour éviter les chasseurs, il leur arrive souvent de renverser des arbres aussi gros que le bras d'un homme. Quelque profonde même que puisse être la neige, ils la franchissent avec plus de légèreté que ne saurait le faire avec ses raquettes l'Indien le plus agile. J'ai été témoin souvent du fait, et j'eus même la vanité de croire une fois que je pourrais leur disputer de vîtesse; mais quoique j'eusse alors la réputation de courir plutôt que de marcher avec des raquettes, je trouvai que je n'étais pas de force à jouter contre ces animaux, malgré que dans cette occasion la neige eût une telle épaisseur, que leurs ventres y firent des ouvertures aussi profondes que si

on *y* avait traîné plusieurs lourds tonneaux. De tous les grands quadrupèdes de ces contrées, le buffle est le plus aisé à tuer, et l'*élan* le plus difficile. Je pourrais même joindre à ce dernier le daim; car, excepté lorsqu'il fait du vent, il faut beaucoup d'adresse et une grande patience pour parvenir à tuer quelques-uns de ces animaux, qui se laissent rarement approcher, à moins que le chasseur ne soit caché par des arbres ou des buissons. La chair des buffles mâles est aussi bonne à manger que celle du bœuf, avec laquelle elle a infiniment de rapport. La chair des femelles, quand il y a quelque temps qu'elles ont vêlé, est encore plus estimée; mais rien n'égale la bonté de celle des jeunes veaux. La bosse placée sur le dos des buffles, ou plutôt entre leurs épaules, n'est pas, comme quelques-uns le pensent, une excroissance de chair. Elle provient des os qui, dans cette partie, sont beaucoup plus forts que chez les autres animaux. La chair qui la recouvre, entremêlée également de graisse et de maigre, peut être comptée au nombre des morceaux les plus délicats. Mais la grosseur de cette bosse ne répond nullement à ce qu'on en a dit. La langue du buffle est réputée aussi un morceau très-friand, et ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, malgré le dépérissement qu'éprouvent régulièrement les buffles dans certaines saisons de l'année, leurs langues conservent toute leur graisse et leur saveur. Quelques-uns prétendent qu'elles sont même alors beaucoup meilleures; mais je n'ai pas eu occasion de m'en convaincre. Au surplus, ces langues sont si estimées dans le pays, que les Indiens en apportent beaucoup en présent à la factorerie de la Compagnie à *Forck*, où elles sont très-recherchées et regardées comme un objet de luxe, sans

1772. Janvier.

doute par cela seul qu'elles viènent de loin; car il s'en faut qu'elles soient aussi grandes et, suivant moi, aussi bonnes que nos langues de bœuf en Angleterre. 1772. Janvier.

L'élan est aussi un grand animal, surpassant souvent le plus fort cheval en taille et en grosseur; mais la longueur de ses jambes, l'épaisseur de son corps, la petitesse de son cou, la grandeur extraordinaire de sa tête et de ses oreilles, et la privation absolue d'une queue, lui donnent une apparence désagréable. Les mâles sont beaucoup plus grands que les femelles, et ils en diffèrent par la couleur. Le poil des premiers, long et flexible comme celui du daim, est généralement presque noir à la surface, d'un gris cendré vers le milieu, et tout-à-fait blanc à la racine. Celui des femelles est d'un brun gris; dans quelques parties, sur-tout sous le cou, le ventre et les côtés, il est presque blanc à l'extrémité, et légèrement à la racine.

Les jambes des élans sont si longues, et leurs cous si petits, qu'ils ne sauraient paître sur un terrein uni comme les autres animaux. Ils sont obligés de brouter les sommités des plantes élevées et les feuilles des arbres dans l'été. En hiver, ils ne se nourrissent que des extrémités du saule et des petites branches du bouleau; aussi ne les rencontre-t-on alors que dans les cantons les mieux pourvus de leur aliment favori, et quoique leur machoire supérieure soit dégarnie de dents de devant, j'ai remarqué souvent des saules et des bouleaux, dont les branches étaient de la grosseur d'un tuyau de pipe ordinaire, aussi proprement tondus par ces

1772. Janvier. animaux que s'ils l'avaient été avec les ciseaux d'un jardinier. Ils paraissent aimer principalement le saule rouge.

On les trouve en général l'été sur les bords des rivières et des lacs, où probablement ils ne sont attirés que par l'agrément de plonger dans l'eau, pour se préserver de la quantité innombrable de moustiques et d'autres insectes qui les désolent durant cette saison. Il croît aussi dans ces rivières et ces lacs une grande variété de plantes aquatiques, qu'ils aiment beaucoup, et qui sont situés convenablement pour eux, par la facilité qu'ils trouvent à les brouter, lorsqu'ils se tiènent sous l'eau pour éviter les piqures des mouches.

La tête de l'élan, qui, comme je l'ai déjà observé, est très-longue et très-grosse, ne diffère de celle du cheval qu'en ce que le premier a le nez et les naseaux deux fois plus évasés. Ses oreilles comportent environ un pied de long et de large, et sont toujours droites. Il passe pour avoir l'ouie plus fine que la vue et l'odorat, ce qui les rend très-difficiles à tuer, sur-tout d'après la méthode des Indiens, qui consiste à s'insinuer et à ramper entre les arbres et les buissons, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'animal à la portée du fusil, en ayant l'attention néanmoins de se tenir sous le vent, afin de n'être pas entendus. Lorsque dans l'été les élans fréquentent les bords des rivières et des lacs, les chasseurs profitent du moment où ils traversent l'eau pour les tuer. Poursuivies de cette manière, les malheureuses bêtes se laissent attaquer sans la moindre résistance, et je me rappèle avoir vu un Indien saisir ainsi de dessus

son canot un jeune élan par la tête. Le pauvre animal paraissait aussi satisfait le long du canot que s'il eût nagé en liberté, et il nous considérait avec la tranquillité d'un agneau, cherchant de temps en temps à écarter de ses yeux, avec ses pieds de devant, les moucherons qui étaient alors très-multipliés.

1772. Janvier.

J'ai vu aussi des femmes et de jeunes garçons tuer dans l'eau de vieux élans, leur déchargeant sur la tête de grands coups de hache, et dans l'été de 1775, quand je passai de *Cumberland* au fort d'*Yorck*, deux jeunes Indiens, qui étaient avec moi, tuèrent un bel élan mâle, en lui enfonçant un bâton dans le fondement, au défaut de fusils, de dards et de flèches. Les daims se laissent approcher avec plus de danger, car ils agitent tellement leurs pieds de derrière contre les canots faits ordinairement d'écorces de bouleau, qu'ils les renversent quelquefois. Aussi les Indiens qui chassent le daim sur l'eau ont soin de se munir d'une longue perche, qu'ils placent en avant du bateau.

L'élan est un animal qu'on rend très-facilement domestique; j'en ai vu fréquemment à *Churchill* d'aussi apprivoisés qu'un mouton (1) et même encore davantage, car ils suivaient, à la voix, leur gardien, n'importe à quelle distance, et revenaient avec lui

(1) L'élan envoyé autrefois à Sa Majesté provenait de cet endroit. On avait embarqué sur le même bâtiment un jeune mâle; mais il mourut malheureusement dans la traversée, car il y a apparence que ces animaux eussent propagé en Angleterre.

sans lui causer le moindre embarras et sans s'écarter jamais du
1772. Janvier. chemin. (1)

La chair de l'élan est bonne à manger, quoique plus compacte et plus dure que celle d'aucune autre espèce de venaison. Le nez est un excellent morceau, ainsi que la langue, qui, il est vrai, n'est pas aussi grasse et aussi délicate que celle du daim. Il mérite peut-être d'être remarqué qu'en quelque temps de l'année que ce soit, le foie de l'élan est altéré, et qu'en outre il manque de fiel. La graisse contenue dans les intestins est ferme comme du lard; mais celle qui enveloppe les parties extérieures est douce et molle comme la graisse de la poitrine d'un mouton, et quand on la passe dans une vessie, on la prendrait pour de la moëlle. Les élans diffèrent de toutes les autres espèces de daims, chez qui cette graisse a autant de consistance que celle des reins.

(1) Depuis que ceci est écrit, l'Indien qui avait amené à la Factorerie ces élans, en possédait deux autres en 1777 si apprivoisés, que, dans son trajet au fort du Prince de Galles, ils suivaient son canot le long des bords de la rivière, et lorsque le soir, ou à toute autre heure du jour, il débarquait, ces jeunes élans couraient à lui, le caressaient comme auraient pu faire les animaux les plus domestiques, et l'accompagnaient à sa tente, dont ils ne s'écartaient jamais. Malheureusement en traversant un jour une anse profonde située dans un lac, les autres Indiens, qui n'avaient pas le même intérêt à la conservation de ces pauvres bêtes, ramèrent au large. Leur maître, qui n'avait pas voulu les prendre avec lui, s'était flatté qu'elles le suivraient des yeux comme à l'ordinaire; mais le soir, en débarquant, il eut le chagrin de ne pas les retrouver. D'après les hurlements de quelques loups qu'on avait entendus dans le voisinage, il supposa qu'elles en avaient été dévorées.

Un rien effarouche l'élan. Il ne court jamais; mais il a une espèce de trot que la longueur de ses jambes rend très-accéléré, et qui paraît en même temps fort doux. Le pays que ces animaux habitent est dégarni de bois taillis, et offre un terrein uni et sec, de sorte que des chasseurs à cheval, accompagnés de chiens, pourraient les suivre, et les atteindraient d'autant plus aisément, qu'ils ont les pieds tendres et qu'ils sont poussifs, comme je le dirai plus au long ci-après. (1)

1772. Janvier.

Les peaux d'élans apprêtées par les Naturels sont d'une excellente qualité. Elles leur servent à couvrir leurs tentes, à se faire des souliers, ou plutôt elles entrent dans toutes les parties de leur habillement. Comme celles du buffle, elles présentent une épaisseur inégale. Parmi les femmes Indiennes chargées de les apprêter, il y en a quelques-unes qui parviènent, en les grattant, à les rendre aussi unies et aussi douces que du drap; mais faute d'huile dans leur apprêt, elles se durcissent après avoir été mouillées, à moins qu'on n'ait l'attention de les frotter pendant le temps qu'elles sont exposées à l'air pour sécher. On en peut dire autant de toutes les peaux préparées par les Indiens, à l'exception cependant de celle du *wewaskich*, qui, malgré qu'on la lave, conserve comme le chamois tout son moëlleux.

(1) M. *Duprat*, dans la description qu'il fait de cet animal, dit qu'on ne le trouve point dans le Nord au-delà du Cap Breton et de la Nouvelle-Ecosse; mais j'observerai que j'ai rencontré un grand nombre de ces animaux dans le pays d'*Athapuscow*, dont la latitude Nord ne doit pas être fort au-dessous de soixante dégrés.

1772. Janvier.

La femelle de l'élan n'a point de cornes; mais celles du mâle sont d'une grandeur et d'une force prodigieuses, et diffèrent beaucoup pour la force du bois des daims communs. L'extrémité de ces cornes est palmée et se divise en plusieurs branches fort courtes. Chaque corne à son origine est communément aussi grosse que le poignet d'un homme ordinaire. Ces cornes tombent tous les ans comme celles du daim. On en voit fréquemment qui pèsent au-delà de soixante livres, et quoiqu'elles soient d'une grandeur considérable et prènent une croissance rapide, elles surpassent en dureté toutes les autres espèces de cornes de daims qui se trouvent dans cette partie de l'Amérique.

La plûpart des Indiens font grand cas de la chair de l'élan, tant pour son fumet que pour sa qualité nutritive; mais les Indiens du Nord qui m'accompagnaient ne la regardaient pas comme un aliment fort substantiel. Ils avaient la même opinion de celle du buffle. Je la crois mal fondée, du moins pour ce qui regarde l'élan; car la chair du buffle, quoique agréable à l'œil et au goût, est d'une si facile digestion, qu'elle passe généralement parmi les Indiens du Nord pour un aliment peu solide. La femelle de l'élan ne porte pas au-delà de trois petits à la fois, et elle met bas communément à la fin d'Avril ou au commencement de Mai.

Bientôt après que nous eûmes atteint l'extrémité sud du lac *Athapuscow*, *Matonabbee* me proposa de continuer notre route au *Sud-Ouest*, dans l'espérance de rencontrer quelques Indiens du pays. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je désirais

d'acheter

d'acheter d'eux, s'il était possible, quelques peaux apprêtées pour nous faire une tente et des souliers, articles dont nous commencions à avoir grand besoin. Outre que mes compagnons de voyage étaient occupés tout le jour à tuer des élans ou des buffles, il régnait un temps si froid, qu'il eût été très-embarrassant pour eux, et même presque impossible aux Indiens du Nord, peu entendus dans l'apprêt des peaux, de manufacturer celles qui nous appartenaient. 1772. Janvier.

Les Indiens employent pour cette opération une espèce de lessive formée de la cervelle et de la moëlle de l'animal dont on veut employer la peau. Après y avoir introduit celle-ci et qu'elle y a séjourné quelque temps, on la retire et on la met à sécher devant le feu et à la fumée pendant plusieurs jours de suite. On la trempe ensuite dans de l'eau chaude jusqu'à saturation; après-quoi on la tord fortement pour en exprimer toute l'humidité; puis on l'expose à un feu très-doux, en ayant la précaution de la frotter de temps en temps jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sèche; on termine par la gratter. Avec ces seuls procédés, les Indiens parviènent à fabriquer des cuirs de la meilleure qualité.

Le 11 Janvier, quelques-uns de mes compagnons étant à la chasse apperçurent des traces sur la neige, et les ayant suivies longtemps, ils arrivèrent à une petite cabane, où ils trouvèrent une jeune femme seule. Comme elle entendait leur langue, ils s'empressèrent de la conduire à nos tentes. Elle nous apprit qu'elle était de la race des Indiens de l'Ouest, nommés *Dog-ribbed* (côte de 11.

1772. Janvier. Chien); qu'elle avait été faite prisonnière par les Naturels d'*Athapuscow* dans l'été de 1770; qu'arrivée avec eux, l'été suivant, près de l'endroit où elle venait d'être rencontrée, elle se sauva avec l'intention de retourner dans son pays; mais que, comme elle en était très-éloignée, et qu'on l'avait conduite en pirogue sur des rivières et des lacs remplis de sinuosités, elle avait oublié le chemin; qu'elle s'était construit alors une petite cabane pour se garantir des rigueurs de l'hiver, et qu'elle y avait résidé depuis le commencement des neiges.

D'après le compte qu'elle fit des lunes qui s'étaient écoulées depuis le moment de sa fuite, il nous parût qu'il y avait sept mois qu'elle était abandonnée à elle-même, et qu'elle n'avait vu figure humaine. Elle avait subsisté pendant tout ce temps des perdrix, des lapins et des écureuils qu'elle prenait avec des filets. Elle avait tué aussi deux ou trois castors et quelques porcs-épics. Loin d'avoir souffert de la faim, elle possédait encore des provisions lorsqu'on la découvrit. D'ailleurs elle se portait fort bien, et je ne crois pas avoir vu de plus belle Indienne dans aucune partie de l'Amérique septentrionale.

Les moyens mis en usage par cette pauvre Indienne pour se procurer sa subsistance sont vraiment admirables, et prouvent bien que la nécessité est la mère de l'industrie. Après avoir employé à faire des filets et à réparer ses vêtements quelques nerfs de daims qu'elle avait eu la précaution d'emporter en se sauvant, elle eut recours à ceux des jambes et des pieds des lapins, dont

elle parvint à se servir avec le même succès. Ces lapins, ainsi que les autres animaux qu'elle attrapait, suffisaient non seulement pour la faire subsister; mais lui procuraient encore de quoi se vêtir chaudement l'hiver. On aura de la peine à croire qu'une personne, dans une situation aussi abandonnée, ait pu s'occuper d'autre soin que de celui de sa conservation. Il n'en est pas moins vrai cependant que sa toilette était très-recherchée. Ses habits, quoique formés de matériaux grossiers, mais commodes et bons, et faits avec beaucoup d'art, offraient une grande variété d'ornements, qui lui donnaient un air vraiment théâtral.

1772. Janvier.

Elle travaillait, dans les intervalles de loisir que lui laissait la chasse, à tresser des écorces de saules pour se faire de nouveaux filets au printemps, et elle en avait déjà formé plusieurs centaines de brasses. C'est avec ces mêmes écorces ainsi tressées, que les Indiens de la *côte de Chien* font leurs filets de pêche, qui sont bien préférables à ceux des Indiens du Nord. (1)

Un morceau de cercle, long de cinq à six pouces, qui lui servait de couteau, et la pointe d'une flèche, dont elle avait fait une alène, étaient les seuls outils de fer que la jeune étrangère eût emportés dans sa fuite, et avec lesquels elle avait réussi à se

(1) Les Indiens du Nord fabriquent leurs filets avec des lanières de peaux de daims. Ces filets, tant qu'ils sont secs, sont très-bons, mais lorsqu'ils restent quelque temps dans l'eau, leurs mailles se relâchent au point de donner passage aux plus gros poissons. Outre cet inconvénient, ils ont celui de se pourrir très-vite, si on n'a pas l'attention de les retirer souvent de l'eau et de les faire sécher.

1772. Janvier. fabriquer des raquettes, et plusieurs autres articles non moins importants.

Sa manière de faire du feu n'était pas moins singulière. Elle consistait à battre long-temps l'un contre l'autre deux *silex* très-durs et à en tirer quelques étincelles, qui finissaient par allumer une substance inflammable interposée entr'eux ; mais comme cet expédient était accompagné de beaucoup de difficultés et ne réussissait pas toujours, il arriva souvent à cette Indienne de manquer de feu l'hiver. On peut conclure delà qu'elle n'avait aucune idée du procédé en usage parmi les *Esquimaux*, ainsi que chez beaucoup d'autres peuples non civilisés, celui de faire du feu par le moyen du frottement, car si elle l'eût connu, elle l'aurait certainement employé de préférence.

Entraînés par la circonstance, séduits par les charmes et les talents de la belle Indienne, plusieurs de mes compagnons se prirent d'amour pour elle ; et la nuit n'était pas arrivée que celle-ci comptait déjà dix rivaux et dix combats à son sujet. *Matonabbee*, mon guide, qui possédait sept femmes, sans compter une petite fille de onze à douze ans, se serait mis sur les rangs sans la honte que lui en fit une de ses femmes, en lui disant qu'il avait déjà plus de maîtresses qu'il ne pouvait en satisfaire. Ce propos, tout fondé qu'il était, devint funeste à cette femme, car le grand *Matonabbee*, qui avait la prétention de valoir huit à dix hommes, se précipita sur elle, et l'accabla tellement de coups, qu'elle mourut après avoir langui quelque temps.

Lorsque les Indiens d'*Athapuscow* firent prisonnière l'Indienne de la *côte de Chien*, ils avaient, suivant la coutume de presque tous les Sauvages, attendu la nuit pour pénétrer dans sa tente et en tuer les habitants, dont ils n'épargnèrent qu'elle et trois autres jeunes Indiennes. Cette femme eut la douleur de voir massacrer son père, sa mère et son mari. Elle avait enveloppé son enfant, âgé de quatre à cinq mois, dans un paquet d'étoffe, et elle était parvenue à le soustraire, pendant le reste de la nuit, aux regards des assassins; mais lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les Indiens avaient laissé leurs femmes, et qui n'était pas fort éloigné, celles-ci ouvrirent le paquet, et trouvant l'enfant, une d'elles le prit et lui donna la mort. 1772. Janvier.

Ce dernier acte de barbarie inspira à sa malheureuse mère une telle horreur pour ces Indiens, que, malgré tous les bons procédés de l'un d'entr'eux qui la traitait comme sa femme, et en était même devenu passionné, elle préféra de s'exposer à la misère et à la mort plutôt que de continuer à vivre dans l'abondance parmi les bourreaux de son enfant. (1) Cette partie du récit de ses

(1) Chez presque toutes les tribus des Indiens du Sud, les femmes manquent rarement de recommander à leurs maris ou à leurs amis, lorsqu'ils vont à la guerre, de leur amener un prisonnier, afin qu'elles ayent le plaisir de le tuer. Quelques-uns même de ces monstres à figure humaine accompagnent leurs maris, et s'amusent à massacrer les femmes et les enfants, pendant que les premiers expédient les hommes.

Lors de ma résidence au comptoir de *Cumberland*, établissement situé dans l'intérieur des terres, et formé par moi en 1774 au nom de la Compagnie de la Baie

malheurs, rendue encore plus intéressante par sa vive sensibilité,
1772. Janvier. ne produisit d'autre effet sur mes Indiens que celui de les faire rire.

Nous apprîmes par la suite de notre conversation avec cette femme que son pays était si éloigné à l'*Ouest*, qu'elle n'avait jamais vu de fer ou aucune autre espèce de métal avant qu'on ne l'eût fait prisonnière. Les Indiens de sa tribu fabriquent leurs haches et leurs ciseaux à glace avec des cornes de daims, et leurs couteaux avec de la pierre ou des os. Leurs flèches sont armées d'une sorte d'ardoise, d'os et de cornes de daims. Les instruments avec lesquels ils exécutent leurs ouvrages en bois, ne sont autre chose que des dents de castor. Ils ont souvent entendu parler des objets de première nécessité que les nations ou tribus établies à l'est d'eux tirent des Anglais; mais au lieu de chercher à se rapprocher de nos forts pour se procurer des outils de fer, etc., ils se retirent de plus en plus sur les derrières pour éviter les *Athapuscow*, qui en massacrent une quantité considérable l'hiver et l'été.

de Hudson, il m'arriva de prier des Indiens qui partaient pour aller faire la guerre de m'amener un de leurs prisonniers pour l'attacher à mon service. Une jeune femme, qui était présente, leur en demanda un aussi, mais uniquement pour le plaisir barbare de le tuer. Je ne saurais exprimer mon indignation et ma surprise en entendant pareille demande sortir de la bouche d'une femme à peine âgée de seize ans. Aussi-tôt que je fus revenu de mon étonnement, je lui ordonnai de quitter l'établissement; ce qu'elle fit sur-le-champ, en accompagnant les hommes qui allaient combattre, et il est probable qu'elle aura trouvé à satisfaire amplement ses goûts sanguinaires. Je ne l'ai plus revue depuis, ayant été nommé l'année d'après au commandement du Fort du Prince de Galles.

Le 16, après avoir marché au *Sud-Ouest quart d'Ouest*, nous arrivâmes sur les bords de la grande rivière *Athapuscow*, qui, dans l'endroit où nous l'atteignîmes, pouvait avoir deux milles de large, et qui se jète dans le lac du même nom que nous venions de traverser, et dont j'ai déjà donné la description. 1772. Janvier. 16.

Les arbres qui avoisinent cette rivière, entr'autres les pins et les peupliers, effacent, par leur élévation et leur beauté, tous ceux que j'avais rencontrés jusque-là dans le nord de l'Amérique. Le bouleau et quelques espèces de saules y viènent aussi très-grands; mais aucun d'eux n'acquiert la grosseur de ceux d'Angleterre.

En général les bords de la rivière sont très-élevés. Dans quelques endroits, ils surmontent de plus de cent pieds le niveau ordinaire de l'eau. Ils sont formés d'une terre argilleuse, très-sujète à être dégradée dans les grandes pluies, et même pendant le court été de cette partie du globe. La fonte des glaces occasionne chaque printemps des inondations, qui, d'après ce qu'on m'a assuré, couvrent toutes les pointes de terre; et comme les bois s'avancent jusque sur les écores de la rivière, la force du courant déracine un grand nombre d'arbres, que l eau entraîne dans le grand lac *Athapuscow* et dépose le long de ses bords et sur ces îles. Quelques-uns d'entr'eux formeraient des mâts pour les plus grands vaisseaux. Sans quelques ravins creusés par les pluies ou les inondations, les bords de cette rivière seraient inaccessibles aux hommes et aux animaux; mais souvent ces ravins eux-mêmes deviènent très-difficiles à franchir par les gros arbres couchés en travers.

1772. Janvier. La rivière d'*Athapuscow* contient plusieurs îles basses fort fréquentées l'hiver par les élans. Ils sont attirés par les saules qui croissent très-beaux et en grand nombre sur ces îles. Quelques-unes d'elles sont peuplées de lapins, dont nous aurions pu faire un abattis considérable, si nous n'avions pas trouvé mieux.

Outre cette grande rivière, on en rencontre de moins considérables qui se jètent dans le lac *Athapuscow*. Il s'en trouve aussi de très-petites dans le *nord-est* de ce lac, formées du trop plein de ces eaux, et dont les unes, après une infinité de détours à travers les terres stériles situées au nord de la rivière *Churchill*, vont se perdre dans des marais, tandis que les autres, au moyen de plusieurs petits canaux naturels, traversent des rivières et des lacs pour aller se décharger dans la Baie de Hudson. Les rivières qui entrent dans le grand lac *Athapuscow*, et dont le nombre est très-multiplié, sont si remplies de rochers et de bancs de sable, qu'un canot indien ne saurait y naviguer quelque temps; et supposé même que leur cours fût libre, elles ne seraient pas d'une grande utilité aux Naturels du pays, faute de communication avec la rivière *Churchill*, dont elles se tiènent écartées de plusieurs centaines de milles.

Conformément à la proposition de *Matonabbee*, nous marchâmes pendant quelques jours en avant du fleuve *Athapuscow*. Notre route nous fit passer par différents endroits où les Naturels avaient dû séjourner l'hiver, mais nous ne pûmes découvrir aucune trace de leurs habitations. Ils avaient mis le feu aux bois dans

dans l'été précédent; et quoique plusieurs mois se fussent écoulés depuis cette époque jusqu'à celle de notre passage, et que la neige fût très-épaisse, la mousse brûlait encore dans beaucoup d'endroits. 1772. Janvier. A la fumée qui en provenait, nous la prîmes pour celle de quelques tentes d'Indiens; mais après nous être écartés de notre chemin, et avoir fait des perquisitions exactes, nous ne découvrîmes rien de ce que nous cherchions.

Désespérant de rencontrer quelques Indiens d'*Athapuscow*, nous résolûmes en conseil (car je puis me servir de cette expression) d'interrompre nos recherches et d'employer notre temps à chasser le buffle, l'élan et le castor, en nous arrangeant de manière à rentrer au Fort du Prince de Galles un peu avant l'époque où les vaisseaux arrivent d'Angleterre. Ainsi, après avoir avancé quarante milles le long de la rivière d'*Athapuscow*, nous la quittâmes à l'endroit où elle commence à couler directement au Sud, et nous dirigeâmes, le 27 Janvier, notre route à l'Est. 27.

L'abondance de gibier de toute espèce ne nous permit de faire que de courtes journées, et souvent nous nous arrêtions deux à trois jours pour consommer le produit de notre chasse. Quelquefois les bois que nous traversions étaient si fourrés, que nous étions obligés d'y ouvrir un chemin pour que les femmes pussent passer avec leurs traîneaux; quelquefois aussi il s'y trouvait de si grandes lacunes occasionnées par le feu qu'on y avait mis, qu'il nous fallait faire un chemin considérable avant de trouver des abris pour nos tentes.

1772. Février. Du 15 au 24. Depuis le 15 Février jusqu'au 24 du même mois, nous suivîmes les bords d'une petite rivière qui se jète dans le lac *Clowey*, près de l'endroit où nous construisîmes nos canots en Mai 1771. Cette petite rivière est la même que celle dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, comme ayant communication avec le lac *Athapuscow*; mais elle mérite fort peu au reste que l'on s'occupe de sa source ou de son embouchure, moitié de son lit étant presque à sec les trois quarts de l'année. A juger par la profondeur de l'eau des étangs voisins, il y a apparence que ceux-ci recèlent beaucoup de castors, et le nombre de leurs maisons que l'on y découvre tend à le confirmer.

24. Le 24, nous rencontrâmes un Chef de la tribu des Indiens du Nord, nommé *Thlew-sa-nell-ie.* Il était accompagné de plusieurs autres étrangers et venait de l'*Est.* Il nous offrit, à *Matonabbee* et à moi, deux carottes de tabac, chacune longue d'un pied, et deux petits barils d'eau-de-vie. Ce Chef les destinait en présent aux Indiens d'*Athapuscow*; mais ayant appris de mes compagnons qu'il était plus que probable qu'il ne trouverait personne de cette nation, il réfléchit que ces articles ne valaient pas la peine d'être transportés plus loin. Le tabac nous arrivait fort à propos pour remplacer notre provision, qui était finie depuis quelque temps. Quant à l'eau-de-vie, habitué depuis long-temps aussi à me passer de liqueurs spiritueuses, je préférai de la laisser toute entière aux Indiens, qui étaient trop nombreux pour qu'il en revînt beaucoup à chacun. En général les Indiens du Nord n'aiment pas extrêmement les liqueurs fortes, sur-tout ceux qui

habitent à quelque distance du Fort. Ceux plus rapprochés et qui vont tuer des oies pour nous au printemps, ne refusent pas de boire le coup d'eau-de-vie qu'on leur donne; ils le boivent même avec autant de plaisir qu'un Indien du Sud; mais rarement ils osent en acheter.

1772. Février.

La petite rivière dont je viens de faire mention, ainsi que les lacs et les étangs voisins, se trouvant abondamment fournis de castors, comme la terre l'était d'élans et de buffles, on imagine bien que nous n'avancions que très-lentement. En effet, notre temps se passait à chasser, à manger et à faire sécher une grande quantité de viandes, sur-tout de celle de buffle; car l'expérience avait appris à mes compagnons qu'un peu plus à l'Est nous ne rencontrerions aucun de ces animaux.

Les Indiens qui nous avaient joints le 24 nous dirent que tout allait très-bien au Fort du Prince de Galles lorsqu'ils le quittèrent. En comptant par les lunes écoulées depuis cette époque, leur départ avait dû avoir lieu le 15 Novembre 1771. Ces étrangers, à l'exception d'un petit nombre, ne restèrent qu'une nuit avec nous, et firent ensuite route au *Nord-Ouest*. Les Indiens qui s'en étaient séparés se réunirent à notre troupe pour l'accompagner à la Factorerie, où ils désiraient échanger des fourrures qu'ils avaient eu l'avantage de se procurer de bonne heure dans l'hiver.

Après avoir rassemblé d'amples provisions de viande et de graisse, et les avoir apprêtées de la manière la plus portative, nous nous remîmes en route le 28, et nous marchâmes dans la 28.

1772. Février. direction du *Sud-Est quart d'Est*, avec l'intention de faire plus de diligence que par le passé, ne devant plus être retardés, ou du moins que très-peu, par le besoin de chasser. Quelques-uns de mes Indiens ayant découvert le lendemain des traces de voyageurs, s'empressèrent de les suivre. Elles les conduisirent aux cabanes de quelques misérables Sauvages, à qui ils enlevèrent toutes les fourrures qu'ils avaient et une jeune femme.

Ce nouvel acte de violence ralluma toute mon indignation. Il me paraissait d'autant plus horrible, qu'il avait été exercé contre de pauvres et timides créatures, isolées presque entièrement de la société humaine.

Matonabbee m'assura que les Indiens à qui mes compagnons venaient d'enlever leurs fourrures appartenaient à une famille qui, depuis un temps très-reculé, avait l'habitude de se retirer l'hiver dans des bois situés à une si grande distance, sur les terres stériles, qu'ils étaient à peine connus des voyageurs. D'après tous les renseignements qu'il m'a été possible de me procurer, ces bois doivent être placés entre les 63 et 63 ½ degrés de latitude. Quant à la longitude, je ne saurais la déterminer avec autant de précision. Tout ce que je puis affirmer par moi-même, c'est qu'il doit exister plusieurs centaines de milles de cette habitation à la mer d'un côté, et de l'autre aux grands bois situés à l'Ouest. Les Indiens du Nord, que la traite y attire en très-petit nombre, s'accordent à en faire une description intéressante. Tous la placent sur les bords d'une rivière qui communique avec plusieurs beaux

lacs. Comme elle coule au Nord-Est, il est plus que probable qu'elle se jète dans quelque partie de la *Baie de Hudson*, et d'après sa latitude, ce ne peut être que par le lac *Baker*, qui précède l'entrée de *Chesterfield*. J'observe que ceci n'est qu'une conjecture, et ne saurait entraîner de conséquences fâcheuses, car la navigation sur les rivières de ces contrées de l'Amérique est non seulement impraticable, mais ne serait même d'aucune utilité, vu que le pays qu'elles traversent ne renferme aucun objet de commerce, ni des habitants dignes d'être visités. 1772. Février.

Si je voulais tenir compte au lecteur de tout ce qui m'a été débité sur l'établissement en lui-même et sur la manière de vivre de ceux qui l'habitent, je formerais un volume. Je me contenterai de remarquer que la situation du lieu est extrêmement favorable pour la chasse, par la grande variété de gibier que renferment les terres stériles dans les diverses saisons de l'année; mais le plus commun est la perdrix, et c'est aussi, avec le poisson, la ressource ordinaire des habitants. Ceux qui composent cette petite république, ont hérité de ses fondateurs un esprit de prévoyance et une frugalité que les seuls Esquimaux de cette partie de l'Amérique partagent avec lui.

On dit que le daim afflue dans ce canton au printemps et en automne, abondance dont les Indiens profitent pour faire sécher avant l'hiver autant de viandes qu'il leur en faut pour se nourrir dans cette saison.

Des bandes considérables d'oies, de canards et de cignes

fréquentent aussi ces bois dans le temps de leurs émigrations, et
1772. Février. les habitants parvienent, à force d'art et de patience, à en attraper une quantité considérable avec des pièges; (1) ce qui doit contribuer à diversifier agréablement leur régime diététique. On m'a

(1) Le procédé employé par ces Indiens pour attraper les cignes, les oies et les canards, consiste à enceindre de pieus placés à angles droits une portion d'eau, à partir des bords de la rivière, du lac ou de l'étang; car en général ces oiseaux se tienent dans leur voisinage pour être plus à portée de l'herbe qui y croît, etc. On prolonge ces pieus jusqu'à une certaine distance de terre, et on laisse entr'eux un intervalle de deux à trois verges, de manière à ce que les oiseaux puissent nager librement à travers. Chacune de ces ouvertures contient un piège suspendu aux pieus qui forment l'entrée, et attaché avec une espèce de lianne assez forte pour résister au vent. L'oiseau une fois pris au piège, ne peut plus s'en débarrasser.

Cette méthode, quoique très-simple en apparence, ne laisse pas aussi que de présenter des difficultés, sur-tout si l'on fait attention à la petitesse des canots de ces Indiens et aux obstacles qu'ils ont à vaincre en travaillant dans l'eau. Le placement des pieus dont la plûpart sont d'une grandeur considérable, et l'arrangement des petites branches d'arbres dont on les garnit, demandent du temps et des précautions, pour ne pas embarrasser les canots et les exposer à être renversés lorsque le courant est rapide. D'un autre côté, quand les eaux des rivières ou des lacs sont basses, ils sont obligés de les barrer d'un bord à l'autre.

L'opération de prendre les oiseaux dans leurs nids requiert beaucoup d'adresse et, suivant les Indiens, une grande propreté, car ils prétendent avoir observé que lorsque les pièges sont tendus par des mains mal-propres, les oiseaux s'interdisent l'entrée de leurs nids.

L'oie même, toute stupide qu'elle est, abandonne ses œufs dès qu'ils ont été touchés par les Indiens.

raconté pareillement, mais je doute de la vérité du fait, qu'il existe sur cette petite portion du globe des perdrix aussi grosses que nos volailles anglaises. Les Indiens les prènent aux pièges ainsi que les perdrix ordinaires ou les tuent à coups de flèches.

1772. Février.

La rivière et les lacs voisins de la petite forêt où la peuplade dont je viens de parler a fixé sa résidence, abondent en beaux poissons, et principalement en truites et en barbeaux, qui se laissent prendre facilement, les premières avec l'hameçon, et les autres au filet. En tout je n'ai point vu ou entendu parler dans ces contrées de canton qui réunît la moitié des avantages que présente celui-ci pour la vie. Je prévois néanmoins qu'un jour la postérité de ses habitants actuels sera obligée de l'évacuer faute de bois. Il y repousse si lentement, qu'il faut un grand nombre d'années pour remplacer celui employé dans une seule, sans compter le bois coupé et emporté par les Esquimaux.

Il paraîtra peut-être étrange qu'une portion de cette famille si

Les oiseaux qui font leurs nids à terre n'étant pas susceptibles de la même délicatesse, sont aussi moins difficiles à attraper. On a remarqué que ces oiseaux entrent dans leurs nids par un côté et ressortent par l'autre. D'après cette observation, les Indiens ont toujours l'attention de placer leurs pièges du côté de l'entrée, et il est rare qu'ils manquent leurs coups, si l'opération est faite avec soin. Ces Sauvages prènent les petits oiseaux, tels que les alouettes, etc. avec deux ou trois de leurs cheveux; mais ils font usage pour les cignes, les oies, les canards et autres oiseaux de la même grandeur, de nerfs de daims tordus comme une ficelle, et quelquefois de petites bandes de la peau de cet animal.

[redacted] avantageusement placée, et qui présente toutes les apparences du
1772. Février. bonheur, s'en soit séparée. Je ne vois que la nécessité qui ait pu l'avoir contrainte à entreprendre un trajet de plusieurs centaines de milles. Il n'est aucune situation qui n'ait ses inconvénients, et comme les bois au milieu desquels réside la tribu sont dépourvus de bouleaux d'une grandeur suffisante, ou qu'ils ne contiènent peut-être aucun arbre de cette espèce, un détachement se sera avancé à l'Ouest pour se procurer la quantité d'écorces nécessaires à la construction de ses canots, et recueillir en même temps les mousserons qui croissent sur le bouleau, et dont les Indiens de ces contrées se servent en place d'amadouc. Ces mousserons sont de deux espèces; l'une a beaucoup de consistance et une grande analogie avec la rhubarbe; l'autre est tendre et veloutée, et lorsqu'après l'avoir mise quelque temps sur de la cendre chaude on la frotte entre deux pierres, elle prend la forme d'une allumette ou d'une mèche et en remplit l'office. Les Indiens du Nord donnent le nom de *Iott-thee* à la première espèce. Elle est connue sous celui de *Pesogan* (1) dans tout le pays qui borde la Baie de Hudson,

(1) L'expérience a appris aux Indiens, soit du Nord, soit du Sud, qu'en faisant bouillir pendant quelque temps dans de l'eau le *Pesogan*, il devenait comme une éponge et en conservait le caractère, même étant sec.

Quelques-uns de ces mousserons sont aussi gros que la tête d'un homme. La partie extérieure en est noire et gersée; les Indiens la retranchent avec leurs haches, comme ne pouvant leur être utile. Outre les deux espèces dont j'ai fait mention, il en existe une troisième dans ces pays que je crois infiniment préférable. On la trouve sur les troncs des vieux peupliers. Les mousserons de cette dernière espèce

Hudson, et cette dénomination lui vient des Indiens du Sud. L'autre espèce n'est employée que par les tribus du Nord, qui l'appèlent *Clalte-ad-dee*. 1772. Mars.

Nous commençâmes le premier de Mars à quitter les belles plaines d'*Athapuscow* et à nous rapprocher des montagnes pierreuses qui font la limite du pays des Indiens du Nord. L'élan et le castor étaient encore nombreux; mais nous n'apperçûmes plus de buffles après le 29 Février. 1.

En continuant de marcher à l'*Est Sud-Est*, nous découvrîmes le 14 des traces d'Indiens, que nous joignîmes le lendemain. Parmi eux se trouvait l'homme que j'avais chargé, au mois de Mars de l'année précédente, d'une lettre pour le Gouverneur du Fort du Prince de Galles. Il m'en apportait une réponse, datée du 21 Juin. Lorsque cet Indien se chargea de ma lettre, nous ignorions encore la route que nous prendrions à notre retour de la rivière de Cuivre, 14.

varient beaucoup entr'eux pour la grosseur. Quelques-uns ne sont pas plus épais qu'une peau de chamois, d'autres qu'une semelle de soulier. Comme les mousserons attachés au bouleau, ils ont toujours de l'humidité quand on les recueille de l'arbre. Une fois secs, ils prènent feu dès la première étincelle. Cette propriété s'accroît encore chez eux lorsqu'on les garde dans un sac qui a contenu de la poudre à tirer. S'il est surprenant que les Indiens dont il est question dans le texte ignorent la méthode des *Esquimaux* d'allumer du feu au moyen du frottement, il ne l'est pas moins qu'ils ne construisent point leurs pirogues avec des peaux. Il faut que celles de daim ne résistent pas à l'eau, car les *Esquimaux* n'employent pour leurs canots que celles de veaux marins, quoiqu'ils tuent tous les ans un grand nombre de daims.

et probablement il ne savait pas lui-même où il s'arrêterait pour
1772. Mars. passer l'hiver ; ainsi le hazard seul décida de notre rencontre.

Ces Indiens, qui avaient recueilli quelques fourrures pendant le cours de l'hiver, se réunirent à nous. Nous nous trouvâmes alors former une troupe d'environ deux cents personnes, occupant vingt tentes, et c'était à peu près le nombre dans lequel nous avions voyagé l'hiver.

Nous achetâmes de ces étrangers plusieurs peaux d'élan apprêtées, dont nous avions besoin pour couvrir nos tentes et nous faire des habits et des souliers. Il fut convenu que ce serait le Gouverneur de la Factorerie qui les payerait à notre arrivée.

Je ne saurais assez regretter la perte de mon quart de Cercle ; car la privation de cet instrument ne m'a pas permis de donner à mes observations, depuis le lac *Point* où il fut brisé, toute la précision que j'eusse désirée. Pour comble de malheur, ma montre, en s'arrêtant lorsque nous étions sur les bords d'*Athapuscow*, m'avait ôté le moyen d'estimer avec assez d'exactitude, dans l'absence du soleil, les distances parcourues.

16. Les Indiens s'occupaient, lorsque les circonstances le leur permettaient, à rassembler des écorces de bouleaux et à préparer du bois pour construire des canots. Ils faisaient aussi de petits pieus de bouleaux, qu'ils comptaient transporter sur les terres stériles pour les employer à l'usage de leurs tentes l'hiver et de leurs raquettes l'été. J'observerai ici qu'aucun de ces travaux

n'occasionna le moindre retard dans notre marche, car ces peuples profitent, chemin faisant, de toutes les occasions. Quand ils rencontrent un arbre qui leur convient, ils l'abattent, en enlèvent l'écorce, si c'est elle dont ils ont besoin, ou le coupent par troncs plus ou moins longs après l'avoir dégrossi avec leurs haches. Ils emportent ensuite chaque morceau, et le soir, arrivés au lieu où ils doivent passer la nuit, ou le matin avant de se remettre en route, ils donnent avec leurs couteaux, à ces pièces de bois, la forme et la dimension qu'ils doivent avoir. 1772. Mars.

Pourvus abondamment de provisions, et le temps continuant d'être beau, nous avancions un peu chaque jour. Nous atteignîmes le 19 le grand lac *Wholdyeah-chueh'd* (ou des Brochets.) Nous 19. avions rencontré dans l'intervalle un autre petit lac, où nous prîmes des truites à la ligne et nous tuâmes quelques daims et un élan.

Nous traversâmes le 20 le lac des Brochets. Ce lac, dans l'en- 20. droit où nous le passâmes, n'avait pas plus de sept milles de large; il s'étend davantage du Nord Nord-Ouest au Sud Sud-Est. Nous arrivâmes le lendemain au lac *Bédodid*, qui comporte en général trois milles de large et dans quelques parties beaucoup moins; mais il a plus de quarante milles de long, ce qui lui donne l'apparence d'une rivière. Les Indiens disent qu'il est fermé de tous les côtés par des hauteurs, sur lesquelles croît une quantité considérable de sapins. Ces arbres sont en général peu élevés; mais leurs branches s'étendent trois fois plus que celles des sapins d'Europe, de sorte qu'on les prendrait plutôt pour des pommiers. Ils paraissent contenir beaucoup de résine, car le bois qui en provient

brûle comme de la chandelle et répand une forte odeur. Il jète
1772. Mars. une fumée aussi noire que celle produite par les douves d'un ancien barril de goudron. Aussi les Indiens évitent-ils avec soin de s'en servir dans leurs tentes ou même en dehors pendant qu'ils font cuire leurs aliments.

Le dégel commençait à s'opérer très-fortement, et d'un autre côté, l'épaisseur des bois taillis rendait notre marche si pénible, que nous prîmes le parti de voyager sur le grand lac des Brochets, situé à peu près dans la direction de notre route ; mais voyant, après l'avoir parcouru dans l'espace de vingt-deux milles, qu'il tournait un peu trop au Nord, nous le quittâmes pour prendre à l'*Est*. Quatorze milles plus loin, nous atteignîmes *Noo-shetht-whoie* ou le lac *Hill-island*, ainsi nommé à cause d'une île élevée qu'il renferme.

31. Du 28 au 31 Mars, le vent souffla avec tant de force de la partie du Sud, qu'il nous devint impossible de traverser des lacs ou des plaines ouvertes. Ce n'est pas qu'il n'y eût quelque danger pour nous de voyager au milieu des bois, par la violence avec laquelle le vent agitait les arbres, mais il ne nous restait que ce moyen, et heureusement il ne nous arriva rien, malgré que les arbres fussent très-rapprochés entr'eux.

Avril.
1. Depuis le milieu de Mars jusqu'au commencement d'Avril, le dégel, quoiqu'il ne fût pas encore général, s'opérait d'une manière très-sensible vers l'heure de midi. Il regelait toutes les nuits, et nos jeunes gens profitaient le matin de la dureté de la neige pour

chasser des élans. Il est à remarquer que dans ces occasions un homme, avec une bonne paire de raquettes, imprime à peine quelques traces sur la neige, tandis que l'élan et même le daim y enfoncent jusqu'au ventre. Néanmoins il est rare que les Indiens essayent d'y poursuivre le daim. Pour les élans, ils sont si poussifs et ont les pieds si tendres, qu'un chasseur agile et fort les met hors d'haleine en moins d'un jour, et très-fréquemment dans l'espace de six à sept heures. J'ai vu il est vrai des Indiens poursuivre de ces animaux pendant deux jours avant de pouvoir les atteindre et les tuer. Dans ces sortes d'expéditions, les chasseurs en général ne portent avec eux qu'un couteau ou une baïonette, et un petit sac contenant leurs instruments pour allumer du feu. Ils se vétissent aussi le plus légèrement possible. Quelques-uns s'arment d'un arc et de deux ou trois flèches; mais aucun ne se charge d'un fusil, à moins qu'il ne soit léger et court, et en le supposant même avec ces qualités, il ne peut qu'embarrasser un chasseur occupé à courir pendant plusieurs heures de suite.

1772. Avril.

Lorsque les malheureux élans sont rendus, ils s'arrêtent et cherchent à se défendre avec leur tête et leurs pieds de devant, dont ils s'escriment sur-tout avec beaucoup d'adresse, de manière que les chasseurs qui n'ont ni traits ni fusil court, se voyent obligés d'attacher leurs couteaux ou leurs baïonettes à un long bâton pour pouvoir atteindre et percer ces animaux. Faute de cette précaution nécessaire, les jeunes chasseurs, assez téméraires pour s'élancer sur eux, reçoivent des coups si terribles de leurs pieds de devant, qu'ils en réchappent souvent avec peine.

1772. Avril. La chair de l'élan ainsi mis à mort, loin d'être bonne, est, je crois, très-mal-saine; car l'animal, dans sa course précipitée, a dû contracter une fièvre violente. Cette chair visqueuse et sans consistance a un goût très-désagréable, qui ne peut être comparé à aucun autre. (1)

Les Indiens du Sud se servent de chiens pour cette espèce de chasse, ce qui la rend plus facile et plus sûre; mais les tribus du Nord n'ayant point de chiens dressés à cet exercice, sont forcés de chasser seuls.

7. Nous traversâmes le 7 la rivière *Thee-lee-aza*. Les petits daims du Nord étaient très-communs à cette époque; mais l'élan commençait à devenir très-rare, et nous n'en avions pas tué depuis le 3.

12. Le 12, nous apperçûmes plusieurs cignes qui volaient au Nord. C'étaient les premiers oiseaux de passage que nous eussions vus depuis l'ouverture du printemps, à l'exception cependant de quelques oiseaux de neige qui précèdent l'arrivée de ceux-là, et que les Indiens en conséquence appèlent avec raison les *courriers* du printemps. Les cignes devancent aussi toutes les autres espèces d'oiseaux aquatiques; et en général leur émigration est si précoce,

(1) Quoique je fusse alors un chasseur très-agile, je n'accompagnai jamais les Indiens dans ces expéditions; mais j'ai entendu dire à plusieurs d'entr'eux que les élans tués à la suite d'une chasse animée et longue ne rendent pas au-delà d'un quart de leur sang. Le reste demeure uni aux chairs, qui, dans cet état, sont dix fois plus désagréables que du lard rance.

qu'ils ne trouvent l'eau parfaitement libre qu'au pied des chutes des rivières, où ils se rassemblent, et où on les tue quelquefois en nombre considérable. 1772. Avril.

Nous atteignîmes le 14 une autre partie de la rivière de *Thee-lee-aza*, et nous dressâmes nos tentes dans le voisinage de quelques Indiens du Nord, établis depuis un certain temps sur les bords de cette rivière pour traquer le daim, et qui étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas un seul fusil. 14.

Les brigands de ma troupe étaient si éloignés de compâtir à leur position, qu'ils enlevèrent à ces malheureux la plûpart des objets qui leur étaient nécessaires, et pour mettre le comble à leur cruauté, ils se réunirent par bandes de six, huit et dix personnes et enleverent plusieurs jeunes femmes appartenantes à ces étrangers, qu'ils conduisirent à quelque distance de leurs tentes, où non seulement ils les violèrent, mais les maltraitèrent au point qu'une ou deux de ces Indiennes coururent risque de perdre la vie. Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres de la même espèce qui survinrent pendant le temps de mon séjour parmi ces scélérats, l'humanité me porta à leur reprocher vivement leur férocité. Loin d'être touchés de mes remontrances, ils plaisantaient de ma sensibilité, et ils ne craignirent pas même de me dire, au sujet de cette dernière scène, que si quelqu'une de mes parentes ou de mes amies se fût trouvée parmi les Indiennes, ils l'eussent traitée de la même manière.

Les daims étant très-communs, et les Indiens n'espérant plus

en rencontrer un aussi grand nombre jusqu'à leur arrivée sur les
1772. Avril. terres stériles, nous nous arrêtâmes dix jours pour faire sécher et apprêter une provision de viandes que nous voulions emporter avec nous. Mes compagnons profitèrent de notre séjour pour achever de préparer le bois destiné à la construction de leurs canots, et se procurer en même temps tous les pieux qui leur manquaient pour leurs tentes, etc. Tandis que nous étions occupés à ce travail important, le dégel s'accrut au point qu'on put distinguer la terre dans beaucoup d'endroits, et la glace, sur les rivières où l'eau était peu profonde et le courant rapide, commença à fondre. Nous espérions conséquemment de voir arriver à chaque instant les oies, les canards et les autres oiseaux de passage.

La beauté et la douceur du temps nous invitèrent à nous remettre en route le 25, et nous fîmes ce jour-là vingt milles à l'Est. Nous nous arrêtâmes les deux jours suivants pour attendre quelques-unes de nos femmes qui étaient restées de l'arrière.

28. Réunis tous le 28, et ayant repris de nouvelles forces, nous partîmes de bonne heure dans la matinée, et le jour suivant, nous passâmes par *Thlewey-aza-yeth*, où nous nous étions arrêtés le printemps précédent pour préparer du bois pour nos canots.

Mai.

1. Nous voyagions dans la matinée du premier Mai par un temps superbe et avec une brise agréable du Sud; le dégel faisait des progrès rapides, et nous avions déjà parcouru huit à neuf milles à l'*Est quart de Nord*, quand tout-à-coup nous fûmes accueillis d'une neige épaisse, accompagnée d'un fort coup de vent de la

partie

partie du Nord-Ouest. Nous nous trouvions dans ce moment sur le sommet d'une montagne découverte et située à une distance considérable des bois. Estimant que le mauvais temps ne durerait pas, nous fîmes une halte en attendant qu'il fût passé; mais à mesure que la nuit approchait, le vent augmentait avec une telle violence, qu'aucun de nous ne pouvait se tenir debout. Nous prîmes le parti de nous étendre par terre, n'ayant pour nous garantir de la tempête que nos traîneaux et nos bois de construction, que nous opposâmes au vent. Cette défense ne nous préserva de rien, car la plûpart de nous furent couverts de deux à trois pieds de neige; et long-temps avant que le jour ne parût, plusieurs de mes compagnons et moi nous nagions, pour ainsi dire, dans une mare d'eau, provenant des neiges que la chaleur de nos corps avait fait fondre d'autant plus aisément que la température n'était pas très-froide. 1772. Mai.

Le beau temps reparut le lendemain et le soleil même fut très-chaud. Après avoir fait sécher nos hardes dans la matinée, nous continuâmes notre voyage. Nous atteignîmes l'après-dîner l'endroit où mon guide avait proposé de nous arrêter pour construire nos canots; mais une querelle étant survenue entre lui et ses compatriotes, il prit de l'humeur, et décida qu'il fallait différer ce travail jusqu'à ce que nous nous fussions avancés à l'Est aussi loin que la saison pourrait le permettre. En conséquence nous repartîmes le 3. Comme ce jour et le suivant furent très-froids, nous 3.
fîmes beaucoup de chemin; mais par la chaleur que nous éprouvâmes le 5, nous ne pûmes parcourir que treize milles dans notre

ancienne direction à l'Est quart Nord-Est, et nous nous arrêtâmes
1772. Mai. à environ trois quarts de mille au sud de l'éminence de l'*Ours noir*, que je connaissais déjà pour l'avoir visitée dans le printemps de 1771.

6. La même chaleur régna le 6. Nous fîmes néanmoins dans la matinée onze milles à l'Est. Nous rencontrâmes plusieurs Indiens qui nous informèrent que d'autres Naturels chargés de fourrures qu'ils se proposaient de porter cet été à la Factorerie, se trouvaient dans le voisinage.

A cette nouvelle, *Matonabbee* leur expédia un messager pour leur demander compagnie. Cette proposition fut aussi-tôt acceptée; car il est d'un usage général parmi les Indiens, soit du Nord, soit du Sud, lorsqu'ils vont à la Factorerie de la Compagnie, de se faire accompagner du plus de monde qu'ils peuvent, l'expérience leur ayant appris qu'ils en sont considérés davantage. La plûpart des Européens qui résident dans cette partie de l'Amérique, peu au fait des usages et des habitudes des Indiens, ont conçu une si haute opinion de leurs Chefs et de leur autorité, qu'ils s'imaginent que ceux qui les accompagnent dans ces voyages sont dévoués toute l'année à leur service et à leurs ordres. Il n'en est absolument rien. Le pouvoir de ces Chefs ne s'étend jamais que sur leur propre famille, et les égards que leurs compatriotes leur témoignent pendant qu'ils résident à la Factorerie, proviennent uniquement de motifs d'intérêt.

Ces Chefs Indiens ont une tâche très-désagréable à remplir da...

ces voyages; car ils sont obligés d'être non seulement les orateurs, mais encore les complaisants de leurs parents, de leurs amis, et même de ceux dont ils ont à craindre quelque chose dans d'autres temps. 1772. Mai.

Cet assujétissement des Chefs, et le désir en même temps qu'ils ont de paraître considérés des Anglais, les rendent très-importuns. Si un Gouverneur refuse de leur donner ce qu'ils demandent, fût-ce pour le dernier de leur troupe, ils devienent alors de la plus grande insolence, et quelque raisonnables qu'ils puissent être hors delà, ils se montrent dans ces circonstances d'une injustice extrême. En vain leur paye-t-on cinq fois la valeur des fourrures qu'ils apportent, ils ne cessent de demander pendant tout le temps qu'ils séjournent à la Factorerie, et peu d'entr'eux s'en retournent contents. (1)

(1) De cent exemples que nos différentes Factoreries situées dans la *Baie de Hudson*, et sur-tout celle de la rivière de *Churchill*, pourraient me fournir à l'appui de ce que j'avance, je prendrai la liberté de rapporter le trait suivant. En Octobre 1776, *Matonabbee* arriva à la tête d'une troupe d'Indiens du Nord pour trafiquer au Fort du Prince de Galles. J'avais l'honneur alors d'en être le Commandant. Après le cérémonial d'usage, je le revêtis de l'uniforme d'un Capitaine de premier rang, et habillai aussi ses six femmes depuis la tête jusqu'aux pieds. Son séjour au Fort fut de dix jours, et pendant tout ce temps, il ne cessa de me persécuter jusqu'à ce qu'il eût obtenu sept uniformes de lieutenants, quinze de soldats, dix-huit chapeaux et le même nombre de chemises, huit fusils, cent quarante livres de poudre à tirer, du plomb, des balles, des pierres à fusil à proportion, une certaine quantité de haches, de ciseaux à glace, de limes, de baïonettes, de couteaux,

1772. Mai. Après nous être arrêtés quelques jours, *Matonabbee* et tous ceux des Indiens qui devaient m'accompagner au Fort consentirent à laisser derrière eux leurs vieillards et leurs enfants. Ils les confièrent à quelques-uns de leurs compatriotes en état d'en avoir soin, à qui ils recommandèrent de se rendre à *Cathawhachaga*, situé au milieu des terres stériles, et d'y attendre leur retour de la Factorerie. Ces arrangements pris et agréés de toutes les
11. parties, nous nous remîmes en route le 11, et débarrassés de nos traîneurs, notre marche devint plus rapide. Nous rencontrâmes dans l'après-dîner du même jour d'autres Indiens du Nord,

une bonne provision de tabac, des draps, des couvertures, des miroirs, des bas, des mouchoirs, sans compter une infinité de petits objets, tels que des clo[illegible], des alènes, des aiguilles, des couleurs, etc. Le tout pouvait se monter à la valeur de sept cents peaux de castors, prix du commerce, et était destiné à sa troupe. Il avait reçu en outre de moi un présent de la valeur de plus de quatre cents peaux de castors. Mais ce que je trouvai de plus singulier dans ses demandes, ce fut d'y comprendre douze livres de poudre, vingt-huit livres de plomb [illegible] de balles, quatre livres de tabac, quelques articles d'habillement et plusieurs outils en fer, pour distribuer à deux Indiens qui avaient traîné sa tente et ses autres effets l'hiver précédent. Cette demande me parut si déraisonnable, que j'hésitai à la lui accorder, en lui donnant à entendre que c'était son affaire personnelle de satisfaire ces hommes ; mais il me repartit aussi-tôt : *Qu'il ne se serait jamais attendu que je lui refusasse une pareille bagatelle, et que dorénavant il porterait ses marchandises à gens qui ne feraient aucune difficulté de le rembourser de ses frais de transport.* A qui donc les porterez-vous, lui dis-je ? -- Aux *Marchands du Canada*, me répondit-il fièrement. — Je finis par me rendre à ce qu'il désirait. Si je rapporte ici cette anecdote, c'est uniquement pour donner la mesure de la conscience d'un Indien.

qui se rendaient au Fort avec des fourrures. Ils se joignirent à nous, et nous établîmes de compagnie nos tentes sur le bord d'une 1772.
rivière qui se jète dans le lac *Doo-baunt*; nous y passâmes la nuit. Mai.
Le chemin que nous venions de parcourir était en général si libre de neige, que chacun de nous se défit de ses raquettes; mais nos traîneaux nous servirent encore quelquefois, sur-tout lorsque nous eûmes à traverser des rivières et des lacs sur la glace.

Il régna le 12 une chaleur excessive; la surface de la rivière 12.
dont j'ai parlé plus haut était si couverte d'eau, qu'il devenait non seulement pénible, mais même dangereux de la traverser. En conséquence, après une marche d'environ cinq milles, nous dressâmes nos tentes, et comme la chaleur s'annonçait avec quelque apparence de continuité, les Indiens se mirent à travailler à leurs canots, qui furent achevés si promptement, que nous pûmes reprendre notre voyage dans l'après-dîner du 18; mais la soirée 18.
était trop avancée pour nous permettre de faire plus de quatre milles avant la nuit.

La matinée du 19 fut très-belle; l'eau qui couvrait la surface 19.
de la rivière s'était évaporée, et il n'y avait plus de danger pour nous à la traverser. Nous fîmes ce jour-là sur la glace vingt milles à l'*Est Nord-Est*. Le lendemain nous éprouvâmes un si grand froid, que nous fûmes obligés de nous arrêter au bout de quinze milles. Jamais marche n'avait été plus pénible; car en quittant la rivière de *Doo-baunt*, nous rencontrâmes un terrein marécageux et recouvert d'une neige molle, où nous enfoncions jusqu'au

dessus des genoux. L'eau dont nos bas et nos souliers étaient pé-
1772. Mai. nétrés se convertit en une croûte si épaisse, que nous avions non seulement de la peine à marcher, mais que nous courions même risque d'avoir les jambes et les pieds gelés.

Le freid devint encore plus vif le 21; le terrein s'était heureusement rafermi par l'effet de la gelée et rendait notre marche moins pénible. Nous nous remîmes donc en route; mais il ventait si fort que les Indiens qui portaient les canots ne pouvant nous suivre, nous fûmes obligés de nous arrêter, quoique nous eussions fait à peine soixante milles. Nous avions traversé, chemin faisant, le lac *Wholdyah'd* dans la partie du Nord-Ouest, à qui les Indiens donnent le nom de *Naw-nee-tha'd-whoie*. Plusieurs Naturels nous avaient quittés faute de provisions; et j'observerai à ce sujet que le gibier était devenu si rare, qu'à l'exception de quelques oies, nous n'avions rien apperçu ni tué depuis le 11, où nous avions laissé en arrière les femmes et les enfants.

22. Nous eûmes un temps plus modéré le 22, et nous trouvant tous réunis, nous marchâmes au *Nord-Est*. Après avoir fait environ treize milles, les Indiens tuèrent quatre petits daims, qui nous suffirent à peine pour un repas, vu l'augmentation de notre troupe.

23 et 24. Nous fîmes route les deux jours suivants au *Nord-Est quart*
25. *d'Est*. Nous traversâmes le 25 *They-hole-kye'd-whoie* ou le lac *Snow-bird* (de l'Oiseau de neige) dans sa partie septentrionale, et à l'entrée de la nuit, nous nous trouvâmes sur les terres stériles et hors de tous les bois. Plusieurs Indiens avaient pris un

autre chemin dans la journée, craignant de manquer de vivres avant d'arriver au Fort. Comme nous avions fait précédemment de fortes journées, quoique extrêmement chargés, et que nous étions à court de provisions, plusieurs de mes compagnons se trouvaient si affaiblis, qu'ils furent obligés de laisser leurs fourrures; (1) et beaucoup d'autres, qui n'avaient ni fusils ni munitions, se séparèrent de nous, n'ayant plus d'autre ressource pour vivre que celle de la pêche; mais quoique le poisson fût abondant dans la plûpart des lacs et rivières des environs, le besoin de ces malheureux Indiens était instant et la ressource bien incertaine.

1772. Mai.

Je possédais encore une quantité suffisante de munition pour mon usage et celui de ma troupe jusqu'à notre arrivée au Fort; et d'après cette première loi de nature, qui fait tendre à sa propre conservation, nous décidâmes d'en réserver la plus grande partie pour nous, sur-tout lorsque nous ne devions plus nous attendre à rencontrer que des oies et d'autres oiseaux encore plus petits, qui demanderaient une consommation plus fréquente de poudre et de plomb. La plûpart des Indiens restés avec moi avaient de leur côté quelques munitions qui les empêchèrent de s'appercevoir autant de la disette que ceux de leurs compatriotes qu'elle avait contraints de se séparer de nous; mais malgré que j'eusse ajouté à ces munitions, et qu'elles ne furent pas toutes employées,

(1) Toutes ces fourrures furent déposées et arrangées sous des rochers, de manière à échapper aux ravages des bêtes de proie et aux injures du temps. Il est plus que probable qu'elles se seront bien conservées.

plusieurs des femmes de ces Indiens périrent de besoin. Une vérité
1772. bien affligeante à dire, et qui ne prouve que trop le peu d'huma-
Mai. nité de ces peuples, c'est que, dans les temps de disette, leurs femmes ne sont comptées pour rien. On en voit beaucoup mourir de faim, tandis que les hommes sont dans une espèce d'abondance.

26. Nous eûmes très-beau temps le 26. Nous étions partis de grand matin suivant notre usage, et après avoir fait cinq milles, mes Indiens tuèrent trois daims. Comme notre nombre était beaucoup diminué, ils nous servirent pour trois repas et ménagèrent d'autant nos munitions.

30. En continuant de marcher à l'Est, nous traversâmes le 30 Mai la rivière de *Cathawhachaga* sur la glace, qui se rompit aussi-tôt que le dernier de nous fut passé. Il n'y avait pas long-temps que nous étions de l'autre côté de la rivière lorsque nous eûmes les indices d'un orage prochain. Nous fîmes en conséquence les préparatifs que notre situation pouvait permettre, et ils se réduisaient à bien peu de chose, car nous nous trouvions alors au milieu des terres stériles. Il est vrai que nous portions avec nous de quoi monter des tentes, de l'espèce de celles dont les Indiens du Nord font usage dans cette saison; nous prîmes donc sur le terrein la position qui nous promettait le plus de sûreté. A peine avions-nous achevé notre établissement, que la pluie tomba en torrents, et fit enfler tellement la rivière, qu'elle ne tarda pas à se déborder et à inonder le lieu de notre retraite. Nous n'eûmes que le temps d'enlever nos tentes et de nous réfugier au milieu de la nuit sur

une

une éminence voisine, où la violence du vent nous empêcha d'élever aucun abri. Notre seule ressource fut de nous envelopper avec les peaux de nos tentes et de nous asseoir le dos tourné au vent. Nous restâmes dans cette attitude, et sans pouvoir rien prendre, jusqu'au matin du 3 Juin. Pendant tout l'intervalle, le vent fit le tour du compas, et le temps continua d'être mauvais. 1772. Juin. 3.

Il parut se radoucir le 3, quoique nous éprouvassions encore de fortes raffales de vent de la partie du Nord-Est, suivies d'une neige très-froide. Nous nous remîmes néanmoins en route; mais l'humidité et le froid que j'avais ressentis les deux jours précédents avaient si fort engourdi mes extrémités inférieures, que j'eus pendant quelque temps beaucoup de peine à marcher. Nous apperçûmes dans le cours de la journée un grand nombre d'oies qui volaient vers le Sud. Ce que nous en tuâmes ne répondait ni à la quantité de monde que nous étions, ni à l'appétit que venait d'exciter en nous une longue abstinence.

Depuis cette époque jusqu'au 8, nous nous étions procuré 8.
chaque jour autant d'oies qu'il nous en avait fallu pour ne pas mourir de faim; mais nous rencontrâmes le 8 une grande quantité de daims, et mes Indiens en tuèrent cinq, évènement qui rétablit l'allégresse parmi nous, et servit à nous faire espérer d'aussi heureuses rencontres jusqu'à la fin de notre voyage. Je crois inutile d'observer que des gens dans notre triste position employent le moins de temps qu'ils peuvent à manger et à dépécer les viandes qu'ils destinent à faire sécher. Quant à cette dernière opération,

1772.
Juin.

elle ne nous causait aucun retard ; car nous attachions les morceaux de viandes sur les paquets des femmes, et ils y séchaient au moyen du soleil et du vent pendant que les Indiennes continuaient de marcher. Quelque étrange que puisse paraître cette méthode, il n'en est pas moins vrai que la viande ainsi séchée est non seulement très-nourrissante, mais encore fort agréable au goût et estimée généralement des Naturels. Je lui trouvais pareillement ces deux qualités, et je remarquais, chaque fois que j'en avais mangé, que je pouvais voyager très-long-temps sans prendre de nourriture, avantage que ne me procuraient pas les viandes préparées différemment. Les Indiens du Sud, quand ils veulent faire sécher les leurs, les exposent devant un très-grand feu, qui en a bientôt épuisé les meilleurs sucs. Parvenues au dégré nécessaire pour être préservées de corruption, elles ne sauraient pas plus être comparées à celles que les Indiens du Nord font sécher au soleil, que la viande qui a été bouillie pour faire de la soupe ne peut l'être à celle que l'on cuit simplement pour manger. Celle-ci, en conservant tout son suc, devient d'une digestion plus facile, et fournit conséquemment une nourriture plus forte, tandis que l'autre perd cette qualité en perdant sa substance. Quoi qu'il en soit, la plûpart des Européens préfèrent cette dernière à celle apprêtée par les Indiens du Nord. On en peut dire autant des parties maigres de l'animal, que l'on commence par faire sécher pour les réduire ensuite en une espèce de poudre. Les Indiens du Nord évitent de les exposer à la fumée; aussi la poudre nutritive qui en provient est-elle très-flatteuse au goût. D'après le procédé des Indiens du Sud, qui est tout-à-fait opposé, ces viandes finissent

par se racornir entièrement, et on les prendrait pour ces morceaux de corne que les couteliers font brûler pour leur usage. Je n'ai 1772. jamais vu qu'aucun Européen donnât à cet apprêt la préférence Juin. sur celui des Indiens du Nord.

Nous continuâmes le 9 de faire route pour la Factorerie, nous 9. dirigeant à cet effet vers le Sud-Est quart de Sud. Nous apperçûmes de la fumée au Nord-Est, et nous rencontrâmes le même jour un certain nombre d'Indiens du Nord qui se rendaient à la baie de *Knapp* pour y trouver le sloop *le Churchill*. Plusieurs de ces Indiens étaient chargés de fourrures qu'ils préféraient d'aller lui vendre plutôt que de les porter en payement au *Fort du Prince de Galles*, où quelque temps auparavant ils avaient acheté des marchandises à crédit. Malheureusement il n'y a que trop d'exemples de ce manque de bonne foi de la part des Indiens du Nord envers ce comptoir, et même celui de la baie de *Knapp*, depuis qu'il s'y est établi un commerce de fourrures. Ce sont autant de créances considérables perdues annuellement pour la Compagnie.

Nous étions trop intéressés à profiter du beau temps pour en employer beaucoup à causer avec ces Indiens; nous reprîmes donc notre marche au Sud-Est, tandis qu'ils continuèrent la leur au Nord-Est.

Pendant un assez grand nombre de jours, après notre séparation, nous eûmes le bonheur de rencontrer abondance de provisions. Tout parut, dans cet intervalle, se réunir à la beauté vraiment remarquable du temps pour nous rendre heureux et nous

dédommager des souffrances excessives que la disette, le froid et
1772. Juin. la fatigue venaient de nous faire éprouver.

Les daims étaient si communs presque tout le long de notre route, que les Indiens en tuaient autant qu'il leur en fallait sans avoir la peine de s'écarter du chemin. Les lacs et les rivières qui s'offraient sur notre passage concouraient aussi à varier nos aliments, en nous fournissant une grande quantité de superbes poissons que nous prenions soit à l'hameçon, soit au filet. Les oies, les perdrix, les mouettes, et beaucoup d'autres oiseaux excellents à manger, abondaient de leur côté, et il ne nous manquait que de la poudre et de bons tireurs pour en tuer autant que nous en aurions désiré.

Nous n'étions troublés que par de fréquentes ondées de pluie; mais le soleil, qui brillait dans les intervalles, avait bientôt séché nos hardes, et d'ailleurs il est peu de contrariétés pour l'homme qui a le ventre plein. Je suis persuadé que l'idée seule de revoir bientôt la Factorerie aurait suffi pour me faire endurer patiemment la faim.

18. Nous arrivâmes le 18 à la rivière *Egg*, d'où, à la sollicitation de mon guide, *Matonabbee*, j'envoyai un exprès avec une lettre au Gouverneur du Fort du Prince de Galles, par laquelle je lui donnais avis de mon prochain retour. Le temps était devenu alors si mauvais et si pluvieux, que nous fûmes obligés de nous arrêter presque tout un jour. Quand le beau temps eut reparu, nous fîmes, comme à notre ordinaire, des journées de dix-huit à vingt milles,

quelquefois plus ou moins fortes, suivant que la nature du chemin, le temps et les autres circonstances nous le permettaient. 1772. Juin.

Les daims commençaient à devenir moins communs que ci-devant. Nous en rencontrions cependant assez pour notre consommation du moment, et c'est tout ce qu'il nous fallait, car chacun de nous possédait autant de viandes sèches qu'il pouvait en porter avec ses fourrures et ses autres effets.

Nous atteignîmes de bonne heure, dans la matinée du 26, la rivière *Seal*; (1) mais le vent, qui soufflait directement sur elle, 26.

(1) M. *Jeremie* est très-inexact dans ce qu'il dit de la position de cette rivière et de son cours. On ne sait pas trop si ce sont les Naturels de la rivière de Cuivre ou de la côte de Chien qu'il désigne par le nom d'*Indiens de la côte plate des Chiens*. S'il a voulu parler des premiers, il était dans une grande erreur, car la contrée de ces Indiens abonde en castors et en d'autres animaux à fourrures. Il aurait également tort d'assurer des derniers qu'ils ont des mines de cuivre, puisqu'aucune espèce de métal n'est connue parmi eux.

M. *Jeremie* est trop modeste quand il déclare (Voyez la *Description de la Baie de Hudson*, par *Dobbs*, page 19 de l'Anglais.) *qu'il ne garantit rien de ce qu'il a vu plus avant dans le Nord.* Mon opinion en effet est qu'il n'a pas été aussi loin au Nord et à l'Ouest qu'il le prétend ; autrement il nous eût donné des descriptions plus exactes.

Le détroit dont il parle doit être certainement le même que celui de *Chesterfield*, qui, après des hivers longs et rigoureux, conserve des glaces tout l'été. Je n'affirme cette identité que parce que je suis en état de prouver, qu'à l'exception des deux hommes qui accompagnèrent le Capitaine *Middleton*, aucun Indien, soit du

1772. Juin. lui donnait l'aspect d'une mer agitée, de sorte que nous fûmes obligés d'attendre près de dix heures avant que de nous hazarder à la traverser dans nos petits canots. Le vent s'étant un peu calmé

Nord, soit du Sud, n'a même jamais vu le détroit de *Wager* ou la *baie Repulse;* et encore les deux hommes que je viens d'excepter, et qui avaient été choisis parmi plusieurs centaines de leurs compatriotes comme réunissant le plus d'instruction sur ces pays, ne connaissaient rien de la côte du Nord au-delà de l'île de Marbre.

Entr'autres faits tendant à prouver que, hormis les Esquimaux, les Indiens ne fréquentent jamais des latitudes aussi élevées, du moins à une distance voisine de la mer, je citerai ce qui arriva au Capitaine *Christophe* lorsqu'il fut envoyé en 1763 pour examiner le passage de *Chesterfield*. Il avait rassemblé et emmené avec lui tous ceux des Indiens du Nord qui passaient pour être les plus éclairés et les plus intelligents; mais aucun d'eux ne connaissait un pouce de terre au nord de *Whale-cove* (du havre de la Baleine.)

M. *Jeremie* se trompe aussi fortement lorsqu'en parlant du pays compris entre la rivière *Churchill* et celle des Veaux marins (*Seal river*), il avance qu'il n'y existe point de bois, si ce n'est dans quelques îles situées à dix ou douze milles dans les hauts de la première rivière. Quand il écrivait ceci, c'est-à-dire, long-temps avant qu'on n'eût formé un établissement à *Churchill*, les deux bords de la rivière étaient couverts de bois jusqu'à cinq milles de l'endroit où le Fort du Prince de Galles est maintenant construit. Pour les îles dont fait mention M. *Jeremie*, si jamais elles ont existé, il faut qu'elles ayent disparu; car depuis que la rivière a un comptoir sur la rivière de *Churchill*, on n'y a point vu d'île boisée jusqu'à quarante milles de distance. La multitude de troncs d'arbres qui subsistent encore le long de cette rivière, et dont on aura probablement coupé la partie supérieure pour se chauffer, prouve au contraire que lorsque l'établissement de *Churchill* eut lieu, le pays était garni de bois. Il n'est pas étonnant que dans un intervalle de soixante-seize ans la

dans l'après-dîner, nous exécutâmes ce passage; après-quoi nous continuâmes notre route, et aux approches de la nuit, nous établîmes nos tentes sous des touffes de saules. Nous avions en vue les bois qui bordent la rivière de *Po-co-thee-kis-co*, où nous arrivâmes le 28 de bon matin; mais le vent soufflait encore si fort du Nord-Est quart de Nord, que nous ne pûmes traverser cette rivière que dans l'après-dîner du 29.

1772. Juin.

29.

Nous venions de traverser la branche méridionale de la rivière de *Po-co-thee-kis-co* lorsque les Indiens que nous avions expédiés de la rivière *Egg* avec une lettre pour le Gouverneur de *Churchill* nous rejoignirent. Ils nous apportaient un peu de tabac et quelques autres articles que j'avais demandés. Comme l'après-dîner était déjà avancé lorsque nous eûmes traversé tous la rivière, nous prolongeâmes notre marche jusqu'à dix heures du soir. Nous nous établîmes alors pour passer la nuit sur une des îles connues dans le pays sous le nom de *Goose-hunting* (chasse de l'Oie), et situées à environ dix milles de la Factorerie. J'arrivai le lendemain matin en bonne santé au Fort du Prince de Galles, dont j'étais absent depuis dix-huit mois et vingt-trois jours, à dater du jour de mon départ pour cette dernière expédition; car en comptant de ma première sortie avec le Capitaine *Chawchinahaw*, il y avait deux ans, sept mois et vingt-quatre jours.

consommation l'ait autant diminué dans les environs; en effet, le bois de chauffage y est devenu si rare depuis quelque temps, que pendant plus de sept mois de l'année la plûpart des serviteurs attachés à cette Factorerie ne sont occupés, pour ainsi dire, qu'à chercher du bois, soit pour l'hiver, soit pour quelques réparations.

1772. Juin. Quoique mes découvertes ne semblent pas présenter des avantages bien considérables à mon pays, ou à la Compagnie de la *Baie de Hudson* en particulier, cependant je me plais à penser que j'ai rempli ponctuellement les ordres de mes supérieurs, et que mon voyage a mis fin à toutes les disputes qui s'étaient élevées sur l'existence d'un passage au Nord-Ouest à travers la *Baie de Hudson.* Je crois aussi avoir repoussé victorieusement les imputations calomnieuses de *Dobbs*, d'*Ellis*, de *Robson* et du *Voyageur Américain*, qui ont pris tant de peine pour accuser la Compagnie de la Baie de Hudson de ne point aimer les découvertes et de négliger d'étendre son commerce.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Description abrégée des Indiens du Nord, accompagnée de nouveaux détails sur le pays qu'ils habitent, leurs Manufactures, leurs usages, &c.

Tableau physique et moral des Indiens du Nord. — Ces peuples ont beaucoup d'intelligence et d'adresse. — Ils ne manquent jamais de se rendre coupables de fraude lorsque l'occasion s'en présente, et ils exigent en général davantage pour leurs fourrures que les autres tribus d'Indiens. — Avec des vices ils ont cependant de bonnes qualités. — Ces Indiens sont communément jaloux de leurs femmes. — Du mariage parmi eux. — Leurs filles sont promises dès l'enfance ; raisons de cet usage. — Parvenues à l'âge de huit à neuf ans, on les sépare des jeunes garçons, et elles sont gardées à vue. — Le divorce connu et fréquent chez ces peuples. — Leurs femmes moins prolifiques que celles des climats plus chauds. — Pratique superstitieuse des Indiennes à certaines époques. — Parti qu'elles en tirent, à la moindre querelle de leurs maris, pour s'excuser d'habiter pendant quelque temps avec eux. — Elles sont réputées alors immondes. — *Nécessité où se trouvent souvent les Indiens du Nord de manger leurs viandes crues faute de feu. — Les plus pauvres les font bouillir ordinairement dans des vases faits avec des écorces de bouleaux. — Mêts singulier de ces peuples. — Ils sont très-friands de la chair des jeunes animaux*

*extraits du sein de leurs mères, et la regardent comme un manger exquis. — Les hommes et les jeunes garçons font grand cas des parties de la génération des animaux. — Emploi du temps par les Indiens; leur manière de chasser le daim, l'été, avec des arcs et des flèches. — Description de leurs tentes, de leurs chiens, de leurs traîneaux, de leurs raquettes, &c. — Goût particulier qu'ils ont pour la vermine. — Etendue de leur pays. — Son aspect. — Des différentes espèces de poissons qu'il fournit. — Mousse propre à la nourriture de l'homme. — Pêche des Indiens soit à l'hameçon, soit au filet. — Leur cérémonial lorsqu'ils se rencontrent. — Jeux et amusements de ces peuples. — Maladies auxquelles ils sont sujets. — Leur superstition relativement à la mort de leurs parents ou de leurs amis. — Cérémonies observées par eux dans ces occasions. — Leur opinion sur les premiers habitants du monde. — Ils n'ont aucune espèce de religion. — Réflexions à ce sujet. — Misérable condition des vieillards. — Idée que les Indiens se forment de l'*Aurore boréale. — *Détails sur* Matonabbee *et sur les services rendus par lui à son pays et à la Compagnie de la* Baie de Hudson.

Les Indiens du Nord sont, en général, d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts; mais ils ont peu de corpulence. Ils manquent de cette activité et de cette souplesse naturelles aux Indiens dont les tribus habitent la côte occidentale de la Baie de Hudson.

La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé.

Leurs cheveux sont noirs, épais et lisses (1) comme ceux des autres Indiens. Peu d'entre eux ont de la barbe, et elle ne leur pousse même que vers le milieu de l'âge. Il s'en faut qu'elle soit aussi fournie que celle des Européens en général; mais le peu qui leur en vient est excessivement dur et frisé. Il est quelques Indiens qui se l'arrachent, quoique cette opération passe parmi ce peuple pour inconvenante. Le procédé qu'ils employent se réduit à saisir et tirer, d'une main, leur barbe, tandis que de l'autre ils l'extirpent avec un couteau. Soit homme, soit femme, aucun Indien n'a de poil sous les aisselles. Il leur en croît très-peu, et principalement aux femmes, sur les autres parties du corps; mais je ne sache pas qu'aucun d'eux se l'arrache.

Les traits de ces Indiens diffèrent entièrement de ceux des autres tribus voisines; car ils ont le front et les yeux petits, les os des joues élevés et le nez aquilin, le visage assez plein, et généralement le menton grand. Les traits varient peu chez les individus des deux sexes; mais on dirait que la nature s'est assujétie à moins d'écarts pour les femmes. Ces Naturels ont la peau extrêmement douce et unie, et quand ils tiènent leurs habits propres, il n'y a pas de peuple sur la terre qui ait moins d'odeur.

(1) J'ai vu plusieurs Indiens du Sud, d'environ six pieds de haut, n'avoir qu'une simple tresse de cheveux qui, lorsqu'elle n'était pas relevée, touchait jusqu'à terre. Le fait est rare, et il a été même traité de faux; mais je l'ai trop bien observé par moi-même pour ne pas garantir son existence.

Tous les Indiens du Nord, ainsi que ceux de la rivière de Cuivre et de la côte de Chien, portent, sur chaque joue, trois à quatre lignes parallèles qu'ils se font avec une alène ou une aiguille insérée sous la peau, et qu'ils frottent de charbon réduit en poudre lorsque l'instrument est retiré.

En général, les Indiens du Nord sont très-personnels; je croirais volontiers qu'ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer la reconnaissance. Ils parlent sans cesse de leur misère; et pendant tout le temps de leur séjour au Fort, il n'est pas un d'eux qui ne se plaigne de mille besoins.

Lorsqu'il se présente à la Factorerie quelques Indiens vraiment pauvres, on leur délivre *gratis* des vivres, des hardes, des médecines et autres articles de première nécessité. De retour auprès de leurs compatriotes, ils les instruisent de ce qu'ils doivent faire pour obtenir les mêmes distributions. Aussi voit-on arriver très-fréquemment au Fort des hommes et des femmes à moitié nus, lorsque le grand froid qui se fait sentir en hiver dans ces contrées, ou les mouches qui en désolent les habitants pendant l'été, exigeraient qu'ils fussent entièrement couverts. Chacun de ces Indiens s'empresse de faire le récit de ses malheurs réels ou supposés, et a bien soin de l'accompagner de soupirs et de larmes. Il en est même qui affectent d'être estropiés ou aveugles pour mieux exciter la pitié. Je ne connais point de peuple aussi maître de lui en pareille occasion, et, à cet égard, les femmes l'emportent sur les hommes; car je puis affirmer en

avoir vu dont un côté de la figure exprimait la joie, tandis que l'autre était baigné de larmes. On est si souvent trompé par les exposés de ces Indiens, que le Gouverneur est obligé de fermer l'oreille à beaucoup de leurs demandes. Autrement tous les profits de la Compagnie passeraient en charités, et insensiblement les tribus du Nord, au lieu d'apporter des fourrures pour se procurer ce dont elles ont besoin, finiraient par mendier, art dans lequel elles n'excellent déjà que trop. Celui de la flatterie n'est pas moins connu à ces Indiens; ils l'employent aussi long-temps que le leur prescrit leur intérêt, mais jamais au delà. Arrive-t-il un nouveau Gouverneur, ils s'empressent de le visiter et de chercher à exciter son amour-propre, en lui disant qu'ils le regardent comme le père de leur tribu, qui a placé en lui toute sa confiance. Ils ne manquent pas de déprécier la générosité de son prédécesseur, quelque bon et désintéressé qu'il ait pu être. Si, au bout d'un certain temps, cette conduite de leur part ne produit pas l'effet qu'ils en attendaient, ils s'emportent en invectives contre le nouveau Gouverneur, et vont jusqu'à lui dire à lui-même qu'il est le plus mauvais et le plus cruel des hommes; qu'il n'a nulle pitié des besoins de leurs tribus, et qu'il est cause que beaucoup de leurs compatriotes sont morts de misère, évènement qui, lorsqu'il arrive, ne peut être attribué qu'à leur propre inhumanité. Ils se vantent en même temps d'avoir reçu une infinité de faveurs et de présents de son prédécesseur, et il est à remarquer que ceux qui en font le plus l'éloge, n'en ont jamais rien obtenu. Au surplus, toute leur colère n'a qu'un temps, et ils se réconcilient bientôt avec l'homme dont ils auraient voulu

faire leur dupe. « Ce n'est plus un enfant, finissent-ils par se dire » entre eux, ainsi l'on ne saurait le tromper. »

Les Indiens diffèrent tellement, par le caractère, des autres peuples, qu'ils demandent, sur-tout ceux de la dernière classe, à être traités avec moins de ménagement. En effet, pour peu qu'on défère à ce qu'ils desirent, ils deviènent d'une insolence extrême, et quoiqu'on ne puisse pas dire la même chose de tous leurs chefs, il en est peu cependant parmi eux qui sachent apprécier les attentions qu'on leur témoigne, soit pendant leur séjour dans les diverses factoreries de la Compagnie, soit sur leur propre territoire. L'expérience m'a convaincu qu'en gardant une certaine mesure avec ces peuples, on peut les rendre utiles à eux-mêmes et à la Compagnie; mais elle m'a appris aussi que trop d'indulgence et de faiblesse avec eux les rend paresseux et importuns à l'excès.

La plûpart de ces Indiens mettent tout en œuvre pour tromper les Européens. Souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au payement d'une dette qu'ils auront contractée à la factorerie de la Compagnie. Quant à celles laissées en recouvrement à un nouveau Gouverneur, c'est autant de perdu; car les Indiens qu'elles concernent ne manquent jamais d'affirmer et de faire attester, par un grand nombre de témoins à leur dévotion, qu'ils les ont acquittées dans le temps, mais qu'on a oublié sans doute de rayer leurs noms sur le livre.

Malgré ces mauvaises qualités, les Indiens du Nord sont encore

les plus traitables de tous ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie. Comme ils boivent peu de liqueur, ils conservent leur raison, et ne se permettent de violence que dans le propos.

Ces Indiens sont en général très-jaloux de leurs femmes, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de celles-ci; mais elles ont trop peur de leurs maris pour oser manifester le moindre soupçon. Je ne puis mieux comparer l'attitude d'une Indienne du Nord devant son mari, qu'à celle des domestiques d'Europe en présence de leurs maîtres.

Les mariages de ces peuples ne sont accompagnés d'aucun cérémonial. Toutes les propositions sont faites par les pères et mères ou les plus proches parents, et les femmes, dans ces circonstances, semblent réduites à n'avoir d'autre volonté que celle de leurs parents, qui ne consultent dans leur choix que la fortune.

Les filles sont fiancées dès l'enfance; mais jamais à des personnes du même âge, ce qui sans doute est une affaire de politique dans un pays où l'existence de toute une famille dépend de l'industrie d'un seul homme. Les enfants, comme ces Indiens l'observent très-bien, sont si susceptibles de changement, qu'il est impossible de prévoir ce qu'ils seront un jour. Il arrive de ces mariages disproportionnés pour l'âge, que très-souvent un homme de trente-cinq à quarante ans épouse une fille qui n'en a pas plus de dix à douze, et quelquefois beaucoup moins. Dès leur huitième ou neuvième année, les enfants indiens des deux sexes ne peuvent communiquer et s'amuser ensemble, et soit dans leurs tentes,

soit au travail, ils sont surveillés avec une attention digne de la plus rigide école anglaise. Grace à l'habitude et à l'exemple, ces petites créatures paraissent résignées à cette séparation, et elles en ont d'autant plus de mérite, qu'au lieu de cette communauté de plaisirs et de jeux innocents auxquels la nature semble les appeler à cet âge, elles sont contraintes de se tenir assiduement auprès des femmes âgées, qui les employent à gratter des peaux, à raccommoder des souliers, et leur apprènent en même temps les autres devoirs domestiques.

Cette manière réservée des parents envers leurs filles ne s'étend pas à toute leur conduite, car ils parlent ouvertement en leur présence, et les entretiènent même souvent de choses très-libres. Heureusement, comme les oreilles des jeunes Indiennes sont accoutumées de bonne heure à ces conversations, les objets ne font point sur elles les mêmes impressions qu'ils produiraient chez nos petites filles d'Europe, où l'on veille avec tant de précaution à ne rien dire devant elles qui puisse corrompre leur cœur. Les Indiens du Sud sont encore moins réservés avec leurs enfants.

Les femmes Indiennes du Nord procrèent, en général, moins que celles du Sud, et quoique les unes et les autres se marient de bonne heure, elles n'engendrent que tard, ce qui peut être une conséquence naturelle de leurs mariages trop précoces.

Le divorce est très-commun parmi les Indiens du Nord. Il provient souvent de libertinage; mais plus fréquemment encore d'incompatibilité d'humeur ou de mauvaise conduite. Quand il

a

a lieu, la cérémonie commence par une bonne volée de coups de bâtons, que le mari applique à la femme, et se termine par mettre celle-ci à la porte, en lui disant d'aller trouver son amant, si elle en a un, ou, dans le cas contraire, sa famille.

La providence a donné une marque de faveur à ces peuples, en les rendant moins prolifiques que les individus des nations civilisées. En effet, une Indienne est rarement mère de cinq ou six enfants, et ceux-ci encore viènent au monde à de si grandes distances entre eux, que le plus jeune a déjà deux ou trois ans lorsqu'il en naît un autre. J'ai déjà fait mention de la facilité avec laquelle les femmes indiennes du Nord accouchent, et du cérémonial qui a lieu dans ces occasions; j'ajouterai ici que ces Indiennes ne se servent point de langes pour leurs enfants comme celles du Sud; elles leur attachent seulement un paquet de mousse entre les jambes, et elles les portent toujours sur le dos jusqu'à ce qu'ils puissent marcher. Quelque dur que soit le régime adopté pour les enfants indiens, on en voit peu parmi eux de contrefaits, et sur cinquante il n'y en a pas un de cagneux.

Il y a certaines époques où il est interdit aux femmes d'habiter dans les mêmes tentes avec leurs maris. Elles sont obligées alors de se construire une petite cabane à quelque distance. C'est un usage reçu parmi toutes les tribus, et les femmes savent en profiter pour se séparer momentanément de leurs maris, lorsqu'il survient quelque différent entre eux. Comme il ne leur est pas permis, dans ces occasions, de sortir ou d'entrer par la porte,

elles se glissent en rampant sous le côté de la tente, auprès duquel elles se trouvent assises. Les séparations sont si communes de la part des Indiennes, que j'en ai vu abandonner leurs maris pendant quatre à cinq jours de suite, et jusqu'à deux ou trois fois dans un mois, tandis que les pauvres maris ne se doutaient nullement d'être trompés, ou s'ils le savaient, ils feignaient de l'ignorer par bienséance.

Je fus témoin qu'une des plus belles femmes de *Matonabbee* le quitta, au mois de Mai 1771, sous prétexte de vivre seule pendant plusieurs semaines, ce que les Indiens appèlent *thunnardy*. *Matonabbee* conçut sans doute quelque soupçon, car il la surveilla de manière à l'empêcher de communiquer avec aucun homme. Ces époques ont lieu aussi chez les Indiens du Sud, avec cette différence, qu'ils n'obligent point leurs femmes de construire une tente séparée; mais du reste, ils s'abstiènent de cohabiter avec elles pendant tout le temps qu'elles sont réputées immondes. Les filles, en arrivant à la puberté, se forment au même usage. Elles s'absentent pour quatre à cinq jours, et se tiènent à quelque distance des autres tentes. A leur retour, elles portent une espèce de voile de paille, qu'elles gardent, pendant quelque temps, par modestie. Considérées alors comme propres au mariage, elles changent leur nom de fille en celui de femme, quoique quelques-unes n'ayent pas plus de treize ans, tandis que d'autres, âgées de quinze à seize ans, et en apparence plus formées, sont censées encore enfants.

La superstition interdit aux Indiennes, dans leurs temps critiques, d'approcher des rivières ou des lacs gelés, ni des endroits où les hommes pêchent ou chassent le castor, dans la crainte de leur porter malheur. Elle leur défend pareillement de manger de la tête d'aucun animal, et même de parcourir ou traverser tout sentier qui a servi récemment au transport, soit à dos, soit en traîneau, d'une tête de daim, d'élan, de castor et de beaucoup d'autres animaux. Transgresser cette défense, c'est se rendre coupable d'un crime aux yeux des Indiens, dans la ferme persuasion où ils sont qu'une pareille atteinte à l'usage doit nécessairement préjudicier au succès de leurs chasses.

La partie du globe habitée par ce peuple est si misérable, que, faute très-souvent de matières combustibles, les Naturels sont obligés de manger leurs aliments tout cruds, sur-tout en été, lorsqu'ils parcourent les terres stériles; mais l'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, que, loin de le trouver mauvais, ils l'adoptent souvent par choix, et principalement pour le poisson qu'ils font rarement cuire. Il m'est arrivé nombre de fois de m'asseoir autour d'un daim qui venait d'être tué et d'aider mes compagnons à le dévorer jusqu'aux os, et je puis assurer que la cervelle et quelques autres parties, mangées ainsi crues, sont d'excellents morceaux. J'en dis autant du poisson à demi-crud, quelque étrange que cela puisse paraître; et aujourd'hui même, je préfère la truite, le saumon et le *tittimeg* à moitié cuits.

L'extrême pauvreté des Indiens du Nord ne permet qu'à un petit nombre d'acheter des chaudières de métal de la Compagnie, de sorte qu'ils sont obligés, en général, de s'en tenir à leur usage primitif, de faire cuire leurs aliments dans de grands vases d'écorces de bouleaux. Comme ces vaisseaux ne peuvent aller sur le feu, les Indiens, pour remédier à cet inconvénient, font rougir des pierres, qui, introduites dans l'eau, la mettent bientôt en ébullition. Avec le soin de renouveler souvent ces pierres, ils entretiènent l'eau au dégré de chaleur nécessaire. Ce procédé, quoique très-expéditif, comporte néanmoins un grand désagrément, en ce qu'il se joint aux aliments beaucoup de graviers et de sable. En effet, les pierres rougies au feu, et plongées ainsi dans l'eau, non seulement éclatent, mais la plûpart sont si friables, que la chaudière est bientôt remplie de graviers qui se mêlent aux aliments. Les Indiens ont plusieurs autres manières d'apprêter leurs viandes, telles que de les faire griller ou rôtir au moyen d'une corde, etc. Ces opérations n'ont pas besoin d'être décrites.

Le plus remarquable des mêts de toutes les tribus d'Indiens, soit du Nord, soit du Sud, est celui qu'ils composent avec le sang et les matières à moitié digérées contenues dans l'estomac du daim, et qu'ils font bouillir, dans une quantité d'eau suffisante, pour lui donner la consistance d'une purée. Ils y ajoutent de la graisse et les parties les plus tendres de l'animal, hachées en petits morceaux. Ils renferment ensuite ces divers ingrédients dans l'estomac même de l'animal, qu'ils exposent, pendant plusieurs

jours, à la chaleur et à la fumée d'un feu modéré ; ce qui fait fermenter le tout et lui donne un goût d'acide, que, toute prévention à part, les palais même les plus délicats trouveraient fort agréable. Il est vrai qu'il faut pour cela éviter d'assister à la préparation de ce mêts ; car, en général, les hommes et les jeunes garçons commencent par mâcher la graisse, qui, autrement, aurait de la peine à se fondre. Je dois cependant, pour rendre justice à la propreté des Indiens du Nord, observer qu'ils ont très-grand soin d'empêcher que les vieillards dont les dents sont gâtées, et les enfants, ne concourent à cette opération. Cette remarque me fit surmonter la répugnance que je me sentais pour cette sorte de mêts, que je finis par trouver excellent.

De tous les grands animaux, le daim est le seul dont les Indiens, qui bordent la Baie de Hudson, mangent le contenu de l'estomac. Ils en sont si friands l'hiver, époque où cet animal se nourrit d'une mousse tendre et blanche, que je les ai vus s'arrêter dans l'endroit même où ils venaient de tuer un daim, pour en dévorer les entrailles encore palpitantes. Ils font moins de cas, l'été, de cet aliment, si on peut lui donner ce nom, la mousse n'ayant pas les mêmes qualités.

Rien de plus délicat, selon ces Indiens, que la chair des veaux, des faons, des castors, etc. qui ne font que de naître, et je ne suis pas le seul Européen qui convienne, en effet, que c'est un manger délicieux. De tous les Anglais qui ont servi avec moi à

Churchill, au fort d'Yorck et dans nos comptoirs de l'intérieur, il n'en est aucun qui, après s'être décidé à goûter de la chair de ces jeunes animaux, n'en soit devenu aussi-tôt extrêmement passionné; et l'on en peut dire autant de celle des jeunes oies, canards, etc. En un mot, il est passé presqu'en proverbe, dans ces établissements, que, pour connaître ce qu'il y a de meilleur, il faut vivre avec les Indiens.

Les hommes et les jeunes garçons mangent toujours les parties de la génération des animaux, soit mâles, soit femelles, qu'ils ont tués, et quoique ces parties, sur-tout dans les mâles, soient en général très-dures, ils ne les coupent jamais avec un couteau ou tout autre instrument tranchant; mais ils les déchirent avec les dents, et lorsqu'ils ne peuvent en venir à bout, ils prènent le parti de les faire cuire. Ces Indiens sont persuadés que si une femme ou un chien en mangeaient un morceau, leur chasse éprouverait la même funeste influence que si la première venait à traverser leurs traques dans son temps critique.

Ils font aussi très-grand cas de la matrice des femelles du buffle, de l'élan, du daim, etc., qu'ils dévorent sans autre apprêt que celui d'en extraire le contenu; et rien de plus dégoûtant que cette partie dans quelques-uns des plus gros animaux, sur-tout quand il n'y a pas long-temps qu'ils ont mis bas. J'ai connu cependant des Employés de la Compagnie qui aimaient passionnément ce mêts. Pour moi, il m'a toujours répugné. La matrice de la femelle du castor et du daim est assez bonne;

mais celle de l'élan et du buffle est très-rance et extrêmement dégoûtante (1).

(1) La manière employée par les Indiens pour la préparation de cet aliment singulier, consiste à l'assujétir autour d'un bâton et à le placer au dessus du feu, dont la fumée, suivant eux, tend à le bonifier, en lui enlevant son odeur rance. Dès qu'un côté est rôti, ils en coupent une tranche de la grandeur d'une tripe, qu'ils font bouillir pendant quelques minutes; mais les glandes qui tapissent l'intérieur de la matrice présentent, comme la peau d'une anguille en vie, une espèce de suintement qui fait horreur. Bouillies, elles ressemblent, par la forme et la couleur, à un jaune d'œuf, et c'est aussi le nom que lui donnent les Naturels, qui ne sauraient s'en rassasier.

Les tripes du buffle sont un manger parfait, et la méthode usitée par les Indiens pour les faire cuire est infiniment supérieure à celle pratiquée par les Européens. On les met à tremper d'abord dans de l'eau froide, et après les avoir nétoyées, on les fait bouillir pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure, ensuite dequoi on les mange. Quoique moins tendres que celles préparées en Angleterre, elles sont extrêmement agréables au goût, et elles doivent être plus nourrissantes que des tripes dépouillées de leur substance, à force d'être grattées, et qu'on fait bouillir, pendant dix à douze heures, dans une grande quantité d'eau chaude.

Les Indiens mangent ordinairement crue la fraise du buffle, de l'élan ou du daim, et elle est très-délicate en cet état; mais si on n'a pas l'attention de faire bien blanchir celle de l'élan, elle conserve un goût d'amertume, dû à la qualité des aliments dont se nourrit cet animal.

Les Indiens du Sud sont dans l'usage de manger cruds les rognons de l'élan et du buffle. A peine un chasseur de cette contrée a-t-il tué un de ces animaux, qu'il lui ouvre le ventre, y enfonce le bras, en arrache les rognons, et les

Les Indiens du Nord qui trafiquent à la Factorerie, ainsi que ceux de la tribu de Cuivre, habitent tout l'été les terres stériles, où ils trouvent, en général, une grande quantité de daims, comme quelques-uns des lacs et des rivières leur fournissent nombre de beaux poissons.

Depuis l'introduction des armes à feu parmi eux, ils se servent peu de traits et de flèches, si ce n'est contre le daim lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont frayés et où ils se tiènent en embuscade. Cette manière de chasser n'est praticable qu'en été et sur les terres stériles, où rien ne bornant la vue, on découvre de loin les troupeaux de daims, et on est à même, par la nature du terrein, de leur tendre des pièges. Voici comment s'exécute cette chasse.

Lorsque les Indiens apperçoivent un troupeau de daims et veulent l'attaquer avec leurs flèches, ils commencent par se porter sous le vent, afin d'éviter d'être sentis de ces animaux. Ils cherchent ensuite un emplacement propre à cacher leurs tireurs. Puis ils enfoncent, à la distance de quinze à vingt pieds l'un de l'autre, et dans la forme d'un angle aigu, deux rangées de pieus de la grosseur, chacun, d'un bâton, et qu'ils transportent toujours avec eux l'été. Ces préliminaires achevés, les femmes et les enfants

mange encore sanglants et même avant que l'animal ne soit tout-à-fait mort. Il applique aussi sa bouche à l'endroit par où la balle est entrée dans le corps de l'animal et en suce le sang. Les Indiens disent qu'il étanche la soif et qu'il est très-nourrissant.

se

se partagent en deux bandes, dont chacune suit une direction latérale jusqu'à ce qu'elles soient parvenues, par leur réunion, à former un croissant derrière le troupeau, qu'elles chassent alors en avant. Comme chaque pieu est surmonté d'un petit pavillon qui flotte au gré du vent, et que la pointe en est recouverte de mousse, les malheureux daims, les prenant probablement pour deux haies de chasseurs, les traversent avec rapidité, jusqu'à ce qu'ils donnent dans l'embuscade pratiquée par les Indiens. Ceux-ci, cachés derrière un retranchement de pierres et de mousse, se lèvent aussi-tôt; mais l'agilité des daims fait que peu de chasseurs ont le temps de tirer plus de deux flèches, à moins que le troupeau ne soit considérable.

Cette manière de chasser n'est pas toujours suivie d'un succès égal; car quelquefois, après que les Indiens se sont donné beaucoup de peine pour arranger et garnir leurs pieus, ainsi que pour se former un retranchement, les daims prènent un autre chemin avant que les femmes et les enfants ne les ayent cernés. J'en ai vu quelquefois aussi tomber dix à douze d'une seule décharge de traits. Ordinairement les Indiens armés de fusils se placent derrière les autres, afin d'abattre les animaux qui ont échappé aux flèches de leurs camarades, et j'ai compté plus de vingt beaux daims tués de cette manière et d'une seule volée.

Quoique les Indiens du Nord ne laissent pas que de tuer, pendant l'été, un grand nombre de ces animaux, au moyen du procédé aussi commun qu'éventuel que je viens de décrire, ils

ont cependant perdu tellement aujourd'hui l'habitude de se servir de l'arc, que je n'en ai vu aucun parmi eux qui employât uniquement cette arme contre les daims, les élans ou les buffles. Il n'en est pas de même des Indiens du Sud, qui, malgré qu'ils fassent usage depuis long-temps d'armes à feu, savent encore manier avec assez d'adresse celles dont ils se servaient anciennement.

Les tentes qu'habitent les premiers, soit l'été, soit l'hiver, sont formées généralement de peaux de daims avec leur poil, et divisées, pour la facilité du transport, en plusieurs petites pièces, dont rarement aucune contient plus de cinq peaux.

Ces tentes, ainsi que les chaudières et les autres ustensiles des Indiens, sont toujours portées par des chiens dressés à ce genre de service et d'un naturel très-docile. Quoique de grandeur et de couleur différentes, ces animaux tiènent tous du renard ou du loup. Ils ont le nez pointu, les oreilles droites et la queue épaisse. Rien de plus courageux lorsqu'on les attaque, et ils mordent avec tant de force, que le plus petit d'entre eux renverserait plusieurs de nos plus gros dogues anglais, s'il se trouvait resserré dans un coin. Ces chiens sont très-propres à tirer un traîneau; mais comme il est peu d'Indiens qui veulent se donner la peine d'en construire, leurs malheureuses femmes n'ont d'autre adoucissement que de faire porter à ces animaux l'excédant de leur charge, en le leur plaçant sur le dos comme on en agit avec les chevaux.

Dans l'hiver, les Indiens du Nord lient ensemble les peaux

des jambes du daim, qui présentent, dans cet état, la forme de longs porte-manteaux. Dépouillées de leur poil à force d'être traînées sur la neige, elles deviènent lisses comme des outres, et servent à transporter les effets des Indiens lorsqu'ils traversent les terreins stériles; mais au premier bois qu'ils rencontrent, ils en font des traîneaux véritables avec des planches de mélèse, arbre connu généralement, à la Baie de Hudson, sous le nom de genévrier.

Ces traîneaux sont de différentes grandeurs, suivant la force des personnes destinées à les tirer. J'en ai vu qui n'avaient pas moins de douze à quatorze pieds de long sur quinze à seize pouces de large; mais en général ils comportent huit à neuf pieds de long et douze à quatorze pouces de large.

Les planches dont ils sont formés n'ont pas plus d'un quart de pouce d'épaisseur, et rarement leur largeur excède-t-elle cinq à six pouces. De plus grandes dimensions ne sauraient s'allier avec les instruments de ces Indiens, qui ne consistent que dans des couteaux ordinaires, un peu relevés à la pointe, d'où les Indiens du Nord leur donnent le nom de *base-hoth*, et ceux du Sud *mo-co-toggan*. Ces planches sont liées les unes aux autres avec des bandes de parchemin de peaux de daims, et traversées dans la partie supérieure par plusieurs barres de bois qui servent à renforcer le traîneau et à tenir assujéti en même temps le bagage qui y est attaché avec d'autres bandes de cuir plus petites. Le devant du traîneau forme un demi-cercle de quinze à vingt

pouces de diamètre au moins. Cette espèce d'éperon a pour objet d'empêcher le traîneau d'enfoncer dans la neige et de rompre en même temps les buttes que celle-ci produit le long des plaines et des terreins stériles. Les traits de ces voitures consistent dans une bande de cuir, dont on réunit et lie fortement les deux extrémités. La personne chargée de tirer le traîneau la passe autour de ses épaules, de manière qu'elle adhère à sa poitrine. Quelque simple que soit ce harnois, je défie tous les selliers du monde d'en faire un meilleur.

Les raquettes des Indiens du Nord diffèrent de toutes celles en usage dans ces pays, quoiqu'elles ayent la forme d'une galère, c'est-à-dire, qu'elles se terminent en une pointe très-aiguë. Elles ne peuvent servir à plusieurs personnes, comme les autres raquettes, vu que la partie qui reçoit le pied est étroite, tandis que le reste de la forme est très-large. Elles sont construites ordinairement de bouleau, et le filet qui recouvre le pied et sert à le fixer est composé de petites bandes de peaux de daims, dont le tissu ne ressemble en rien à celui fabriqué par les Indiens du Sud.

Les habits des premiers sont faits de peaux de daims garnies de leur poil, ce qui les expose à contracter de la vermine; mais il s'en faut que ce soit un désagrément pour ces Naturels, car les plus propres même d'entr'eux s'amusent à rechercher et à manger cette vermine, qui leur paraît un mêts délicieux. Une tête ou un vêtement très-couvert de poux, est pour eux une rencontre précieuse. Mon vieux guide, *Matonabbee*, était si friand de ces insectes,

qu'il occupait très-souvent cinq ou six de ses femmes à épouiller leurs chemises, faites de peaux de daims, et à la vue de l'ample moisson qui en provenait, il se pâmait de plaisir comme un épicurien d'Europe à l'aspect des vers dans un fromage. Ce chef me répétait souvent qu'outre que cette recherche était un passe-temps agréable, le produit en était aussi très-bon. En lui accordant le tout, je me contentais de lui répondre que quelque désir que j'eusse de m'habituer à toutes les parties du régime diététique des Indiens du Nord, mon séjour passager parmi eux ne me permettait pas de prendre des habitudes auxquelles je ne pourrais pas continuer de me livrer dans le pays où j'étais destiné à vivre.

Les Indiens du Sud et les Esquimaux sont également passionnés pour cette vermine, qui inspire tant d horreur à un Européen. Les Esquimaux ont d'autres goûts de la même espèce; car, outre l'huile de baleine qui leur sert de cordial, et dont ils assaisonnent tous leurs mêts, ils se nourrissent des petits vers que les mouches déposent dans la viande. Ils avalent aussi l'humeur qui découle des narines, et quand ils saignent du nez, ils en lèchent le sang, qu'ils avalent pareillement.

La portion de terre habitée par les Indiens du Nord est très-considérable; elle s'étend du 59e. au 68e. dégré de latitude Nord, et comprend plus de cinq cents milles de l'Est à l'Ouest. Elle est bornée au Sud par la rivière de *Churchill*, à l'Ouest, par le pays d'Athapuscow, au Nord, par celui des Indiens de la côte de Chien et de la rivière de Cuivre, et à l'Est, par la Baie de

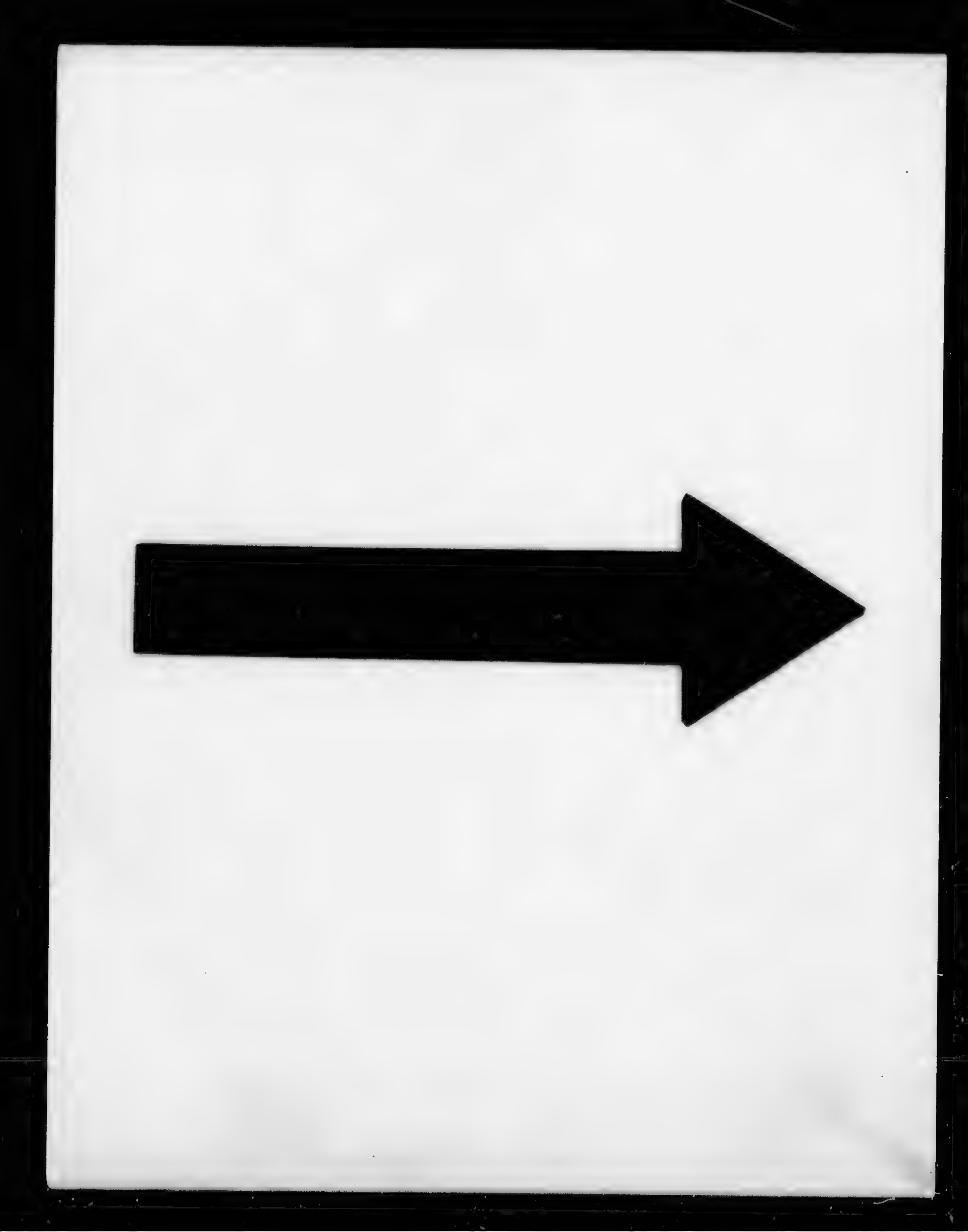
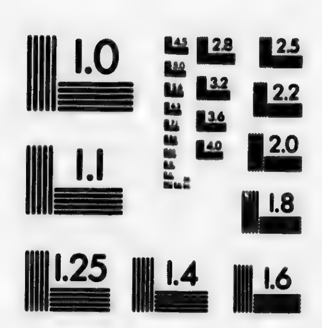
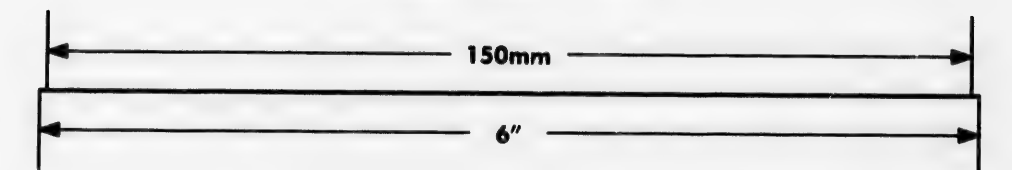
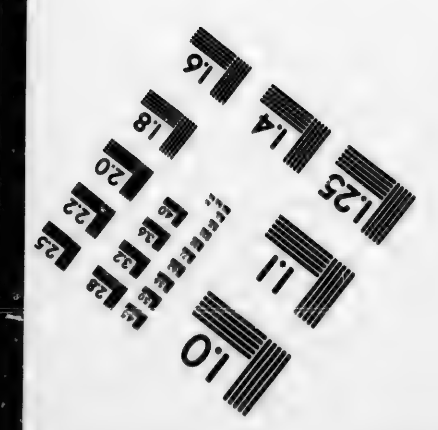


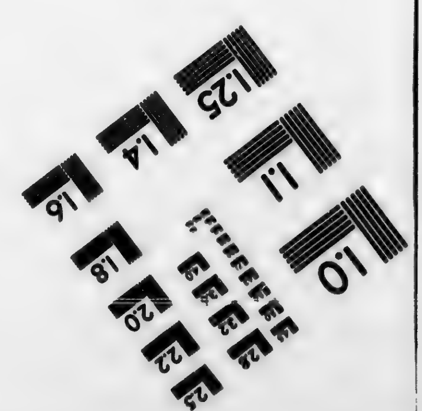
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989





Hudson. Le terrein renfermé dans cet espace n'est, pour ainsi dire, qu'une masse solide de rochers et de pierres. Il est très-élevé en général, et sur-tout à l'Ouest, dans la partie des bois. Sa surface, il est vrai, est couverte en général d'une mousse épaisse, entremêlée de *wish-a-capucca* et d'autres mauvaises herbes; mais il ne se trouve pas en dessous la moindre terre capable de produire autre chose que ce qui est particulier à ce climat. Il vient, dans quelques-uns des marais, plusieurs espèces de plantes dont la croissance est extrêmement rapide; mais elles sont en si petite quantité, qu'à peine peuvent-elles suffire à la nourriture des oies, des cignes et autres oiseaux de passage, lorsqu'ils y émigrent au printemps et en automne pour muer.

Quoique la plûpart des lacs et des rivières dont cette contrée abonde ne soient pas navigables, ils présentent néanmoins une ressource précieuse aux Naturels, par la grande quantité de poissons qu'on y pêche en été et en hiver. Les espèces qu'ils produisent sont la truite, le *tittimeg* ou *tickomeg*, la tanche, deux sortes de barbeaux, appelés, par les Indiens du Sud, *namay-pith*, le brochet et quelques perches. Les quatre premières espèces se trouvent dans toutes les parties du pays, soit boisées, soit découvertes; mais les autres ne se prènent que dans les lacs et les rivières situés à l'Ouest parmi les bois, et quoique quelques-unes de ces rivières traversent les terres stériles, il est rare, même en été, d'y pêcher de ces dernières espèces de poissons au delà de la limite des bois.

Les roches un peu fortes sont couvertes d'une mousse épaisse et dure, qui sert à la nourriture des Naturels lorsque le gibier vient à leur manquer. Bouillie, elle prend une consistance gommeuse, qui surpasse même celle du sagou, et qu'on augmente en y ajoutant de la mousse ou de l'eau. Cette substance est si agréable, qu'on en devient fort friand dès qu'une fois on en a goûté. Elle est très-bonne dans du bouillon; mais on l'estime encore davantage quand elle est cuite avec du poisson.

Les instruments qu'employent les Indiens du Nord pour pêcher, soit l'hiver, soit l'été, se bornent à la ligne et au filet. Leurs pêches sont toujours précédées de beaucoup de cérémonies superstitieuses et de perte de temps. Je vais tâcher d'en donner ici une idée.

Lorsque ces Indiens ont achevé un filet, lequel est toujours fabriqué avec de petites bandes de peaux de daims, ils prènent un certain nombre de becs et de pieds d'oiseaux, qu'ils lient, à quelque distance les uns des autres, à la tête et au bas du filet, et ils attachent ordinairement, aux quatre coins, des machoires et des orteils de loutres et d'autres animaux. Les becs et les pieds d'oiseaux qu'ils employent de préférence dans ces occasions, sont ceux de l'*oie rieuse* (*laughing goose*), de l'oie blanche, de la mouette et des têtes noires (*BLACK-HEADS*). Ils ne tendent jamais leurs filets qu'après les avoir ainsi garnis en totalité ou en partie, tant ils sont persuadés qu'ils ne prendraient rien sans cela.

Le premier poisson quelconque que rapporte le filet, ils le font

griller au lieu de le faire bouillir. Après-quoi, ils en enlèvent les chairs avec beaucoup de précaution, et brûlent ensuite les arrêtes à un petit feu lent. A l'étroite observance de cet usage, est attaché, suivant eux, l'heureux succès du nouveau filet, qui, autrement, ne produirait rien, et perdrait par-là toute sa valeur (1).

Quand ils pêchent dans les rivières ou les canaux étroits qui joignent deux lacs ensemble, au lieu de réunir plusieurs filets et de barrer le canal, comme ils pourraient le faire souvent, pour intercepter le poisson à son passage, ils tendent leurs filets à une distance considérable les uns des autres, d'après la crainte superstitieuse que, s'ils les attachaient ensemble, ils ne conçussent mutuellement de la jalousie, ce qui les empêcherait de prendre un seul poisson.

Leur manière de pêcher à la ligne est accompagnée de procédés non moins absurdes. Quand ils amorcent un hameçon, ils cachent sous l'appât, qui est toujours cousu au premier, un charme, dans la composition duquel entrent quatre, cinq ou six articles différents. L'appât lui-même, qui est fait de peau de

(1) Il arrive fréquemment à ces Indiens de vendre des filets qui ne leur ont pas servi plus d'une ou de deux fois, parce qu'ils n'ont rien pris avec. Ces filets, après avoir été quelque temps dans l'eau, donnent d'excellentes courroies pour les raquettes. En général ils ne valent pas, à beaucoup près, ceux fabriqués par les femmes des Indiens du Sud, et ne sont pas plus larges qu'un filet ordinaire.

poisson,

poisson, et qui en a à peu près la forme, est à leurs yeux un véritable charme. Ces Indiens employent pour leurs charmes du poil et de la graisse de castor, des dents de loutre, des intestins et du poil du rat musqué, des testicules d'écureuil, du lait caillé pris dans l'estomac des faons et des veaux, des cheveux d'homme ou de femme, et une infinité d'autres objets tout aussi singuliers.

Chaque chef de famille, ou plutôt presque tous les Naturels du pays, et particulièrement les hommes, portent sur eux, en tout temps, l'hiver comme l'été, quelques-uns de ces charmes, et sans cette précaution, aucun ne risquerait de pêcher, bien convaincu qu'il vaudrait autant rester dans sa tente que d'essayer de tendre une ligne qui serait dépourvue de charme. L'expérience ayant appris à ces Indiens que les poissons de la même espèce qui se trouvent dans différentes parties de leur pays ne s'amorcent pas avec les mêmes substances, ils sont obligés, pour ainsi dire, à chaque lac et à chaque rivière où ils s'arrêtent, de changer la composition de leurs charmes. Ils sont très-ponctuels aussi à faire griller le poisson que rapporte le premier hameçon attaché à une ligne nouvelle. Un vieux hameçon, dont les preuves de succès sont faites, a plus de valeur, à leurs yeux, que mille qui n'ont pas encore été éprouvés.

Les daims, ainsi que le poisson, sont très-abondants dans beaucoup de parties de cette contrée, sur-tout au nord du 60e. degré de latitude. Il en est de même des lièvres des Alpes dans

quelques cantons des terres stériles, où l'on rencontre aussi des troupeaux de bœufs musqués. Les bois situés à l'Ouest fournissent pareillement des lapins et des perdrix. Néanmoins, avec tous ces moyens d'existence, la moitié des Naturels, et peut-être la totalité, est exposée souvent à périr de faim, faute, en grande partie, de prévoyance et d'économie. Ce danger se fait sur-tout sentir aux Indiens dans leurs voyages au Fort du Prince de Galles, la seule place où ils trafiquent.

Lorsque ces Indiens se trouvent à la Factorerie, ils sont très-sujets à dérober tout ce qui peut leur être de quelque utilité, tels que des cercles de fer, des clous, des outils de charpentier, en un mot, tout morceau de fer propre à leur servir ou à être trafiqué avec ceux de leurs compatriotes qui fréquentent peu le Fort; mais il est rare qu'ils se volent les uns les autres.

Les cérémonies qui ont lieu entre eux, quand ils se rencontrent, sont absolument différentes de celles qui se pratiquent en Europe dans la même circonstance. Après s'être avancés de part et d'autre de vingt à trente verges, ils s'arrêtent tout court, s'asseyent ou s'étendent par terre, sans proférer une parole. Quelques minutes après, l'un d'eux, le plus âgé communément, rompt le silence pour leur demander, s'ils sont plusieurs, ce qui peut leur être arrivé de malheureux depuis qu'ils ne se sont vus ou qu'ils n'ont eu de leurs nouvelles réciproques. Il s'informe aussi des mortalités et des autres accidents fâcheux survenus parmi les Indiens de leur connaissance.

Ces questions achevées, un orateur de l'autre bande, le plus âgé aussi, prend la parole et raconte toutes les mauvaises nouvelles dont il est instruit. On observera que les Indiens, dans ces rencontres, ne manquent jamais de se plaindre beaucoup de famine et de pauvreté. Pour peu qu'une de ces nouvelles intéresse personnellement quelques voyageurs de l'autre troupe, ils se mettent aussi-tôt à soupirer et à sangloter, et finissent par jeter des cris affreux, qui dégénèrent presque toujours en un hurlement général. Hommes, femmes, enfants, c'est à qui des deux partis criera le plus. Les jeunes filles se distinguent sur-tout dans ces occasions. J'ai assisté quelquefois à cette bruyante musique, et j'ai toujours remarqué qu'elle n'était qu'une affaire d'imitation. Après que ces transports de désespoir se sont calmés, les deux bandes d'Indiens s'avancent par dégrés et se mêlent ensemble, les hommes avec les hommes, et les femmes avec les femmes. S'ils ont du tabac à fumer, les pipes font la ronde, et il s'établit une conversation générale. Les mauvaises nouvelles se trouvant épuisées, restent les bonnes, dont les impressions sont toujours si douces, qu'en moins d'une demi-heure toutes les traces de chagrin de ces Indiens ont disparu pour faire place à la joie. Succèdent ensuite, lorsqu'ils ne sont pas dans le besoin, de petits présents de vivres, de poudre et de plomb, et d'autres articles qu'ils s'offrent réciproquement, quelquefois en pur don, mais plus souvent dans des vues intéressées.

Ces Indiens ont peu d'amusements. Les principaux consistent à tirer au but avec des flèches, et dans ce qu'ils appèlent le

Holl, jeu qui se joue en dehors des tentes, et ressemblant à notre petit palet, à l'exception que l'instrument est plus court, et se termine en pointe. Ils s'amusent aussi à danser, mais toujours la nuit. Il est singulier que ces peuples, qui forment une nation distincte, n'ayent ni danses ni chants particuliers à leur pays; de sorte que, quand ils se livrent à ces amusements, ce qui leur arrive assez rarement, ils tâchent d'imiter les Indiens de la côte de Chien ou ceux du Sud, mais plus communément les premiers, parce qu'il en est peu parmi eux qui soient versés suffisamment dans la connaissance de la langue et des danses des Indiens du Sud. La danse des Naturels de la côte de Chien n'est point très-difficile à apprendre ; car elle ne consiste qu'à lever rapidement les pieds l'un après l'autre, et le plus haut possible, sans remuer le corps, qui doit rester parfaitement immobile, tandis que les mains sont appuyées sur la poitrine, et la tête se penche en avant. Cette danse s'exécute presque toujours nu, à l'exception d'un caleçon qui s'enlève même quelquefois. Les danseurs, dont le nombre excède rarement trois ou quatre, se tiènent près de la musique formée de voix et d'instruments, et passablement mauvaise. Les paroles ne sont qu'un refrain continuel de ces mots : *hee*, *hee*, *hee*, *ho*, *ho*, *ho*, etc., lesquels, traînés plus ou moins lentement, et d'une voix plus ou moins élevée, produisent quelque chose de ressemblant à un accord, et opèrent sur les danseurs l'effet désiré. Le chant est accompagné d'un tambour, et quelquefois d'un instrument fabriqué avec de la peau de buffle séchée, à qui ils donnent exactement la forme de nos outres à huile, et dans lequel ils mettent un peu de plomb ou

des cailloux. L'agitation imprimée à cette machine en tire un son à peu près semblable à celui du tambour, mais moins fort.

L'usage de danser nu n'est observé que par les hommes; car lorsque les femmes sont commandées pour danser, elles sont visibles en dehors des tentes aux musiciens qui jouent dans l'intérieur. Leur manière de danser est parfaitement décente, et moins chargée que celle des hommes. Elles se rangent toutes sur une seule ligne, qu'elles rompent bientôt de la droite à la gauche, pour venir la reformer ensuite, mais toujours sans que leurs pieds quittent la terre. Quand la musique s'arrête, elles plient un peu, et sans beaucoup de grace, le corps et le genou, en prononçant, d'un ton assez aigu, le refrain : *he-e-e*, *ho-o-o-e*.

Outre ces passe-temps, les Indiens du Nord en ont un très-simple, auquel ils se livrent dans l'intérieur de leurs tentes. Ils prènent un morceau de bois, un bouton, ou quelqu'autre objet d'aussi peu de volume, et après se l'être escamoté entre eux, ils cherchent à deviner dans quelle main il s'est arrêté. Dans ce jeu, qui n'admet que deux personnes, chacune d'elles s'approvisionne de dix à vingt petits morceaux de bois, gros comme des allumettes. Le joueur qui a deviné juste, reçoit de l'autre une de ces allumettes, et celui qui est parvenu à les réunir toutes, est censé avoir gagné. Le prix est ordinairement une charge de poudre et de plomb, une flèche, ou quelqu'autre chose de la même valeur.

Les femmes ne se mêlent jamais, dans ces jeux, avec les hommes, pas même dans leurs danses; car, comme je l'ai déjà fait observer, elles dansent toujours séparément, et en dehors des tentes. Elles n'assistent point non plus aux fêtes. Tout le cours de leur vie, à proprement parler, n'est qu'une suite continuelle de privations et de travaux. Employées à porter ou traîner de lourds fardeaux, à préparer et façonner les peaux, à faire cuire les aliments, ainsi qu'à remplir les autres détails du ménage, à peine ont elles le temps de se livrer à quelque amusement; et au dégré près d'activité et d'intelligence que demandent les devoirs domestiques auxquels on les habitue dès l'enfance, leur esprit et leurs sens sont aussi engourdis et aussi froids que la zone sous laquelle elles habitent. J'en ai connu cependant parmi elles, à qui il ne manquait qu'un peu de hardiesse et de notre éducation européenne, pour en faire les femmes les plus vaines et les plus insolentes du monde. Elles portent leurs cheveux dans toute leur longueur, sans jamais les nouer, et quoique, sur cinquante, il n'y en ait pas une qui possède un peigne, elles parviènent néanmoins, à l'aide de leurs doigts, et avec du temps, à les démêler complètement. Quand elles ont de la vermine à la tête, ce dont peu d'Indiens des deux sexes sont exempts, elles se rendent mutuellement le service de se l'enlever.

Une affection scorbutique, et de la nature de la gale dans son plus haut dégré d'intensité, la pulmonie et le flux de ventre, forment les principales maladies de ce peuple. La première,

quoique très-incommode, n'est jamais mortelle, à moins qu'elle ne soit accompagnée de quelque désordre intérieur; mais les deux dernières moissonnent un grand nombre d'Indiens des deux sexes et de tous les âges. En général, les Indiens ne parviènent pas à une vieillesse avancée, ce qu'il faut attribuer sans doute aux peines qu'ils sont obligés de prendre dès leur tendre jeunesse, pour se procurer leur subsistance et celle de leur famille.

Quoique la maladie de peau, dont je viens de faire mention, ne paraisse pas se communiquer, il est rare néanmoins d'en voir un individu attaqué sans que tous ceux qui habitent la même tente que lui n'en soient plus ou moins atteints; mais ceci ne prouverait nullement que ce fût une maladie contagieuse en elle-même. Je l attribuerais plutôt à la mauvaise qualité des eaux ou du poisson que ces Indiens peuvent rencontrer dans leurs déplacements continuels. S'il en était autrement, une seule famille aurait bientôt communiqué son mal à toute une tribu, et c'est ce qui n'est jamais arrivé. Cette affection se manifeste, chez les plus jeunes, aux mains et aux pieds, tant par dessus qu'au dessous. Chez les personnes plus âgées, elle attaque les poignets, le cou de pied et les fesses, où elle engendre des pustules, ou plutôt des clous souvent aussi gros que le bout du pouce d'un homme. Elle se déclare ordinairement en été, lorsque les Naturels habitent les terres stériles, et quoiqu'elle ne soit nullement dangereuse, comme je l'ai déjà observé, elle s'invétère quelquefois au point de résister aux remèdes administrés par la Factorerie. Chez ces Indiens, qui n'en ont aucun en propre,

la nature seule demeure chargée de leur cure, laquelle ne s'opère jamais avant douze ou dix-huit mois. Les plus malades même ne guérissent qu'après plusieurs années, et alors ils conservent pendant très-long-temps, souvent tout le reste de leur vie, des taches noirâtres sur les parties de leur peau qui ont été affectées de cette gale.

Lorsqu'il meurt un personnage notable parmi les Indiens du Nord, sa mort est généralement attribuée à quelque maléfice de la part soit de ses propres compatriotes, soit des Indiens du Sud ou des Esquimaux. Les soupçons portent plus fréquemment sur ces derniers, et c'est la raison principale pour laquelle les Indiens du Nord sont toujours en guerre avec ce malheureux peuple. Cependant les *Esquimaux* qui trafiquent avec nos sloops dans les baies de *Knapp*, de *Navel* et à *Whale cove*, vivent depuis long-temps en parfaite intelligence avec les Indiens du Nord. Il est vrai qu'ils le doivent à la protection que leur accordent les Commandants du fort de la Compagnie, situé sur la rivière de *Churchill* (1); mais les Esquimaux, assez enfoncés

(1) Dans l'été de 1756, un parti d'Indiens du Nord, qui attendait, à la baie de *Knapp*, l'arrivée d'un sloop expédié pour cette partie de la côte, ayant fait rencontre d'une troupe de pauvres Esquimaux, les extermina jusqu'au dernier. M. *John Bean*, alors maître du sloop et depuis du yack la *Trinité*, entendit distinctement, ainsi que tout son équipage, le bruit des fusils; mais il en ignora le sujet et les suites jusqu'à l'été suivant, où il découvrit les restes épars de plus de quarante Esquimaux, que ces lâches Indiens avaient massacrés uniquement parce que deux de leurs Chefs étaient morts l'hiver précédent.

dans

dans le Nord, pour n'avoir aucune communication avec nos vaisseaux, périssent souvent victimes de la haine et de la superstition des Indiens du Nord, qui ne sont, d'ailleurs, ni

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il reparût aucun des Esquimaux dans la baie de *Knapp*, et ceux qui s'y rendent depuis le déplorable évènement dont il est ici question, viènent, selon toutes les apparences, du Nord, à cause du voisinage des bois et de leur proximité du sloop, qui mouille annuellement dans cette baie. Il faut espérer que les mesures prises, dans ces dernières années, par les Gouverneurs du Fort du Prince de Galles, préviendront, pour la suite, de pareils malheurs, et amèneront insensiblement les deux nations à se lier enfin d'intérêt et d'amitié.

Malgré que ces sentiments ayent commencé à germer entre les deux tribus qui fréquentent les baies de *Knapp*, de *Navel* et le havre de la Baleine (*Whale cove*), les hostilités et les meurtres continuent de la part des Indiens plus au Nord, et les Esquimaux n'ont, pour se garantir de leur furie, que de s'éloigner d'eux l'hiver; ils se retirent l'été sur des îles ou presqu'îles, qui les préservent d'être surpris facilement dans cette saison. Ces retraites n'empêchent pas cependant les Indiens du Nord de les inquiéter, au point de les contraindre quelquefois de se sauver à l'improviste, et d'abandonner leurs meubles et leurs ustensiles à la fureur de leurs ennemis; perte d'autant plus cruelle pour eux, qu'ils ne sauraient la réparer qu'après beaucoup de temps et de travail. Elle les prive en même temps de pourvoir à leur subsistance et à celle de leur famille, qu'ils ne parviènent ordinairement à se procurer qu'avec difficulté.

En 1756, les Esquimaux de la baie de *Knapp* envoyèrent, par le *sloop*, deux de leurs jeunes gens au Fort du Prince de Galles, d'où ils furent ramenés, l'été suivant, chargés de présents, et très-satisfaits de la manière dont ils avaient été traités pendant leur séjour au Fort. En 1767, il fut expédié deux autres Esquimaux, l'un de la baie de *Knapp* et l'autre de *Whale cove*, et quoiqu'ils eussent

braves, ni guerriers, et que je connais par expérience pour être incapables d'exercer les mêmes cruautés sur toute autre portion de l'espèce humaine. Leur cœur néanmoins est, en général, si peu susceptible de sensibilité, qu'ils ne sont jamais émus du malheur de ceux qui leur sont étrangers : à peine connaissent-ils ce sentiment de compassion que les autres peuples accordent même aux souffrances des animaux. J'ai vu un de ces

fait tous les deux, pendant le temps de leur résidence au Fort, beaucoup de progrès dans la langue anglaise et dans celle des Indiens du Sud, leur voyage, ainsi que celui qui l'avait précédé, n'ont été d'aucune utilité pour les intérêts de la Compagnie. La seule satisfaction qu'elle ait retirée des grandes dépenses faites par elle pour la réception de ces étrangers, a été de voir, avec le temps, et au moyen des bons offices de ses Employés à la rivière de *Churchill*, les deux tribus se rapprocher entre elles, et former des liaisons de commerce et d'amitié, là où, quelques années avant, elles ne se rencontraient que pour se livrer une guerre à mort, sans que le vainqueur épargnât même les femmes et les enfants.

Il n'y a pas encore bien du temps que l'équipage du *sloop*, qui leur porte annuellement tout ce dont ils ont besoin, n'osait descendre à terre sans armes, de peur d'être massacré ; mais les Esquimaux de la baie sont assez civilisés aujourd'hui pour que les Employés de la Compagnie les visitent avec sûreté. Ils en sont toujours bien accueillis et invités à partager leurs provisions. Comme ils connaissent maintenant notre répugnance pour l'huile de baleine, ils ont bien soin de faire comprendre à nos gens qu'il n'en entre point dans la composition des mêts qu'ils leur servent. Ce n'est pas que l'odeur qui règne dans leurs tentes et les apprêts de leur cuisine ne soient presqu'aussi dégoûtants que chez les *Groenlandais* ; mais je dois convenir que j'ai mangé parmi eux du poisson et de la vénaison préparés avec la plus grande propreté.

Indiens causer les plus violents éclats de rire à toute une compagnie, dont je ne partageais certainement pas la joie, en contrefaisant les gémissements et les convulsions d'un homme qui était mort au milieu des plus horribles douleurs.

Ces peuples n'enterrent jamais leurs morts. Ils les abandonnent dans l'endroit où ils meurent, de sorte qu'on peut supposer qu'ils sont dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. C'est la raison pour laquelle ces Indiens ne mangent jamais de renard, de loup, ni de corbeau, à moins qu'ils n'y soient contraints par la nécessité.

A la mort d'un de leurs proches parents, ils se dépouillent de leurs vêtements, et restent nus jusqu'à ce qu'on parviène à les consoler. Le deuil d'un père, d'une mère, d'une femme, d'un fils ou d'un frère, se porte pendant toute une année; l'année, chez ce peuple, est réglée par les lunes et les saisons. A l'exception des cheveux coupés, rien n'indique ce deuil dans le costume des Indiens du Nord. Il consiste uniquement à jeter des cris presque continuels. Hors le temps de leur sommeil et de leurs repas, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos, ils poussent, par intervalles, un long hurlement, qui est souvent répété à l'unisson par toutes les personnes présentes. Comme leur désespoir, en général, n'est qu'une affaire d'étiquette, quelques uns de ces Indiens ont une manière d'adoucir leurs sons, qui les rend plus harmonieux que leurs chants ordinaires. Rien n'égale, du reste, la violence de leurs regrets, lorsque c'est un ami qu'ils ont perdu. Je les ai

vus alors rassemblés par troupes, se désoler et crier tous à la fois, quoiqu'il n'y en eût peut-être pas six qui eussent sujet de s'affliger ainsi. Le reste pleurait pour se conformer à l'usage. Les femmes se distinguent sur-tout en ces occasions. Délivrées de toute contrainte, elles semblent, par leurs cris ou plutôt par leurs hurlements, chercher à se dédommager du silence qui leur est imposé ordinairement.

D'après une tradition conservée parmi ces Indiens, ils croyent que le premier habitant de la terre était une femme qui, ayant vécu quelque temps seule, occupée à rechercher des fruits sauvages, son unique nourriture, rencontra un animal ressemblant à un chien, qui la suivit dans la grotte où elle demeurait, et s'attacha bientôt à elle. Ce chien, selon la même tradition, avait la faculté de se transformer la nuit en un très-beau jeune homme, et quand le jour approchait, il reprenait sa première forme; de sorte que la femme attribuait à un rêve tout ce qui s'était passé entre elle et lui pendant la durée de la métamorphose. Il en résulta bientôt les suites auxquelles des liaisons intimes entre les deux sexes donnent communément lieu aujourd'hui, et la mère du monde devint enceinte.

Peu de temps s'était écoulé depuis cette époque, lorsqu'un homme, d'une taille si prodigieuse que sa tête touchait aux nues, vint pour niveler la terre, qui n'était encore qu'une masse informe. Cette opération achevée, il creusa avec sa canne les lacs, les étangs, les rivières, et les remplit d'eau. Il prit ensuite le chien, et après l'avoir mis en pièces, il dispersa ses entrailles dans

les lacs et les rivières, en leur commandant de devenir diverses espèces de poissons. Il ordonna aux morceaux de sa chair qu'il sema sur la terre, de former autant d'espèces d'animaux. Il coupa sa peau en une infinité de parties, et les jetant en l'air, il leur enjoignit de produire différentes races d'oiseaux. Après-quoi, il donna pouvoir à la femme et à sa postérité de tuer et de manger à discrétion, ayant pourvu à ce que tout multipliât en raison de leurs besoins. Il retourna ensuite au lieu d'où il était venu, et n'a plus reparu depuis.

Il n'existe point encore de religion parmi les Indiens, et quoique leurs sorciers conjurent, par des chants et de longs discours, des bêtes de proie, ainsi que des êtres imaginaires, dont ils prétendent être assistés dans la cure des maladies, ils sont aussi dépourvus que leurs crédules compatriotes de système religieux. Il leur arrive bien quelquefois de réprimander les jeunes gens, lorsqu'ils parlent avec mépris de ces animaux ; mais ils le font si faiblement et d'un air si peu pénétré, que souvent on les tourne eux-mêmes en dérision. Ce respect pour les bêtes de proie, ainsi que l'usage de s'abstenir de tuer des loups et des *quiquehatches*, ne sont point généralement observés, et loin de donner un titre à la considération publique, ils n'inspirent que de la pitié pour ceux des Naturels qui les pratiquent. En remontant à leur source, je me suis convaincu qu'ils provenaient uniquement de la crainte qu'ont ces Indiens, d'après le pouvoir surnaturel qu'ils attribuent à leurs sorciers, que leur manque d'égards pour tout ce qu'ils prescrivent, n'influe sur leur santé

et leur bien-être dans ce monde, car ils n'ont aucune idée d'un autre. *Matonabbee* lui-même, qui était un des hommes les plus intelligents que j'aye jamais connus, possédant non seulement une connaissance parfaite de la langue et de la croyance des Indiens du Sud, mais sachant encore mieux l'histoire de la naissance et de la vie de Jésus-Christ que ceux qui se disent chrétiens, m'a souvent assuré que ni lui, ni aucun de ses compatriotes, n'avaient la moindre idée d'une vie future. Quoiqu'il attachât peu de prix à cette opinion, son bon sens lui avait appris à la respecter dans les autres. Je l'ai vu plusieurs fois assister aux cérémonies religieuses des Indiens du Sud, avec autant de recueillement que s'il y eût ajouté foi; et je ne doute pas que, dirigé par sa tolérance universelle et non par un esprit de curiosité ou un désir d'instruction, il ne fût entré de même dans un temple catholique ou dans une synagogue juive.

Dépourvus ainsi de tout frein religieux, ces Indiens, pour me servir des propres expressions de *Matonabbee*, « ne sont conduits » que par leur intérêt personnel et leurs passions; et sans espoir » de récompense, ni crainte de punition dans une autre vie, ils » cherchent à traverser celle-ci le plus heureusement qu'ils peu- » vent ». Dans cet état de choses, ils ne sont jamais heureux à demi, car le malheur des autres n'est rien pour eux; mais si la prospérité les enivre, le moindre revers personnel ou domestique les accable. Comme les autres peuples non civilisés, ils supportent les peines physiques avec beaucoup de résignation, quoique je regarde les Indiens du Sud supérieurs à eux à cet égard.

La vieillesse est le plus grand des maux pour un Indien du Nord; car lorsqu'il ne peut plus travailler, il est négligé et méprisé, même par ses propres enfants. Non seulement ils le servent le dernier, mais ils lui donnent encore tout ce qu'il y a de plus mauvais, et ne l'habillent qu'avec les peaux qu'ils ont rebutées et qu'ils font coudre grossièrement. Quand leur tour arrive d'éprouver le même sort, ils le supportent sans murmurer, sachant que le partage de la vieillesse, parmi eux, est d'être abandonnée et de périr de misère. Cette coutume, si en opposition avec les sentiments de la nature, n'est malheureusement que trop établie chez ces Sauvages; car la moitié, au moins, de leurs vieillards des deux sexes, meurt ainsi faute de soins.

Les Indiens du Nord appèlent l'aurore boréale *ed-thin*, c'est-à-dire, *le daim;* (1) et lorsque ce météore est très-brillant, ils disent que les daims abondent dans cette partie de l'atmosphère; mais leur superstition n'est point encore arrivée au point de leur faire espérer de goûter de ces animaux célestes.

(1) Leurs idées à ce sujet sont fondées sur un principe qu'on n'imaginerait pas. L'expérience leur a appris qu'en frottant avec la main dans l'obscurité le poil de la peau d'un daim, il en sortait beaucoup d'étincelles électriques, ainsi que de celui d'un chat. L'opinion des Indiens du Sud concernant ce météore est également bisarre ; mais elle présente quelque chose de touchant, en ce qu'ils croyent que ce sont les esprits de leurs amis décédés qui se réjouissent dans les nuages ; et lorsque l'aurore boréale est extrêmement brillante, circonstance où elle offre une plus grande variété de couleurs et de formes, ils disent que leurs amis décédés sont contents.

Ils croyent à l'existence de plusieurs espèces de fées, auxquelles ils donnent le nom de *Nant-e-na*, et qu'ils prétendent leur apparaître fréquemment. Elles habitent, suivant eux, la terre, l'eau et l'air, chacune d'après la qualité de son être et la nature de ses fonctions. Ils leur attribuent tout ce qui leur arrive, soit en bien, soit en mal; mais ils n'ont point d'opinion arrêtée sur leurs facultés respectives, et c'est en général leurs jongleurs qui règlent ce qu'ils ont à craindre ou à espérer de ces fées en particulier. Aussi il ne se passe presque pas de jour où le jongleur consulté n'explique un rêve, ou n'annonce quelque évènement extraordinaire qui lui a été révélé, en chassant, par l'une de ses fées favorites.

DÉTAILS

DÉTAILS relatifs à Matonabbee *et aux importants services rendus par lui à son pays et à la Compagnie de la Baie de Hudson.*

MATONABBEE était fils d'un Indien du Nord attaché au service de la Compagnie en la même qualité que ceux connus sous le nom de gardes de la Factorerie. Sa mère était une femme esclave, qui avait été achetée et conduite par des Indiens du Sud au Fort du Prince de Galles, où ils venaient vendre des fourrures. M. *Richard Norton*, alors Gouverneur de ce Fort, en fit l'acquisition. Quant à l'âge de *Matonabbee*, il est impossible de le fixer avec précision; car les Naturels de ces pays, qui ont bien autant de mémoire que les autres peuples, mais à qui l'art de l'écriture ou des hyérogliphes est entièrement inconnu, ne peuvent tenir registre d'aucun acte privé. Toute leur chronologie ne s'étend pas au delà de pouvoir dire : mon fils ou ma fille est née du temps de tel Gouverneur, et tel évènement est arrivé du vivant de telle personne, quoique, peut-être, et le Gouverneur et la personne n'existent plus depuis plusieurs années. Cependant, selon les apparences et d'après quelques données qui les fortifient, *Matonabbee* devait être né en 1736 ou 1737. Comme il était très-jeune lorsque son père mourut, le Gouverneur le prit avec lui et l'adopta pour son fils, conformément à ce qui se pratique parmi les Indiens.

Peu de temps après la mort du père de *Matonabbee*, M. *Norton* partit pour l'Angleterre. Le jeune Indien n'éprouvant pas de son successeur les mêmes soins et les mêmes bontés qu'il était habitué à recevoir, il fut retiré de la Factorerie par des parents de son père. Il resta parmi eux jusqu'en l'année 1752, où M. *Ferdinand Jacobs*, nommé au commandement du Fort du Prince de Galles, par égard pour la mémoire de M. *Norton*, qui était mort, profita de la première occasion pour le retenir à la Factorerie. Il y fut employé, pendant plusieurs années, comme chasseur au service des officiers de la Compagnie, particulièrement de M. *Moyse Norton*, (1) fils de l'ancien Gouverneur, et de M. *Magnus Johnston* (2).

Il n'est pas étonnant que *Matonabbee*, pendant son long séjour au Fort ou dans le voisinage, ait acquis une connaissance parfaite de la langue des Indiens du Sud, et fait quelque progrès dans la nôtre. Ce fut aussi dans cet espace de temps qu'il s'instruisit de la religion chrétienne; mais il a toujours déclaré qu'elle était trop au dessus de sa portée. Quoiqu'il crût aveuglément aux prestiges des Jongleurs de son pays, il ne pouvait ajouter la moindre foi à ce qu'enseignent notre religion et celle des Indiens du Sud, qui, de tous les peuples que le soleil éclaire, paraissent être les plus persuadés d'une vie future. Néanmoins il avait naturellement trop de bon sens et de tolérance pour

(1) Devenu ensuite Gouverneur.

(2) Le Capitaine du sloop le Churchill.

se permettre de tourner en ridicule les opinions religieuses des autres. Bien loin delà, je lui ai entendu dire qu'il les respectait toutes également; mais qu'il avait résolu, en entrant dans le monde, de ne professer aucune espèce de religion. Quelle que fût sa répugnance à ce sujet, j'ai connu peu de chrétiens dont les qualités morales fussent meilleures ou moins mauvaises.

Il est impossible d'être plus exact à sa parole que *Matonabbee* ne l'était. Son attachement à la vérité et à la probité eût fait honneur au chrétien le plus rigide, comme son humanité et sa bienveillance, qu'il eût voulu étendre sur tout le genre humain, (1) l'égalaient aux personnes qui se sont le plus illustrées

(1) J'observerai ici, que lorsque nous allâmes attaquer les Esquimaux à la rivière de Cuivre, en Juillet 1771, loin qu'il l'approuvât, il fut forcé, au contraire, par ses compatriotes, de marcher. Je lui ai entendu dire que, la première fois qu'il visita cette rivière avec *I-dot-le-aza*, ils rencontrèrent plusieurs Esquimaux, et que loin de les tuer, ils les traitèrent amicalement, et leur firent présent de quelques articles qu'ils crurent pouvoir leur être utiles. Il est plus que probable que les deux morceaux de fer trouvés dans les tentes qu'on pilla en ma présence, faisaient partie de ces présents. On y trouva aussi quelques *colliers* d'une fabrique entièrement différente de ceux que la Compagnie de la Baie de Hudson a coutume d'envoyer, et qui ne pouvaient être parvenus jusqu'aux Esquimaux, propriétaires de ces tentes, que par le moyen de quelqu'une de leurs tribus, en rapport de commerce avec les Danois dans le détroit de Davis. Il est à présumer, quoi qu'il en soit, que ces colliers avaient passé par beaucoup de mains avant d'atteindre un lieu aussi éloigné. Si ces Esquimaux eussent communiqué directement avec ceux du détroit de Davis, le fer n'aurait

par ces sentiments. Je dirai encore, à sa louange, qu'à l'exception d'un autre Indien, c'était le seul qui ne dît du mal de personne.

Il avait près de six pieds de haut (1), et, hormis son cou qui était un peu trop court, c'était un des hommes les plus beaux et les mieux proportionnés que j'eusse jamais vus. Il avait le teint foncé, comme les autres Indiens du Nord; mais son visage n'était point défiguré par les trois ou quatre lignes noires que ces Naturels ont la ridicule habitude de graver sur leurs joues. Ses traits étaient réguliers et agréables, et en même temps si expressifs, qu'on pouvait y lire jusqu'au fond de sa pensée, qu'il ne cherchait jamais à cacher, tant il était éloigné de vouloir tromper. A beaucoup d'aisance, d'esprit et d'amabilité dans la conversation, il joignait une excessive modestie. Sa réserve et l'élégance de ses manières, à table, l'eussent fait remarquer parmi les convives du meilleur ton. Il possédait la vivacité d'un Français, la franchise d'un Anglais, la gravité et la dignité d'un Espagnol, et toutes ces qualités étaient si heureusement combinées en lui, que sa société et sa conversation plaisaient à tous ceux qui entendaient la langue des Indiens du Nord et celle des Indiens du Sud, les seules qu'il parlât bien.

pas été aussi rare parmi eux qu'il semblait l'être. La distance, d'ailleurs, ne permet pas de suppposer une pareille communication.

(1) J'ai connu trois Indiens du Nord, dont deux avaient six pieds trois pouces, et le troisième six pieds quatre pouces.

Il aimait extrêmement les vins d'Espagne, quoiqu'il ne bût jamais avec excès, et comme il avait de l'aversion pour les liqueurs spiritueuses, quelque bonnes ou mélangées qu'elles fussent, il était toujours maître de lui-même. Ainsi que tous les autres hommes, il avait aussi ses défauts, et le plus grand dont je puisse l'accuser, était la jalousie, qui l'entraînait quelquefois au delà de toutes les bornes.

Il manifesta de très-bonne heure des talents supérieurs à ceux qu'on pouvait attendre d'un Indien. En conséquence, M. *Jacobs*, alors Gouverneur au Fort du Prince de Galles, le choisit, lorsqu'il était très-jeune encore, pour arranger les différends qui existaient entre les Indiens du Nord et la tribu d'*Athapuscow*. *Matonabbee*, durant le cours de sa mission, déploya non seulement de rares talents, mais encore une connaissance très-approfondie des avantages qui devaient résulter, pour chacune des deux Nations, de la cessation des hostilités. Il montra en même temps une grandeur d'ame et un courage personnel peu communs.

Il n'avait pas pénétré encore bien avant dans le pays d'*Athapuscow*, lorsqu'il rencontra plusieurs tentes habitées, où, à sa grande surprise, se trouvait le Capitaine *Keelshies* (1), dont il a souvent été fait mention dans le cours de ce Voyage. Détenu prisonnier avec toute sa famille et quelques uns de ses amis, il

(1) *Keelshies* était au Fort du Prince de Galles lorsque les Français y abordèrent le 8 Août 1782, et il fut témoin de sa destruction.

attendait que son sort fût décidé, lorsque, par l'entremise de *Matonabbee*, assez jeune pour être son fils, il fut relâché, ainsi que quelques uns des siens; mais il perdit ses effets et toutes ses femmes, qui étaient au nombre de six. *Matonabbee* ne se remit en route que lorsqu'il eut vu partir *Keelshies* et sa petite troupe, et il s'avança ensuite dans le cœur du pays d'*Athapuscow*, afin de pouvoir conférer avec les habitants ou du moins les principaux. Plus il allait en avant, et plus son intrépidité trouvait à s'exercer. Il arriva un jour à cinq tentes qui contenaient environ soixante hommes, sans compter les femmes, les enfants et les serviteurs, tandis qu'il n'avait avec lui qu'une femme et un jeune garçon qui le servait. Les Indiens du Sud, les plus prevénants des hommes, quand il méditent une trahison, parurent l'accueillir avec cordialité et accepter les propositions de paix dont il était porteur. Chaque tente, en signe d'approbation et de joie, voulut le fêter la même nuit, pour l'assassiner après. *Matonabbee*, qui possédait si parfaitement la langue de ces Indiens, découvrit bientôt leur infâme projet. Il leur signifia que s'ils entreprenaient quelque chose contre sa vie, il était décidé à la leur vendre le plus cher possible. A ces mots, quelques Indiens opinèrent pour qu'on saisît son domestique, son fusil et ses raquettes, car on était alors en hiver; mais *Matonabbee* s'élançant de sa place, prit son fusil et ses raquettes, et après être sorti de la tente où la scène venait de se passer, il dit aux Indiens qui l'avaient suivi, qu'il ne craignait plus l'ennemi qu'il avait en face, quelque nombreux qu'il pût être. « Si vous entreprenez de m'attaquer, leur ajouta-t-il, je suis assuré de tuer

» deux ou trois d'entre vous. Ma vie est à ce prix, commencez; » autrement laissez-moi partir ». Tous s'écrièrent qu'il en était le maître, à condition de laisser l'Indien qui l'accompagnait. Pour toute réponse, *Matonabbee* se précipite dans la tente, arrache son domestique des mains de deux Indiens, et personne ne cherchant à le retenir, il reprit la route de son pays, d'où il se rendit à la Factorerie.

L'année suivante, il retourna dans la contrée d'*Athapuscow*, accompagné d'un nombre considérable d'hommes choisis parmi ses compatriotes. Avec cette escorte, il en imposa à tous les petits partis d'Indiens du Sud qui se présentèrent devant lui; et après avoir traversé le pays, il eut une entrevue avec les chefs, et parvint à rétablir, du moins en apparence, la paix entre les Naturels d'*Athapuscow* et les Indiens du Sud. Vers le milieu du printemps, la plûpart de ses compatriotes qui l'avaient accompagné, firent route à l'Est, se dirigeant vers les terres stériles; pour lui, il résolut, ainsi que le petit nombre de ceux qui étaient restés avec lui, de passer l'été dans le pays. Aussi-tôt que les Indiens du Sud furent instruits de ce projet et de la grande diminution de ses forces, ils se réunirent en nombre supérieur, et le harcelèrent tout l'été, en attendant qu'ils pussent le surprendre, et le tuer, avec tout son monde, pendant la nuit. Deux fois ils s'approchèrent de ses tentes jusqu'à la distance de quinze verges. Mais *Matonabbee* leur répéta ce qu'il leur avait déjà déclaré lorsqu'il s'était trouvé, pour ainsi dire, seul au milieu d'eux. « Notre » nombre est petit, leur dit-il, mais notre courage est grand ».

Les Indiens du Sud se retirèrent sans rien répliquer, car ces sauvages n'osent jamais attaquer un ennemi qu'ils trouvent sur ses gardes.

Malgré toutes ces contrariétés et ces dangers, *Matonabbee* persista dans sa résolution de parcourir le pays d'*Athapuscow*. Il y séjourna plusieurs années de suite, et réussit, par sa sagesse, sa prudence et le bien qu'il fit aux Indiens du Sud pour le mal qu'ils lui avaient fait, à les amener non seulement à conclure une paix durable, mais encore un traité de commerce avec les Naturels d'*Athapuscow*.

Cette grande entreprise heureusement achevée, il alla visiter la rivière de la mine de cuivre avec un chef fameux, nommé *I-dot-le-aza*; et ce fut sur leur rapport que M. *Moyse Norton* proposa, en 1769, à la Compagnie de la Baie de Hudson, de faire explorer cette rivière. *Matonabbee* fut choisi l'année suivante pour diriger l'expédition; et il s'en acquitta avec un zèle et une intelligence que je n'eusse peut-être pas rencontrés dans tout autre Indien. A son retour au Fort en 1772, il fut créé chef de toute la nation des Indiens du Nord, et il continua de rendre, jusqu'à sa mort, les plus importants services à la Compagnie, en tenant la factorerie de la rivière *Churchill* approvisionnée de fourrures comme elle ne l'avait jamais été, et comme peut-être elle ne le sera jamais. Sa dernière visite au Fort du Prince de Galles date du printemps de 1782. Il se proposait de la renouveler l'hiver suivant, mais lorsqu'il eut appris que les Français avaient détruit le Fort

et

et emmené toutes les personnes attachées à la Compagnie, il tomba dans l'abattement, et finit par se pendre. C'est le premier Indien du Nord qui, à ma connaissance, ait mis fin lui-même à son existence. La mort de cet homme, survenue dans l'hiver de 1783, fut une grande perte pour la Compagnie de la Baie de Hudson, et entraîna celle de six de ses femmes et de quatre de ses enfants, qui périrent de faim le même hiver.

CHAPITRE X.

Description des principaux Quadrupèdes qui se trouvent dans les parties septentrionales de la *Baie de Hudson.*

Le Buffle, *l'*Elan, *le* Bœuf à Musc, *le* Daim *et le* Castor. — *Redressement d'une erreur capitale sur le* We-was-kish.

Animaux à dents canines. — *Le* Loup, *les* Renards *de différentes couleurs.*—*Le* Lynx *ou le* Chat sauvage.—*Le* Polar *ou l'*Ours blanc.—*L'*Ours noir.—*L'*Ours brun.—*Le* Wolverène.—*La* Loutre.—*Le* Jackash.—*Le* Wejack.—*Le* Skunk.—*Le* Pine-Martin *ou la* Marte à Pin.—*L'*Hermine *ou le* Furet puant.

Animaux à dents incisives.—*Le* Rat musqué.—*Le* Porc-épic.—*Le* Lièvre.—*Le* Lapin.—*L'*Ecureuil des bois.—*L'*Ecureuil rampant.—*Les* Souris *de différentes espèces.*—*Le* Castor.

Quadrupèdes marins existants dans la Baie de Hudson, *trois espèces, savoir* : *le* Warlus *ou* Cheval de mer. — *Le* Veau marin.—*La* Licorne.

Des espèces peu nombreuses de Poissons que produit la Baie de Hudson, *et qui sont* : *la* Baleine noire. —*La* Baleine blanche. —*Le* Saumon.—*Le* Caplan.

Des différentes espèces de Testacées qui se trouvent sur la Côte, près l'embouchure de la rivière de Churchill.

Grenouilles de diverses grandeurs et couleurs. — Variété nombreuse de Vers et autres insectes que l'on rencontre toujours gelés l'hiver, et qui, présentés à la chaleur d'un feu modéré, sont bientôt rendus au mouvement.

Description de quelques uns des principaux Oiseaux que renferment les parties septentrionales de la Baie de Hudson, *tant de ceux qui ne s'y rendent qu'en été, que de ceux qui sont connus pour supporter les hivers les plus froids. Ces Oiseaux sont : les* Aigles *de différentes espèces.—Les* Oiseaux *de proie de diverses grandeurs et plumages.—Le* Hibou blanc *ou* couleur de neige.—*Le* Hibou gris *ou* jaspé.—*Le* Cob-a-dee-cooch, *autre espèce de* Hibou.—*Le* Corbeau.—*La* Corneille cendrée.—*Le* Charpentier.—*Le* Paon.—*Le* Faisan.—*La* Perdrix des bois.—*La* Perdrix des saules.—*La* Perdrix de rocher.—*Le* Pigeon.—*La* Grive à gorge rouge.—*Le* Gros-bec.—*Le* Traquet *ou* Oiseau de neige.—*Le* Traquet blanc couronné. — *Deux espèces de* Moineaux *de la Laponie.*—*L'*Alouette.—*La* Mésange.—*L'*Hirondelle.—*Le* Martinet.—*La* Grue couronnée.—*La* Grue brune.—*Le* Butor.—*Deux espèces de* Corlieu.—*La* Bécassine.—*Le* Pluvier.—*Le* Guillemot noir.—*Le* Plongeon du Nord.—*Le* Plongeon à gorge noire.—*Le* Plongeon à gorge rouge.—*La* Mouette blanche.—*La* Mouette grise.—*La* Mouette à tête noire.—*Le* Pélican.—*Le* Goosander.—*Deux espèces de* Cygne.—*L'*Oie grise

ordinaire.—*L'*Oie du Canada.—*L'*Oie blanche.—*L'*Oie bleue.—*L'*Oie à bec orné.—*L'*Oie rieuse.—*L'*Oie stérile.—*L'*Oie tirant sur le noir.—*L'*Oie brune.—*L'*Oie verdâtre.

Les espèces d'Oiseaux aquatiques, connus sous le nom de Canards, *qui fréquentent annuellement ces contrées septentrionales, offrent une grande variété ; mais les plus estimées sont le* Canard sauvage.—*Le* Canard à longue queue.—*Le* Widgeon.—*La* Sarcelle.

Description des productions végétales qui croissent par la latitude de la rivière de Churchill, *et principalement de celles les plus utiles, tels que les arbustes à* baies, *etc.—Le* Groseiller.—*Trois espèces* d'Airelle.—*Le* Cassis.—*Le* Genévrier.—Partridge berry.—*Le* Fraisier.—Cye-berry.—Blue-berry *et une petite espèce* d'Eglantier.

La Bardanne.—*Le* Pas-d'âne.—*L'*Ozeille.—*La* Dent de lion.—*Le* Wish-à-capucca (*espèce de Ciste.*)—Jackasheypuck (*espèce de Buis.*)—Mousses *de différentes espèces.— Plusieurs sortes de* Graminées *et de* Pois.

Les arbres existants dans le Nord, *près de la mer, sont les* Pins.—*Le* Genévrier.—*Le* petit Peuplier.—*Le* Saule *et le* Bouleau nains.

Je crois devoir terminer cet ouvrage par une description abrégée des principaux animaux qui fréquentent ces hautes latitudes septentrionales, quoiqu'on les rencontre aussi assez avant dans

le Sud, c'est-à-dire, dans des climats plus doux. J'ai déjà décrit le Bœuf musqué et l'Elan. Je me bornerai seulement à faire quelques remarques sur le dernier, pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans la *Zoologie arctique* de M. *Pennant*, d'après des renseignements inexacts. Cet auteur, à la page 21 de son savant ouvrage, range l'Elan dans la même classe que le *We-was-kish*, quoiqu'il n'existe certainement aucun rapport entre eux.

Le *We-was-kish*, ou, comme quelques personnes l'appèlent improprement, le *Waskesse*, est un animal entièrement différent de l'Elan, qui est beaucoup plus grand. Le bois du *We-was-kish* ressemble un peu à celui du daim ordinaire, mais n'est point palmé comme lui. Il monte plus droit; il a moins de branches, mais il manque de *Maître Andouiller*. La tête de cet animal a si peu de ressemblance avec celle de l'Elan, que le nez du premier est pointu comme celui d'un mouton, et en général la conformation extérieure de sa tête ne diffère pas beaucoup de celle de l'âne. Son poil est communément roux, ce qui lui a fait donner, par la plûpart des Anglais qui ont visité l'intérieur du pays, le nom de *Daim rouge*. Sa chair est assez bonne à manger; mais la graisse est aussi ferme que du suif. Quelque dégré de chaleur qu'on lui donne, elle se fige bientôt, et devient très-désagréable, par l'espèce de colle qu'elle forme aux dents et au palais. Dans le printemps de 1775, on m'amena, le même jour, à notre entrepôt de Cumberland, treize traîneaux pleins de viande de cet animal, ainsi que deux têtes avec leur poil; mais le bois en avait été fraîchement coupé,

preuve qu'il y avait existé tout l'hiver. Les *We-was-kishs* sont les plus stupides de tous les animaux de la race des daims. Ils poussent fréquemment un cri bruyant et prolongé, qui n'est pas très-différent de celui de l'âne, et par lequel les chasseurs sont avertis de leur approche, et du lieu où ils se trouvent. Ils se tiènent ordinairement en troupe, et quand ils rencontrent un pâturage abondant, ils y restent long-temps. Les Indiens qui avoisinent *Basquiau*, ne les tuent que lorsqu'ils ne trouvent pas d'élans ou d'autre gibier. Leurs peaux, préparées, ressemblent à celles de l'élan, quoiqu'elles soient beaucoup plus épaisses; mais elles ont cet avantage particulier, qu'elles se lavent aussi bien que celles de chamois, tandis que toutes les autres employées par les Indiens, se retirent et se durcissent, dès qu'elles sont mouillées, à moins d'avoir l'attention de les frotter continuellement, à mesure qu'elles sèchent.

Les personnes qui ont dit à M. *Pennant* que le *We-was-kish* était le même animal que l'élan, n'en avaient jamais vu, et elles n'ont établi cette identité que sur la grande ressemblance de la peau de ces deux animaux. Il est bien étonnant qu'un Naturaliste aussi infatigable dans ses recherches que feu M. *André Graham*, ait négligé d'en faire de particulières sur le *We-was-kish;* car il n'y avait pas un Indien, et principalement de ceux qui habitent près de *Basquiau*, qui ne l'eût bientôt convaincu de la différence de cet animal à l'élan.

ANIMAUX A DENTS CANINES.

Loups.

On rencontre fréquemment des Loups dans la partie occidentale de la *Baie de Hudson*, soit sur les terreins découverts, soit parmi les bois; mais ils ne sont pas nombreux, et rarement en compte-t-on plus de trois ou quatre ensemble. Ceux qui se tiènent dans les bois situés à l'Ouest, sont, en général, de la couleur ordinaire des Loups; mais la plûpart de ces animaux tués par les Esquimaux, sont parfaitement blancs. Les Loups, dans le voisinage de la Baie, craignent beaucoup l'homme; cependant, lorsqu'ils sont affamés, on les voit souvent suivre les Indiens pendant plusieurs jours, mais toujours à une certaine distance. Ils sont très-ennemis des chiens indiens, et il leur arrive souvent de tuer et de manger ceux qui, se trouvant trop chargés, restent en arrière des autres. Les Indiens du Nord se sont formé d'étranges idées sur ces animaux. Ils croyent qu'ils ne mangent jamais de viande crue, et que, par un instinct qui leur est particulier, ils possèdent l'art de la faire cuire sans feu. Les femelles sont plus légères à la course que les mâles, d'où les Indiens, tant du Nord que du Sud, ont conclu que c'étaient elles qui détruisaient la plus grande partie du gibier. Cette conséquence me paraît trop générale; car, au nord de *Churchill*, les femelles, pour la plûpart, vivent isolées pendant tout l'hiver, et ne se réunissent ordinairement qu'au printemps avec les mâles,

pour

pour s'accoupler. Leur séparation ne s'opère qu'après l'été. Ces femelles se retirent toujours dans les creux des rochers, pour mettre bas leurs petits, et quoiqu'il soit naturel de supposer qu'elles doivent être alors plus farouches, j'ai vu néanmoins très-souvent des Indiens pénétrer dans leurs repaires, prendre leurs petits et jouer avec eux. Je n'ai jamais été témoin qu'aucun Indien du Nord fît du mal à ceux-ci; au contraire, ils les reportent soigneusement dans la caverne, et j'en ai vu qui leur peignaient la figure avec du vermillon ou de l'ocre rouge.

Renards de différentes couleurs.

Les Renards du cercle arctique sont singulièrement abondants certaines années, et, en général, on en rencontre davantage sur les terreins stériles que près des côtes de la mer. Quoiqu'on dise que ces animaux ne se montrent que tous les cinq et sept ans dans le voisinage de nos établissements, je puis assurer que sur vingt années il n'y en a pas une où on n'en attrappe plus ou moins à *Churchill*, et que, pendant trois ans de suite, le nombre de ceux pris dans l'espace de trente milles du Fort, s'est monté de deux à quatre cents chaque année. Ils viènent du Nord en suivant la côte, et apparaissent ordinairement à *Churchill* vers le milieu d'Octobre; mais leurs peaux sont rarement bonnes avant Novembre. On les laisse pendant tout l'intervalle errer et chercher leur nourriture autour du Fort, de manière à les rendre, pour ainsi dire, familiers. Ils n'arrivent pas tous en troupe, car ils sont quelquefois si nombreux, qu'ils trouvent à peine en route de quoi nourrir la

quatrième partie d'entre eux. A leur approche du Fort, les carcasses des baleines jetées sur la côte, leurs peaux et leurs intestins, abandonnés après que toute l'huile en a été extraite, présentent d'amples provisions à ces Renards voyageurs, et les retiènent dans le voisinage de la Factorerie, où leur nombre, sans cesse accru par ceux qui les suivent, devient quelquefois prodigieux.

Lorsque leurs peaux sont marchandes, on tend une grande quantité de pièges, où la majeure partie de ces animaux se laisse prendre dans l'espace d'un mois. On en apperçoit encore l'hiver, mais en bien petit nombre. J'ai vu souvent surprendre ainsi quarante Renards dans une seule nuit, à un demi-mille autour du Fort du Prince de Galles. Quand la rivière de Churchill est gelée près de son embouchure, la plûpart des Renards blancs qui ont échappé, la traversent et dirigent leur fuite vers le Sud, où, quelques années après, ils forment un nombre considérable aux environs du fort d'Yorck et près de la Sévern. Finissent-ils par être tous détruits, ou que deviènent ceux qui survivent ? c'est ce qu'on ignore. Il a été constaté seulement qu'aucun d'eux ne retourne au Nord. Ces animaux se prènent avec une facilité étonnante, et j'en ai vu souvent jusqu'à trois pris au même piège pendant qu'ils mangeaient, ainsi que des moineaux, au milieu d'un tas de grains. Ils ne s'attrappent que la nuit au clair de lune, car, dans le jour, ils se tiènent cachés parmi les rochers ou sous la glace.

Ces Renards se détruisent entre eux comme ils dévorent ceux de leurs camarades qu'ils trouvent morts dans un piège ou blessés par

une arme. J'en ai compté plus de cent vingt de différentes couleurs ainsi mangés dans le cours d'un seul hiver, à un demi-mille autour du Fort.

Les naturalistes semblent encore en peine de savoir les lieux que les femelles choisissent pour mettre bas, et il n'y a aucun doute que ce ne soit tout le long de la côte. Je me crois fondé à l'assurer d'après leur rassemblement nombreux, l'été, près de Churchill, à l'Île de Marbre, et sur toute la côte occidentale de la Baie de Hudson, principalement au Cap des Esquimaux, à la Baie de Navel, et au Hâvre de la Baleine. Leur portée est communément de trois à cinq petits. Elle ne va jamais au delà d'un chez les vieilles femelles. Ces animaux, quand ils ne font que de naître, ont presque tous le poil d'un noir de suie; mais, dans l'automne, il s'éclaircit sous le ventre, sur les côtés et sur la queue, tandis qu'il se plombe dans quelques parties de la face, sur le dos, aux jambes et à l'extrémité de la queue. L'hiver arrivé, il devient entièrement blanc. Le sommet du dos et le bout de la queue blanchissent les derniers; et, en général, cette dernière partie même conserve tout l'hiver quelques poils gris. Enlevés jeunes, on parvient, en quelque sorte, à apprivoiser ces animaux; mais je n'en ai vu aucun qui aimât à être caressé. Ils ne cherchent tous qu'à recouvrer leur liberté.

Renards blancs.

Les Renards blancs tués à une distance considérable de la côte, où ils ne trouvent à se nourrir que de mulots, de lapins et de perdrix,

sont loin d'être un manger désagréable. J'en ai pris à l'Ile de Marbre, dont le fumet égalait celui d'un lapin, et ils avaient probablement contracté cette saveur en vivant uniquement d'œufs d'oiseaux et des jeunes couvées; mais la chair de ces animaux, près de la rivière de *Churchill*, sent le rance comme de l'huile de baleine.

Le Lynx ou *le Chat sauvage.*

Le Lynx ou le Chat sauvage est très-rare au nord de *Churchill*; mais il ne diffère en rien de ceux qu'on trouve en grande quantité au Sud-Ouest. J'ai vu prendre deux Lynx avec des pièges près de *Churchill*, et j'en ai même mangé aux environs du fort d'Yorck. Leur chair est blanche et presque aussi bonne que celle de lapin. Je les crois beaucoup plus grands que ceux décrits dans *la Zoologie arctique*. Ils n'approchent jamais de nos établissements de la Baie de Hudson, comme ils n'abandonnent ordinairement les lieux fréquentés par des lapins qu'après les avoir presque tous détruits.

L'Ours polaire ou *blanc.*

L'Ours polaire ou blanc, quoique commun sur la côte, est rarement apperçu dans sa retraite d'hiver par les Indiens du Nord, si ce n'est près de la rivière de *Churchill*. Je ne pense pas que les Esquimaux en tuent davantage dans cette saison; car, durant un séjour de plusieurs années à la rivière de *Churchill*, j'ai à peine vu une de leurs fourrures arriver du Nord par le sloop. Il est possible que les Esquimaux les réservent pour leur usage, car le poil de ces animaux

devient fort long en hiver et est accompagné d'un duvet laineux très-épais, l'un et l'autre se faisant remarquer en même temps par leur blancheur et leur propreté. La peau des Ours polaires est si huileuse, que ce n'est que dans l'hiver que les Naturels du pays peuvent la préparer sans craindre d'en graisser les poils; car, quoique ces peuples aiment l'huile de baleine, ils prènent toutes les précautions possibles pour n'en pas répandre sur leurs habits. Lorsqu'ils veulent employer ces peaux en hiver, ils commencent, immédiatement après qu'elles ont été enlevées de dessus l'animal, à les étendre sur de la neige bien battue, où ils les assujétissent avec des pieus. Saisies par la gelée, ces peaux deviènent aussi dures que du bois. Alors les femmes, pour en enlever la graisse, les grattent jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la racine des poils. On les laisse quelquefois un temps considérable dans cette position, et lorsqu'elles en sont retirées, on les suspend en plein air. Plus le froid est grand, meilleures elles deviènent. L'action ensuite du vent, jointe à quelques nouveaux coups de grattoir, lui donne de la souplesse, et elle finit, ainsi que le poil, par contracter une blancheur éclatante. Les peaux de daim, de castor et de loutre ainsi préparées, acquièrent bientôt cette dernière qualité, mais sans la première; ce qui provient sans doute de leur épaisseur et de leur tissu serré, tandis que celle de l'Ours, quoique ce soit un très-gros animal, est extrêmement mince et poreuse (1).

(1) Le petit nombre d'Ours polaires qu'on découvre l'hiver est d'autant plus étonnant, qu'on suppose qu'ils se retirent sur la glace et s'y tiènent à fleur d'eau pendant toute cette saison, tandis que les femelles qui se trouvent pleines cherchent

Ours noirs.

Les Ours noirs ne sont pas très-multipliés au nord-ouest de *Churchill.* Leur manière de vivre est la même que celle de tous les autres animaux de cette espèce, quoique le climat sous lequel ils habitent soit plus sévère. Ils errent tout l'été à la recherche de fruits sauvages, et lorsque l'hiver approche, ils se retirent

un abri à la lizière des grands bois, où elles se creusent des trous au milieu de la neige la plus profonde, et y restent engourdies et sans prendre aucune nourriture depuis l'extrémité de Décembre ou de Janvier jusqu'à la fin de Mars, époque où elles sortent de leurs tanières, et dirigent leur course vers la mer, suivies de leurs oursins, qui sont presque toujours au nombre de deux. Malgré le volume énorme des femelles, quand elles sont pleines, leurs petits en naissant ne sont pas plus gros que des lapins, et au sortir de leurs gites, en Mars, j'en ai rencontré souvent de la grosseur d'un renard blanc. L'empreinte de leurs pieds pouvait avoir la dimension d'un écu, tandis que les pas de la mère mesuraient quinze pouces de long sur neuf de large. Ces animaux commencent à propager avant d'avoir atteint la moitié de leur croissance, car j'ai tué des femelles de la taille d'un jeune veau, qui avaient du lait dans leurs mamelles. Une fois pleines, elles grossissent au point que quelques unes pèsent beaucoup plus que nos bœufs les plus forts. Un des pieds de derrière de l'une de ces femelles, coupé à la cheville, pesait cinquante-quatre livres. Les mâles ont, comme les chiens, un os dans la verge, et se séparent difficilement des femelles, après l'acte de la génération consommé. Le temps où ils entrent en chaleur n'est pas, à ce que je crois, encore bien connu. Ce doit être dans les mois de Juillet ou d'Août, ayant eu souvent occasion, dans mes chasses, de remarquer qu'à cette époque les mâles étaient si attachés à leurs femelles, que lorsqu'il nous arrivait d'en tuer une, le mâle l'étreignait avec ses deux pattes de devant, et restait dans

dans leurs cavernes pratiquées sous terre, et presque toujours situées au pied d'une éminence. On dit que ceux qui existent dans les parties méridionales de l'Amérique se tiènent l'hiver dans des creux d'arbres; mais je n'ai jamais rencontré, dans mes voyages au Nord, d'arbre qui pût loger un pareil animal.

Il est facile de découvrir en hiver les cavernes des Ours noirs par les vapeurs qui s'en exhalent, car, quelque épaisse que puisse être la neige, la chaleur naturelle et l'haleine de ces animaux, en la faisant fondre, l'empêchent de fermer l'entrée de leurs souterreins. Ils prènent communément leurs quartiers d'hiver, avant que la neige n'acquière trop de profondeur; et si rien ne les trouble, ils les gardent jusqu'après la fonte avancée des neiges, qui n'a lieu ordinairement, dans ces régions voisines du pôle, que vers la fin de

cette attitude jusqu'à ce qu'il reçût lui-même la mort. J'ai rencontré et tué plusieurs de ces Ours à près de douze lieues dans l'intérieur des terres; mais vers la fin de l'année, leur instinct les porte à gagner la côte. Tout redoutables que sont ces animaux, l'homme l'est encore plus à leurs yeux, car ils craignent d'en approcher. Cependant lorsqu'on les serre de près dans l'eau, il leur arrive souvent d'attaquer le bateau, de se jeter sur les rames, qu'ils finissent par arracher des mains des hommes les plus forts, et de vouloir ensuite monter à bord. Heureusement on a le soin de se précautionner d'armes à feu et de haches pour s'opposer à de pareilles visites. La chair de cet animal, quand il est tué l'hiver, et qu'il n'est pas trop vieux, n'a point un goût désagréable. Celle des Oursins, au printemps, peut passer pour très-délicate. Les femelles ont deux mamelles, qui sont placées entre leurs jambes de devant. Le dessin le plus exact que j'aye vu de cet animal, est celui qui a été fait par M. *Webber*, pour les planches du dernier voyage de *Cook*.

Mars ou au commencement d'Avril; ainsi on peut dire que le petit nombre d'Ours noirs qui les habitent, reste au moins quatre mois sans manger. J'en ai vu tuer deux l'hiver, et j'ai trouvé que la méthode employée par les Indiens du Nord dans leur chasse contre ces animaux était la même que celle qu'on attribue aux *Kamtshadales*. En effet, après avoir bouché, comme eux, l'entrée de la caverne, ils pratiquent au dessus une ouverture, par laquelle ils tuent l'animal avec une lance ou un fusil; mais cette dernière arme leur paraît trop peu digne de leur courage, pour s'en servir de préférence, l'Ours ne pouvant leur opposer aucune espèce de résistance. Quelquefois ils lui jètent une corde nouée autour du col, et le tirant alors par la tête jusqu'auprès de l'ouverture, ils la lui abattent avec une hache. Ces animaux, quoique assez rares au nord de *Churchill*, sont si multipliés entre le fort d'Yorck et l'établissement de *Cumberland*, qu'en 1774 j'en vis tuer onze dans un jour; mais la chair en était détestable. Il est vrai que c'était au mois de Juin, long-temps avant la maturité d'aucun fruit. Ces Ours avaient été obligés de les remplacer par des insectes aquatiques, et quelques uns des lacs que nous traversâmes dans la journée en étaient couverts (1).

(1) Ces insectes sont de deux espèces. Les uns, presque noirs, ont la peau aussi épaisse que les escarbots, et ne diffèrent pas extrêmement des sauterelles. Ils rasent l'eau avec assez de rapidité. Les autres, dont la couleur est brune, ont des ailes, et ne sont pas plus gros que la mouche commune. L'espèce en est tellement multipliée sur les lacs, qu'entraînés quelquefois dans les anses par la force du vent, ils y forment des couches épaisses, où, pressés les uns contre les autres, ils finissent par périr et infecter l'air. Il m'est arrivé plusieurs

Les

Les Ours noirs se servent, pour attraper ces insectes, du même moyen qu'employent les baleines contre les araignées de mer, qui est de nager la gueule ouverte. Des onze que nous tuâmes, il n'y en avait pas un dont l'estomac ne fût rempli uniquement de ces insectes, et ne répandît, à son ouverture, une odeur insupportable. J'ai mangé cependant de ces animaux tués dans la même saison, qui étaient fort bons; mais ils avaient été trouvés dans les bois, loin des lieux fréquentés par les insectes en question, et s'étaient nourris d'herbes. A près la mi-Juillet, quand les baies ont acquis un certain dégré de maturité, leur chair est excellente, et continue de l'être jusqu'en Janvier et Février de l'année suivante. Elle ne vaut plus rien, sur la fin du printemps, par le long jeûne que viènent de faire ces animaux.

Les Indiens du Sud tuent un grand nombre d'Ours noirs dans toutes les saisons de l'année; mais l'attrait d'aucune récompense n'a pu encore les détourner de les flamber presque tous; de sorte qu'ils ne nous apportent que les peaux de ceux qui leur ont paru trop maigres (1). Dans le fait, l'Ours dépouillé de sa peau perd

fois, en parcourant l'intérieur du pays depuis le fort d'Yorck, d'avoir de la peine à débarquer dans ces espèces de baies par la puanteur qu'exhalaient les cadavres de ces insectes, qui, dans quelques endroits, offraient à l'œil des buttes de deux à trois pieds de haut. Il est plus que probable qu'ils deviènent la pâture des Ours.

(1) Les Indiens apprivoisent les Oursins, encore trop petits pour pouvoir être mangés. Ils contraignent leurs femmes de les nourrir de leur propre lait. Un des Indiens, employé au service de la Compagnie, nommé *Isaac Batt*, jaloux d'imiter en

de sa qualité, comme le cochon de lait et le pigeon rôti, à qui on enleverait la leur. Il en est de même pour les cignes, dont la peau est devenue un objet de commerce entre les Indiens et nous. Sans cela, nous devrions en recevoir annuellement des milliers par ceux des Sauvages qui trafiquent avec les préposés de la Compagnie dans ses différents établissements autour de la Baie de Hudson.

Ours gris.

Je ne crois pas qu'on ait jamais trouvé des Ours gris sur le territoire des Indiens du Nord; mais j'ai vu la peau de l'un de ces animaux dans les tentes des Esquimaux près la rivière de Cuivre, et, à en juger par sa grandeur, il devait être énorme. J'appris en même temps que beaucoup de ces Ours fréquentaient les environs dans le temps de la génération.

Volverennes.

Ces animaux sont très-communs dans les régions septentrionales. On en trouve jusqu'à la rivière de Cuivre, et il en existe peut-être plus loin. Ils habitent les forêts comme les plaines. Les Esquimaux établis au nord de Churchill en tuent beaucoup, quand leurs peaux ont acquis le plus grand dégré de bonté, preuve certaine que ces animaux sont capables de braver le froid le plus vif. Ils ont l'allure très-lente; mais ce défaut est amplement compensé par une

tout ses compatriotes, obligea une de ses femmes, qui venait de perdre son enfant, à allaiter un jeune Ours.

sagacité, une force de corps et une finesse d'odorat qui les rendent très-difficiles à tuer dans quelque saison que ce soit, quand ils ne sont pas surchargés de graisse. Quant à la férocité que quelques personnes leur attribuent, tout ce que je puis affirmer, c'est que ce sont des animaux très-résolus et d'un grand courage; car, une fois, j'en vis un s'emparer d'un daim qui venait d'être tué par un Indien, et quoique celui-ci ne fût qu'à vingt verges de lui, il se laissa étendre mort sur sa prise plutôt que de s'en dessaisir. J'avais déjà été témoin d'un pareil trait de la part d'un lynx ou chat sauvage. On a vu souvent aussi le *Volverenne* enlever un daim à un loup avant que celui-ci n'eût eu le temps de le dévorer. La force étonnante, ainsi que la longueur et la pointe affilée des griffes de ces bêtes féroces leur donnent, dans ces occasions, une grande supériorité sur tous les autres animaux, l'Ours même compris. L'un deux nous fournit à Churchill un exemple bien frappant de leur force extraordinaire, en renversant une pile de bois qui avait au delà de soixante-dix verges de circonférence, et contenait la provision de tout un hiver. Le but de cet animal était d'enlever quelques comestibles que les serviteurs de la Compagnie, en allant passer à la Factorerie les fêtes de Noël, y avaient cachés pour les soustraire à sa voracité. Ils savaient qu'il rodait depuis plusieurs semaines autour de leur tente, éloignée d'environ huit milles de la Factorerie ; ils s'étaient même apperçus qu'il avait exercé beaucoup de déprédations sur le gibier pris dans leurs pièges et mangé plusieurs renards tués avec des armes à feu, en évitant adroitement de donner, à son tour, dans les mêmes embûches. Convaincus donc de ses mauvaises intentions, ils avaient cru plus prudent, au moment

de leur départ, de rassembler et de déposer ce qui leur restait de provisions sur le sommet de la pile de bois, distante d'environ deux milles de leurs tentes, et, suivant eux, inaccessible aux atteintes de l'animal. Mais quelle fut leur surprise, en revenant à leur tente, de trouver la pile de bois renversée, quoiqu'elle contînt des tronçons d'arbres que deux hommes auraient eu bien de la peine à soulever! Ils conjecturèrent que les efforts employés par l'animal pour ravir les provisions en avaient détaché et fait tomber quelques parties dans le cœur de la pile, et que celui-ci, ne voulant pas faire les choses à demi, avait poursuivi, comme il avait commencé, jusqu'à ce qu'il se fût emparé de tout le butin. Il avait mis en pièces les sacs de farine, de gruau et de pois, et répandu le contenu sur la neige, comme ne pouvant lui être d'aucun usage; mais il avait emporté soigneusement celui qui renfermait de la viande, consistant en bœuf, cochon, lard, vénaison, oies salées, perdrix, et une assez grande quantité d'autre gibier. Les *Volverennes* sont ennemis nés du castor; mais la manière de vivre de ce dernier l'empêche de tomber aussi facilement sous leurs griffes que beaucoup d'autres animaux. Ils détruisent un nombre considérable de renards, l'été, lorsque les petits de ceux-ci sont encore extrêmement jeunes. Leur odorat, qui est pour eux un guide infaillible, les conduit aux tanières de ces animaux, et si l'entrée en est trop étroite, ils l'élargissent au moyen de leur force singulière, et se jètent ensuite sur la mère et sur ses petits. De tous les animaux de ces contrées, les *Volverennes* sont, sans contredit, les plus destructeurs (1).

(1) M. *Graham* dit qu'ils habitent les creux des rochers ou des arbres. Il a raison

Loutres.

On trouve des Loutres en assez grande quantité sur les rivières situées au nord de Churchill jusqu'au 62e. dégré de latitude. Je ne me souviens pas en avoir vu plus avant dans le Nord. L'hiver, elles fréquentent les rivières où il se rencontre des rapides, et exemptes conséquemment de glaces, même dans les plus grands froids, elles les préfèrent, dans l'espérance de se procurer plus de poisson, et afin de communiquer librement avec le rivage, sur lequel elles se rendent quelquefois pour manger le produit de leur pêche, quoique, en général, elles prènent leurs repas sur la glace ou sur un rocher à fleur d'eau. Il arrive fréquemment d'en rencontrer, dans le plus fort de l'hiver, le long des plaines et des bois les plus écartés d'une eau courante ; on en découvre aussi sur la glace des grands lacs. Dans l'ignorance des motifs qui les avaient amenées là, on peut conjecturer que c'était uniquement l'envie de voyager; car on ne sache pas que ces animaux poursuivent le gibier l'hiver. Quand on les poursuit eux-mêmes dans cette saison, où la neige est toujours profonde, ils s'y enfoncent aussi-tôt, et font même, par dessous, un chemin considérable ;

dans le premier point ; mais je ne crois pas que ni lui ni aucun des Employés de la Compagnie ayent jamais été témoins du second. Pour moi, je n'ai jamais apperçu, dans le cours de mes différents voyages au delà de la Baie de Hudson, de creux d'arbre qui pût contenir d'autres animaux que des martes, des *jackass* ou des *wéjacks*.

mais on suit aisément leurs traces au remuement de la neige, et on finit par les attraper. Les Indiens les tuent la plûpart à coups de massues. Quelques unes de ces Loutres, ainsi poursuivies, devièment si furieuses, qu'elles se retournent et se jètent sur le chasseur. Leur morsure est très-redoutée des Indiens, tant elle est vive. Ces Sauvages ont une autre manière de les tuer, qui leur réussit également. Ils se tiènent cachés à une bonne portée de fusil de l'endroit où elles atterrissent ordinairement, et restent dans cette position jusqu'à ce qu'elles sortent de l'eau. Cette chasse a lieu plus communément au clair de lune. Les Indiens tuent aussi beaucoup de ces animaux pendant qu'ils jouent dans l'eau, et ils en prènent quelques uns avec des pièges.

Les Loutres, dans toute cette partie de l'Amérique, diffèrent en grandeur et en couleur suivant l'âge et la saison. L'été, quand leur poil est très-court, il est presque noir; mais à mesure que l'hiver approche, il devient d'un beau brun foncé, excepté sous une petite partie du menton de l'animal, où il est d'un gris argenté. Les Loutres conservent tout l'hiver cette belle couleur brune, qui dégénère en un gris sale vers la fin du printemps, c'est-à-dire, long-temps avant que leur poil ne tombe. Ainsi, une personne au fait de cette succession de couleurs chez ces animaux, peut déterminer, à l inspection de leurs peaux au marché, le temps précis où ils ont été tués, et en fixer le véritable prix. Le nombre de leurs petits varie depuis trois jusqu'à six. Leur accouplement tient de celui du chien et de tous les autres animaux de ces pays qui ont un os dans la verge, tels que les Ours de

toutes les espèces, les loups, les *volverennes*, les renards, les martes, les *jackass*, les *wéjacks*, les *skunks* et les *hermines* (1).

Jackass.

Cet animal doit être le même que la petite loutre du Canada, car sa couleur, sa grosseur et sa manière de vivre répondent parfaitement à la description que M. *Pennant* a faite de celle-ci dans sa *Zoologie arctique*. On le trouve, comme les plus grandes loutres, à plusieurs milles, l'hiver, des eaux courantes, et il se prend souvent dans les pièges tendus contre les martes. Ainsi que ces dernières, il poursuit, dit-on, les mulots et les perdrix ; mais, près des rivières ou des anses, il vit communément de poisson. Les *Jackass* varient tellement entre eux pour la couleur et la grosseur, qu'il ne serait pas étonnant que M. *Pennant*, sur la description qui a pu lui être envoyée d'un des individus de cette espèce, l'ait pris pour un autre animal. A l'exception de la souris des champs ou du mulot, le *Jackass* est de tous les animaux que je connaisse le plus facile à apprivoiser; car il se familiarise très-vîte, et au point, qu'on a bien de la peine à l'empêcher de monter sur soi. Il n'est jamais plus content que lorsqu'on le porte sur ses épaules; mais comme le *skunk*, il répand une odeur

(1) La Loutre aime beaucoup à jouer. Un de ses passe-temps favoris, est de grimper sur des monticules de neige et de se laisser glisser ensuite à reculons. Elle parcourt ainsi quelquefois un espace de vingt verges.

très-désagréable pour peu qu'il soit en colère ou qu'il ait peur. Il dort une partie du jour et cherche à manger la nuit. Il est si gourmand, qu'il entre en fureur contre quiconque veut toucher à ses provisions. J'ai possédé plusieurs de ces animaux, mais ils m'importunaient par leurs caresses trop répétées, comme ils me dégoûtaient par leur mauvaise odeur.

Le Wéjack et *le Skunk.*

Quoiqu'on n'ait jamais rencontré de *Wéjack* (1) ni de *Skunk* dans le pays des Indiens du Nord, je ne puis cependant m'empêcher d'observer que l'odeur fétide du dernier n'a pas été beaucoup exagérée par les auteurs qui en ont parlé. Me trouvant à *Cumberland*, dans l'automne de 1774, plusieurs Indiens, qui y avaient établi leurs tentes, tuèrent deux de ces animaux et s'en régalèrent. L'emplacement sur lequel ils furent flambés et vidés demeura tellement imprégné de l'odeur infecte qu'ils répandirent, qu'après un hiver entier, et le dégel au printemps, cette odeur était encore insupportable. On m'a assuré cependant que la chair

(1) M. *Graham* assure que cet animal habite les bords des criques, et se nourrit de poisson ; mais ce ne sont ni sa résidence ni sa nourriture habituelles. Je crois bien que lorsqu'il trouve du poisson, il le mange comme font les autres animaux carnivores ; mais il redoute autant l'eau que le chat domestique. Il grimpe sur les arbres, et il attrape les perdrix, les lapins et les mulots avec la même dextérité qu'une marte. On l'apprivoise facilement. Il est grand amateur de feuilles de thé, aime beaucoup aussi à caresser et à jouer, et il répand une odeur agréable de musc.

de

de ces animaux ne s'en ressentait nullement lorsqu'on avait eu soin de les bien vider, et d'enlever adroitement la poche qui contient cette odeur extraordinaire, et que les *Wéjacks* et les *Shunks* émettent à volonté. Je doute néanmoins qu'ils ayent la propriété de projeter leur urine aussi loin qu'on le dit, comme je ne crois pas que de celle-ci émanent ces exhalaisons pestilentielles; car s'il en était ainsi, toute la contrée où résident ces animaux en serait infectée au point que ni hommes ni bêtes ne pourraient en quelque façon l'habiter.

Marte commune à pin.

Cet animal est répandu dans presque toute cette partie de l'Amérique, et quoiqu'il soit assez rare dans ce qu'on appèle proprement le territoire des Indiens du Nord, les Sauvages qui parcourent les frontières de celui du Sud ne laissent pas cependant que d'en tuer un grand nombre, dont ils portent les peaux au marché de *Churchill.*

Hermine ou *Putois.*

L'Hermine est commune dans ces pays; mais, en général, elle se tient plus sur les terres stériles et dans les plaines découvertes ou marécageuses que dans les bois. Il est probable qu'elle ne préfère celles-là que parce que les mulots et les souris y sont plus multipliés. Elle a, l'été, le poil d'un brun foncé, et l'hiver, d'un blanc délicat, excepté au bout de la queue, qui est d'un noir lustré. C'est, relativement à sa taille, l'animal le plus fort

et le plus courageux que je connaisse; car non seulement il tue des perdrix, mais encore des lapins. Il prend quelquefois gîte dans les magasins extérieurs de la Factorerie, et le dégât qu'il y commet est bien compensé par les services qu'il nous rend, en détruisant une partie des souris dont fourmillent la plûpart de nos établissements dans la Baie. J'ai pris beaucoup de peine pour élever et apprivoiser ce bel animal; mais je n'ai jamais pu réussir, et plus je le gardais, plus il devenait farouche.

ANIMAUX A DENTS INCISIVES.

Rat à musc.

Le Rat à musc, autrement le *Musquash*, ou, comme les naturalistes l'appèlent, le Castor à musc, est commun dans cette section du globe. Il se tient ordinairement sur les étangs et les marais qui ne sont point gelés jusqu'au fond. La manière de vivre de ces animaux ressemble à celle du castor, en ce qu'ils participent de sa prévoyance et se construisent des maisons pour s'y mettre à l'abri du froid l'hiver; mais au lieu de les situer le long d'un étang ou d'un marais comme le castor, ils les établissent sur la glace et à une distance considérable de terre. Ils ont soin d'y creuser un trou par lequel ils plongent pour aller chercher leur nourriture, qui consiste principalement dans des roseaux, tel que celui connu sous le nom de *Calamus aromaticus* (la canne odoriférante), qui est très-multiplié dans les parties méridionales de la Baie. Ils employent, pour bâtir, de la terre qu'ils retirent aussi du fond de l'eau. Souvent, malgré tous leurs efforts, il

leur arrive, dans les hivers très-froids, de ne pouvoir tenir ouvert le trou qu'ils ont pratiqué dans la glace. Alors s'ils n'ont point eu la précaution de faire des réserves, les plus forts mangent les plus faibles, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un dans toute la loge. J'ai eu plusieurs fois occasion de vérifier ce fait en visitant leurs maisons. Avec les squelettes de sept à huit Rats à musc, elles en contenaient toujours un d'entier. Quoique ces animaux se nourrissent, dans l'occasion, de poisson et d'autres substances animales, ils sont, en général, fort propres, et leur graisse, bien apprêtée, est un assez bon manger. Faciles à apprivoiser, ils deviènent bientôt très-familiers et caressants. Ils répandent une odeur de musc excessivement agréable; mais ils ressemblent si fort au rat ordinaire, qu'ils inspirent une répugnance presque générale. Les seules différences qui existent entre ces deux espèces de rats, sont que les premiers, sans parler de la supériorité de leur taille, ont leurs doigts des pieds de derrière plus forts et joints par une membrane, et que leur queue, au lieu d'être ronde, est plate et écaillée.

J'ai dit que les Rats à musc bâtissaient leurs maisons sur la glace; mais cet usage n'est pas invariable chez eux; car, dans les parties méridionales de la Baie, et principalement aux environs de l'établissement de *Cumberland*, j'ai remarqué parmi des marais profonds, remplis de joncs et d'autres plantes aquatiques, beaucoup de petites éminences formées par ces animaux, sur lesquelles ils avaient bâti des maisons à l'instar de celles des castors, et dont quelques unes étaient très-grandes. Leurs toits

servent de repaire aux oies sauvages qui viènent y faire leurs pontes, sans craindre les renards ou quelqu'autre animal destructeur, si ce n'est l'aigle.

Porcs-épics.

Ces animaux sont si rares au nord de la rivière de *Churchill*, que je ne me rappèle pas d'en avoir vus plus de six pendant un séjour de près de trois ans parmi les Indiens du Nord. M. *Pennant* observe, dans sa *Zoologie arctique*, qu'ils naissent toujours deux à la fois, l'un vivant et l'autre mort (1); mais je n'ai jamais été témoin d'un pareil fait, quoique j'aye assisté, dans les différentes parties de ce pays que j'ai parcourues, à l'ouverture de plusieurs femelles, plus ou moins avancées dans leur grossesse. La chair du Porc-épic est délicieuse, et les Indiens la regardent comme la meilleure production de leur pays. Leurs femmes en estiment beaucoup les tuyaux ou piquants, qu'elles employent comme ornements dans la composition de divers objets, tels que bracelets, jarretières, ceinturons et gibecières. Les Porcs-épics s'accouplent différemment que les autres quatrupèdes, les aiguillons dont ils sont armés ne leur permettant pas d'adhérer entre eux. Pour remédier à cet inconvénient, ils se placent quelquefois de côté; mais le plus généralement, le mâle se tient renversé

(1) M. *Pennant* a avancé ce fait d'après l'autorité de M. *Graham*; mais ce que je dis dans le texte, de ma présence lors de l'ouverture de plusieurs femelles, tuées à divers dégrés de grossesse, et chez lesquelles je n'ai rien apperçu de semblable, suffira, j'espère, pour détruire l'erreur propagée par M. *Pennant*.

sur le dos, tandis que la femelle, placée en avant et dans un sens opposé, se courbe sur lui, jusqu'à ce que les parties mutuelles de la génération se trouvent en contact. Je ne connais point d'animaux qui aiment autant à vivre isolés, car dans les parties de la Baie de Hudson où ils sont le plus nombreux, on en rencontre rarement deux ensemble. Ils sont, en outre, si engourdis et si stupides, que nos Indiens, qui portent des paquets d'un fort à l'autre, remettent, à leur retour, à prendre ceux qu'ils découvrent au pied des arbres, et fussent-ils absents huit ou dix jours, ils sont assurés de les retrouver à la même place.

Renards de différentes couleurs.

Les Renards de différentes espèces ne sont point rares dans ces cantons; mais les Naturels mènent une vie trop errante pour en tuer beaucoup. Il est bien plus extraordinaire qu'à l'exception du Renard blanc, on n'en rencontre d'aucune autre espèce à une certaine distance des bois situés dans le voisinage des terres stériles, et aussi loin que s'étendent nos communications mercantiles avec les Esquimaux au nord de *Churchill*, je ne me rappèle pas que nous en ayons jamais reçu des Renards d'une autre couleur.

Lièvres de différentes espèces.

Ces Lièvres sont très-multipliés au nord de la rivière de *Churchill*; on en trouve juqu'au 72e. dégré de latitude, et il en existe problablement au delà. Ils gîtent de préférence parmi les rochers qui bordent la lizière des bois, quoique beaucoup

d'entre eux bravent les plus grands froids le long des terres stériles. Leur poil, en été, est presque de la couleur de celui de nos lapins de garenne; mais en hiver, il devient tout blanc, excepté au bout des oreilles, où il est noir. Quand ces animaux ont pris toute leur croissance, ils sont très-gros et un bon manger, à moins qu'ils ne soient trop vieux. L'hiver, ils se nourrissent des sommités du saule nain et de quelques tiges de plantes; l'été, ils vivent de baies et de diverses sortes de *gramen*. On en tue fréquemment dans la partie sud de la rivière de *Churchill*, et plusieurs même mettent bas près de l'établissement que nous avons sur ses bords. Ils multiplient très-vîte, car lorsque nous évacuâmes en 1782 le Fort du Prince de Galles, à peine en rencontrait-on un jusqu'à vingt ou trente milles de cette place, et à notre retour en 1783, ils étaient en si grand nombre, qu'un seul homme en tuait deux à trois par jour dans l'espace d'un demi-mille du nouveau fort. Ils y sont redevenus aussi rares qu'autrefois, sans doute à cause de la destruction qu'on en a faite, et du peu de sûreté que trouvaient dans notre voisinage ceux de ces animaux qui avaient échappé aux poursuites de nos chasseurs. Les Indiens du Nord ont une singulière manière de les tuer. Instruits, par une longue expérience, que les Lièvres ne se laissent jamais approcher en ligne directe, dès qu'ils en découvrent un au gîte, ils le cernent, en avançant insensiblement vers lui jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à une portée de fusil. Le milieu du jour, si le temps est clair, convient le mieux pour cette chasse; car avant ou après, le soleil est si peu élevé au dessous de l'horizon, que la forme allongée qu'il donne aux ombres,

met en fuite ces animaux aussi-tôt qu'ils reconnaissent celle d'un homme sur la neige. Il en est de même des daims en plaines découvertes. Ils ont, en général, moins peur du chasseur que de la grandeur de son ombre.

Lièvres américains.

Les Lièvres américains, ou, comme on les appèle à la *Baie de Hudson*, les Lapins, ne sont pas très-communs dans la partie orientale du territoire des Indiens du Nord, ni même dans celles occupées par les bois. Ils le sont davantage dans quelques uns des cantons qui bordent, à l'Ouest, la contrée des Indiens du Sud. Mais leur nombre n'égale nullement celui qu'on leur assigne au fort d'Yorck, et dans quelques autres de nos établissements de la Baie.

Les fourreurs ont entièrement négligé, pendant beaucoup d'années, d'employer de préférence les peaux de ces animaux prises dans la meilleure saison ; et il n'y a pas encore long-temps que la Compagnie a donné ordre de lui expédier toutes celles indistinctement qu'on pourrait se procurer. Aussi la qualité en est-elle communément mauvaise.

La chair du Lièvre américain est plus estimée que celle des premiers. Elle est très-bonne l'hiver, et quoique ces animaux ne vivent, dans cette saison, que d'écorces de pin et de sapin, la plûpart des Indiens du Nord mangent néanmoins ce qui est contenu dans leur estomac. On ne fait aucun cas d'eux l'été, mais à mesure que l'hiver approche, comme ils se sont nourris de

baies, et ils devienent excellents. Leur poil tombe au printemps, et, pendant tout l'été, il est presque de la couleur de celui du lapin de garenne. Il reprend en hiver sa teinte blanche. Dans les temps couverts, on tue facilement ces Lièvres à coups de fusil; mais, pour l'ordinaire, on employe contre eux des pièges, qui, à peu de chose près, ressemblent à ceux décrits par *Dragge* dans le premier volume de la relation de son voyage au Nord-Ouest.

Écureuils communs.

Ces animaux sont très-multipliés dans les parties boisées du pays. Les Naturels en prènent un nombre considérable avec des pièges, tandis que leurs jeunes gens en tuent la même quantité avec des flèches, dont la pointe est émoussée. La première manière, quoique très-simple, est assez curieuse. Elle consiste à entourer de pièges l'arbre sur lequel on apperçoit de ces Écureuils. On les pose si près les uns des autres, qu'il est presque impossible que l'animal descende sans se laisser prendre à l'un d'entr'eux. Ce sont ordinairement les petits garçons qui s'amusent à dresser ces pièges. L'écureuil commun, quoique petit et rarement gros, ne laisse pas que d'être un bon manger.

La beauté et la gentillesse de cet animal me firent essayer d'en apprivoiser quelques uns; je n'ai pu y parvenir complètement. Plusieurs s'étaient familiarisés au point d'enlever ce que je tenais dans mes mains, de se poser sur la table ou j'écrivais, et de jouer avec ma plume, etc. Mais aucun ne souffrait que je

je le touchasse, et tous rongeaient mes chaises, mes rideaux, etc. Les Naturels trafiquent de leurs peaux avec la Compagnie; mais la plûpart, prises en hiver, n'ont que très-peu de valeur.

Écureuils de terre.

Il n'existe aucun Écureuil de cette espèce parmi les bois de l'Amérique septentrionale; mais ils sont très-communs sur les terres stériles au nord de la rivière de *Churchill* et jusqu'au 71e. dégré de latitude. Ils s'étendent probablement au delà. Ils égalent en grosseur l'Écureuil gris de l'Amérique, mais leur poil est plus beau. Ils habitent généralement sous les rochers et quelquefois au pied des collines de sable, et ils ont la précaution d'y rassembler, l'été, de quoi vivre pendant l'hiver, de sorte qu'on en découvre rarement dans cette saison sur la neige. Leur nourriture se compose, en général, d'herbes et des sommités du saule nain. Ils sont, pour la plûpart, excessivement gras et très-bons à manger. On les apprivoise facilement, et ils parviènent bientôt à se familiariser et à se laisser caresser comme les chats. Ils sont d'une extrême propreté, aiment beaucoup à jouer, et s'apperçoivent infiniment moins de la perte de leur liberté.

Souris de diverses espèces.

Les Souris sont très-répandues et très-variées dans toute la dépendance de la *Baie de Hudson*. L'espèce qui habite les endroits bas, n'est pas la même que celle qui occupe les terreins élevés. La *Musaraigne* s'établit l'hiver dans les loges des castors, où elle

trouve non seulement une demeure chaude, mais encore d'excellentes provisions. La plûpart des autres espèces construisent leurs nids avec de l'herbe sèche, et leur donnent une dimension et une épaisseur telles, que lorsqu'ils viènent à être recouverts de neige, il y règne un dégré de chaleur suffisant. Ces Souris vivent de végétaux; mais elles se nourrissent aussi de substances animales quand elles peuvent s'en procurer. L'espèce à queue touffue est la plus grande de toutes celles que renferment les parties septentrionales de la Baie; elle a presque la grandeur du rat commun. Les Souris habitent parmi les pierres ou sous des buttes de sable. Elles sont très-douces, et si faciles à apprivoiser, lorsqu'on les prend toutes formées, qu'au bout d'un jour ou de deux, elles sont parfaitement réconciliées avec la perte de leur liberté, et ne cherchent qu'à être caressées et à vous monter le long du corps. Leur poil est gris l'été et blanc l'hiver; mais cette blancheur n'est nullement comparable à celle de l'hermine. Elles sont couvertes, dans cette dernière saison, d'une multitude de poux, d'un sixième moins gros que les mites qui s'engendrent dans le fromage. Telle est, en effet, leur petitesse, qu'à la première vue on les prendrait pour des grains de poussière, d'un rouge brun, et on ne revient de son erreur, que lorsqu'en les en examinant de plus près on les apperçoit remuer. Je remarquai sur l'une des plus grandes et des plus belles Souris de cette espèce, prise dans le cœur de l'hiver, un nombre si considérable de ces insectes, que chaque poil en était garni dans toute sa longueur. A mesure qu'ils en atteignaient l'extrémité, de blanche qu'était la Souris, elle ne semblait plus que d'un brun pâle. J'avais à la main un excellent

microscope, et je m'efforçais de bien reconnaître les formes de ces insectes pour les décrire; mais il faisait si excessivement froid, que les verres de l'instrument devenaient ternes chaque fois que je respirais. Les pieds de derrière de ces Souris ont la même conformation que ceux d'un ours, et leurs pieds de devant sont armés d'une substance calleuse, que je n'ai remarquée dans aucune autre espèce de Souris, et qui sert admirablement bien à celles-ci pour creuser le terrein où elles veulent s'établir. On en trouve en très-grand nombre sous les rochers près de la factorerie de *Churchill*; mais elles n'approchent jamais de la maison ni des magasins. Il paraît qu'elles vivent très-sédentaires, et qu'elles s'écartent fort peu de leurs trous, même en été. On en apperçoit rarement, l'hiver, sur la neige, d'où il est assez naturel d'inférer qu'elles font leurs provisions l'été.

QUADRUPÈDES A NAGEOIRES OU AILERONS.

Il existe très-peu d'espèces de ces Quadrupèdes à la *Baie de Hudson*, et hormis le cheval et le bœuf marins, je n'y en connais point d'autres.

Cheval marin.

Ces animaux sont très-nombreux autour des îles *Merry* et *Jones*, et encore plus sur une petite appelée l'île du Cheval marin, que l'on rencontre en se rendant directement au hâvre de la Baleine (*Whale-cove*). Dans mon voyage au nord de la rivière de *Churchill*, en Juin 1767, il y avait sur le rivage

de cette petite île un si grand nombre de chevaux marins, qu'au premier coup de fusil qui leur fut tiré, toute la côte parut en mouvement. La plûpart d'entr'eux plongèrent dans l'eau, et quelques uns vinrent jusqu'à la portée de nos fusils. Chaque personne du vaisseau s'empressa alors de faire montre de son adresse à les tirer; mais nous ne parvînmes à en saisir aucun, car ceux qui avaient été tués allèrent à fond , et ceux blessés mortellement, surent nager encore assez pour nous échapper.

Je ne sais pourquoi on les appèle Chevaux, car ils n'ont pas la moindre ressemblance avec l'animal qui porte ce nom. Leur corps, leurs nageoires, etc., sont exactement comme ceux d'un énorme veau marin. Ils en auraient même la tête, si leurs narines n'étaient beaucoup plus évasées, pour faire place à deux fortes défenses qui leur sortent de la machoire supérieure. Ces défenses et les yeux étincelants de ces amphibies leur donnent un air vraiment formidable.

On ne les rencontre jamais que par troupeaux nombreux; ce qui dénote chez eux un goût pour la société. Ils paraissent attachés les uns aux autres, car ils entourent toujours ceux qui sont blessés et plongent avec eux au fond; mais ils remontent bientôt sur l'eau et font un rugissement affreux. Je ne connais point d'animal amphibie qui craigne moins l'homme qu'eux.

Souvent ils attaquent de petits bateaux pour s'amuser, et répandent non seulement la terreur parmi ceux qui les montent, mais leur font courir les plus grands dangers. En effet, ils

cherchent toujours à défoncer le bateau avec leurs défenses ou à monter dedans; mais on ne les a jamais vus blesser personne. En 1766, quelques matelots du sloop qui se rend annuellement au Nord, pour trafiquer avec les Esquimaux, furent attaqués par un nombre considérable de ces animaux. Pendant qu'ils employaient les plus grands efforts pour les écarter, un des Chevaux marins, plus hardi que les autres, monta sur l'arrière du bâtiment; il s'y accroupit, et après avoir considéré l'équipage un espace de temps assez long, il se jeta à l'eau, pour aller rejoindre sa troupe. Dans le même moment, un autre, d'une grosseur énorme, grimpait par la proue. Voyant que tous les moyens employés pour détourner une visite aussi incommode devenaient inutiles, un des hommes du sloop saisit un fusil chargé de plomb, tel qu'on s'en sert pour les oies, et enfonçant le canon dans la bouche du Cheval, il l'étendit roide mort. L'animal alla aussitôt au fond, et fut suivi par toute la bande. Le reste de l'équipage s'étant rendu au vaisseau, survint, au moment où les Chevaux marins allaient recommencer leur attaque, qui probablement eût été pire que la première, car ils paraissaient furieux de la perte de leur compagnon.

La grosseur de ces animaux varie suivant l'âge et d'autres circonstances. Quelques uns ne sont pas plus gros qu'un vieux veau marin; mais il y en a parmi eux qui ne pèsent pas moins de deux tonneaux.

Les peaux et les dents sont ce que les Naturels estiment le plus

chez ces amphibies; car la graisse en est compacte, et la chair coriace et noire.

On apperçoit rarement des Chevaux marins le long des rivages de la *Baie de Hudson*, ou dans les hâvres, les rivières et les détroits qui l'avoisinent. Ils fréquentent ordinairement les petites îles et les bas-fonds, situés à quelque distance du continent; mais comme la mer qui les environne est prise de glace l'hiver dans une étendue de plusieurs milles, ils est probable que ces animaux se tiènent à fleur d'eau parmi les glaçons qui dérivent durant le cours de cette saison. On croit qu'ils se nourrissent principalement de plantes marines, et même de coquillages, car leurs excréments sont remplis d'aspérités.

Veaux marins.

Les environs de la *Baie de Hudson* présentent, en général, un grand nombre de Veaux marins de différentes grandeurs et couleurs; mais c'est sur-tout au Nord qu'on en trouve le plus. Quelques uns d'eux ont la peau admirablement tachetée de blanc et de noir; celle des autres est d'un gris sale. Les premiers sont généralement petits; mais parmi les derniers, il en est de monstrueux, dont les Esquimaux employent la peau à se faire des canots, des bottes, des souliers, et une grande partie de leur habillement, Ils s'en fabriquent aussi des outres, en place de tonneaux, dans lesquelles ils mettent leur huile pour l'hiver, ou qu'ils remplissent d'air pour leur servir de bouées dans la pêche de la baleine. Ces peuples font plus grand cas de la chair et de la

graisse du Veau marin que de celles de tout autre poisson, sans excepter même le saumon.

Licornes de mer.

Outre les amphibies que je viens de décrire, la *Licorne de mer* est connue aussi dans la Baie et les détroits de Hudson; mais je n'y en ai vû aucune. Nous nous procurons une assez grande quantité de leurs cornes au moyen de nos amis les Esquimaux, qui probablement les reçoivent par voie d'échanges de leurs tribus résidant plus au Nord. Quelque perquisition que j'aye pu faire, il m'a été impossible de savoir des Naturels si leur peau ressemblait à celle de la baleine, ou si elle était velue comme celles des veaux marins. Je penche pour la première ressemblance.

DES ESPÈCES DE POISSONS.

La *Baie de Hudson* ne renferme que peu d'espèces de Poissons. Ces espèces sont la *Baleine noire*, la *Baleine blanche*, le *Saumon*, et un petit poisson nommé le *Capelan* (1).

(1) Dans l'automne de 1768, une très-belle morue fut trouvée morte sur la côte, à la suite d'un fort coup de vent, et on la servit à la table du Gouverneur. MM. *William Wales* et *Joseph Drymond*, qui étaient venus pour observer le passage de Vénus le 3 Juin 1769, en mangèrent leur part; mais je n'ai jamais vu pêcher mort ou en vie aucun poisson de cette espèce dans les parages de la Baie. On rencontre, néanmoins, très-souvent des machoires de morues le long des côtes.

Baleines noires.

On pêche quelquefois de ces Baleines aussi loin au Sud que la rivière de *Churchill*, et j'y en ai vu tuer trois, mais dans l'espace de vingt ans. Elles sont plus communes au Nord, surtout près l'île de *Marbre.* Néanmoins les produits de la pêcherie que la Compagnie y avait fait établir furent si faibles depuis l'époque de sa formation en 1765 jusqu'en 1772, qu'il s'en est fallu de plus de 20 mille livres sterlings qu'ils n'ayent couvert la dépense. On en est moins étonné, lorsque l'on considère les frais énormes qu'entraînent de pareils établissements. Outre le logement et l'entretien, les employés jouissaient de salaires exorbitants. Les *harponneurs* n'avaient pas moins de cinquante louis par an, et chaque matelot, de quinze à ving-cinq; ce qui, joint au traitement des capitaines et des officiers, à l'approvisionnement et réparation des vaisseaux et autres dépenses courantes, forme une somme dont les cargaisons de ces bâtiments n'eussent pu défrayer la Compagnie, en supposant même que ceux-ci fussent revenus annuellement avec leur charge entière. Bien loin delà, pendant les sept années que subsista cet établissement, on ne prit que quatre Baleines noires près de l'île de Marbre, et, à l'exception d'une, elles étaient si petites, qu'elles n'eussent rapporté aucun profit à nos harponneurs du Groenland (1).

(1) J'ai entendu dire que, sur nos bâtiments du Groenland, aucune baleine n'est réputée *puy-fish*, c'est-à-dire, ne produit un bénéfice au matelot qui

Quoique

Quoique très-bien instruite des règles observées sur nos bâtiments qui font la pêche dans le voisinage de cette partie de l'Amérique, la Compagnie, avec une générosité qui lui fait honneur, paye le même prix pour une petite Baleine que pour une grande.

Baleines blanches.

Ces Baleines sont très-communes dans la Baie de Hudson, depuis le détroit de *Chesterfield* jusqu'au fort d'Yorck, ou la rivière de *Hay*, sur la côte occidentale de la Baie, et depuis le cap *Smith* jusqu'à la rivière *Slude*, sur la côte orientale. En général le plus grand nombre se pêche aux embouchures des principales rivières, situées sur la première de ces côtes, telles que les rivières du *Veau marin*, de *Churchill*, du port *Nelson* et de *Hay*. On ne connaît encore dans la partie de l'Est, moins explorée, que la rivière de leur nom (Whale river), qu'elles fréquentent en assez grande quantité. La Compagnie avait formé sur cette rivière un établissement nommé *Richemont*, et une pêcherie, dont elle espérait retirer de gros bénéfices; mais voyant que les frais excédaient les produits, et que les Indiens n'y apportaient que peu de fourrures, elle se détermina, en 1758, à faire évacuer l'un et l'autre, après les avoir gardés plus de douze ans. Elle ordonna, en même temps, de mettre le feu à tous les ouvrages en bois pour en retirer plus facilement le fer qui y était employé.

l'a harponnée, que lorsque sa plus longue côte a six pieds. Rarement les Baleines tuées dans la Baie de Hudson comportent-elles plus de quatre pieds et demi.

La Compagnie a été plus heureuse dans ses pêcheries établies plus anciennement sur la côte occidentale de la Baie, et surtout à *Churchill*, où elle occupe, dans le temps de la pêche, tous ceux de ses employés qui lui sont moins utiles ailleurs, et qui lui ont fait passer, dans les bonnes années, de huit à treize tonneaux de très-belle huile. Pour entretenir parmi eux l'esprit d'industrie et d'émulation, elle accorde des gratifications non seulement aux harponneurs, mais encore à chaque homme embarqué dans les bateaux. Tous sont assurés que plus ils tuent de Baleines, plus ils sont récompensés.

Saumons.

Ces poissons sont très-nombreux, dans certains temps de l'année, sur la côte Nord-Ouest de la Baie de Hudson, et particulièrement dans la baie de *Knapp* et le hâvre de la *Baleine*. Je les y trouvai un jour si communs, qu'avec suffisamment de filets, de tonneaux et de sel, nous en eussions rempli la charge de notre vaisseau en très-peu de temps. Cette abondance n'y est pas continue; car nous avons eu souvent bien de la peine à nous procurer des Saumons pour plusieurs repas. Ils sont quelquefois si multipliés près de la rivière de *Churchill*, que j'en ai vu prendre au delà de deux cents très-beaux avec quatre petits filets et dans une seule marée, à un quart de mille autour du Fort. Quelquefois aussi ils sont si rares, que vingt filets rapportent à peine le même nombre pendant toute la saison, qui commence ordinairement à la fin de Juin, et qui se termine vers le milieu ou à la fin d'Août.

Capelans.

Avec les poissons dont je viens de parler, je n'en connais d'autres dans la Baie de Hudson que le *Capelan*, qui est de la grandeur à peu près d'un éperlan, et fournit un manger très-délicat. Il y a des années où la mer, près de la rivière de Churchill, est couverte de ces petits poissons, qui vienent pour frayer, et l'air est infecté par la quantité de ceux que l'on trouve morts parmi les rochers. A peine, dans d'autres années, en rencontre-t-on assez pour un repas.

La même remarque peut s'appliquer à presque toutes les espèces de gibier qui constituent la bonne chère des Naturels de ces pays. Par exemple, il y a des années où il est facile de tuer cent daims dans l'espace d'un mille du fort d'Yorck, et d'autres où l'on n'en découvre pas même un à vingt ou trente milles à la ronde. Un jour on apperçoit des milliers d'oies, le lendemain elles s'envolent toutes au Nord pour procréer. Le saumon, comme je l'ai déjà observé, est quelquefois si commun dans la rivière de *Churchill*, qu'on en prend autant que l'on veut; parfois il devient un mêts très-recherché par sa rareté.

Vingt années de résidence dans cette partie de l'Amérique m'ont convaincu que quiconque s'y repose sur un produit constant de la part des saisons, est souvent trompé et court risque de mourir de faim.

La prudence exige donc qu'on profite des temps d'abondance

52.

pour rassembler, en quantité suffisante, les aliments qui se conservent le mieux, comme, par exemple, les oies, etc.

DES TESTACÉES.

Poissons à coquilles.

On trouve des coquillages de différentes espèces dans quelques parties de la Baie de Hudson. Les moules sur-tout abondent sur les rochers près de la rivière de *Churchill*, ainsi que les *pétoncles* sur ceux qui découvrent à mer basse. Les côtes sont garnies de petites *crabes*, d'*étoiles*, et d'une infinité de coquilles entières ou brisées que les flots y déposent. On rencontre aussi, dans l'intérieur du pays, sur les bords de plusieurs lacs et rivières des coquilles de toute espèce, tandis que les Naturels n'ont jamais apperçu de poissons.

DES GRENOUILLES, DES VERS ET AUTRES INSECTES.

Grenouilles.

Il existe dans ces régions septentrionales, jusqu'au 61e. dégré de latitude, une grande quantité de Grenouilles de diverses couleurs. Elles se tiènent, le plus habituellement, sur les bords des lacs, des rivières, des étangs et des mares, et quand l'hiver arrive, elles se cachent sous la mousse, à une distance considérable de

l'eau, et y restent gelées jusqu'au printemps. J'en ai vu retirer souvent, lorsque nous dressions nos tentes en hiver, qui étaient aussi dures qu'un morceau de glace. On leur casse, dans cet état, les jambes avec la même facilité qu'on rompt un tuyau de pipe, et sans qu'elles paraissent éprouver la moindre sensation; mais en les enveloppant dans des peaux, et les exposant devant un feu modéré, elles reprènent bientôt la vie et leur ancienne agilité, toutes mutilées qu'elles soient. Si elles viènent à regeler, il n'est plus possible de leur rendre l'existence, du moins on n'en a pas vu d'exemple. Les mêmes accidents ont lieu pour les diverses espèces d'*Araignées* et de *Vers*, dont le nombre est très-considérable dans ces pays. J'en ai vu enlever des milliers de dessous la mousse, qui tous, quoique recouverts d'une toile épaisse que la Nature leur a appris à filer dans ces occasions, présentaient, néanmoins, l'apparence de corps entièrement gelés et aussi fermes que de la glace. Lorsqu'on laisse tomber une de ces araignées sur une substance solide, elle rebondit comme un pois. Toutes les espèces de Vers se durcissent aussi au point qu'on les brise comme un glaçon de la même grandeur; mais en employant pour ces insectes les mêmes procédés que pour les Grenouilles, c'est-à-dire, en leur procurant une chaleur douce, elles recouvrent bientôt la vie et le mouvement qui leur sont propres, quelque froid que puisse être le temps.

DES OISEAUX.

Parmi le grand nombre d'Oiseaux qui fréquentent ces contrées

septentrionales, peu y séjournent l'hiver, et je les désignerai ci-après.

Aigles.

On trouve, l'été, des Aigles de plusieurs espèces dans le pays qui borde la Baie de Hudson, mais on n'en apperçoit aucun plus au Nord, si ce n'est l'*Aigle pêcheur*, brun ordinaire. Ces Oiseaux se montrent dans ces affreuses régions vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, et construisent leurs nids sur les arbres les plus élevés ou dans les fentes des rochers inaccessibles, situés le long des rivières. Ils ne pondent que deux œufs, qui sont tout blancs, et dont il ne provient très-souvent qu'un aiglon. Ils se nourrissent en général de poisson, qu'ils attrapent en traversant les rivières; mais ils causent encore plus de destruction parmi les rats musqués et les lièvres, ainsi que parmi les oies et les canards dans le temps de la mue. Ils détruisent aussi beaucoup de jeunes castors. Leurs nids ont jusqu'à six pieds de diamètre; ils sont tenus si bien approvisionnés de poisson et de gibier pendant tout le temps du séjour des petits, que les Indiens y trouvent toujours à se régaler. Quoique éclos à la fin de Mai, ou, pour le plus tard, au commencement de Juin, les aiglons ne commencent à voler qu'en Septembre. Ils émigrent peu de temps après au Sud. Ce sont les oiseaux les plus voraces que j'aye connus. Deux d'entre eux, qu'on était parvenu, en quelque sorte, à apprivoiser, consommaient plus d'un panier de poisson par jour; on ne les voit jamais faire leurs nids sur les terres stériles, quoiqu'il y

existe des rivières et des lacs très-poissonneux. C'est probablement faute d'y trouver des arbres ou des rochers assez élevés. Les Indiens du Nord font très-grand cas de leurs plumes, ainsi que de celles du faucon, pour garnir leurs flèches. Ils s'imaginent, d'après quelques notions superstitieuses, qu'elles sont meilleures que celles des oies, des grues, des corneilles et autres oiseaux qui, dans le fait, sont tout aussi bonnes. La chair de l'Aigle, dont presque tous les Indiens font usage, est noire, dure et huileuse. Celle même des Aiglons, quelque blanche et tendre qu'elle soit d'ailleurs, a un goût si rance, que bien des personnes ne peuvent en manger que dans un cas de nécessité.

Faucons de différentes grandeurs.

Les pays qui environnent la Baie de Hudson sont visités, l'été, par des Faucons qui diffèrent autant de plumage que de couleur. Les plus gros pèsent jusqu'à trois livres, et les plus petits cinq à six onces. Mais leur poids, comme celui des autres oiseaux, ne saurait être un guide sûr pour les Naturalistes, car il est souvent de la moitié moindre dans de certaines saisons, ou lorsque la nourriture manque à ces animaux. Malgré la variété des Faucons qui habitent ce pays pendant l'été, je ne connais qu'une espèce qui brave la rigueur des longs hivers qu'on éprouve au nord de la rivière de Churchill, et c'est celle que M. *Pennant* appèle le *Sacre*. Comme toutes les autres grandes espèces de Faucons, elle fait la chasse au *francolin* blanc ou perdrix, ainsi qu'au lièvre américain, à qui on donne le nom

de lapin dans la Baie. Ces oiseaux fréquentent ordinairement les endroits où les perdrix abondent, et ils désolent par-là les chasseurs Indiens en faisant fuir le gibier des environs de leurs tentes. Il est vrai que ceux-ci trouvent à s'en dédommager sur les Faucons qui sont quelquefois réunis au nombre de plus de cent. Ces oiseaux, en outre, éventent tellement, par leurs cris, l'approche des chasseurs, que les Gouverneurs de nos établissements sont généralement dans l'usage de distribuer un quart d'eau-de-vie par tête de Faucon. Les Indiens, et quelquefois les Anglais, se nourrissent de leur chair; mais elle est toujours noire, coriace, et souvent elle a un goût d'amertume.

Les Naturels aiment beaucoup à apprivoiser de ces Faucons, qu'ils parviènent communément à garder avec eux tout l'été; mais aux approches de l'hiver, ces oiseaux les abandonnent et vont chercher eux-mêmes dequoi vivre. J'en avais un à notre établissement de Cumberland, auquel mes gens étaient très-attachés, et comme il ne manquait point de nourriture, il serait probablement resté tout l'hiver avec nous, si un Indien, qui ignorait qu'il était apprivoisé, ne l'eût tué.

Chouette blanche ou *couleur de neige.*

Cette belle espèce de Chouette est commune dans toutes les parties de la *Baie de Hudson*, et s'étend au Nord jusqu'à la rivière de la mine de Cuivre. Lorsque ces oiseaux volent ou sont en repos, ils paraissent très-gros; mais quand ils sont [illegible] ils pèsent rarement

rarement plus de trois à quatre livres, et quelquefois ils ont à peine la moitié de ce poids. Ils vivent en général de souris et de perdrix; on sait aussi qu'ils font la guerre aux lapins. Comme les faucons, ils sont très-incommodes pour les chasseurs; mais ils diffèrent de tous les autres oiseaux que je connaisse, en ce qu'au lieu de fuir au bruit du fusil, ils en suivent la direction. Très-souvent ils accompagnent les chasseurs pendant toute une journée, et lorsqu'ils les voyent poursuivre quelque oiseau, ils se perchent sur de grands arbres, jusqu'à ce que l'animal soit tué; alors ils fondent sur lui, et l'enlèvent avant que le chasseur ait eu le temps de le ramasser. Quand les Indiens les apperçoivent ainsi perchés, ils leur jètent un oiseau mort pour chercher à les attirer à la portée du fusil, et rarement ces Chouettes refusent-elles de mordre à l'appât qui leur est présenté. Le chasseur qui les attend, parfaitement sur ses gardes, ne leur donne pas le temps de saisir la proie offerte, et les abat. Leur voisinage étant aussi préjudiciable que celui des faucons aux chasseurs employés par la Compagnie, elle paye le même prix pour chaque tête de Chouette.

Ces oiseaux sont généralement gras l'hiver, et leur chair, extrêmement blanche, est très-goûtée des Anglais et des Indiens. Ils construisent toujours leurs nids à terre, pondent de trois à quatre œufs, dont il provient rarement plus de deux petits, et ceux-ci, dans les parties les plus septentrionales, ne commencent à voler qu'en Septembre. Les Chouettes n'émigrent jamais et bravent les plus grands froids, même le long des terres stériles,

loin de tout bois, et elles se perchent alors sur la cîme des rochers pour mieux découvrir leur proie.

Chouettes grises ou *de couleurs mélangées.*

Cette espèce n'est ni aussi multipliée, ni aussi grande que la première, et elle habite toujours les bois. Elle ne cherche jamais sa proie de jour, mais elle se tient sur des pins élevés, et se laisse approcher et tuer facilement. Quoiqu'elle ne vive en général que de souris et de petits oiseaux, sa chair est très-blanche, et fort estimée des Anglais comme des Indiens. Ceux du Sud l'appèlent *Ho-ho*, et ceux du Nord, *A-kee-thow.*

Cob-a-dee-cooch.

Outre ces deux espèces de *Chouettes*, il y en a une autre qui réside, toute l'année, dans la *Baie de Hudson*, et que les Indiens nomment *Cob-a-dee-cooch*. Elle est si inférieure, pour la grosseur, aux deux premières, qu'elle pèse rarement une demi-livre. Ses plumes, d'un brun mélangé, sont longues et douces comme de la soie. En général, elle se nourrit de souris et des oiseaux qu'elle trouve morts. Elle porte quelquefois l'audace jusqu'à fondre sur la perdrix que le chasseur vient d'abattre; mais trop faible pour enlever sa proie, elle est souvent obligée de l'abandonner. Comme la Chouette blanche, mais pas aussi habituellement, elle accourt au bruit d'un fusil, et comme le faucon, elle suit les chasseurs et en écarte le gibier par ses cris. Elle s'éloigne

rarement des bois, y fait son nid sur les arbres et pond entre deux et quatre œufs. Elle n'est jamais grasse, et sa chair n'est goûtée que des Indiens.

Corbeaux.

Ces oiseaux, d'un très-beau noir lustré, et richement tachetés de pourpre et de violet, habitent constamment la Baie; mais ils sont si inférieurs en grosseur aux Corbeaux Anglais, qu'on leur donne communément le nom de *Corneilles*. Ils construisent leurs nids sur les pins les plus hauts, et pondent pour l'ordinaire quatre œufs, marqués de diverses taches, qui éclosent à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Beaucoup d'entr'eux fréquentent, l'été, les terres stériles, situées à plusieurs centaines de milles de toute espèce de bois. Ils y sont attirés probablement par la grande quantité de daims et de bœufs musqués que les Indiens du Nord tuent dans cette saison, uniquement pour avoir leurs peaux, et dont ils abandonnent ensuite la chair à la corruption ou à la voracité des animaux de proie. C'est aussi le temps où ces Corbeaux sont le plus gras; les jeunes ont la chair très-blanche et très-délicate. La nécessité les réduit, l'hiver, à ne vivre que d'une mousse noire qui croît sur les pins, ainsi que des excréments du daim et d'autres animaux. Il leur arrive cependant de tuer quelques souris qu'ils rencontrent sur la surface de la neige, et d'attraper quelques perdrix ou lièvres blessés. Ils parviènent aussi, au grand détriment des chasseurs Indiens, à enlever le gibier pris dans leurs pièges. Néanmoins, avec ces

53.

ressources, ils se trouvent si à court de vivres, dans les grands froids, qu'on est étonné comment ils peuvent subsister.

Ces oiseaux ont l'odorat très-subtil, car, dans les temps les plus froids, lorsque les émanations des corps sont presque suspendues, j'ai souvent vu tuer des buffles et d'autres animaux où il ne se rencontrait pas un seul Corbeau, et peu d'heures après, il en survenait plus de vingt pour se partager les excréments et le sang. Un homme sans armes peut approcher d'eux quand ils mangent; mais ils s'envolent dès qu'on a un fusil, preuve évidente qu'ils sentent la poudre. On en tue, néanmoins, fréquemment avec les mêmes fusils dont on se sert contre les renards, comme on en prend beaucoup aussi dans les pièges préparés pour les *martes*. Quoique ce soient des animaux très-prudents, leurs besoins deviènent si urgents l'hiver, qu'on les voit, comme la chouette blanche, accourir au bruit de l'explosion d'une arme à feu; mais ils ont la précaution de se tenir à une distance mesurée du chasseur, à qui ils enlèvent assez souvent quelques oiseaux tués. Leurs plumes sont excellentes pour dessiner.

Corneille cendrée.

La Corneille cendrée, que les Indiens du Sud appèlent *Whiske-jonish*, les Anglais *Whiskey-jack* et les Indiens du Nord *Gee-za*, ou *Jee-za*, suivant la prononciation de quelques uns d'entre eux, qui me paraît la meilleure, est si petite, qu'elle pèse rarement trois onces. Ses plumes grises, longues, soyeuses et détachées entre elles, ressemblent beaucoup, dans quelques parties, à du poil. Cet

oiseau est très-familier, et se plait à pénétrer dans les maisons et les tentes, où aucune provision, soit fraîche, soit salée, n'est à l'abri de sa voracité. Il la porte jusqu'à enlever ce qui cuit dans les chaudières ou ce qui est sur les plats. La Corneille cendrée est très-incommode pour les chasseurs Anglais et Indiens, qu'elle suit quelquefois presque toute la journée. Elle se perche sur un arbre pendant que ceux-ci amorcent les pièges qu'ils tendent aux martes, et à peine ont-ils le dos tourné, qu'elle enlève l'appât. C'est une espèce d'*oiseau moqueur*, dont les tons sont très-variés. On l'apprivoise aisément; mais il ne peut vivre long-temps renfermé. Il est connu pour être prévoyant, en ce qu'il rassemble, l'été, une grande quantité de baies pour l'hiver; mais son penchant naturel au vol qu'il exerce dans toutes les saisons de l'année, le fait également redouter des Anglais et des Indiens. Il bâtit son nid sur les arbres, comme le *merle* et la *grive*, et la femelle pond quatre œufs bleus, dont il provient rarement plus de trois petits.

Pivert.

Je ne connais qu'une espèce de *Pivert* qui fréquente les parties situées au nord de la Baie de Hudson, et M. *Pennant* la distingue sous le nom d'oiseau à aîles dorées; mais la belle espèce, à couronne écarlate, est très-commune dans les parties méridionales. La manière de vivre de ces oiseaux est presque toujours la même. Ils pratiquent constamment leurs nids dans les creux des arbres, et se nourrisssent de vers et autres insectes. Il ont de quatre à cinq petits à la fois. On dit qu'ils font beaucoup de tort aux arbres fruitiers que l'on cultive dans les jardins de l'Amérique

méridionale; mais comme ces objets de luxe manquent dans la Baie de Hudson, on n'y a pas à craindre les mêmes dégâts de la part de ces oiseaux. Les plumes rouges de la plus grande espèce de Piverts que l'on trouve dans l'intérieur et au sud de la Baie, sont très-recherchées par quelques Indiens, qui en ornent leurs pipes, ainsi que les habits de leurs enfants. Aucune des deux espèces dont j'ai fait mention n'émigre jamais; l'une et l'autre résident continuellement sous le climat qui leur est affecté.

Francolins.

Il existe plusieurs espèces de *Francolins* dans les différentes parties de la Baie de Hudson; mais comme la plus belle, et deux des plus grandes, ne se trouvent point au delà du 59e. dégré de latitude Nord, et que j'ai eu occasion d'en voir beaucoup près de notre établissement de *Cumberland*, je prendrai la liberté de les décrire ici.

Francolins à collier.

Cette espèce est la plus belle de toutes celles connues sous ce nom. Son plumage est d'un brun tendre, joliment tacheté de noir et de blanc. Comme le faucon, elle a une queue longue et large, communément orangée, avec de superbes raies noires, couleur de chocolat et blanches, et qu'elle étend souvent en forme d'éventail. Pour surcroît de beauté, elle porte autour du cou une touffe de plumes d'un noir lustré et richement teintes de pourpre, qu'elle hérisse à volonté, et sur-tout lorsqu'elle étale

sa longue queue, ce qui lui donne un air majestueux. Elle se tient perchée, l'hiver, sur les pins, d'où on l'abat aisément, d'après la facilité avec laquelle elle se laisse approcher dans cette saison.

Les Francolins à collier font toujours leurs nids à terre, et généralement au pied d'un arbre. Ils pondent entre douze et quatorze œufs. On a essayé souvent, dans quelques unes des parties méridionales de l'Amérique, d'apprivoiser ce bel oiseau, en faisant couver ses œufs par des poules; mais aucune de ces tentatives n'a réussi. Au bout de quelque temps, les petits s'envolent dans les bois, où ils trouvent probablement à vivre. La chair de ces animaux est très-blanche et ferme, et quoique rarement grasse, elle n'en est pas moins agréable au goût. On la mange ordinairement lardée et rôtie, ou bouillie simplement avec un morceau de lard.

Il y a quelque chose de remarquable dans ces oiseaux, et qui, je crois, leur est particulier, c'est le bruit qu'ils font avec leurs aîles, et que l'on prendrait, à la distance d'un demi-mille, pour du tonnerre. Je l'ai entendu très-souvent dans le mois de Mai près de *Cumberland*, mais toujours avant le lever du soleil, et rarement après son coucher. M. le Baron *de la Hontan* dit qu'ils ne battent ainsi des aîles qu'au printemps et dans l'automne; je puis certifier, de mon côté, que je ne les ai jamais entendus l'hiver, quoique j'en aye tué plusieurs dans cette saison. Les Indiens m'ont assuré qu'ils ne faisaient ce bruit que lorsqu'ils mangeaient; ce qui est très-probable, car il est reconnu que toutes

les espèces de Francolins mangent de très-bonne heure le matin, et fort tard l'après-midi. L'espèce que je viens de décrire est appelée *Pus-pus-kee* par quelques uns des Indiens qui bordent les côtes de la Baie de Hudson, et par d'autres, *Pus-pus-cue.*

Francolins à queue pointue.

Ces oiseaux, à qui l'on donne le nom de *Faisan* dans la Baie de Hudson, sont très-communs dans sa partie méridionale. On en tue quelquefois, l'hiver, près le fort d'*Yorck;* mais ils ne s'étendent point jusqu'à *Churchill.* Ils ont quelques rapports, par la couleur, avec la poule-faisan d'Angleterre; mais leur queue est courte et pointue comme celle du canard ordinaire, et il n'existe aucune différence sensible entre le plumage du mâle et celui de la femelle. Quand ils sont forts et bien nourris, ils pèsent communément deux livres, et quoique leur chair ne soit pas très-blanche, elle est pleine de suc et fort bonne au goût, sur-tout lorsqu'elle est piquée de lard et rôtie. Ces Francolins vivent, l'été, de fruits, et l'hiver, de sommités de bouleau et de bourgeons de peuplier. Ils se laissent approcher plus facilement l'automne que dans les grands froids, où ils se tiènent perchés au sommet des plus hauts peupliers, et hors de la portée d'un fusil ordinaire. Quand ils sont inquiétés dans cette position, ils s'enfoncent sous la neige; mais le chasseur se trouve également frustré dans son espoir, car ils la parcourent si rapidement, qu'ils prènent quelquefois leur vol à plusieurs verges de distance de l'endroit par où ils sont entrés, et très-souvent dans une direction opposée à celle

où

où le chasseur les attend (1). Comme les autres espèces de Francolins, ils font leurs nids à terre, et pondent de dix à treize œufs. On ne réussit pas mieux à les apprivoiser que les Francolins à collier; et c'est ce dont on est parvenu à s'assurer par différents essais entrepris au fort d'Yorck. En effet, ceux sur qui l'expérience a été tentée ont fini tous par périr, probablement faute d'une nourriture appropriée, car les poules qui les avaient couvés en prenaient le même soin, et leur témoignaient la même affection que s'ils eussent été le produit de leurs propres œufs. Cette espèce de *Francolin* est appelée, par les Indiens du Sud, *Aw-kis-cow*.

Perdrix des bois.

On nomme ainsi ces Perdrix dans la Baie de Hudson, parce qu'elles résident ordinairement parmi les forêts de pins et de sapins. Elles se nourrissent, l'hiver, des bourgeons de ces arbres, et sur-tout de ceux des derniers. Quoique cette espèce de Francolin soit inférieure en grandeur et en beauté au Francolin à collier, elle peut passer cependant pour très-belle, car son plumage est d'un brun superbe, et également tacheté de noir et de blanc. Elle a une longue queue, de couleur orange. Ses jambes sont revêtues de plumes courtes et épaisses, mais elle n'en a point aux pieds. Elle est extrême dans sa défiance comme dans sa sécurité. Quelquefois, en effet, elle ne souffre pas qu'on l'approche de plus de deux portées de fusil; d'autres fois elle se laisse tuer sans

(1) Je puis garantir l'observation, pour l'avoir faite moi-même, lorsque j'étais à *Cumberland-house*.

chercher à s'envoler, et il arrive souvent à un chasseur de faire tomber cinq ou six de ces Perdrix du même arbre. Il y a des années où elles sont très-communes près du fort d'Yorck. A peine en apperçoit-on aux environs de *Churchill*, quoiqu'elles soient fort multipliées dans l'intérieur du pays, et principalement sur les frontières d'*Athapuscow*, où j'ai vu les Indiens qui m'accompagnaient en tuer un grand nombre avec des flèches sans pointe. Leur chair, en hiver, est noire, coriace et amère, ce qui provient sans doute des substances résineuses dont elles se nourrissent pendant cette saison, quoiqu'on n'observe pas la même chose chez les lapins qui vivent d'aliments semblables l'hiver. Au contraire, la chair de ceux-ci est plus délicate que celle des lapins d'Angleterre. Les Indiens du Sud appèlent cette espèce de Perdrix *Mistick-à-pethow*, et les Indiens du Nord, *Day*.

Perdrix de saules.

Ces oiseaux ont le bec tout noir, avec des sourcils rouges, qui sont plus apparents et plus beaux chez les mâles que chez les femelles. Leur plumage est brun l'été, avec un mélange agréable d'orange, de blanc et de noir. Les mâles, dans cette saison, l'emportent en beauté sur les femelles, qui sont alors généralement brunes. A mesure que l'automne avance, les plumes de ces Perdrix deviènent blanches, à l'exception de quatorze qui leur restent noires sur la queue, avec quelque teinte de blanc. Leurs jambes et leurs pieds en sont entièrement couverts. Vers la fin de Septembre et au commencement d'Octobre, elles se réunissent au nombre de plusieurs cents, et abandonnent les plaines ouvertes

et les terres stériles, où elles engendrent ordinairement; elles dirigent alors leur vol vers les endroits les plus garnis de saules. Là, elles vivent en état de société, jusqu'à ce qu'elles soient dispersées par leurs ennemis communs, les faucons ou les chasseurs. De toutes les espèces de Francolins que l'on trouve dans les environs de la Baie de Hudson, celle-ci est la plus multipliée. Lorsqu'on les laisse tranquilles pendant un certain temps, leur nombre s'accroît souvent au delà de presque toute croyance. Je ne crois pas exagérer en disant que j'en ai vu des bandes de plus de quatre cents près de la rivière de *Churchill*. Celles que j'aperçus dans la partie septentrionale de la rivière du port *Nelson*, lorsque je revenais par le paquebot au mois de Mars 1768, formaient un nombre encore plus considérable; car, outre une bande de plus de mille qui volaient au Nord, toute la surface de la neige, dans le voisinage des jeunes saules, en était couverte. Sir *Thomas Button* rapporte que lorsqu'il hiverna dans la rivière du port *Nelson*, l'équipage de son bâtiment tua dix-huit cents douzaines de ces oiseaux; ce que je n'ai pas de peine à croire. M. *Jérémie*, qui se trouvait Gouverneur du fort d'Yorck, quand cette place tomba au pouvoir des Français, qui lui donnèrent le nom de fort *Bourbon*, assure que lui et soixante-dix-neuf autres personnes ne mangèrent pas moins de quatre-vingt-dix-neuf mille Perdrix et vingt-cinq mille lièvres dans un seul hiver. Ces deux nombres, joints à celui des daims, des oies, des canards, etc., dont il fait l'énumération dans son ouvrage comme ayant été tués la même année, présentent un montant si énorme, qu'on a de la peine à concevoir comment quatre-vingts personnes ont suffi

pour consommer autant de gibier. En effet, quatre-vingt-dix mille Perdrix et vingt-cinq mille lièvres divisés par quatre-vingts, ne donnent pas moins de onze cents vingt-cinq Perdrix et trois cents douze lièvres pour chaque personne. Cette quantité de gibier paraît, en outre, excessive, lorsqu'on considère que la saison de chasser les Perdrix et les lièvres ne dure pas plus de sept mois de l'année. Quarante mille Perdrix et cinq mille lièvres seraient un nombre plus vraisemblable et assez suffisant pour nourrir seul quatre-vingts personnes pendant sept mois. Le poids ordinaire de la Perdrix de saules est de dix-huit à vingt-deux onces, lorsqu'elle vient d'être tuée. Il y en a quelques unes qui conservent presque ce poids quand elles sont rôties; mais le cas est infiniment rare, et si celles-ci ne réunissaient pas toutes les qualités des premières, on serait tenté de les soupçonner d'une autre espèce. Toutes ces Perdrix sont mâles, et à leur grosseur et à leur graisse, on peut en inférer qu'elles partagent l'imperfection des chapons, dont elles ont aussi la bonté. Quiconque a eu occasion d'en manger, ne peut s'empêcher de convenir qu'elles surpassent autant les autres Perdrix en saveur qu'en grosseur. Une chose particulière à ces oiseaux, ainsi qu'aux Perdrix de roches, c'est que toutes leurs plumes, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, à l'exception de celles des aîles et de la queue, sont doubles. Les plumes de dessous forment une espèce de duvet à la racine des plus grandes. Au moyen de cette espèce de fourrure, admirablement adaptée à la situation de ces Perdrix, elles peuvent non seulement résister aux hivers les plus froids, mais se tenir la nuit sous la neige, et le jour en sortir pour aller chercher leur nourriture. On les trouve

constamment, en hiver, le long des rivières et des anses, sur les bords des étangs et des lacs, et dans les plaines couvertes de saules nains, car c'est de leurs sommités dont elles se nourrissent uniquement dans cette saison. L'été, elles vivent de fruits et d'herbes. Comme leur nourriture d'hiver est sèche et dure, elles sont obligées, pour faciliter leur digestion, d'avaler une quantité considérable de gravier; mais la neige, qui couvre alors la terre à une grande profondeur, fait qu'elles ont bien de la peine à s'en procurer. Les Indiens ont imaginé d'y remédier par le même procédé qu'on employe aujourd'hui en Angleterre; qui consiste à placer un tas de gravier auprès de leurs filets, afin d'attirer plus facilement ces oiseaux. A cet effet, les filets des Indiens comportent de huit à douze pieds quarrés. Ils sont placés dans des chassis de bois, et tendus ordinairement sur la glace, dans les rivières, les anses, les lacs et les étangs, à environ cent verges des saules des environs, mais jamais à moins de la moitié de cette distance. On rassemble de la neige en dessous, et après en avoir formé au centre un monceau assez élevé, on le recouvre de gravier. On soulève ensuite un des côtés du chassis, qu'on tient suspendu à l'aide de deux pieus d'environ quatre pieds de haut, auxquels les chasseurs attachent une corde, dont ils fixent l'autre bout aux saules voisins, de manière à ce qu'elle ne puisse être apperçue des Perdrix qui entrent sous le filet. Quand tout est prêt, les chasseurs vont se placer sous les saules, et dès qu'ils découvrent quelques Perdrix, ils s'efforcent de les attirer près du piège, ce qui ordinairement ne leur est pas difficile, car la plûpart du temps ces oiseaux accourent comme des poulets. Quelquefois même,

sans qu'on les excite, elles précipitent leur vol vers le filet à la seule inspection du gravier, dont la couleur noire tranche fortement sur la neige. Les chasseurs s'empressent alors de se porter à l'extrémité de la corde pour épier leurs mouvements, et lorsqu'ils se sont assurés qu'il y a autour du gravier, ou qu'il va s'y présenter le nombre de Perdrix que le rets peut couvrir, ils tirent aussi-tôt la corde, et font tomber horizontalement le filet sur la neige. Ils courent ensuite au piège, et tuent tous les oiseaux qui s'y trouvent pris, en les mordant sur le derrière de la tête. Leur proie enlevée, ils rétablissent le rets, opération qu'ils répètent autant de fois que cela leur plaît, et qu'il survient un certain nombre de Perdrix. Par cette méthode, aussi simple qu'ingénieuse, j'ai compté plus de trois cents Perdrix prises dans une seule matinée par trois personnes, qui en auraient attrapé un beaucoup plus grand nombre si elles l'eussent désiré. Les instants de la journée les plus favorables pour cette chasse sont la pointe du jour ou la première heure de l'après-midi. Un seul coup de filet rapporte ordinairement de trente à soixante-dix Perdrix. M. *Prince*, qui commandait un sloop à la rivière *Churchill* en 1786, prit, l'hiver de la même année, deux cents quatre de ces oiseaux dans deux coups de filet. Les Perdrix de saule ne sont pas également communes toutes les années, car j'ai vu des hivers où elles étaient si rares, qu'il était impossible d'en prendre aucune avec des rets, et que celles tuées au fusil suffisaient à peine aux chasseurs pour leur nourriture d'un jour par semaine. En revanche, elles furent si abondantes près de *Churchill* dans l'hiver de 1785, et on en apporta une si grande quantité à la Factorerie,

que j'en fis donner plus de deux mille aux cochons. Ces oiseaux, vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, commencent à reprendre leur beau plumage d'été. Leurs premières plumes brunes se montrent sur le cou (1), et leur couvrent successivement tout le corps; mais rarement sont-elles toutes poussées avant Juillet. Ces plumes font d'excellents lits, et comme elles revìènent de droit aux chasseurs employés par la Compagnie, ceux-ci les vendent ordinairement aux capitaines et aux maîtres de vaisseaux de la Compagnie, pour le prix modique de trois sous par livre.

Perdrix de roches.

Cette espèce de Francolin est de la même couleur, en hiver, que les précédentes; mais elle leur est inférieure en grosseur, n'ayant pas, en général, plus des deux tiers de leur poids. Son bec est traversé par une ligne noire qui se termine à l'œil, et elle diffère, en nature et en manière de vivre, de la Perdrix de saule.

(1) M. *Dragge* observe, dans son *Voyage au Nord-Est*, que lorsque ces Perdrix changent de couleur, les premières plumes brunes leur poussent au croupion; mais c'est si peu une règle générale, qu'un chasseur de la Baie de Hudson un peu exercé ne pourrait s'empêcher de rire de l'observation. Je ne dirai pas que M. *Dragge* n'a jamais vu d'exemple de cette espèce; mais quand la nature s'écarte à ce point de son cours ordinaire, on doit l'attribuer nécessairement à quelque accident. Il est plus que probable que les plumes dont parle M. *Dragge* appartenaient à quelque Perdrix séparée en deux par la chûte du filet, et chez qui, la saison de changer de plumes approchant, celles d'été avaient commencé à poindre. Pour moi, je déclare que, sur plusieurs centaines de milliers de Perdrix tuées en ma présence, je n'ai jamais été témoin ou entendu parler d'un pareil fait.

Elle ne fréquente jamais les bois ou les saules ; mais elle brave les plus grands froids au milieu des plaines ouvertes. Elle ne vit que des sommités et des bourgeons des jeunes bouleaux, et après avoir mangé, elle se pose sur les hautes buttes de neige, présentant la tête au vent. Les Perdrix de cette espèce ne se prènent jamais avec des filets comme celles de saule, et quand elles manquent de gravier, elles se servent de leur bec, qui est d'une force étonnante, pour détacher des rochers ce qui leur est nécessaire. Leur chair n'approche point de la bonté de celle des autres espèces de Francolins, car elle est noire, coriace et amère. Elles ont de commun, avec les Perdrix des bois, d'être tour-à-tour ou excessivement défiantes ou excessivement confiantes. Quand elles se trouvent dans le dernier cas, un chasseur peut en tuer jusqu'à cent vingt en très-peu d'heures, et souvent six à huit d'un coup, ces Perdrix ne volant ordinairement qu'en bandes très-nombreuses. Leur plumage, comme celui des Perdrix de saules, se convertit, l'été, en un beau brun tacheté, et elles sont si difficiles à tuer dans cette saison, qu'à moins d'un coup dans la tête ou dans le cœur, elles continuent de voler, quelque quantité de plomb qu'elles ayent reçu. Elles manifestent une grande tendresse pour leurs petits, car pendant le temps de l'incubation, elles préfèrent souvent de se laisser prendre plutôt que leurs œufs (1). On rencontre,

(1) Outre les oiseaux dont j'ai déja fait mention, et que l'on sert régulièrement sur nos tables dans la Baie de Hudson, lorsque c'est leur saison respective, M. *Jérémie* assure que, pendant qu'il commandait au fort d'Yorck, l'*Outarde* y était commune. Cependant depuis que le fort a été délivré aux Anglais à la paix d'*Utrecht*,

dans

dans quelques étés, près de la rivière de Churchill, des pigeons, qui ne sont pas plus gros que des grives. Leur bec est de couleur de chair, leurs pieds rouges, et la plus grande partie de leur plumage tire sur le lilas. Ils volent toujours en bandes nombreuses dans l'intérieur du pays et se perchent sur les peupliers, où j'en ai vu tuer jusqu'à douze d'un coup. Ils se nourrissent ordinairement de bourgeons de peuplier, et quoique rarement gras, ils sont un bon manger. Ils font leurs nids sur les arbres de même que les ramiers; mais jamais ils ne pondent plus de deux œufs à la fois, et on en voit rarement près de la côte dans les parties septentrionales de la Baie de Hudson.

Grives à poitrine rouge.

Ces *Grives*, connues assez généralement sous le nom d'*Oiseaux rouges* dans la Baie de Hudson, mais à qui quelques uns donnent aussi le nom d'*Oiseaux noirs* à cause de leur chant, ou de *Grives américaines*, se montrent ordinairement à la rivière de Churchill vers le milieu de Mai, construisent leurs nids

c'est-à-dire, depuis 1713, aucun des Employés de la Compagnie n'a apperçu de ces oiseaux. Il n'est point fait mention non plus dans aucun des journaux recueillis par la même Compagnie, qu'on en ait jamais vu dans les parties les plus méridionales de la Baie, et encore moins au fort d'Yorck, dont la latitude est de 57 dégrés Nord; de sorte qu'il y a erreur ou mauvaise foi dans cette assertion de M. *Jérémie*. La description qu'il fait du pays et de ses productions ne mérite pas plus de confiance. J'en dis autant de son collègue *Lapoterie*, lorsqu'il assure, comme lui, l'existence des *Outardes* dans cette partie de l'Amérique.

avec de la glaise comme les Grives anglaises, et pondent quatre beaux œufs bleus. Elles ont un chant très-élevé et très-agréable, qu'elles font entendre assez habituellement les matins et les soirs, lorsqu'elles sont perchées sur de grands arbres près de leurs nids; mais dès que leurs petits sont en état de voler, elles gardent le silence et émigrent au Sud au commencement de l'automne. Elles ne sont nullement communes, et, en général, on ne les voit que deux ensemble. On les recherche peu; mais quand les jeunes Indiens en tuent, on les mange volontiers, quoiqu'elles ne se nourrissent que de vers et d'insectes.

Gros-becs.

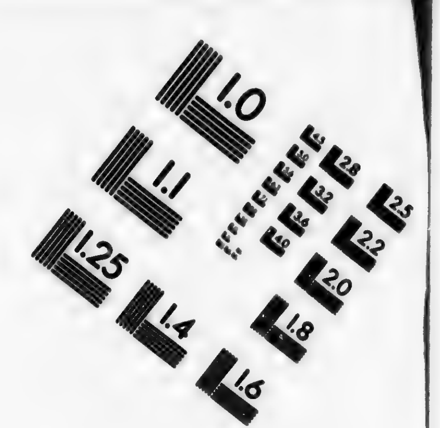
Ces jolis oiseaux se montrent, dans de certaines années, à la rivière de Churchill dès la fin de Mars; mais ils sont peu nombreux. Ils volent toujours deux ensemble, et ils vivent généralement de bourgeons de peuplier et de saule. Le plumage du mâle est, en très-grande partie, d'un brun cramoisi, et celui de la femelle, d'un vert sale. Ils ressemblent beaucoup, pour la forme, au *Rouge-queue* anglais; mais ils ont presque le double de sa grosseur. Ils font leurs nids sur les arbres, et quelquefois à très-peu d'élévation de terre. Ils pondent quatre œufs blancs, qui éclosent toujours en Juin. On dit que leur ramage, au printemps, est très-agréable, et qu'ils se retirent au Sud au commencement de l'automne. Les Anglais qui résident à la Baie de Hudson donnent généralement au Gros-bec le nom d'*Oiseau rouge* américain.

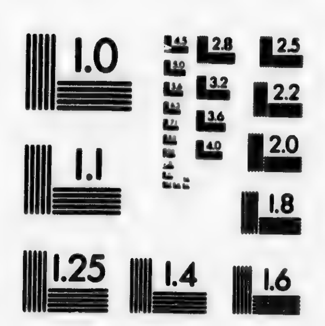
Snow Buntings ou *Oiseaux de neige.*

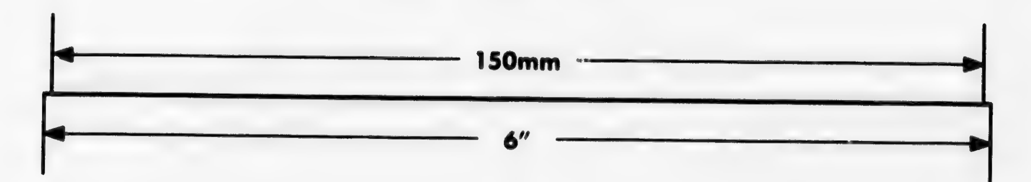
C'est le nom sous lequel cette espèce d'alouette est connue dans la *Baie de Hudson.* On appèle ces oisea[illegible]*locons de neige* dans les îles d'*Orkney*, d'après leur multitud[illegible] dévorent le grain aussi-tôt qu'il est semé, et on est obligé quelquefois d'ensemencer jusqu'à trois fois le champ où ils s'arrêtent. Ils font leur apparition vers la fin de Mai ou le commencement d'Avril dans les établissements situés au nord de la Baie. Ils sont alors très-gras, et ne cèdent point, en bonté, aux ortolans. Ils commencent, en arrivant, par se nourrir d'herbes, et ils se plaisent beaucoup parmi le fumier. On les prend alors en grand nombre sous des filets que l'on amorce avec de l'avoine. A mesure que l'été avance, ils vivent presque uniquement de vers et sont moins estimés. Ils volent quelquefois en bandes si épaisses, que j'en ai tué au delà de vingt d'un seul coup, et j'ai même connu des chasseurs qui en ont tué le double. Dans le printemps, leur plumage est joliment varié de noir et de blanc; mais l'été, il est plutôt élégant que gai. Ils vivent long-temps renfermés, ont un chant agréable, et lorsqu'ils se trouvent avec des canaris, ils imitent aussi-tôt leur ramage. J'en ai gardé en cage dans la même chambre où j'avais des serins, et j'ai toujours remarqué qu'ils chantaient l'hiver comme l'été, et que même, privés de leur liberté, ils changeaient de plumage, suivant la saison, ainsi que dans l'état sauvage. Les oiseaux de cette espèce semblent préférer les régions les plus froides, car, à mesure que le printemps avance, ils s'envolent si loin au Nord, que les lieux



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

où ils engendrent demeurent inconnus aux habitants de la Baie de Hudson. Ils retournent, en automne, au Sud en bandes nombreuses, et on en tue une très-grande quantité uniquement pour la délicatesse de leur chair; mais elle n'est pas aussi bonne, dans cette saison, que lorsqu'ils paraissent, pour la première fois, au printemps.

Buntings à couronne blanche.

Cette espèce est inférieure, en grosseur, à la première, et se montre rarement avant Juin. Elle engendre dans presque toutes les parties de la Baie, et construit ses nids à terre, au pied d'un saule nain ou d'un groseillier. Tant que ses petits sont sans plumes, elle fait entendre un ramage délicieux, mais aussi-tôt que ceux-ci sont en état de voler, elle se tait, et finit par émigrer au Sud vers le commencement de Septembre.

Chardonneret de Laponie.

Cet oiseau est commun à la Baie de Hudson, et n'émigre jamais au Sud, même dans les hivers les plus froids. Il habite, durant cette saison, les plaines de genévrier, et se nourrit des jeunes pousses de cet arbre, ainsi que d'herbe; mais à l'approche de l'été, il se retire plus avant dans le Nord pour engendrer. Il existe une autre variété de la même espèce, qui est aussi multipliée et magnifiquement tachetée de rouge au front et à la poitrine. Le printemps est la saison où elle est la plus commune, et elle se prend souvent dans les mêmes rets que l'*oiseau de neige*. Gardée

en cage, elle a un chant très-agréable; mais, en général, elle ne vit pas long-temps renfermée, quoique les oiseaux de cette espèce, ainsi reclus, meurent très-gras.

Alouettes.

Les oiseaux de ce nom, dont les plumes sont très-joliment variées, arrivent toujours dans ces pays au mois de Mai. Ils font leurs nids à terre, ordinairement à côté d'une pierre et au pied d'un petit buisson. Ils pondent quatre œufs tachetés, qui éclosent en Juin. Depuis le moment de leur apparition et jusqu'à ce que les petits soient en état de voler, le mâle ne discontinue point de chanter. Ces oiseaux volent à une grande hauteur, et descendent dans une direction perpendiculaire près de leurs nids. Leur chant est élevé et agréable; mais il est peu varié, et aussi-tôt que les petits peuvent voler, ils cessent de chanter, et émigrent au Sud au commencement de l'automne. Ils n'aiment point à être renfermés; aussi ne chantent-ils jamais dans cet état, et il est rare qu'ils y vivent long-temps.

Mésange.

On l'appèle généralement *Tête noire* dans la Baie de Hudson. Ce très-petit oiseau brave les plus grands hivers et vit, pendant cette saison, d'herbes, et, en été, d'insectes et de fruits. Les Indiens l'appèlent *Kis-kis-heshis*, du bruit qu'il fait, et qu'ils ont cherché à représenter par ce mot.

Hirondelles.

Les Hirondelles visitent ces pays, dans l'été, en très-grand nombre et sont très-familières. Elles construisent leurs nids dans les privés, les écuries, les étables et autres endroits fréquentés. Elles apparaissent rarement à la rivière de *Churchill* avant Juin, et elles s'en retournent au commencement d'Août. Ainsi que les Hirondelles d'Europe, elles se réunissent en bandes nombreuses le jour de leur départ, font plusieurs évolutions autour de l'enceinte qu'elles habitaient, et prènent congé jusqu'à l'année suivante. Je ne me rappèle pas d'en avoir vu au nord de la rivière *Seal* ou du Veau marin.

Martinets.

Ces oiseaux visitent aussi la Baie de Hudson en grand nombre; ils s'étendent rarement jusqu'à la rivière de *Churchill*. [illegible] font ordinairement leurs nids dans les fentes des rochers qui bordent les rivières, et, comme les hirondelles, ils pondent quatre à cinq œufs tachetés et se retirent au Sud en Août; mais ils ne sont pas aussi familiers que ces oiseaux.

Grue couronnée.

Les Grues de cette espèce se montrent à la Baie de Hudson, mais jamais en grand nombre. Elles ne volent pas plus de deux ensemble et encore très-rarement. Elles sont d'une grosseur considérable, souvent égale à celle d'un fort coq d'Inde, et la longueur

de leur bec, de leur cou et de leurs jambes, leur donne près de six pieds et quelquefois plus, à mesurer du bec jusqu'à l'extrémité des pieds. A l'exception de quelques plumes noires aux aîles, leur plumage est tout blanc. La couronne de ces oiseaux est couverte d'une peau rouge, légèrement garnie de plumes noires. Leurs jambes sont fortes et la couleur en est noire. Ils se tiènent ordinairement dans les endroits marécageux et sur les bords des rivières, des lacs et des étangs. Ils se nourrissent de grenouilles et de petits poissons, et sont réputés un très-bon manger. Les os de leurs aîles sont si longs et si gros, que j'en ai vu faire des flûtes passables. Les Grues ont rarement plus de deux petits, et regagnent le Sud au commencement de l'automne.

Grue brune.

Cette espèce est beaucoup moins grande que la première, car elle a rarement trois pieds et demi de long et ne pèse pas sept livres. Les habitudes et la manière de vivre de ces oiseaux sont à peu près les mêmes que celles des grues à couronne. Ils n'ont jamais plus de deux petits, et ceux-ci commencent rarement à voler avant Septembre. Ils s'avancent plus au Nord que les premiers, car j'en ai tué plusieurs dans l'île de Marbre, et j'en ai trouvé sur le continent jusque par la latitude de 65 dégrés. Leur chair est généralement estimée, et d'après l'apparence qu'ils présentent, quand ils sont rôtis, on leur a donné le nom de *Coqs d'Inde du Nord-Ouest.* Ils ont de particulier que leur gésier est beaucoup plus gros que celui d'un cigne, ce qui est sur-tout remarquable dans les jeunes. Ces Grues s'élèvent à une hauteur

prodigieuse dans les temps calmes et chauds. Elles volent circulairement, jusqu'à ce qu'elles se dérobent, pour ainsi dire, à la vue; mais leur chant est si perçant, que souvent le chasseur les croit près de lui avant de les avoir apperçues. Elles visitent la Baie de Hudson en beaucoup plus grand nombre que les grues à couronne, et sont très-bonnes à manger.

Butors.

Ces oiseaux sont communs, dans l'été, au fort d'Yorck; mais on en voit rarement près de la rivière de Churchill. J'ai connu deux espèces de Butors; les uns avaient les jambes cendrées, les autres d'un très-beau vert et leur plumage était très-agréable. Ils fréquentent les marais et les bords des rivières où il croît le plus de roseaux et d'autres plantes aquatiques. Ils vivent d'insectes engendrés dans l'eau, et probablement de petites grenouilles. Quoique rarement gras, ils sont, en général, bons à manger. Leur nombre est très-peu considérable au fort d'Yorck, et même dans les parties les plus méridionales de la Baie que j'ai parcourues.

Corlieux ou *Courlis.*

Il est deux espèces de Corlieux qui visitent en troupes nombreuses les côtes de la *Baie de Hudson* dans l'été, y procrèent et s'étendent jusqu'au 72e dégré de latitude Nord. Le savant naturaliste *M. Pennant* distingue la plus grande de ces espèces par le nom de *Corlieux esquimaux*. Elle se tient toujours près des côtes de la mer, où elle attend le reflux pour chercher, le long

de

de la plage, parmi les cailloux, des insectes marins, qui y sont très-abondants. A la marée montante, ces oiseaux se réfugient sur les dunes et y restent jusqu'à mer basse. Ils ont un vol aussi rapide que celui de la bécassine, et le bruit dont il est accompagné ressemble au sifflement qu'ils font en chantant. Ils volent long-temps, sont faciles à tuer et quelquefois bons à manger. L'autre espèce de Corlieu possède exactement la couleur et la forme de la première; mais elle lui est inférieure en grosseur et elle en diffère pour la manière de vivre, en ce qu'elle n'approche point autant de l'eau et qu'elle se tient toujours parmi les rochers et les dunes, et se nourrit de baies et de petits insectes. Cete dernière espèce de Corlieu est plus estimée que l'autre; mais elle n'est pas aussi multipliée, et il est rare qu'elle dépasse la rivière *Egg* au Nord.

Bécassines.

Ces oiseaux se rendent par troupes, l'été, dans les environs de la *Baie de Hudson*, mais on en trouve rarement au nord du hâvre de la Baleine. Ils n'arrivent que lorsque la glace, sur les rivières, est rompue, et ils retournent au Sud au commencement de l'automne. Dans l'intervalle, ils habitent les marais voisins des côtes de la mer et les bords des grandes rivières. Leur manière de vivre et leur vol sont parfaitement les mêmes que ceux de la Bécassine d'Europe, et quand elles volent, elles se tiènent si écartées les unes des autres, qu'il est difficile aux meilleurs chasseurs d'en tuer plus d'une ou de deux d'un coup. Leur chair n'est nullement aussi délicate que celle des Bécassines anglaises.

Pluviers rouges.

Cette espèce visite par troupes considérables les côtes de la Baie de Hudson, et fréquente ordinairement les endroits marécageux et les bords des étangs. Comme les *corlieux esquimaux*, elle attend que la mer baisse pour prendre de petits poissons qui ne sont pas très-différents de la chevrette, et lorsque la mer monte, elle se retire dans les marais. Les Pluviers de cette espèce volent toujours en bandes nombreuses, et si rapprochés les uns des autres, que j'en ai souvent tué plus de douze à la fois. M. *Atkinson*, qui a résidé long-temps au fort d'Yorck, en tua un jour soixante-douze d'un coup; il est vrai que la bande était alors posée. Ces oiseaux sont rarement gras dans le voisinage de la rivière de Churchill, mais ils sont très-charnus et, en général, un bon manger. Ils pèsent de dix à treize onces. La femelle est toujours plus grosse que le mâle et en diffère par son plumage, qui est d'une couleur beaucoup plus claire. Ils retournent au Sud long-temps avant les premières gelées, quoique j'en aye rencontré par les 71^{d} 50^{l} de latitude nord.

Pluviers mouchetés.

Ces oiseaux sont connus, dans la Baie de Hudson, sous le nom d'*Yellow legs* (Jambes jaunes). Ils visitent aussi les côtes, et sur-tout l'intérieur de ce pays, en troupes nombreuses, et ils se tiènent ordinairement le long des rivières dont les bords sont plats et fangeux. Ils sont, en général, très-maigres l'été, mais, vers la fin de l'automne, on les prendrait pour des pelotons de

graisse. J'en ai observé par les 71 d 54 l de latitude nord une très-grande quantité parmi les autres oiseaux des tribus émigrantes, et j'en ai vu tuer à la fin d'Octobre. C'est aussi le temps où, parvenus à tout leur dégré de bonté, ils sont un mêts délicieux, sur-tout lorsqu'on les mange en pâté; car ils sont, en général, trop gros dans cette saison pour pouvoir être rôtis ou bouillis.

Pluviers des Hébrides.

On donne plus communément à cette espèce de Pluvier le nom de *Whale Birds* (Oiseaux de la Baleine) dans la Baie de Hudson, d'après l'habitude qu'ils ont de se nourrir des carcasses de ces animaux jetés sur le rivage, ainsi que des vers que les mouches y engendrent. Ces Pluviers fréquentent ce pays en grandes troupes, et se tiènent toujours près des bords de la mer. On peut dire d'eux que ce sont de beaux oiseaux, quoique leur plumage ne soit pas très-riche. Ils ont ordinairement beaucoup de graisse, et même fraîchement tués, ils ont un goût d'huile rance très-désagréable, ce qui n'empêche pas cependant que les employés de la Compagnie n'en mangent. A mesure que l'été avance, ils s'étendent jusqu'à la rivière de Churchill; mais on ignore les lieux où ils s'y accouplent, quoiqu'ils restent dans ces pays jusqu'au commencement de Juillet, pour s'en retourner ensuite au Sud de bonne heure dans l'automne. Ils sont petits et pèsent rarement quatre onces. Ils ont le bec noir, le plumage joliment varié de blanc et de noir, et les jambes et les pieds, d'une belle couleur orangée (1).

(1) Ces oiseaux correspondent exactement à celui decrit par M. *Pennant*, excepté qu'ils sont beaucoup plus grands.

56.

Pluviers yeux de Faucon.

C'est le nom qu'on donne généralement à cette espèce de Pluvier, et il dérive de l'extrême surveillance de ces oiseaux, pour empêcher qu'on ne s'approche trop près d'eux lorsqu'ils sont posés. Leur vol est très-rapide et irrégulier, sur-tout quand ils volent seuls ou en petites troupes. Ils ne sont jamais nombreux à la rivière de *Churchill*; mais il s'en rassembla une si grande quantité au fort d'Yorck dans l'automne de 1773, que MM. *Ferdinand Jacob*, alors gouverneur, *Robert Body*, chirurgien, et moi, nous en tuâmes, dans un après-midi, la charge de deux hommes. Ils vivent en général d'insectes, et sont en tout temps bons à manger, mais principalement à la fin de l'automne, où ils sont excellents. Leur nombre n'est pas aussi multiplié tous les ans. Heureusement qu'ils ne font point partie du gibier qu'on rassemble dans nos établissements de la Baie pour ajouter ou suppléer aux provisions ordinaires, n'étant considérés que comme objets de luxe. J'ai appris cependant qu'au fort d'*Albanie* on en salait annuellement plusieurs barrils pour la consommation de l'hiver et qu'ils conservaient dans cet état toute leur bonté. Ils pénètrent très-avant dans le Nord l'été; car j'en ai rencontré à la rivière de *Cuivre*. Il est vrai qu'on n'en voit jamais plus de deux ensemble dans ces tristes régions. Les petits quittent leurs nids aussi-tôt qu'ils sont éclos, et au bout de quelques jours, ils volent déja très-vîte. Lorsqu'il est nuit ou qu'il pleut, les vieux de la bande les rassemblent et les couvrent de leurs aîles, comme une poule fait de ses poussins.

Guillemots noirs.

Ces oiseaux, connus dans la Baie sous le nom de Pigeons de mer, fréquentent en grandes troupes les côtes de la Baie et du détroit de Hudson, mais plus particulièrement celles du Nord, où on en rencontre des bandes considérables, tandis que vers le Sud ils ne volent que par couple. Ils sont d'un beau noir, et ont les jambes et les pieds rouges; le dessus de leurs aîles est tacheté de blanc. Ils pèsent autant qu'un canard sauvage, quoiqu'ils ne paraissent pas si gros. Ils font ordinairement leurs nids dans les creux des rochers et pondent deux œufs blancs, qui sont excellents à manger, mais dont la grosseur ne répond nullement à celle de l'oiseau. Mon ami, M. *Pennant*, dit qu'ils affrontent les hivers les plus froids de ces pays, et se tiènent sur les bords de la glace près de l'eau courante; mais comme la mer, dans cette saison, est gelée l'espace de plusieurs milles au delà des côtes, je ne crois pas que personne ait eu la curiosité de chercher à vérifier ce fait. Il est bien connu d'ailleurs que ces oiseaux ne se montrent jamais près de terre lorsque le froid commence à se faire sentir vivement.

Plongeons du Nord.

Ces Plongeons sont communs dans la Baie de Hudson sans être abondants. On en apperçoit rarement près des côtes; ils fréquentent davantage les bords des lacs dont les eaux sont vives et fraîches. Ces oiseaux volent ordinairement par couple. Ils construisent leurs nids sur les bords des petites îles ou des lacs et des

étangs, et pondent deux œufs. Il est très-commun de ne trouver ensemble que le père, la mère et les petits dans une certaine étendue de terrein, ce qui est une preuve de leur éloignement pour la société. On leur donne, dans la Baie de Hudson, le nom de *Cormorans.* Ils diffèrent des Plongeons noirs et rouges en ce que leur bec a près de quatre pouces de long. Leurs plumes, en outre, sont d'un noir lustré, élégamment variées de blanc sur le dos et argentées sous le ventre, et ils sont si gros, qu'ils pèsent quelquefois jusqu'à quinze et seize livres. Leur chair est toujours noire, huileuse et dure, ce qui n'empêche pas que les Indiens, en général, ne les mangent.

Plongeons à gorge noire.

Cette espèce est beaucoup plus belle que la première, ayant un long bec blanc et les plumes du dos et des ailes richement teintes de pourpre et de vert, avec de jolies raies blanches. Elle l'égale en grosseur; mais plus timide, elle plonge à la moindre apparence d'un fusil, et il est rare de tuer de ces Plongeons à moins qu'ils ne soient posés. Leur chair est pareillement noire et huileuse, et entre dans le régime diététique des Indiens. Leurs peaux sont si fortes et si épaisses, que les Indiens s'en servent, ainsi que de leurs plumes, pour se faire des bonnets. Ils employent au même usage celles de l'aigle et du corbeau, garnies de leur plumage, et c'est un ornement qui ne messied point à la tête d'un Sauvage.

Plongeons à gorge rouge.

On donne aussi à ces oiseaux le nom de *Cormorans* dans la Baie de Hudson; mais ils sont beaucoup moins gros que les Plongeons des deux premières espèces, car ils pèsent rarement plus de trois à quatre livres. Ils sont du reste, comme tous les Cormorans, d'excellents plongeurs. Ils se nourrissent de poissons, et souvent, lorsqu'ils poursuivent leur proie, ils s'embarrassent dans les filets tendus à l'ouverture des anses et des petites rivières. Ils sont plus multipliés que les autres espèces de Plongeons et volent ordinairement par troupes; mais ils construisent aussi leurs nids au bord de l'eau et ne pondent que deux œufs, et quoique rances et huileux, ils n'en sont pas moins recherchés des Indiens et des Anglais. Les jambes de ces trois espèces de Cormorans sont placées si près du croupion, qu'ils ne peuvent en faire usage pour marcher, et quand on les trouve posés dessus, ce qui est très-rare, il devient facile de les prendre, quoiqu'ils opposent une forte résistance avec leur bec, qui est très-dur et très-pointu.

Mouettes blanches.

Ces oiseaux visitent en grand nombre les côtes et l'intérieur de la Baie de Hudson. Il est probable même qu'ils se répandent sur tout le continent de l'Amérique. Ils se montrent communément à la rivière de *Churchill* vers le milieu de Mai. Ils bâtissent leurs nids sur les îles que contiènent les lacs et les rivières et pondent deux œufs tachetés, qui éclosent en Juin. Ces œufs sont réputés

un très-bon manger. Il en est de même de la chair de ces oiseaux, qui fréquentent l'intérieur du pays, quoiqu'ils s'alimentent de poissons et de charognes. Les Mouettes de l'espèce blanche ne quittent la Baie que lorsque le froid les empêche d'y trouver dequoi se nourrir.

Mouettes grises.

Le nombre de ces oiseaux n'est pas très-considérable, et je n'ai jamais pu découvrir les endroits où ils se retiraient pour engendrer, apparaissant rarement à la rivière de Churchill avant l'automne et n'y résidant que jusqu'à ce que la glace commence à se former autour des côtes. Ces Mouettes s'étendent très-peu dans l'intérieur du pays. Elles égalent en grosseur les premières et sont généralement grasses en automne. Leur chair est blanche et très-bonne au goût, et, comme la plûpart des autres Mouettes, elles sont faciles à tuer au vol.

Mouettes noires.

Les habitants de la Baie de Hudson les appèlent *Men of war* (Vaisseaux de guerre), d'après la manière dont elles poursuivent et ravissent la proie d'une espèce de Mouette plus petite, connue dans le pays sous le nom de *Tête noire*. Elles sont beaucoup inférieures en grosseur aux deux premières espèces; mais, comme ces oiseaux, elles font toujours leurs nids dans les îles situées au milieu des lacs et des étangs. Elles ne pondent que deux œufs à la fois et se tiènent très-écartées des côtes de la mer. Leurs aîles sont proportionnellement plus grandes que leur corps. Le plumage de

de leur queue est uniforme, à l'exception que les deux plumes du milieu ont quatre à cinq pouces de plus long que les autres. Les Indiens, ainsi que les Anglais, mangent leurs œufs; mais, hors les temps de disette, personne ne s'alimente de leur chair.

Têtes noires.

C'est la plus petite espèce de Mouettes que je connaisse. Ces oiseaux visitent les côtes de la Baie de Hudson en troupes si nombreuses, qu'on en compte souvent plusieurs centaines dans une bande. J'ai vu remplir des boisseaux entiers de leurs œufs sur une île d'une très-petite étendue. Ces œufs, dont le jaune est de la grosseur de ceux d'une jeune poule et le blanc d'un azur à demi transparent, sont très-délicats à manger; mais l'oiseau en lui-même a toujours un goût de poisson. Les *Têtes noires* ont une si grande affection pour leurs petits, qu'elles volent après ceux qui essayent d'enlever leurs nids, et les approchent quelquefois d'assez près pour les toucher avec le bout de leurs aîles, et lorsqu'elles trouvent que l'enlèvement est consommé, elles poursuivent souvent le ravisseur pendant un temps considérable, en exprimant leurs regrets par des cris singuliers.

Cet animal peut être rangé au nombre des plus beaux oiseaux de la création, quoiqu'il ne soit pas d'un naturel très-gai. Il a le bec, les jambes et les pieds d'un rouge magnifique, la couronne noire, et le reste du plumage légèrement cendré, à l'exception des aîles, qui sont joliment variées de noir; mais sa queue est très-fourchue et ses aîles sont beaucoup trop grandes pour son corps.

On trouve de ces Têtes noires jusqu'au dernier dégré de latitude Nord, et elles retournent vers le Sud au commencement de l'automne.

Pélicans.

Ces oiseaux sont très-communs dans l'intérieur de cette partie de l'Amérique ; mais ils n'approchent point des côtes de la mer. Ils fréquentent ordinairement les grands lacs et construisent toujours leurs nids dans des îles. Leur extrême prévoyance pour leurs petits les porte à faire près de leurs nids des amas de poissons pourris, dont l'infection se répand à une distance considérable. Les Indiens aiment beaucoup la chair des jeunes Pélicans, et comme elle est toujours très-grasse, on en fait fondre de grandes quantités, que l'on conserve dans des vessies pour la provision d'hiver (1). On la mêle alors avec de la viande pilée ; mais elle ne peut se garder long-temps sans devenir rance. Ces Pélicans sont à peu près

(1) Dans l'automne de 1774, lors de mon premier voyage à *Cumberland*, les Indiens trompèrent ma troupe et moi, en nous vendant de la graisse de Pélican pour celle d'ours noir. Connaissant toute la délicatesse de cette dernière, nous réservâmes notre graisse pour des circonstances particulières ; mais quand nous vînmes à ouvrir les vessies, elle nous parut peu supérieure à de l'huile de baleine, et il n'y eut que quelques uns de mes compagnons qui en mangèrent. Ma troupe consistait alors en huit Anglais et deux Indiens attachés au fort d'Yorck.

Cumberland est le premier établissement formé dans l'intérieur du pays par celui de Hudson, et quoique d'une très-petite étendue dans le principe, lui et le comptoir de Hudson, situé au delà, n'occupaient pas moins de soixante-dix employés à cette époque.

de la grosseur des oies ordinaires. Ils ont les plumes très-blanches, à l'exception de celles des aîles, qui sont noires. Leur bec a près d'un pied de long, et la poche qui leur pend depuis l'extrémité de la machoire inférieure jusqu'à la poitrine peut avoir neuf pouces. La peau de ces oiseaux est épaisse et dure. Les Indiens s'en font des sacs; mais jamais ils ne l'employent pour se vêtir, quoique les plumes en soient aussi fermes et aussi de durée que celles des Cormorans.

Goosanders.

On donne à ces oiseaux le nom de *Canards sauvages* dans la Baie de Hudson. Ils sont très-communs sur la côte, et ils ne volent jamais dans l'intérieur du pays qu'en troupes considérables. Leur bec est long et étroit, et dentelé comme une scie. Ils ont sur le derrière de la tête une huppe qu'ils dressent à volonté. Ce sont de très-excellents plongeurs, et ils mangent quelquefois tant de poissons, qu'ils en vomissent souvent une partie avant de prendre leur essor. Quoiqu'ils ne soient pas beaucoup plus gros que le canard sauvage, ils avalent fréquemment des poissons de six à sept pouces de long, sur une largeur proportionnée. Ceux d'entre eux qui se répandent dans l'intérieur du pays, font la guerre aux écrévisses, qui sont très-nombreuses dans les rivières dont le lit est pierreux et peu profond. Ils sont très-gras en automne, et quoiqu'ils ne vivent que de poissons, leur chair est très-agréable dans cette saison. Ils séjournent dans cette partie de l'Amérique aussi long-temps que le froid leur permet d'y trouver à se nourrir.

Cignes.

Deux espèces de Cignes visitent la Baie de Hudson dans l'été. Elles ne diffèrent que par la grosseur, car elles ont l'une et l'autre les plumes parfaitement blanches, et le bec et les jambes noirs. Les Cignes de la plus petite espèce se tiènent davantage près des côtes; mais ils ne sont point très-communs, et ne volent ordinairement que par couple, quelquefois même un à un, ce qui vient sans doute de ce que les mâles ont été tués dans leur passage au Nord. Toutes les deux espèces engendrent communément sur les îles que renferment les lacs, et les œufs de la plus grande sont si gros, qu'un seul suffit pour substanter un homme ordinaire, sans qu'il ait besoin d'y ajouter du pain ou quelqu'autre supplément. L'entrée des Cignes de cette dernière espèce dans l'intérieur du pays précède toujours celle des autres oiseaux aquatiques, et il est des années où elle a lieu dès le mois de Mars, c'est-à-dire, long-temps avant la rupture de la glace sur les rivières. Ces animaux recherchent alors le voisinage des *chutes* et des *rapides*, où les Indiens en tuent souvent un très-grand nombre. Ils pèsent ordinairement plus de trente livres, et ceux de la plus petite espèce de dix-huit à vingt-quatre. Les uns et les autres sont excellents à manger, et quand on les fait rôtir, ils ont toute la saveur d'une génisse. Les jeunes Cignes sont très-délicats.

Malgré la grosseur de ces animaux, leur vol est si rapide, que je ne connais pas d'oiseau aussi difficile à tuer, et il faut souvent les ajuster dix à douze pieds en avant de leur bec. Cette précaution

n'est nécessaire cependant que lorsqu'ils volent vent arrière dans une forte brise, car alors ils ne parcourent pas moins de cent milles par heure; mais quand le vent est près ou debout, leur vol se rallentit, et il devient facile de les tuer. On a beaucoup de peine à les prendre dans le temps de leur mue, parce qu'à l'aide de leurs longs pieds et de leurs aîles, ils voltigent sur la surface de l'eau avec une rapidité qui ne permet à aucun canot indien de les atteindre; d'un autre côté, ils échappent aux mains des chasseurs en plongeant au fond de l'eau, ainsi que par d'autres manœuvres; ce qui réduit à la nécessité de les tuer. On a dit que les Cignes gémissaient ou chantaient avant de mourir, et j'ai lu des descriptions charmantes de leurs derniers moments dans quelques poètes; mais je puis assurer que je n'ai jamais entendu proférer aucun son plaintif à ces oiseaux, quoique j'aye assisté à la mort de plusieurs. Il est vrai que dans quelques soirées calmes, après le coucher du soleil, j'ai oui de leur part un bruit assez semblable à celui d'un cor français, mais entièrement dépourvu de tout ce qui constitue la mélodie, et j'ai regreté plus d'une fois qu'il ne fût pas leur chant de mort. M. *Lawson*, qui, comme le remarque, avec raison, M. *Pennant*, n'était point un observateur médiocre, a assez bien qualifié ces oiseaux, en donnant à ceux de la plus grande espèce le nom de *Trompettes*, et aux autres, celui de *Cignes sauvages*. Lorsque je fus envoyé, il y a quelques années, pour former l'établissement de *Cumberland*, les Indiens en tuèrent une si grande quantité, que l'on put s'approvisionner de leurs plumes à un très-bas prix; mais depuis que la petite vérole a fait périr la majeure partie des Naturels de

Cumberland, et a forcé le peu qui restait à refluer dans d'autres cantons, cette branche de commerce, si importante pour l'Angleterre (1) par le prix qu'on y attache, a été totalement abandonnée.

Oies.

On ne compte pas moins de dix espèces différentes qui fréquentent les diverses contrées de la Baie de Hudson pendant l'été. Ces espèces sont : l'*Oie grise commune*, l'*Oie du Canada*, l'*Oie blanche* ou *couleur de neige*, l'*Oie bleue*, l'*Oie rieuse*, l'*Oie stérile*, l'*Oie noire*, l'*Oie brune* et l'*Oie verte.*

Oie grise commune.

Cette espèce devance toutes les autres dans ces pays, et lorsque le printemps est prématuré, elle se montre à la rivière de Churchill vers la fin d'Avril, mais plus communément du 11 au 16 Mai, et il y eut une année où elle ne fit sa première apparition

(1) M. *Pennant*, en parlant du *Cigne siffleur*, donne la description de la *trachée artère* de cet oiseau, laquelle, comparée à celle des deux espèces qui fréquentent la Baie de Hudson, se trouve parfaitement semblable, quoique leur chant diffère entièrement. L'os de la poitrine ou le *sternum* chez le Cigne siffleur ne ressemble à celui d'aucun des oiseaux que je connaisse; car au lieu d'être solide et étranglé comme dans l'oie, il est large et creux. La trachée artère s'introduit par la valvule dans cette cavité, et l'air dont elle est le véhicule, après être parvenu au-dessous de l'abdomen, remonte dans les bronches des poumons pour en sortir par la respiration. Il n'est aucune des espèces de Cigne fréquentant la Baie de Hudson qui ne chante; mais le chant de la plus grande est beaucoup plus dur que celui de la plus petite.

que le 26 Mai. Les Oies de cette espèce arrivent, en général, par couple, mais elles aiment tellement la société, qu'elles volent droit à l'objet qui imite leur chant, ce qui fait qu'elles sont faciles à tuer. Elles se réunissent, pour engendrer, dans les plaines et les marais qui avoisinent la rivière de *Churchill*, et il y a des années où l'on parvient à attraper un nombre considérable de leurs petits. Ils sont faciles à apprivoiser, mais on ne peut leur apprendre à manger du grain, à moins qu'on n'ait attrapé avec eux quelques vieilles Oies, comme cela arrive souvent quand elles muent. Le 9 Août 1781, époque où je résidais au fort du Prince de Galles, j'envoyai quelques Indiens dans des canots pour se procurer de ces oiseaux le long de la rivière de Churchill. Ils revinrent dans l'après-midi, chassant devant eux une troupe nombreuse. Les jeunes n'étaient pas à la moitié de leur croissance, et les vieux se trouvaient hors d'état de pouvoir voler, à cause de leur mue, de manière qu'à l'aide des Anglais et des Indiens employés sur l'établissement, toute la bande, au nombre de quarante-un, fut renfermée entre les palissades qui entourent le fort et mise à l'engrais pour notre provision d'hiver. Les Oies sauvages prises et engraissées de cette manière valent infiniment mieux que toutes les Oies domestiques. Quand celles-là sont très-grasses, elles pèsent souvent vingt livres; mais leur poids ordinaire est beaucoup moindre.

Oie du Canada.

L'Oie du Canada ou le *Pisk-à-sish*, ainsi que l'appèlent les Indiens et les Anglais résidants à la Baie de Hudson, a le même

plumage que la première espèce; mais elle lui est inférieure en grosseur. Elle a le bec proportionnellement aussi beaucoup plus petit; mais elle est plus estimée à cause de la blancheur de sa chair, qui l'emporte sur celle de l'Oie grise. Elle est moins multipliée et s'accouple très avant dans le Nord; on trouve cependant quelques uns de ses œufs près de la rivière de *Churchill*. Il est rare que ces deux espèces en pondent plus de quatre; mais ils viènent communément tous à bien lorsqu'on ne les enlève pas.

Oie blanche ou *couleur de neige.*

De toutes les espèces d'oiseaux qui fréquentent les parties septentrionales de la Baie, celle-ci est la plus nombreuse. Elle apparaît ordinairement une semaine ou dix jours après l'Oie grise. Elle se montre d'abord par petites bandes; mais au milieu et vers la fin de la saison, le nombre de ces Oies est si considérable, que lorsqu'elles s'abattent dans les marais pour chercher leur nourriture, on prendrait, à une certaine distance, le terrein sur lequel elles sont posées pour un champ de neige. Quand la faim les conduit dans le même endroit que les Oies grises, elles ne se mêlent jamais avec elles. Comme celles-ci, elles volent au devant de l'objet dont le chant ressemble au leur, et dans de certaines années, on en tue et on en sale une grande quantité pour l'hiver. Elles sont réputées généralement un bon manger, et lorsqu'on a l'attention de les bien vider, elles peuvent se conserver dix-huit mois à deux ans. Les Indiens sont beaucoup plus adroits qu'aucun des Européens domiciliés dans la Baie à tuer des Oies ou toute autre espèce de gibier, car quelques uns d'eux abattent souvent jusqu'à

cent

cent Oies dans un jour, tandis que le meilleur tireur Anglais croit avoir fait une excellente chasse lorsqu'il en a tué trente. Un Indien, il y a quelques années, tuait ordinairement mille à douze cents Oies dans une saison, et aujourd'hui il faut qu'il soit un très-grand chasseur pour en tuer trois cents. Ce n'est pas que les Naturels du pays ayent dégénéré de leur adresse; mais cette disproportion vient de ce que les Oies ne sont plus aussi communes que dans les années précédentes. Aucun des Indiens de la Baie de Hudson, ni même les Esquimaux qui habitent le plus au Nord, ne connaissent les endroits où elles se réunissent pour engendrer. Ils ignorent également la route qu'elles prènent à leur retour au Sud dans l'automne; car quoiqu'on en apperçoive une multitude au printemps près de la rivière de *Churchill*, et qu'on en tue très-souvent jusqu'à cinq à six mille, rarement ce dernier nombre dépasse-t-il sept à huit cents en automne. Au fort d'Yorck, qui n'est qu'à deux dégrés Sud de la rivière de *Churchill*, les saisons de ces Oies varient tellement, que dans quelques printemps on en a salé quarante barriques, et dans d'autres, à peine deux. Au fort d'Albanie, c'est en automne que se fait cet approvisionnement. On y sale communément soixante barriques d'Oies, outre une grande quantité de pluviers. On ignore pareillement les lieux où se retirent ces Oies d'Albanie en hiver, ainsi que ceux où elles engendrent. Je remarque dans la *Zoologie arctique* de M. *Pennant* qu'aux environs de *Jakuts*, et dans d'autres parties de la *Sibérie*, on y prend une grande quantité de ces oiseaux, soit avec des filets, soit en les attirant dans les maisons; mais si ce sont les mêmes Oies, elles doivent différer de naturel, car de toutes les espèces

d'Oies qui visitent la Baie de Hudson, celles du Canada sont les plus méfiantes. On ne peut jamais en approcher qu'à la distance de deux ou trois portées de fusil, et si les Indiens en tuent fréquemment vingt d'un coup sur quelques unes des rivières situées près de *Cumberland*, et à *Basquiau*, ce n'est que la nuit, au clair de la lune, et lorsque les Oies sont posées sur la vase. Les chasseurs ne courent alors aucun risque d'en être apperçus. Quoique les plumes de ces oiseaux soient entièrement blanches, à l'exception de celles des aîles, qui sont noires, leur peau est d'un brun plombé; mais leur chair est excellente à manger, soit fraîche, soit salée. Très-inférieurs en grosseur aux Oies grises, ils égalent celle des Oies du Canada.

Oie bleue.

L'Oie bleue, ainsi nommée à la *Baie de Hudson*, est certainement le Canard *Eider*. Cette espèce afflue à l'embouchure de la rivière de *Churchill* aussi-tôt que la glace commence à rompre; mais, en général, elle s'avance très-loin dans le Nord pour engendrer. Le petit nombre d'Oies bleues qui restent près de l'établissement est trop dispersé parmi les îlettes, les rochers et les bas-fonds, pour qu'on se donne la peine d'aller les y chercher. Leurs œufs sont excellents à manger, et leur chair, vers la fin de l'année, a un goût assez agréable, quoique ces oiseaux ne se nourrissent que de poissons.

Oie verdâtre.

Ces Oies sont très-rares à la *Baie de Hudson*, et dans tous mes voyages je n'en ai apperçu que trois, que nous tuâmes. M. *Graham* et feu M. *Hutchins*, qui ont si fort contribué à la collection envoyée à la Société royale (1), n'ont jamais vu de ces oiseaux.

CANARDS DE DIFFÉRENTES ESPÈCES.

On trouve, l'été, des Canards de plusieurs espèces dans toutes les parties de la Baie. Ils fréquentent moins la côte que l'intérieur du pays, où le nombre en est quelquefois prodigieux. Les espèces les plus multipliées sont le *Canard royal*, le *Canard noir*, le *Canard sauvage*, le *Canard à longue queue*, le *Widgeon* et la *Sarcelle*. Les deux premières espèces ne se tiennent que sur la côte et vivent de poissons, ainsi que du frai de ces animaux. Leur chair

(1) J'observerai que parmi un millier d'espèces, soit d'animaux, soit de plantes, que feu M. *Humphry-Martin*, qui a été Gouverneur pendant plusieurs années du fort d'*Albanie*, envoya pour compléter cette collection, aucune ne laisse de trace de son nom. Mon respectable ami, M. *Pennant* lui-même, qui s'est empressé de reconnaître publiquement les obligations qu'il croyait avoir aux personnes qui lui faisaient passer des renseignements pendant qu'il composait sa *Zoologie arctique* (voyez l'avertissement), n'a nullement fait mention de lui. Je suis très-persuadé néanmoins que M. *Hutchins* ayant succédé à M. *Humphry-Martin* dans le gouvernement du fort d'Albanie en 1764, tout ce que celui-ci avait fait partir aura été reçu sous le nom du premier.

n'est nullement estimée ; mais leurs œufs sont assez bons. Le *Canard sauvage* et *celui à longue queue* visitent la Baie de Hudson en bandes considérables. On en trouve des quantités prodigieuses depuis les côtes de la mer jusque très-avant dans l'Ouest et près de l'établissement de *Cumberland.* A leur arrivée sur la côte, ils sont excellents à manger ; mais à l'époque de la mue, quoiqu'ils conservent toute leur graisse, ils sentent, en général, si fort le rance, que peu d'Européens sont tentés d'en goûter. La couleur de leur chair est un indicateur assez sûr de leur qualité, car lorsqu'elle est blanche, elle est très-bonne ; mais jaune ou orangée, elle est rance et huileuse. Cette différence n'existe que pour ceux de ces Canards qui se tiènent ou engendrent près de la côte ; car je n'en ai jamais vu tuer dans l'intérieur du pays dont la chair ne fût très-agréable, et celle des Canards sauvages, avant qu'ils ne soient en état de voler, est très-grasse et très-délicate. On en peut dire autant du *Canard à longue queue.* Aucune de ces espèces ne pond à la fois plus de six à huit œufs, qui tous manquent rarement d'éclorre.

Le Widgeon, autre espèce de Canard sauvage.

Les Canards de cette espèce ne sont pas communs autour de la *Baie de Hudson.* Ils volent ordinairement par couple et rarement en bande. Moins nombreux de beaucoup que les deux espèces dont je viens de parler, ils se tiènent presque toujours sur les rivières ou dans les marais qui avoisinent les côtes. La chair en est généralement estimée, et le duvet de ceux que j'ai examinés le cède peu en élasticité à celui de l'*Eider*, quoiqu'il soit

beaucoup plus court. Il en est de même du duvet de plusieurs autres espèces de Canards qui fréquentent ces contrées; mais l'impossibilité d'en rassembler une certaine quantité empêche qu'il ne deviène un objet de commerce.

Sarcelle.

Ainsi que les canards sauvages, ces oiseaux sont très-multipliés le long de la côte; mais leur nombre est encore plus considérable dans les parties intérieures du pays, et ils volent en bandes si épaisses, que j'en ai tué souvent douze à quatorze d'un coup, et j'ai vu de mes compatriotes et des Indiens en tuer une bien plus grande quantité. Quoique très-maigres en arrivant, ils n'en sont pas moins recherchés. Cette petite espèce de Canard est la plus prolifique de toutes celles que j'aye connues autour de la Baie de Hudson. J'ai compté à ces Sarcelles jusqu'à dix-sept petits, nageant à leur suite, et qui n'étaient pas plus gros que des noix. Elles séjournent dans cette partie de l'Amérique aussi long-temps que la saison le leur permet; car en 1775, lorsque je me rendais de *Cumberland* au fort d'*Yorck*, mes compagnons Indiens et moi nous en tuâmes sur les rivières que nous traversions jusqu'au 20 d'Octobre. Leur chair est alors extrêmement grasse et blanche, et on peut dire, avec raison, que c'est un manger délicieux.

Outre les oiseaux que j'ai décrits, il en existe, l'été, dans ces pays, une grande variété d'autres, soit de terre, soit d'eau; mais je n'ai pas eu occasion de les connaître aussi parfaitement que les premiers.

DES PRODUCTIONS VÉGÉTALES.

Les productions végétales de ces froides contrées n'ont pas fixé autant mon attention que les animaux, s'en trouvant peu qui soient d'une grande utilité pour l'homme. Je vais faire connaître cependant celles qui m'ont paru dignes d'être décrites.

Groseillier.

Le Groseillier de ce pays se plaît dans un terrein rocailleux et très-exposé au soleil ; mais rarement il acquiert une certaine hauteur, et en général il rampe à terre comme la vigne. Son fruit est toujours plus abondant et plus beau sur les dernières branches, sans doute parce qu'il reçoit plus immédiatement la chaleur réfléchie par les pierres et le gravier, et que les branches supérieures le garantissent des vents froids et du brouillard. Je n'ai jamais vu, dans toutes les dépendances de la Baie de Hudson, qu'une seule espèce de groseille, qui est la rouge. On en fait d'excellentes tartes lorsqu'elle n'est encore que verte; mûre, elle a un goût très-agréable, quoiqu'elle soit beaucoup plus petite que les nôtres.

Airelle ou *Myrtile.*

Cette Airelle est très-commune près de *Churchill.* Elle croît dans les plaines et sur les rochers comme parmi les bois. Son fruit, recueilli en automne dans un temps sec, et renfermé soigneusement dans des caisses entre des couches de sucre, se conserve

plusieurs années. On en envoye tous les ans des quantités considérables, en présents, en Angleterre, où ils sont fort estimés. Plusieurs Capitaines, à qui il est arrivé de n'appareiller de la Baie qu'après que ces fruits étaient mûrs, ont réussi à en emporter dans de l'eau.

Airelle de bruyère (Heath-berry).

Cette espèce d'Airelle croît à fleur de terre, et les baies qui en proviènent sont quelquefois si communes près de *Churchill*, qu'il est impossible dans beaucoup d'endroits de faire un pas sans en écraser des millions. Elles sont fort recherchées de la plûpart des oiseaux qui émigrent l'été dans ces cantons, et principalement de l'oie grise, ce qui leur a fait donner, par les Indiens, le nom de *Nishca-minnick* (*Groseille grise*). Le jus de cette baie produit une boisson très-agréable, et le fruit en lui-même le serait beaucoup sans la quantité de petites graines qu'il contient.

Dewater-berry, espèce de Ronce.

Les Indiens appèlent *Bethago-tominick*, la plante que M. *Dragge* désigne par le nom de *Dewater-berry*. Elle est très-répandue, et j'en ai trouvé jusque sur l'*île de Marbre*, où elle croît en abondance. Elle vient mieux et rapporte davantage dans les terreins humides et couverts de mousse. On la trouve rarement avec d'autres plantes. Elle ne diffère pas beaucoup du *Fraisier*; mais ses feuilles sont plus larges. Elle consiste en une seule tige, haute quelquefois de sept à huit pouces. Chaque plante ne produit qu'une baie, qui,

à quelque distance, ressemble à une fraise; mais vue de près, elle n'en a point la forme conique, et beaucoup d'entre elles comportent seulement trois à quatre lobes, tandis que d'autres en ont près de vingt. Cette baie a un goût assez agréable, et les employés de la Compagnie en font une grande consommation pendent la saison, qui est le mois d'Août. Comme tous les autres fruits de ces contrées, celui-ci passe pour être sain et très-anti-scorbutique.

Currants, autre espèce de Groseille.

Ces fruits, dont il y en a de rouges et de noirs, sont très-communs dans le voisinage de la rivière de *Churchill*; mais les derniers sont beaucoup plus multipliés et plus gros que les premiers. L'arbuste qui les produit excède rarement trois pieds de haut, et se plaît généralement mieux dans les terreins humides. Il vient encore très-bien entre les rochers situés à une petite distance des bois; et j'ai même remarqué souvent que le fruit qui en résulte est plus fort et plus beau que celui de la même espèce que l'on recueille dans les bois. Ces baies, mangées en grande quantité, sont un purgatif puissant, et font quelquefois même l'effet de l'émétique. On y remédie en les mêlant avec les fruits du *Vaccinium hispudulum* ou Airelle de marais.

Genévrier.

On rencontre assez fréquemment cet arbuste près du nouvel établissement formé sur les bords de la rivière de *Churchill*; mais il s'en faut qu'il y soit aussi commun que dans l'intérieur et les parties les plus

plus méridionales du pays. Il ressemble si fort au pin de la petite espèce, que la moitié des employés de la Compagnie qui résident à la Baie de Hudson ne sait pas les distinguer entre eux. Comme le groseillier de ces contrées, il est toujours plus chargé de fruits par le bas. Les Indiens, ainsi que les Anglais, n'employent ceux-ci qu'avec de l'eau-de-vie, et ils en font un cordial qui est assez agréable (1).

Fraisier (2).

La rigueur du climat n'empêche point cette plante de croître jusque dans les environs de la rivière de *Churchill*. On y mange même des fraises d'un goût exquis et d'une grosseur considérable ; et ce qui mérite encore d'être remarqué, c'est que le Fraisier y croît en plus grande quantité dans les endroits où le feu a passé. Cette particularité est commune à d'autres plantes, car il est reconnu que dans l'intérieur du pays, ainsi qu'aux forts d'Albanie et de *Morse*, après que les bois taillis et la mousse ont été brûlés, le terrein se couvre de framboisiers et de ronces, plantes auxquelles il avait été jusque-là étranger. Ce phénomène n'est pas aisé à expliquer ; mais il est plus que probable que la nature avait besoin d'être aidée, et que, par cette opération, la terre débarrassée d'une mousse épaisse, et entr'ouverte par l'action du feu, donne un passage plus libre aux rayons du soleil, ainsi qu'aux germes de ces plantes fécondées

(1) Les Indiens donnent au Genévrier le nom de *Caw-caw-cue-minick*.

(2) Ces mêmes peuples appèlent le Fraisier *Oteag-minick*, à cause de la ressemblance qu'il a en quelque sorte avec un cœur.

par cet astre, après avoir fait d'inutiles efforts pour percer la surface du sol.

Outre les baies ci-dessus, il en existe trois autres espèces près de *Churchill*; les Indiens nomment l'une *Eye-berry*; les Anglais donnent aux deux autres les nomsde *Blue-berry* et de *Partridge-berry*.

Eye-berry.

L'*Eye-berry* est aussi répandue et vient de même que la fraise; mais, quoique plus petite, elle lui est infiniment supérieure en bonté. Cette plante croît sur différents terreins. Les fentes des rochers situés près de Churchill, et à quelque distance des bois, en contiènent de grandes quantités; mais on ne l'a jamais rencontrée dans les endroits humides, comme je ne l'ai jamais vue aussi multipliée dans le voisinage de la Baie de Hudson qu'aux environs de la rivière de *Churchill.*

Blue-berry.

Ce fruit est de la grosseur d'une mûre, et croît sur des buissons qui ont quelquefois dix-huit à vingt-quatre pouces de haut. Il mûrit rarement avant Septembre, époque où les feuilles de l'arbuste qui le produit prènent une belle teinte rouge. Ce fruit, quoique petit, est précédé d'une fleur dont la beauté égale celle du prunier, et qui est très-estimée pour son parfum.

Partridge-berry.

Cette baie est presque aussi grosse que celle de l'airelle qui vient de Terre-neuve, et quoique d'un beau rouge transparent, elle a un

goût désagréable. Les Indiens et les Anglais mangent rarement de ce fruit, et ces derniers le regardent même comme un poison; mais plusieurs oiseaux en sont très-friands. La plante qui le produit rampe à terre comme l'airelle. Elle diffère peu de la petite sauge pour la forme et la couleur; mais elle n'en a pas les propriétés.

Il est encore une autre espèce de baie qui est très-commune dans la partie élevée de *Churchill*. Elle se rapproche beaucoup, par la forme et la couleur, de la groseille rouge, et croît sur des buissons qui ressemblent si fort au saule nain, qu'il faut un peu d'habitude pour les distinguer, d'autant plus que cette baie est entièrement cachée par les feuilles. Je n'ai jamais vu manger de ce fruit que par de jeunes Indiennes, et comme il ne produit aucun mauvais effet, c'est une preuve qu'il n'est pas mal-sain, quoiqu'il soit excessivement désagréable au goût et à l'odorat.

Mûres de ronces.

On rencontre aussi quelques petites Mûres sur les bords de la rivière de *Churchill*, à quelque distance de la mer; mais elles devienent, en général, si communes à mesure qu'on avance dans le pays, que la terre, de loin, en paraît toute rouge. Je ne me rappèle pas d'en avoir vu nulle part d'aussi grosses que dans les parties intérieures de la Baie de Hudson. Parvenues à toute leur maturité, elles ont un parfum exquis; mais sur dix, il y en a à peine une qui ne contiène un ver, et souvent elles font l'effet d'un fort purgatif.

Je n'ai presque rien à dire des plus petites productions végétales de ces pays, la nature et le nombre de mes occupations

m'ayant privé du loisir nécessaire pour les observer. Peu versé d'ailleurs dans la botanique, ma vue s'arrêtait assez négligemment sur celles qui n'étaient pas d'un usage immédiat. En voici cependant quelques unes qui ont fixé mon attention.

Wish-à-ca-pucca.

Ce végétal croît dans la plus grande partie de ce pays. Quelques auteurs lui attribuent de grandes vertus médicales. Ils prétendent que pris intérieurement, il est un *altératif*, et que réduit en poudre et appliqué extérieurement, il guérit les ulcères les plus anciens et arrête la gangrène. Je doute beaucoup qu'il ait ces deux propriétés, ne lui en ayant jamais connu de curatives. Néanmoins la classe inférieure des employés de la Compagnie en fait usage au lieu de thé, et quelques uns même le trouvent très-agréable. Sa fleur, qui est de la plus grande délicatesse, recueillie à propos et séchée avec soin à l'ombre, conserve son parfum pendant plusieurs années, et procure une boisson beaucoup plus agréable que les feuilles. Il est plusieurs espèces de *Wish-à-ca-pucca* chez qui celles-ci sont presque aussi grandes que les feuilles du *saule nain*, tandis que d'autres sont petites et étroites comme celle du *romarin*, et leur ressemblent beaucoup par la couleur; mais les fleurs de toutes ces espèces ont le même parfum et la même saveur.

Jackashey-puck.

Cette plante a beaucoup de rapports avec le buis rampant. Les Indiens et les Anglais ne l'employent que pour la mêler avec le tabac:

à fumer, qui en acquiert une odeur plus douce et plus agréable; et je suis persuadé que ce mélange plairait beaucoup à un grand nombre de nos fumeurs en Angleterre.

Mousse.

Il existe, dans presque toutes ces contrées, une assez grande variété de Mousses, et c'est la nourriture ordinaire des daims.

Plusieurs espèces d'Herbes et de Plantes.

Quelques unes de ces espèces croissent avec une rapidité étonnante, entre autres celle qu'on nomme, dans ces pays, le *Rye-grass*, qui, pendant le court espace d'un été, tel que ceux de *Churchill*, s'élève à la hauteur de trois pieds. Il vient dans les marais et sur les bords des lacs, des étangs et des rivières, *une autre espèce d'Herbe*, qui sert principalement à nourrir les oiseaux qui se rendent, l'été, dans ces pays. *L'Herbe des marais*, auprès de Churchill, a cela de particulier, que lorsqu'elle est coupée une année, elle ne peut plus l'être l'été suivant, tandis qu'au fort d'Yorck, dont le climat n'est pas très-différent, la même herbe produit deux coupes dans un seul été. Les *Vesces* sont également très-communes et s'étendent aussi loin au Nord que la rivière de *Churchill*. On en peut dire autant de la *Bourrache*, de l'*Oseille*, du *Pas-d'âne* et du *Pissenlit*, avec lequel on fait à *Churchill* une excellente salade long-temps avant que rien n'ait encore poussé dans les jardins.

Malgré la longueur de l'hiver, l'âpreté du froid et la grande rareté de végétaux qu'on éprouve sur cet établissement situé si avant dans le Nord, je n'ai jamais vu un homme sous mes ordres atteint du moindre symptôme de scorbut, par l'attention que j'avais de faire observer à tout mon monde une propreté extrême et un exercice raisonnable, tandis qu'aux forts d'Yorck, d'Albanie et de Morse on se plaignait presque chaque année que la moitié des employés était attaquée de cette cruelle maladie au point de ne pouvoir se livrer au travail.

Sans chercher à m'en faire un mérite, je ne puis m'empêcher de remarquer ici que, pendant dix ans que j'ai commandé à la rivière de *Churchill*, sur cinquante-trois hommes dont ma troupe était composée, je n'en ai perdu que deux du scorbut.

Arbres.

Les Arbres qui garnissent les forêts de ces contrées barbares n'offrent que peu d'espèces. Ce sont *le Pin*, *le Genévrier*, le *Peuplier*, le *Saule* et le *Bouleau nains*. Plus à l'Ouest, ce dernier est très-multiplié, comme dans le pays d'*Athapuscow* les Pins, le Mélèse, le Peuplier, le Bouleau et l'Aune acquièrent une plus grande hauteur.

FIN.

ERRATA.

Page 21, ligne 2, *lisez:* quelque autre gibier, etc.

Page 25, ligne 2, *lisez:* à traîner sa part du bagage, etc.

Même page, ligne 19, *lisez:* se prêtèrent volontiers à le traîner.

Page 27, ligne 17, *lisez:* et d'un peu de *basilicon* jaune, etc.

Page 43, lignes 21 et 22, *lisez:* à l'*Ouest* et à l'*Ouest quart Sud-Ouest;* nous fîmes halte le 12.

Page 55, ligne 18, *lisez:* tendre au lieu d'étendre.

Page 362, ligne 18, *lisez:* rarement gras.

Placement des Cartes et des Planches pour l'in-4°.

Placer la grande Carte *en face du frontispice.*

Planche première, représentant une vue du fort du Prince de Galles, *en face de la page j de la Relation.*

Planche deuxième, représentant les canots des Indiens, *en face de la page* 92.

Planche troisième, représentant la rivière de la Mine de Cuivre, *en face de la page* 154.

Planche quatrième, représentant une vue d'hiver prise sur le lac Athapuscow, *en face de la page* 230.

Planche cinquième, représentant des ustensiles des Indiens, à placer *à la fin de l'ouvrage.*

Planche sixième, représentant le cours de la rivière d'Albanie, *à la fin de l'ouvrage.*

Planche septième, représentant la rivière Moose, *à la fin de l'ouvrage.*

Planche huitième, représentant la rivière *Slude*, *à la fin de l'ouvrage.*

'in-4°.

les, *en face de*

la page 92.
en face de la

Athapuscow,

er *à la fin de*

a fin de l'ou-

ge.
ge.

Fig. 5.

Planche V.

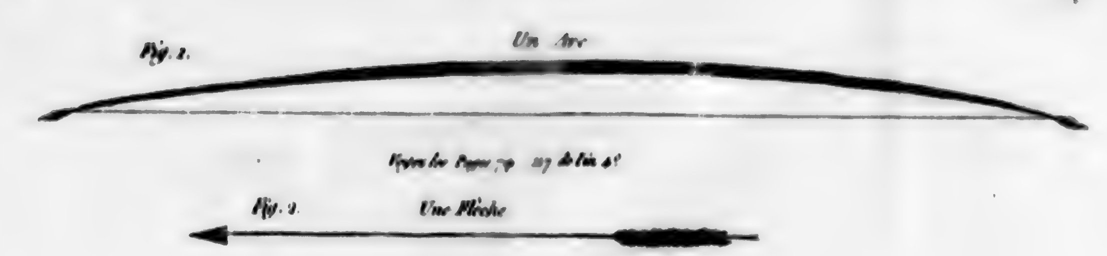


Fig. 1. Un Arc

Voyez les Pages 79 [illegible] 117 de l'in 4°

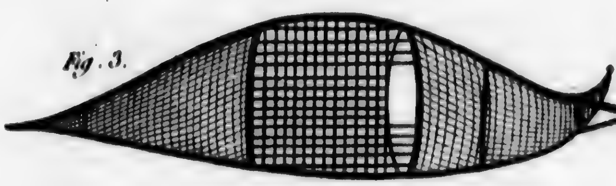


Fig. 2. Une Flèche



Fig. 3. Une Raquette du pied gauche portant 4 pieds ⅜ de long, sur 13 pouces de large

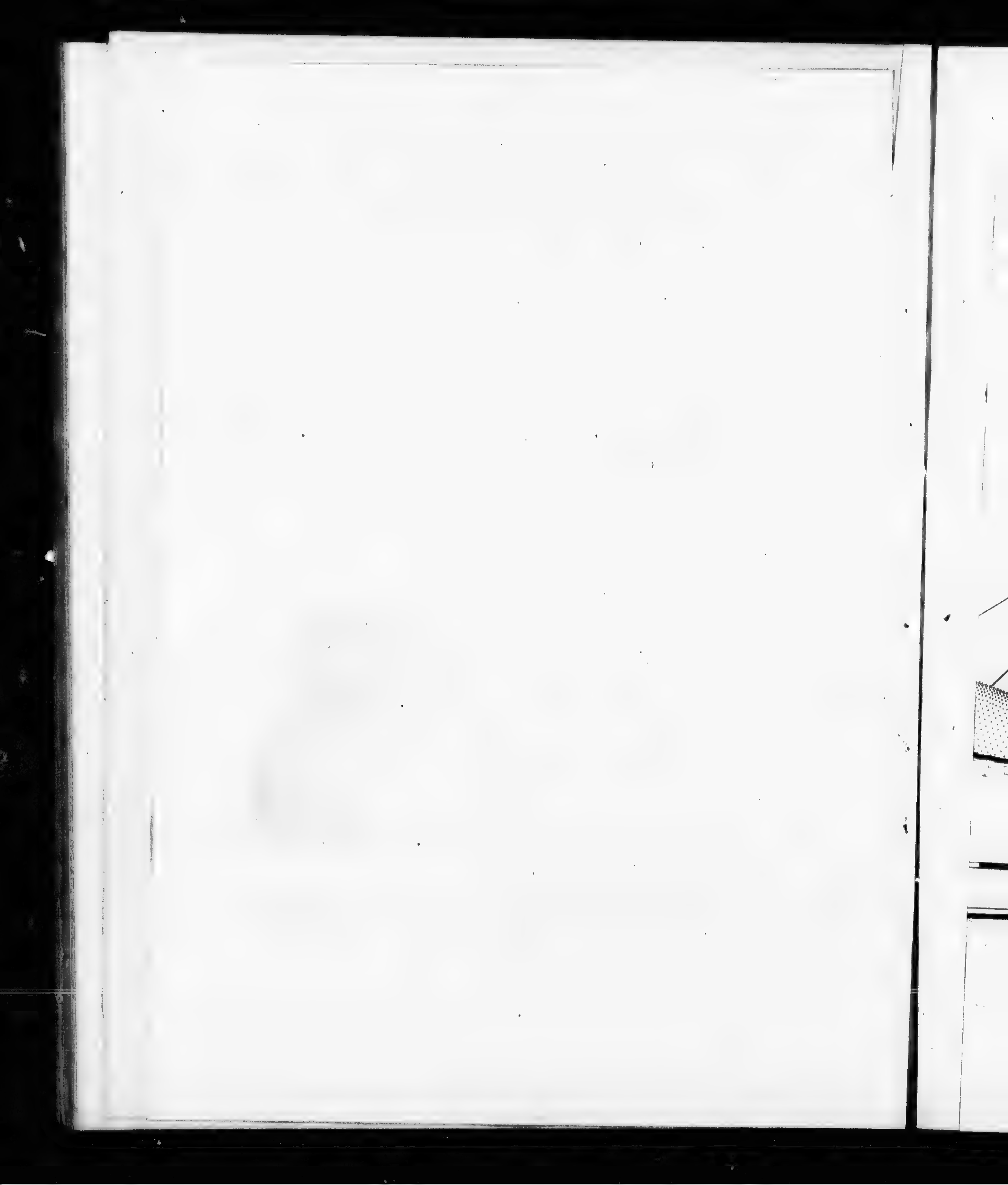


Fig. 4. Un Traineau. *Voyez la Page [illegible] de l'in 4°*

Fig. 5. Un Vase fait d'écorce d'arbre.

Voyez les Pages [illegible] & [illegible] de l'in 4°

Blanchard Sculp.



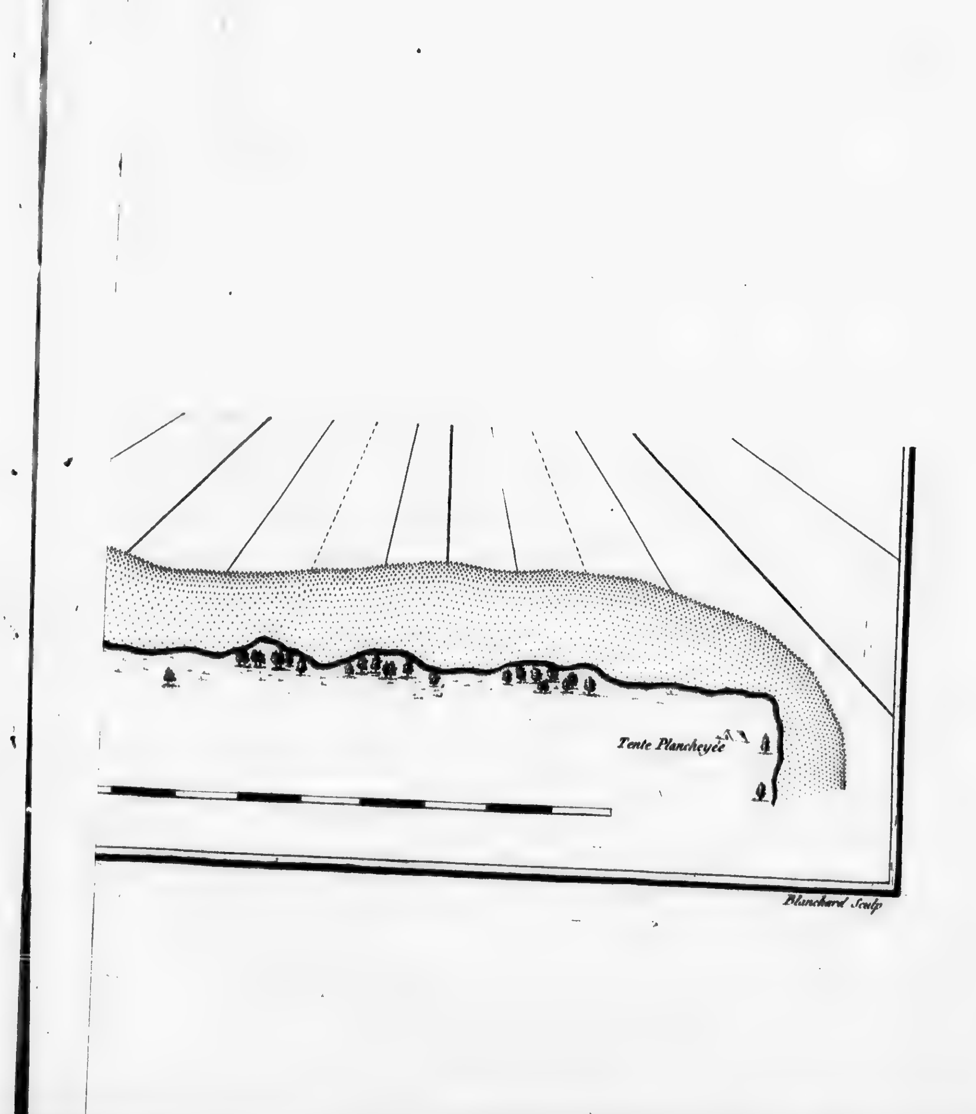
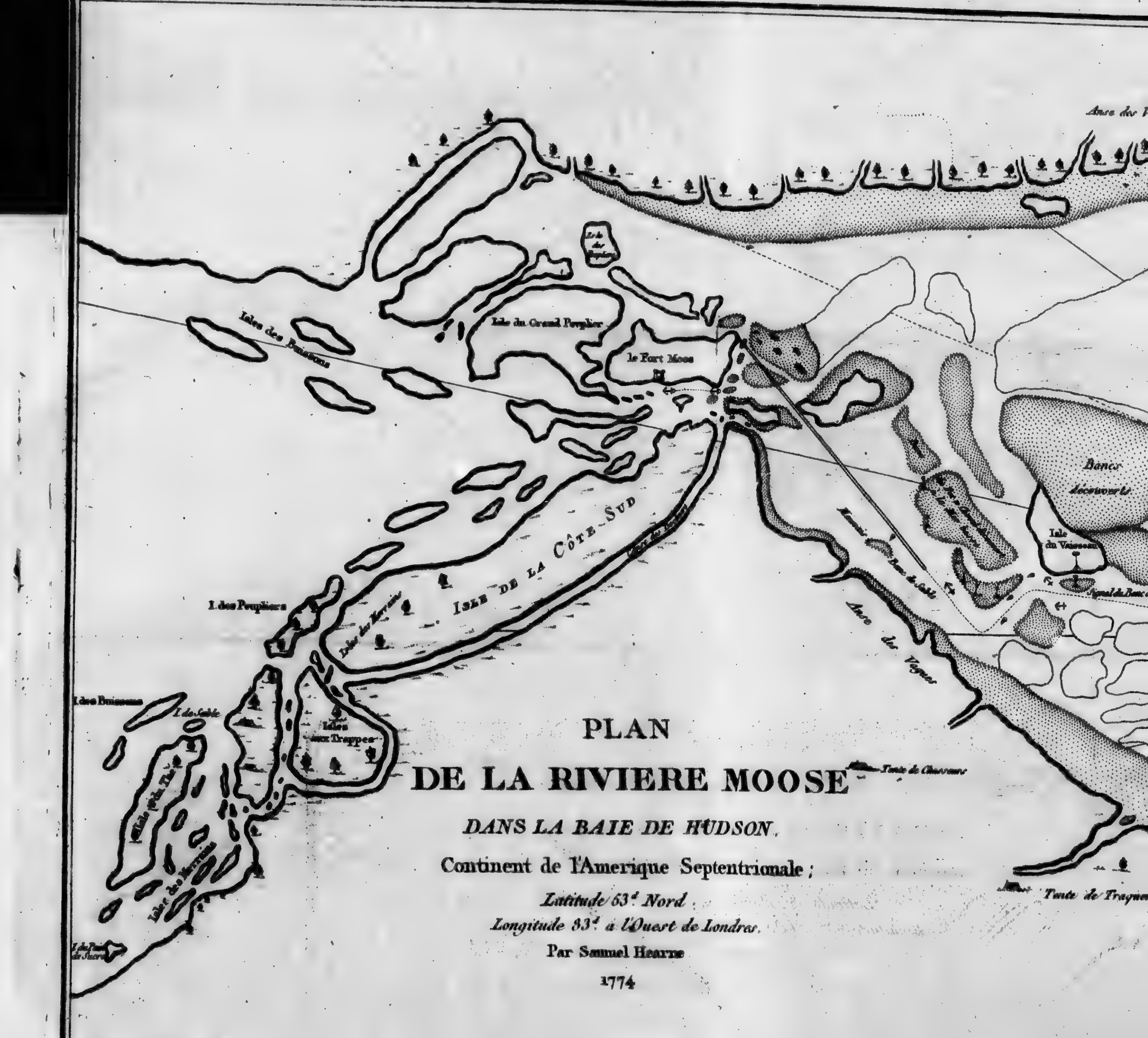
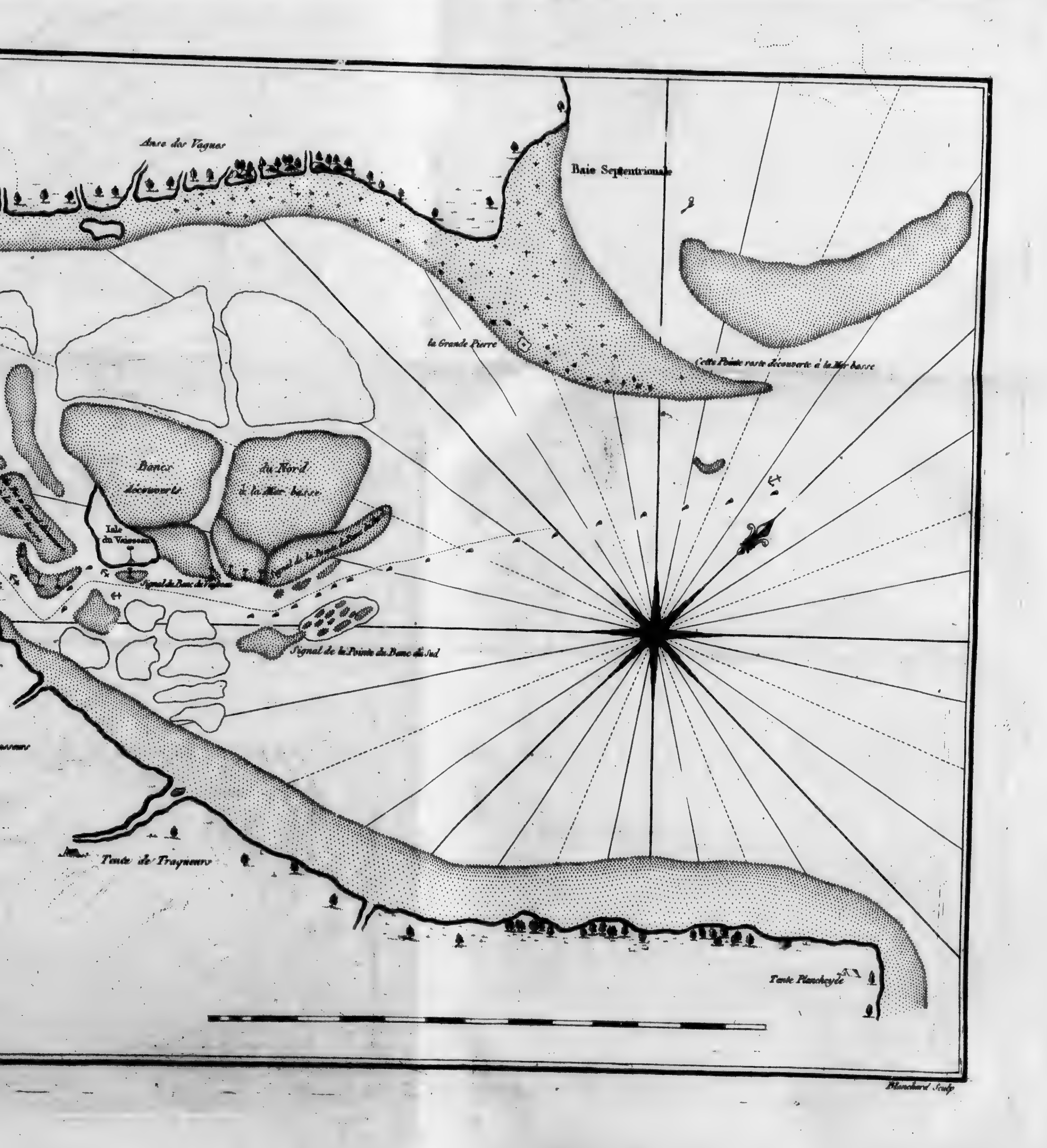

Tente Plancheyée
Blanchard Sculp

Planche VII



PLAN
DE LA RIVIERE MOOSE
DANS LA BAIE DE HUDSON.
Continent de l'Amerique Septentrionale;
Latitude 53.d Nord.
Longitude 83.d à l'Ouest de Londres.
Par Samuel Hearne
1774
Isle du Grand Peuplier
le Fort Moos
Isles des Buissons
Isle de la Côte-Sud
I. des Peupliers
I. des Buissons
I. de Sable
Isles aux Trappes
Tente de Chasseurs
Anse des Vagues
Bancs découverts
Isle du Vaisseau
Tente de Traque


Anse des Vagues
Baie Septentrionale
la Grande Pierre
Cette Pointe reste découverte à la Mer basse
Bancs découverts
du Nord à la Mer basse
Isle du Vaisseau
Signal du Banc du Vaisseau
Signal de la Pointe du Banc du Sud
Tente de Trayneurs
Tente Plancheyée
Blanchard Sculp.

E

cov
vid
de
épu
– P
au
san
– C
sist
dése
sien
rari

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

Evènements depuis mon retour à la Factorerie jusqu'à mon second départ, ainsi que ceux de la première partie de ma seconde expédition jusqu'au moment où j'eus le malheur de rompre mon Quart de Cercle.

CHAPITRE III.

Evènements survenus depuis la rupture du Quart de Cercle jusqu'à mon arrivée à la Factorerie.

Plusieurs Indiens du Nord-Ouest se joignent à nous. — Ils m'enlèvent tous mes effets, mais sans toucher à ceux des Indiens du Sud. — Mon guide traité comme moi. — Repris la route de la Factorerie. — De nouveaux Indiens se réunissent à nous. — Rassemblé des peaux de daims pour nous en faire des vêtements; elles nous deviènent inutiles faute de pouvoir les façonner. — Eprouvé de grandes souffrances par le manque de tentes et d'habillements chauds. — La plûpart des Indiens nous quittent. — Rencontre de Matonabbee. — *Quelques détails sur ce chef; sa conduite envers moi et les Indiens du Sud. — Nous voyageons quelque temps avec lui. — Observations de cet Indien sur le peu de réussite de nos deux entreprises. — Pris congé de lui et dirigé nos pas vers un lieu qu'il nous avait indiqué, à l'effet de nous y faire des raquettes et des traîneaux. — Nous rejoignons* Matonabbee, *avec lequel nous nous acheminons vers la Factorerie. — Manque absolu de provisions. — Pris les devants avec quatre Indiens pour être plutôt rendus à la Factorerie. — Tempête accompagnée d'une neige affreuse. — Perdu mon chien par l'effet de la gelée; cherché un abri contre le mauvais temps sous une touffe de saules. — Remis en marche. — Traversé avec de grandes difficultés un amas confus de rochers. — Mon arrivée au Fort.*

CHAPITRE IV.

Évènements durant notre séjour au Fort du Prince de Galles et pendant la première partie de ma troisième expédition, jusqu'à notre arrivée à *Clowey*, où nous construisîmes des canots en Mai 1771.

Préparatifs pour notre départ. – Refus d'amener avec moi quelques-uns des Indiens employés à la garde du Fort; mécontentement du Gouverneur. – Quitté le Fort pour la troisième fois. – Mes instructions concernant cette nouvelle expédition. – Rareté de provisions de toute espèce. – Atteint les bois, où nous tuons quelques daims. – Arrivée au Lac des Iles. – Matonabbee *tombe malade. – Quelques réflexions à ce sujet. – Nous sommes rejoints par le reste des familles indiennes. – Départ du Lac des Iles. Sa description. – Abondance de daims. – Rencontre d'un Indien étranger. – Changé notre course de l'Ouest Nord-Ouest à l'Ouest quart Sud-Ouest. – Traversé la rivière* Cathawhachaga *et les lacs* Cossed, Snow-Bird *et* Pike. *– Arrivée à une tente d'Indiens occupés à traquer des daims. – Description de leurs procédés. – Remarques sur cette chasse. – Rencontre de plusieurs partis d'Indiens; envoyé par l'un d'eux une lettre au Gouverneur du Fort. – Nous arrivons à* Theleweyaza-yeth. *– Emploi de notre temps. – Fait route au Nord Nord-Est et au Nord. – Arrivé à* Clowey. *– Une femme indienne en travail d'enfant. – Observations à ce sujet. – Usage pratiqué chez les Indiens du Nord en pareille circonstance.*

CHAPITRE V.

Évènements pendant notre séjour à *Clowey* et durant le cours de notre voyage jusqu'à notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.

Plusieurs Indiens étrangers se réunissent à nous. – Construction de canots. -- Leur description, et la manière de s'en servir. -- Visite de plus de deux cents Indiens de différentes tribus. – Départ du lac Clowey. *– Nous apprenons que* Keelshies *est dans notre voisinage. – Envoyé vers lui deux jeunes Indiens pour m'apporter mes lettres et quelques effets. – Notre arrivée au lac* Peshew; *traversé une partie du lac, et fait allumer de grands feux. – Une des femmes de* Matonabbee *le quitte. -- Remarques sur les Naturels. --* Keelshies *nous joint et me remet mes lettres, après avoir disposé de mes effets. -- Un Indien du Nord demande à* Matonabbee *de lui céder une de ses femmes; querelle entr'eux qui me fait craindre pour le succès de mon entreprise. – Achevé de traverser le lac* Peshew, *et pris les arrangements nécessaires pour la suite de mon voyage. -- Beaucoup d'Indiens se joignent aux miens, dans l'intention d'aller faire la guerre aux* Esquimaux de la Rivière de Cuivre. *– Préparatifs à ce sujet, pendant notre séjour à* Clowey. *– Continué notre voyage au Nord. – Particularités de la route. -- Traversé le lac* Cogead *sur la glace. – Le soleil se montre toute la nuit. -- Arrivée à* Conge-Cathawhachaga. *– Rencontre de plusieurs Indiens de la* Rivière de Cuivre. *-- Évènements*

CHAPITRE VI.

Évènements pendant notre séjour à *la rivière de Cuivre*, et jusqu'au moment de notre réunion avec les femmes, au Sud du lac *Cogead.*

CHAPITRE VII.

Planche VIII.

PLAN
de la
RIVIÈRE SLUDE.

Latitude 52°. 15'. Nord. Longitude 83°. 20'. Ouest.

par Samuel Hearne.

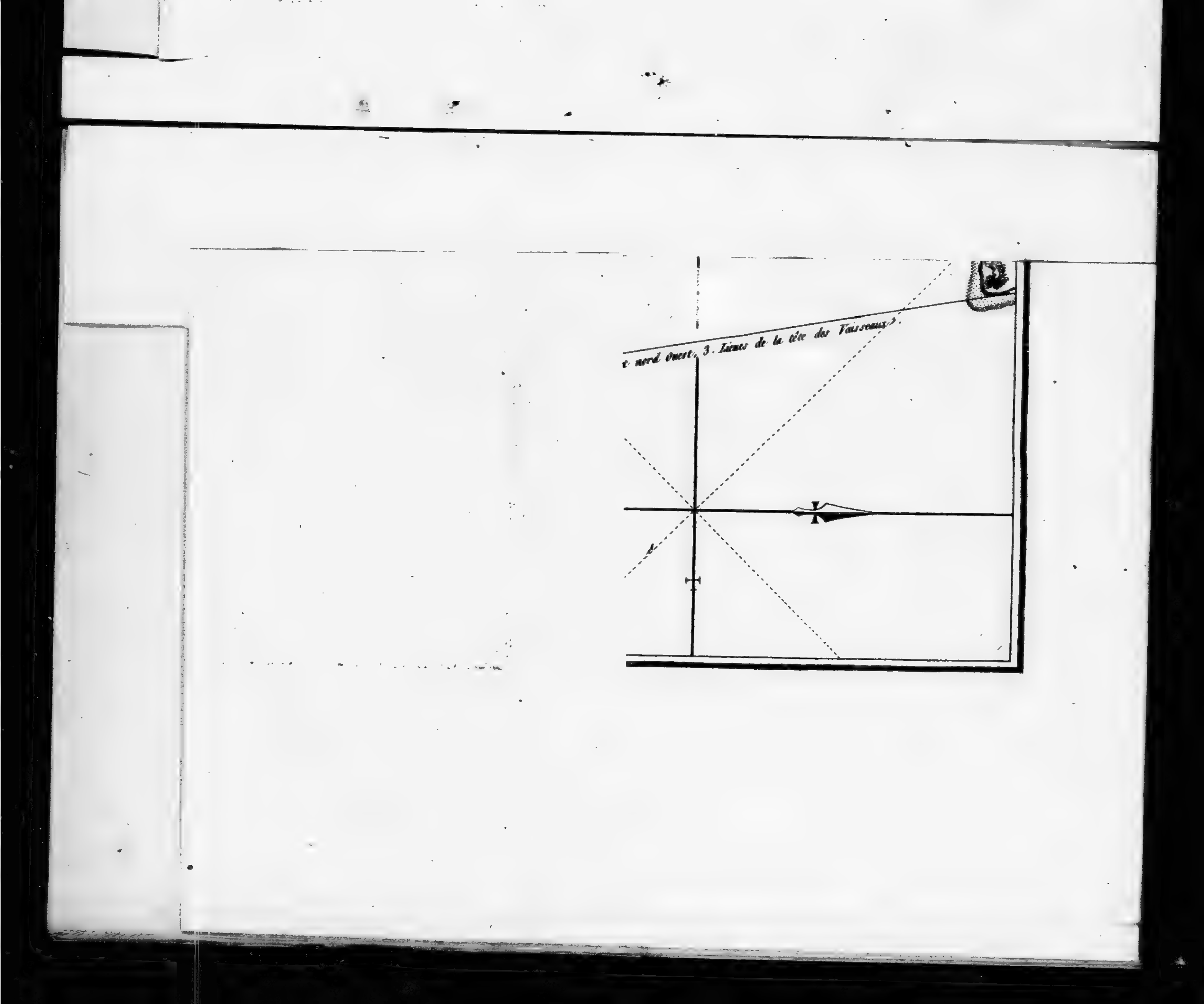

e nord Ouest, 3. Lieues de la tête des Vaisseaux.)

Planche . VI.

CÔTE SEPTENTRIONALE

Marais Nord

Fort d'Albanie

Anse où l'on pêche

l'Ancienne Factorerie

Petites Rivieres

CÔTE M

PLAN
de la Riviére D'ALBANIE, dans la Baye de HUDSON;

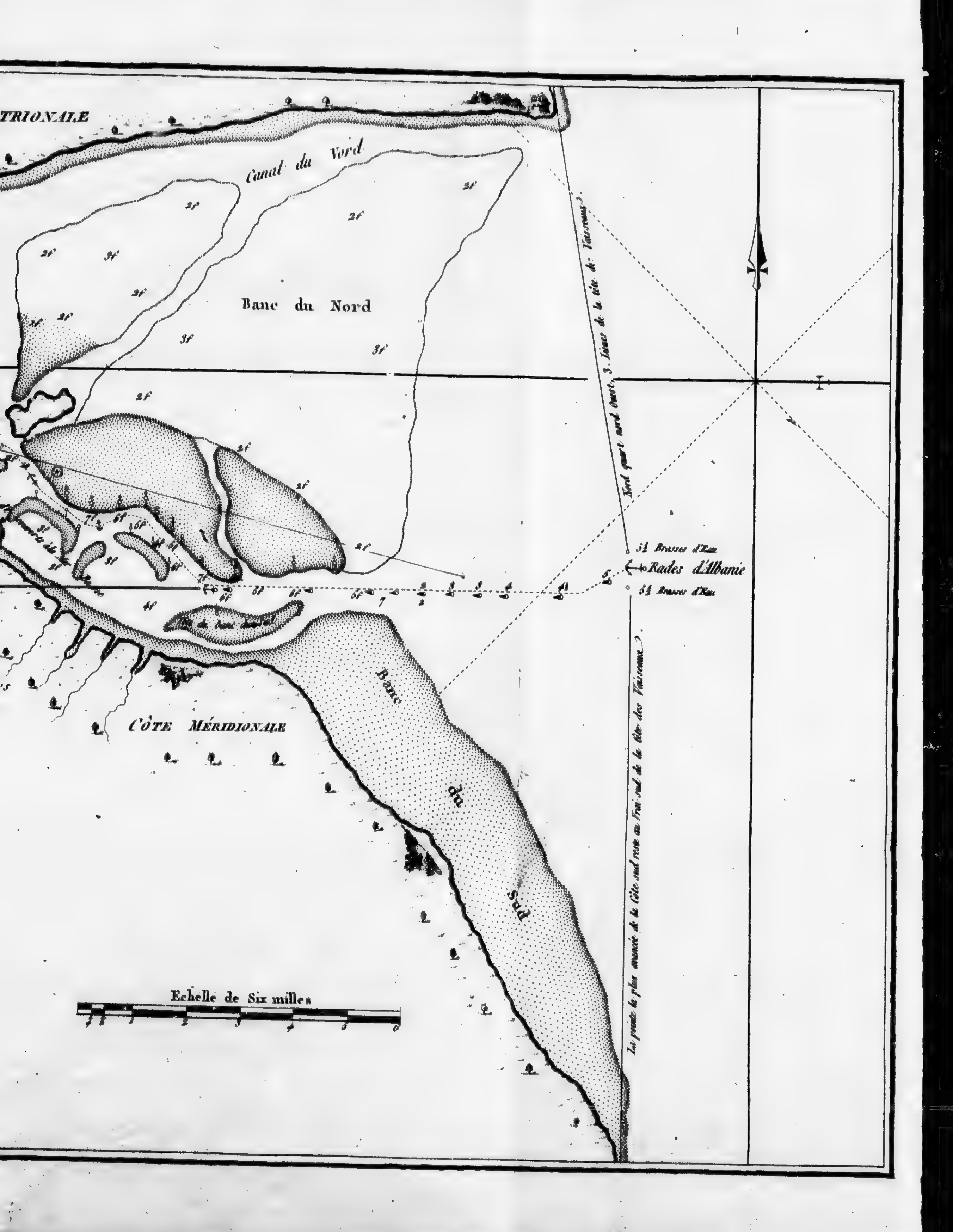
Latitude . 52°. 12'. 0". Nord

Longitude . 82°. 40'. 0". à l'ouest de Londres.

Par Samuel Hearne 1774.



N . B . Ce plan a été Levé au moyen de la Boussole . les Trois mamelons boisés qui sont sur l'Isle Sawpit . *peuvent être apperçus dans un tems clair , par dessus l'Isle de la factorerie, lors qu'on est par trois brasses d'eau; et C'est une bonne reconnaissance Le Mamelon nommé* Saddle back *(la selle) reste au vrai Ouest des Rades d'Albanie, c'est un relevement sûr pour placer les bouées .*


TRIONALE
Canal du Nord
Banc du Nord
Côte Méridionale
Banc du Sud
Rades d'Albanie
5½ Brasses d'Eau
5½ Brasses d'Eau
Echelle de Six milles
Nord quart nord Ouest, 3. Lieues de la tête des Vaisseaux.
La pointe la plus avancée de la Côte sud reste au Vrai sud de la tête des Vaisseaux.

CHAPITRE X.

FIN.

EXTRAIT
DU
TROISIÈME VOYAGE DE COOK.

» Nous devons à la Compagnie de la *Baie de Hudson* un voyage par terre qui donne des preuves, qu'il est permis d'appeler démonstratives, sur la hauteur Nord à laquelle doivent s'élever les vaisseaux, du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir passer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre. -- Les Sauvages établis dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde, qui viènent commercer aux Forts de la Compagnie, nous avaient fait connaître une rivière appelée *Rivière de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle est remplie. -- La Compagnie, voulant la reconnaître d'une manière précise, ordonna au Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, et digne de confiance, sous l'escorte de quelques Sauvages, habitants des districts septentrionaux de l'*Amérique*; de lui enjoindre de remonter

la *Rivière de Cuivre*, de relever exactement sa direction, et de la suivre jusqu'à la mer où elle a son embouchure. -- M. *Hearne, jeune homme qui se trouvait au service de la Compagnie, et qui avait été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des observations pour déterminer la longitude et la latitude, et à marquer sur une carte les Terreins et les Rivières qu'il traverserait, fut chargé de ce service.*

Il partit en effet le 7 décembre 1770 du Fort du *Prince de Galles*, situé sur la Rivière *Churchill*, et *il a raconté fidèlement dans son Journal chacune de ses opérations. Le public accueillerait ce Journal avec interêt, puisqu'on y trouve un tableau naïf et sans art de la manière de vivre des Sauvages de l'immense espace qu'a trouvé M.* Hearne, *et qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la géographie du Globe, &c.*

M. *Hearne* ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles*, que le 30 juin 1772 : son voyage avait été de dix-neuf mois. Les fatigues et les peines extraordinaires qu'il souffrit, et le service distingué qu'il rendit à la Compagnie, furent dignement récompensés ; il est aujourd'hui Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, où il a été fait prisonnier par les Français en 1782, et où il est retourné l'Eté dernier.

On sent tout le prix des découvertes de ce voyageur. Il en résulte que le continent de l'Amérique septentrionale se prolonge beaucoup au Nord-Ouest de la Baie de Hudson, puisque M. Hearne *fit près de 1300 milles avant d'arriver à la mer. Il se porta à près de 600 milles à l'Ouest de la côte de la Baie de Hudson; et plusieurs faits rapportés dans son Journal, indiquent que les Sauvages qui lui servaient de guides, savaient que l'Amérique s'étend bien plus loin de ce côté, &c.*

(Introduction générale, pages 69, 70, 71, 74 et 75 de l'édition *in*-4°.)
